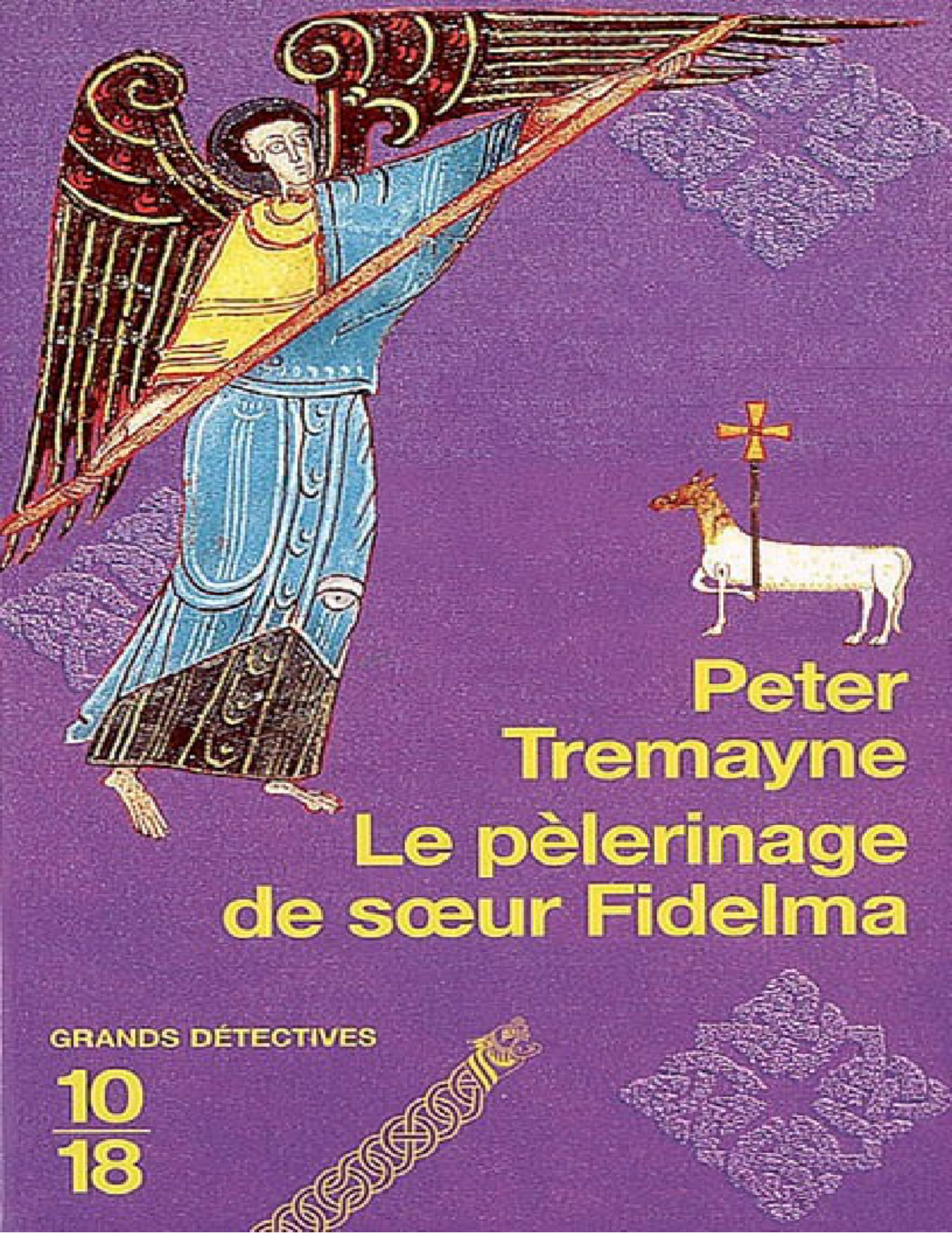
[Fidelma 08] Le pélerinage se Soeur Fidelma

Peter Tremayne

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



Peter Tremayne

Le pèlerinage de sœur Fidelma

GRANDS DÉTECTIVES

10/18

PETER TREMAYNE

LE SANG DU MOINE

10 | 18

Collection Grands Détectives

Sommaire

PRINCIPAUX PERSONNAGES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

PRINCIPAUX PERSONNAGES

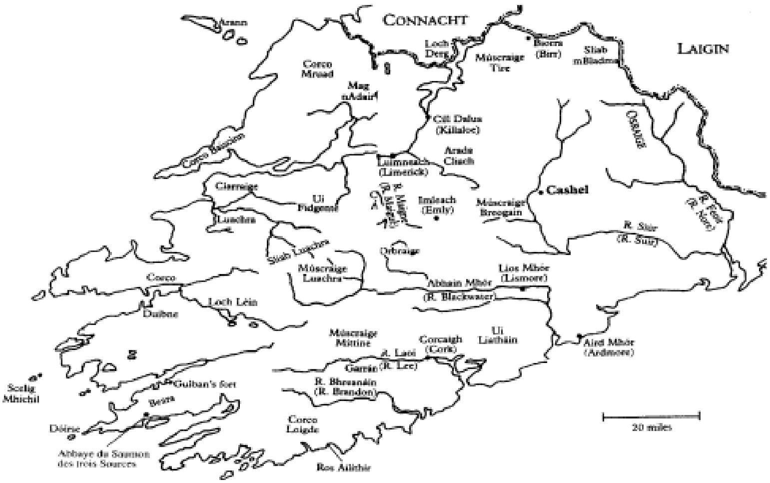
Soeur Fidelma de Cashel, *dálaigh* ou avocate des cours de justice de l'Irlande du VIIe siècle
À Ardmore *(Aird Mhór)*
Colla, aubergiste et commerçant
Menma, son jeune assistant

Les pèlerins
Soeur Canair de Moville (*Magh Bíle),* guide des pèlerins
Frère Cian, moine de l'abbaye de Bangor (*Beannchar*) et ancien membre de la garde du haut roi
Soeur Muirgel de l'abbaye de Moville
Soeur Crella de Moville
Soeur Ainder de Moville
Soeur Gormán de Moville
Frère Guss de Moville
Frère Bairne de Moville.
Frère Dathal de Bangor.
Frère Adamrae de Bangor.
Frère Tola *de Bangor*

L'équipage de *l'Oie bernache*
Murchad, *le capitaine*
Gurvan, *le second*
Wenbrit, *un mousse*
Drogon, *un membre d'équipage*
Hoel, *un membre d'équipage*

Divers
Toca Nia, *un survivant d'un naufrage* Père Pol *d'Ushant*

Brehon Morann, *mentor de Fidelma*
Grian, *amie de Fidelma à Tara*



Le monde de Fidelma
Muman (Munster), VIIᵉ siècle après J.-C.

CHAPITRE PREMIER

La baie d'Ardmore, sur la côte sud de l'Irlande, à la mi-octobre de l'an 666

Colla, l'aubergiste, tira sur les rênes des deux ânes, vaillants et robustes, qui halaient son lourd chariot sur la piste traversant une péninsule rocheuse. Les bêtes de somme s'arrêtèrent. Le soleil venait de se lever, il faisait doux, et la mer reflétait un ciel d'azur où s'étiraient de petits nuages floconneux. C'était l'automne, une légère brise soufflait du nord-ouest avec la marée montante et, depuis les hauteurs, Colla contemplait une mer d'huile. Cette vision était trompeuse, Colla n'ignorait rien des courants et des tourbillons qui agitaient ces eaux difficilement navigables.

Autour de lui, les oiseaux saluaient le jour, criant, plongeant et tournoyant. Les guillemots se rassemblaient le long des rivages, se préparant à aller passer les rudes mois d'hiver sous des cieux plus cléments. Quelques pingouins tordas qui avaient élu domicile dans les falaises se promenaient ici et là, mais eux aussi quitteraient bientôt cette contrée. Les cormorans étaient de moins en moins nombreux ; les goélands cendrés prenaient à nouveau leurs aises, mêlés aux goélands bourgmestres, plus gros et plus agressifs.

Levé bien avant l'aube, Colla avait conduit son chariot jusqu'à l'abbaye de Saint-Declan, qui se tenait au sommet d'un promontoire s'avançant dans les flots. Ardmore, « le point élevé », dominait un petit port. Colla tenait l'auberge locale et faisait du négoce avec les marchands qui amarraient leurs bateaux dans la baie abritée des tempêtes. Ils venaient de la Bretagne, de la Gaule et même de terres plus lointaines.

Ce matin-là, il avait livré quatre barriques de vin et d'huile d'olive apportées par un navire gaulois qui était arrivé avec la marée montante de la veille au soir. Les moines industrieux de l'abbaye

troquaient ces marchandises contre des chaussures, des bourses et des sacs en cuir, en peau de loutre, d'écureuil ou de lapin qu'ils fabriquaient eux-mêmes. L'abbé s'était montré satisfait de la transaction et Colla aussi. Alors qu'il songeait au montant de sa commission, son visage buriné se détendit en un sourire béat. Le navire gaulois reprendrait la mer avec la marée du soir.

Il traversait la presqu'île quand il retint un instant ses ânes pour mieux contempler le paysage qui s'offrait à lui. Un sentiment de plénitude l'envahit. Seul sur ces hauteurs, il se sentait investi d'un étrange pouvoir tandis que, dans le petit port, les bateaux dansaient sur l'eau. Parfois, il se prenait même pour un roi inspectant son royaume.

Il frissonna. Le vent du nord-ouest soufflait maintenant en rafales. Le soleil s'était levé depuis une heure environ et le changement de marée approchait. Bientôt, la baie s'éveillerait. Colla saisit les rênes dont il effleura le dos des bêtes, et le chariot se remit en branle le long du sentier escarpé qui serpentait jusqu'à l'anse sablonneuse.

Il vit se profiler deux navires de haute mer, des *ler-longa,* facilement repérables parmi les autres embarcations. D'ici, ils semblaient assez frêles alors qu'ils étaient vastes, robustes, et mesuraient bien douze ou treize toises de la poupe à la proue, ce qui leur permettait de braver les océans.

Colla tourna brusquement la tête en entendant un claquement sec qui domina les cris des oiseaux et le grondement lointain de la mer. Aussitôt, les cormorans s'élevèrent dans le ciel en poussant des clameurs irritées. Colla ne fut pas surpris par cette détonation. Son regard aiguisé avait repéré qu'un des *ler-longa* s'écartait lentement de son ancrage. La grand-voile avait claqué sous l'impulsion du vent qui s'y était engouffré. Colla sourit d'un air entendu. Le capitaine s'était empressé de profiter du vent du nord-ouest survenant avec le changement de marée. Les marins appelaient cela une marée sous le vent, signal pour larguer les amarres et gagner la haute mer.

Colla plissa les paupières pour s'assurer qu'il s'agissait bien du *Gé Ghúirainn,* l'« Oie bernache » de Murchad, qui avait prévu d'appareiller à cette heure. Le vaisseau transportait des pèlerins qui se rendaient dans un lieu saint. Quand Colla s'était mis en route pour l'abbaye, il avait croisé un groupe de nonnes et de moines qui se dirigeaient vers le port pour monter à bord du navire. L'abbaye de Saint-Declan était le point de ralliement de nombreux pèlerins venant des cinq royaumes d'Éireann. Ils y séjournaient un jour ou deux avant d'embarquer sur le bateau qui les conduirait jusqu'à leur destination. Certains préféraient loger à l'auberge de Colla. Quelques-uns, arrivés la veille, avaient retenu une place sur *l'Oie bernache.* Une jeune religieuse, qui s'était présentée très tard à l'hôtellerie, avait manifesté

une grande anxiété à l'idée de manquer l'embarquement à l'aube. Et le neveu de Colla, Menma, qui l'aidait à tenir son établissement, lui avait signalé qu'un homme et une femme, arrivés un peu plus tôt, prévoyaient eux aussi de prendre le même bateau.

À la faveur des courants et des vents favorables, *l'Oie bernache* filait à belle allure. D'une certaine façon, Colla enviait la vie aventureuse de Murchad sur son beau navire, qui mettait le cap vers des pays lointains. Mais l'aubergiste savait aussi qu'une telle existence ne lui aurait pas convenu : il n'avait pas le pied marin et préférait sa petite vie paisible. Alors qu'il contemplait la mer en rêvant, il se rappela qu'il avait une auberge à tenir. Il se concentra à nouveau sur le sentier, fit claquer sa langue et ses rênes pour encourager les ânes qui bougèrent les oreilles.

La descente était toujours plus difficile que la montée, car le chariot pouvait verser. Bientôt, ils pénétrèrent dans la cour de la taverne. Quand Colla s'était mis en route, il faisait nuit noire. Maintenant, le village bourdonnait d'activité tandis que les pêcheurs rejoignaient leurs barques. Les marins, qui* avaient profité de leur temps de liberté à terre pour s'accorder de généreuses libations, regagnaient leurs navires, et les cultivateurs prenaient le chemin des champs.

Quand Colla entra dans la pièce principale, Menma, son neveu au visage revêche, la balayait après avoir débarrassé les tables où les clients avaient pris leur petit déjeuner.

— As-tu nettoyé les chambres ? demanda Colla en allant se servir un gobelet de bière.

Le jeune homme secoua la tête d'un air maussade.

— Je n'en ai pas encore eu le temps. Le marchand gaulois te cherche. Il va revenir avec deux hommes vers midi pour transporter sa cargaison sur son navire.

Colla hocha la tête d'un air absent, puis il reposa son gobelet avec un soupir.

— Je vais m'occuper des chambres, de nouveaux clients ne vont pas tarder à se présenter. Les pèlerins sont tous partis ?

— Je crois bien, oui.

— Mais tu n'en es pas certain, le taquina Colla. Un hôte digne de ce nom doit toujours s'assurer que ses invités sont satisfaits de leur séjour.

— J'étais occupé à servir une douzaine de personnes quand ils ont pris congé, grommela le jeune homme.

Il réfléchit.

— Tu te rappelles le jeune couple de religieux, un homme et une femme, qui sont arrivés hier après le repas du soir ? Eh bien, ils se sont éclipsés avant l'aube alors que je n'étais pas encore debout, mais

ils ont laissé de l'argent sur la table. Toi qui es parti avant le lever du soleil, tu les as peut-être vus ?

Colla secoua la tête.

— Je n'ai rencontré qu'un groupe de religieux venant de l'abbaye et se dirigeant vers le quai. J'oubliais : une nonne les a rejoints peu de temps après. Peut-être le couple dont tu parles craignait-il de manquer le bateau ? Du moment qu'ils ont payé… à part eux, nous n'hébergions qu'une seule personne qui devait s'embarquer sur *l'Oie bernache* : la religieuse arrivée si tard. Tu l'as vue ce matin ?

— Je ne me souviens pas d'elle. Mais si elle n'est pas ici, elle est à bord du navire, ou alors elle a changé d'avis et de destination.

Il haussa les épaules.

— Je n'ai que deux yeux et deux mains.

Colla pinça les lèvres. Si ce garçon n'était pas le fils de sa soeur, les oreilles lui en cuiraient. Sa paresse et ses plaintes continuelles commençaient à le fatiguer. À croire qu'il considérait la tâche d'aubergiste comme indigne de lui !

— Préviens-moi quand le marchand gaulois reviendra, grommela Colla en ravalant sa colère.

Puis il grimpa l'escalier qui conduisait à l'étage, comprenant une grande pièce où une douzaine de personnes pouvaient être logées à un prix modique et six chambres pour les personnes plus aisées. La veille, la pièce commune était pleine, grâce aux marins trop ivres pour ramer jusqu'à leurs bateaux et qui avaient préféré s'effondrer sur une paillasse. Quant aux six autres chambres, cinq étaient occupées. Trois par des marchands, et deux par les religieux qui, pour une raison ou une autre, avaient décliné l'hospitalité de l'abbaye au sommet de la colline. Libre à eux. D'ailleurs, ce choix n'était pas inhabituel.

Colla n'avait pas vu le moine et la soeur. Selon Menma, ils étaient arrivés sans bagages après le repas du soir et étaient aussitôt montés dans leur chambre sans même demander à se restaurer. Mais Colla se rappelait bien la jeune religieuse arrivée à la nuit tombée et qui semblait si nerveuse. Postée à l'extérieur de l'auberge, elle était restée à guetter dans l'obscurité, puis elle avait demandé à* Colla si quelqu'un s'était enquis de sa présence. Il essaya de se rappeler le nom qu'elle lui avait donné, mais sans succès. « Vous ne vous sentiriez pas plus rassurée dans l'enceinte du monastère ? » l'avait-il interrogée. Mais elle avait insisté pour lui louer une chambre en prétextant qu'il faisait trop sombre pour gagner l'abbaye et se mettre sous sa protection. Elle avait également confié à Colla qu'elle devait se lever tôt pour retrouver des religieux qui s'apprêtaient à embarquer sur un bateau de pèlerins. Il ne pouvait s'agir que de *l'Oie bernache* de Murchad. Il aurait dû laisser des instructions à Menma pour s'assurer que la jeune femme serait réveillée à temps. L'aubergiste veillait sur

ses hôtes avec un soin jaloux.

Il marqua une pause dans le couloir pour rassembler son courage. Il détestait faire le ménage. Colla, qui ne s'était jamais marié, avait espéré que le fils de sa soeur le soulagerait en partie de cette corvée, mais, en réalité, ce garçon s'était révélé une charge supplémentaire.

Il prit un balai et ouvrit la porte de la salle commune. La puanteur qui se dégageait de la pièce le fit reculer. L'odeur de vapeurs d'alcool, d'haleines fétides et de transpiration qui flottait au-dessus des matelas le décida à s'attaquer d'abord aux chambres individuelles.

Leurs portes étaient entrouvertes à l'exception de celle de la dernière, où il avait lui-même installé la retardataire. Colla se flattait de savoir sonder le caractère des gens qu'il rencontrait. Cette jeune femme, du genre méticuleux, devait avoir bien rangé sa chambre et refermé sa porte avant de partir. Il sourit et se promit de boire une bière à sa santé s'il était tombé juste. En réalité, ce petit jeu lui donnait une excuse pour lever le coude.

Il nettoya quatre pièces avec une rapidité et un entrain qui le surprirent lui-même, et pénétra dans la cinquième, celle qu'avait occupée le couple de religieux. Ils avaient laissé les lieux dans un parfait état de propreté, le lit était fait et rien ne traînait. Si seulement tous ses hôtes étaient aussi soigneux ! Il se félicitait d'en finir rapidement quand, soudain, son attention fut attirée par une tache sombre sur le plancher, comme si quelqu'un avait marché dans... non, aucune odeur nauséabonde ne s'en dégageait et quand il y mit le doigt, la tache humide n'y laissa aucune trace.

Il la fixa, les sourcils froncés, jeta un rapide coup d'oeil autour de lui comme pour se rassurer et sortit dans le couloir. C'est alors qu'il remarqua la même souillure devant la dernière chambre. Il hésita un instant, frappa à la porte, souleva la clenche et pénétra à l'intérieur.

Les rideaux dissimulant la fenêtre n'avaient pas encore été tirés, mais il faisait suffisamment jour pour que l'on distingue une forme dans le lit.

Colla se racla la gorge.

— Vous avez dormi trop longtemps, ma soeur, votre bateau a levé l'ancre. Réveillez-vous !

Aucune réponse.

Colla s'avança à pas lents. Son instinct lui disait que quelque chose n'allait pas. Il alla tirer les rideaux et la lumière envahit la pièce. La jeune femme avait ramené la couverture sur sa tête... et il y avait un couteau à viande sur le sol qu'il reconnut aussitôt, car il provenait de sa cuisine.

— Ma soeur ? lança-t-il avec des accents désespérés.

Il refusait de croire à ce qu'il soupçonnait déjà.

Il tendit une main tremblante vers la couverture, sentit qu'elle

était mouillée et la tira lentement.

La jeune femme qui lui apparut avait des yeux vitreux et grands ouverts, une bouche tordue en une grimace de douleur, et sa peau cireuse disait qu'elle était morte depuis un certain temps. Profondément choqué, Colla se força à regarder. Le lin blanc de la chemise de nuit était déchiré et trempé de sang. Jamais il n'avait contemplé pareil spectacle auparavant. Le corps avait été littéralement taillé en pièces.

Colla laissa retomber la couverture avec un gémissement, puis il se détourna pour vomir.

CHAPITRE II

Appuyée à la lisse, Fidelma de Cashel regardait la côte s'éloigner. Ce matin-là, elle avait été la dernière à embarquer. À peine avait-elle posé le pied sur le pont que le capitaine ordonnait que l'on remonte l'ancre et que l'on hisse la grand-voile carrée en haut du mât central. Déjà, le vaisseau s'éloignait du quai, sa fine voile en cuir claquant au vent, tel un poumon aspirant l'air.

— Envoyez la voile de gouverne ! beugla le capitaine de sa voix de stentor.

Des membres de l'équipage se précipitèrent vers un long mât à la proue qui pointait vers la mer et hissèrent une petite voile. Près du capitaine, sur le pont de poupe surélevé, se tenaient deux solides gaillards. Ils fixèrent à bâbord l'aviron de gouverne, d'une taille si imposante qu'ils durent bander leurs muscles et peser de tout leur poids pour parvenir à le mettre en place. Puis ils l'orientèrent selon les ordres du capitaine qui commandait la manoeuvre et le bateau suivit le courant de la marée.

L'*Oie bernache* traversait la baie d'Ardmore à grande allure et Fidelma, ravie du spectacle, décida d'attendre un peu avant de descendre dans sa cabine. À part un couple de religieux, des jeunes gens plongés dans une conversation animée qui se tenaient appuyés au bastingage de bâbord, ses compagnons de voyage avaient disparu. Elle supposa qu'ils étaient sous le pont. Les six marins chargés de les mener jusqu'en Ibérie s'affairaient sous le regard attentif du capitaine. Fidelma regretta pour les autres passagers qu'ils se soient privés de la sortie du port. Prendre le large lui procurait toujours de violentes émotions : les cris, l'agitation, le bateau qui filait sur l'eau, les premières grosses vagues se brisant sur la coque, la côte qui s'éloignait peu à peu, et enfin le silence de l'océan…

Fidelma était une navigatrice-née. Dans sa prime jeunesse, elle

sortait souvent en mer sur son petit *curragh* pour caboter le long des côtes sauvages de l'Ouest ou pour rejoindre des îles lointaines, et elle ignorait la peur. Il y avait quelques années de cela, alors qu'elle se rendait au synode de Whitby, en Northumbrie, elle s'était arrêtée à Iona, l'Ile des Saints, au large des hautes collines d'Alba[1]. Plus tard, alors qu'elle allait à Rome, elle était passée par la Gaule et, au cours de ces traversées, elle n'avait jamais eu le mal de mer, même au cours des tempêtes les plus violentes.

Il lui vint une idée curieuse. Enfant, elle montait à cheval avant de savoir marcher. Peut-être ces cavalcades l'avaient-elles habituée à conserver son équilibre sur un navire ballotté par les flots ? En tout cas, elle se promit de profiter de cette expédition pour parfaire ses connaissances en matière de navigation. Fidelma n'appréciait les voyages que dans la mesure où ils lui donnaient la possibilité de joindre l'utile à l'agréable.

Devant le cours futile de ses pensées, elle se surprit à sourire et se redressa pour mieux contempler le monastère aux murs de pierre grise qui se dressait en haut de la presqu'île. Elle venait d'y passer la nuit en tant qu'invitée du père abbé.

Soudain, alors qu'elle songeait à l'abbaye de Saint-Declan, un curieux sentiment de solitude l'envahit.

Eadulf ! Elle n'avait pas mis longtemps à identifier la cause de sa tristesse.

Frère Eadulf était un moine saxon, émissaire de Théodore, l'archevêque de Cantorbéry, à Cashel, à la cour de Colgú, roi de Muman, le frère de Fidelma. Il y avait encore huit jours, elle formait un couple inséparable avec Eadulf. Pendant presque une année, ils avaient affronté de terribles dangers au cours des missions qu'exigeait sa fonction de *dálaigh* ou avocate des cours de justice des cinq royaumes d'Éireann. Pourquoi son souvenir la troublait-il ainsi ?

Quelques semaines auparavant, elle avait pris la décision de s'éloigner de lui en partant en pèlerinage. Elle avait besoin de changer d'air pour méditer sur la voie qu'elle devait suivre, car sa vie la laissait insatisfaite. Et sur le plan sentimental, elle se retrouvait confrontée à des problèmes qui l'effrayaient.

Pourtant, Eadulf de Seaxmund's Ham était le seul homme de son âge dont la compagnie lui agréait. Avec lui, elle se comportait avec un grand naturel et exprimait librement ses opinions. Quand elle lui avait fait part de son désir de voyager, Eadulf avait manifesté quelques réticences. Mais après avoir émis toutes sortes d'objections et de protestations, il s'était finalement résolu à rejoindre Théodore, le nouvel archevêque grec de Cantorbéry dont il était l'ambassadeur et qu'il avait escorté depuis Rome. En réalisant qu'elle se languissait d'Eadulf alors que les côtes d'Irlande n'avaient pas encore disparu à

l'horizon, Fidelma ressentit de la contrariété. Elle craignait la solitude dont elle ne manquerait pas de souffrir au cours des mois qui s'annonçaient. D'ailleurs, ses controverses avec Eadulf lui manquaient déjà. Elle adorait le taquiner sur leurs divergences d'opinions et, quand elle lui tendait des pièges, il mordait à l'hameçon avec une bonne humeur confondante. Parfois, il arrivait que leurs conversations s'enveniment, mais il ne lui en tenait jamais rigueur, et ils avaient tous deux beaucoup appris au cours de leurs altercations.

Pour Fidelma, Eadulf était comme un frère. Cela lui posait-il un problème ? Elle se mordit la lèvre. Avec elle, il s'était toujours comporté avec une parfaite correction. Devait-elle s'en réjouir ou s'en plaindre ? De nombreux religieux se mariaient et vivaient dans des *conhospitae* ou maisons doubles, élevant leurs enfants au service de Dieu. Serait-elle tentée par cette perspective ? Comme toute femme, elle éprouvait des désirs, mais Eadulf n'avait jamais manifesté pour elle la moindre attraction physique. Une fois, au cours d'un voyage qui les avait amenés au sommet d'une montagne par une nuit glacée, Fidelma lui avait demandé s'il connaissait le dicton : « Une couverture est plus chaude quand elle est partagée à deux. » Il n'avait pas eu l'air de comprendre.

Et puis Eadulf était un fervent partisan de l'Église de Rome qui, même si elle autorisait encore les moines à se marier, penchait de plus en plus clairement pour la doctrine du célibat. Fidelma appartenait à l'Église irlandaise, qui divergeait sur de nombreux points avec les rituels et les doctrines de Rome. Les deux congrégations n'avaient même pas réussi à s'accorder sur la date de la célébration de Pâques. Fidelma avait été élevée dans une grande liberté de pensée et de comportement et les préceptes de Rome s'opposaient souvent à ses valeurs, ce qui avait suscité de nombreux différends avec Eadulf. Elle se rappela soudain une phrase du Livre d'Amos : « Deux hommes vont-ils ensemble sans s'être concertés[2] ? » Si on en croyait cette philosophie, sans doute ferait-elle mieux d'oublier Eadulf.

Ah ! que n'avait-elle consulté son vieux mentor, le brehon Morann, sur ce sujet épineux ! Ou son cousin, le joyeux abbé Laisran de Durrow, au visage poupin et rieur, qui l'avait persuadée d'embrasser la vie religieuse. Plus elle y réfléchissait, plus elle se demandait ce qu'elle faisait là. Sans doute fuyait-elle des problèmes qui la suivraient partout où elle se rendrait.

Elle s'était persuadée d'entreprendre ce pèlerinage dans le seul but de mettre un terme à ses angoisses, loin de la pression qu'exerçaient sur elle Eadulf, son frère Colgú et ses amis de Cashel, capitale du royaume... En réalité, elle était tellement perdue qu'elle s'interrogeait même sur la validité de sa vocation. C'était la première fois qu'elle se formulait cette question aussi clairement et cela lui

causa un choc. Pourtant, voilà bien un an que ce dilemme la hantait.

En devenant religieuse, Fidelma avait imité la majorité des membres de la classe instruite de son peuple, autant dire tous ceux qui désiraient exercer une profession. Leurs ancêtres avaient appartenu à la classe des druides. Or la principale passion de Fidelma était la loi, non la religion, et elle se voyait mal passer sa vie en dévotions dans un monastère à l'écart du monde. D'ailleurs, la supérieure de son abbaye l'avait réprimandée plus d'une fois parce qu'elle passait trop de temps plongée dans ses livres de droit, et pas assez en contemplation. Serait-elle lasse de la vie monastique ?

Cela expliquerait son pèlerinage. En ce cas, elle ferait mieux d'éclaircir son rapport à Dieu plutôt que de réfléchir à sa relation avec frère Eadulf. Fidelma, contrariée de sa découverte, se détourna du bastingage.

La grand-voile en cuir au-dessus d'elle se détachait sur un ciel d'azur. Maintenant qu'ils étaient sortis de la baie, l'équipage, tout en continuant de veiller au bon fonctionnement du navire, travaillait à un rythme moins soutenu. Les pèlerins ne s'étaient toujours pas manifestés et le couple de moines poursuivait son dialogue fiévreux. Fidelma était intriguée. Étaient-ils eux aussi pris dans des conflits qu'ils ne parvenaient pas à résoudre ? Elle eut un sourire mélancolique.

— Belle journée, ma soeur, l'interpella le capitaine en s'écartant des timoniers.

Trop occupé par la navigation, il avait à peine eu le temps de la saluer quand elle était montée à bord.

Le dos à la lisse, elle hocha la tête en souriant.

— Oui, une bien belle journée.

— Je m'appelle Murchad, dit l'homme. Désolé de ne pas avoir eu le temps de vous accueillir selon les règles quand vous êtes montée à bord.

Le capitaine de *l'Oie bernache,* que l'on identifiait comme un marin au premier coup d'oeil, était un homme râblé aux cheveux grisonnants et au visage buriné. Fidelma estima qu'il approchait la cinquantaine. La bouche était ferme et bien dessinée. Son nez imposant faisait ressortir ses yeux un peu trop rapprochés, d'un gris-vert qui s'harmonisait avec l'océan et dont l'expression sévère était adoucie par une étincelle d'humour. Il s'avança vers elle de sa démarche chaloupée.

— Avez-vous le pied marin ? lança-t-il d'une voix rauque, qui convenait mieux aux commandements qu'à une conversation ordinaire.

Fidelma lui adressa un sourire confiant.

— Je crois que je ne vous décevrai pas, capitaine.

L'autre rit d'un air sceptique.

— Attendez qu'on se retrouve en pleine mer pour que je me fasse une idée.

— J'ai déjà navigué, lui fit observer Fidelma.

— Vraiment ?

— Je suis allée à Alba, en Northumbrie, et même jusqu'en Gaule.

— Pfff, répondit Murchad d'un air dédaigneux tandis qu'une petite lueur amusée continuait de danser dans ses prunelles. Autant dire que vous avez pataugé dans une mare à canards. Moi, je vais vous apprendre ce que c'est qu'une véritable traversée.

— Il s'agit donc d'une longue expédition ? s'étonna Fidelma dont la géographie avait des lacunes.

— Si nous avons de la chance… nous accosterons en Ibérie d'ici une semaine. Tout dépend du temps et des marées.

— Une semaine sans jamais apercevoir la terre ? s'exclama Fidelma, brusquement inquiète.

— Mon Dieu, non ! Si nous voulons garder nos repères, nous devons veiller à ne pas trop nous éloigner des côtes. Nous reverrons la terre dès demain matin. Enfin, si les vents nous sont favorables. Nous faisons cap vers le sud-est.

— Ce qui devrait nous emmener jusqu'au royaume des Bretons de Cornouaille.

Murchad ne put dissimuler son étonnement.

— Exact. Nous longerons les îles Sylinancim, à quelques milles du littoral, et avec un bon vent et une mer calme, nous ferons escale après-demain matin à l'île d'Ushant[2], qui appartient à la Gaule. Puis nous nous dirigerons vers le sud et les rivages de l'Ibérie.

— Une semaine, dites-vous ?

Murchad hocha la tête.

— Avec l'aide de Dieu.

Il frappa le bastingage en bois.

— Quant à mon navire, il est solide et j'ai toute confiance en lui.

— Il a été fabriqué en Gaule, n'est-ce pas ?

— Vous avez un oeil exercé, ma soeur.

— Le bois et le gréement sont typiques des ports du Morbihan.

— Bientôt vous allez me donner le nom de celui qui l'a conçu, ironisa Murchad dont la surprise allait grandissant.

— Non, cela, je l'ignore, répliqua Fidelma avec le plus grand sérieux.

— Je l'ai acheté il y a deux ans à Kerhostin, dans le Morbihan. Mon second, Gurvan, qui est breton…

Il désigna un des deux hommes manoeuvrant l'aviron de gouverne.

— … a participé à la construction de l'*Oie bernache.* Mon équipage

compte aussi des Cornouaillais et des Galiciens. Ils connaissent très bien les eaux qui nous séparent de l'Ibérie.

— Cela vaut mieux pour nous, plaisanta Fidelma.

— Grâce à leur expérience et à la bénédiction de saint Brendan le Navigateur, le patron des marins, nous aurons une agréable traversée.

La mention de Brendan ramena Fidelma aux pèlerins.

— Je m'étonne que mes compagnons de voyage n'aient pas assisté à notre départ. Moi, je ne manquerais pour rien au monde l'instant où on largue les amarres et où on s'éloigne de la terre pour rejoindre la haute mer.

— Peut-être s'intéressent-ils davantage à l'entrée dans un port étranger plutôt qu'à la sortie d'un port familier.

Murchad haussa les épaules.

— Et peut-être n'ont-ils pas le pied aussi sûr que vous et ce couple de jeunes gens.

Il désigna du menton les religieux qui poursuivaient leur conversation.

— Contrairement à certains de leurs amis, ces deux-là ont à peine remarqué qu'ils se trouvaient sur un bateau.

— Vous avez déjà des personnes souffrantes ?

— Deux, d'après le mousse. J'ai connu un pèlerin qui dès l'instant où il a mis le pied sur le pont a tellement souffert du mal de mer qu'il ne parvenait plus à se relever quand nous sommes arrivés à destination. Celui-là fuira les navires jusqu'à la fin de ses jours.

— À quoi ressemblent mes compagnons ? demanda Fidelma.

Murchad la contempla d'un air surpris.

— Vous ne les connaissez pas ?

— Non, je voyage seule.

— Je croyais que vous apparteniez à l'abbaye de Saint-Declan, dit Murchad en agitant la main en direction du rivage qui n'était plus qu'une mince ligne à l'horizon.

— Je viens de Cashel – Fidelma de Cashel – et je suis arrivée au monastère hier au soir.

— Eh bien…

Murchad réfléchit un instant.

— … rien ne les distingue d'un quelconque groupe de religieux. Désolé, ma soeur, mais sur un laps de temps aussi court, difficile de savoir ce que cache l'habit.

Fidelma tomba d'accord avec lui sur ce point.

— Est-ce un groupe mixte ?

— Là-dessus je peux vous renseigner. Il est composé de six hommes et de quatre femmes.

— Curieux, car les pèlerins voyagent généralement en groupe de douze ou treize.

— On m’avait annoncé six hommes et six femmes, mais l’une d’elles s’est arrêtée en chemin et n’est jamais parvenue jusqu’à Ardmore, et l’autre a manqué le bateau. Nous avons retardé notre départ jusqu’à la dernière minute, mais le vent et la marée n’attendent pas. Peut-être a-t-elle renoncé à ce pèlerinage… à moins qu’elle n’ait préféré partir seule. Un choix assez étrange pour une femme…

Fidelma semblait perplexe.

— Ainsi que je vous le disais, je suis arrivée hier au soir à l’abbaye de Saint-Declan. Comme je cherchais un bateau pour l’Ibérie, l’abbé m’a annoncé que le vôtre mettait les voiles ce matin. Il pensait qu’il vous restait de la place pour un passager supplémentaire et, après m’avoir invitée à le rejoindre dans ses appartements, il a envoyé quelqu’un réserver une place pour moi. Cela explique que je n’aie rencontré aucun des passagers.

Murchad se frotta le nez de l’index et l’observa avec attention.

— Le messager de l’abbé m’a trouvé à l’auberge de Colla.

Il fronça les sourcils.

— Vous faites une drôle de religieuse, ma soeur. Alors comme ça l’abbé vous reçoit personnellement et envoie un homme s’occuper de votre traversée ? Pourtant, vous n’avez rien d’une supérieure de couvent.

L’homme attendait une réponse.

— Vous avez raison.

Fidelma regrettait que la question de son identité ait été soulevée.

— Il est inhabituel d’accorder un tel privilège, reprit Murchad, et…

Brusquement, son visage s’illumina.

— Fidelma de Cashel ! Mais bien sûr !

La jeune femme poussa un profond soupir. De toute façon, réfléchit-elle, dans cet endroit confiné son identité aurait tôt ou tard été découverte.

— Je compte sur vous pour garder le secret, Murchad.

— La soeur du roi sur mon bateau ! C’est un honneur, lady, et maintenant que ma curiosité a été satisfaite, je promets de me montrer discret.

Fidelma secoua la tête d’un air de reproche.

— *Ma soeur,* le corrigea-t-elle. Je ne suis qu’une religieuse ordinaire partant en pèlerinage.

— J’entends bien. Cependant, on ne rencontre pas tous les jours une princesse avocate sous une robe de bure. Vos exploits pour sauver le royaume sont sur toutes les lèvres et…

Fidelma se redressa et ses yeux brillèrent d’un vif éclat.

— Brendan n’était-il pas un prince ? Colum-Cille n’appartenait-il pas à la dynastie des Uí Néill ? Bien des personnes de sang royal ont

mis leur ardeur au service de la foi. Oh, et puis laissons là ce sujet qui n'intéresse personne ici !

— Il faudra cependant que j'en informe le mousse qui vous servira pendant cette traversée.

— Je préférerais qu'il n'en fût rien. Et maintenant, capitaine, revenons à mes compagnons.

— Mais je ne les connais pas ! protesta Murchad. Ils ont passé la nuit à l'abbaye, je ne pense pas qu'ils appartiennent tous au même ordre, et si j'en juge par leur accent, la plupart viennent du Nord, du royaume d'Ulaidh.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— Je m'étonne qu'ils aient fait le voyage jusqu'à Ardmore plutôt que d'embarquer dans un port du Nord.

Murchad fit la moue.

— En tant que maître de ce bateau, j'accepte tous les passagers qui se présentent tant qu'ils peuvent payer... Quoi qu'il en soit, vous aurez tout le temps de discuter avec eux et de percer à jour leurs motivations.

Puis son attention fut attirée par le fanion en haut du mât central et il mit sa main en visière.

— Excusez-moi, lady, mais nous avons atteint la pleine mer et je dois rectifier la course du bateau.

Fidelma faillit le réprimander pour le titre qu'il lui accordait puis elle y renonça.

— Si vous restez sur le pont, poursuivit Murchad, je vous suggère de vous mettre sous le vent.

Comme elle le regardait d'un air perplexe, il lui indiqua l'endroit où elle tournerait le dos au vent dès que le navire aurait changé de cap.

— Je préfère rejoindre ma cabine, répondit Fidelma.

Le capitaine se détourna et hurla « Wenbrit ! Wenbrit ! » avec une telle énergie que la jeune femme sursauta.

— Bon, je vous laisse, lui dit le capitaine. Le mousse va vous montrer votre cabine.

Et déjà il rejoignait ses hommes près de l'aviron de gouverne.

— Tous aux drisses ! Prêts à virer vent arrière !

Le bateau roulait et tanguait, ce qui obligeait Fidelma à changer sans arrêt ses points d* appui pour garder son équilibre.

— Ça secoue, hein, ma soeur ?

Un garnement de treize, quatorze ans la contemplait d'un air ironique. Les jambes écartées et les mains sur les hanches, il semblait parfaitement à l'aise tandis que le navire virait et plongeait dans la houle. Il avait des cheveux cuivrés, une peau blanche parsemée de taches de rousseur et des yeux verts en amande. Bien qu'il parlât

couramment la langue d'Éireann, Fidelma avait aussitôt identifié son accent breton.

— Ça peut aller, lui assura-t-elle en se cramponnant à la lisse.

Le garçon lui adressa un large sourire.

— Vous faites meilleure figure que certains de vos amis sous le pont, qui sont malades comme des chiens.

Il fronça le nez d'un air dégoûté.

— Et à votre avis, qui va nettoyer les cabines ?

— Je suppose que tu t'appelles Wenbrit ? dit Fidelma.

— Oui. Je vous accompagne en bas ?

— S'il te plaît.

— Alors suivez-moi, ma soeur, et tenez bien la rambarde.

Il prit son sac.

— Si j'étais le capitaine, je n'autoriserais pas les passagers à descendre avant qu'ils se soient habitués au roulis. Après, il serait toujours temps pour eux d'aller se cacher dans l'entrepont.

Le garçon descendit d'un pied sûr une volée de marches très raides qui menaient du pont arrière au pont principal. Quand le mousse se retourna, Fidelma remarqua qu'il avait une cicatrice autour du cou, mais ce n'était pas le moment de lui demander des explications. Elle le rejoignit sans encombre et il lui adressa un hochement de tête approbateur mêlé de réticence.

— On n'avait même pas fini de lever l'ancre qu'un de vos amis a glissé et est tombé en descendant ces quelques échelons ! lança-t-il d'un air dédaigneux. Marin d'eau douce !

— S'est-il blessé ? s'écria Fidelma, choquée par l'indifférence du gamin.

— Oh, non, seule sa dignité en a souffert ! Par ici, ma soeur.

Il tourna les talons, passa par une ouverture et s'engagea dans un escalier – que les marins appelaient une *descente* – donnant sur l'espace réservé aux cabines arrière. Une lampe se balançait au bout d'une chaîne dans un petit couloir, diffusant une lumière glauque.

— On vous a mise avec une des soeurs, là au fond. Les autres occupent les cabines de ce côté-ci. Moi, quand je ne suis pas là-haut, je dors dans le poste d'équipage, devant vous. C'est là qu'on prend les repas et qu'on les prépare. Si vous avez besoin de quelque chose, prévenez-moi, je ne suis jamais très loin.

Il gonfla la poitrine d'un air d'importance.

— Sauf s'il s'agit d'un problème urgent, auquel cas je lui fais un rapport, le capitaine veut que les passagers s'adressent à moi. Il n'aime pas qu'on l'ennuie avec des vétilles.

Le mousse marqua une pause, attendant la réaction de Fidelma.

— Très bien, Wenbrit, lança-t-elle d'un ton solennel. S'il me vient quelque requête, je ne manquerai pas de faire appel à toi.

— On servira un repas à midi et le capitaine y assistera pour vous expliquer les règles de la vie à bord. D'ordinaire, il ne mange pas avec les passagers, mais il fait une exception le premier jour afin de s'assurer que tout le monde a bien compris. Bien sûr, il ne faut pas vous attendre à des repas chauds. Ah, et si vous allumez une chandelle, ne la perdez pas de vue. On a déjà vu des bateaux flamber comme des boîtes d'amadou.

Devant les airs de vieux loup de mer qu'affichait le mousse, Fidelma luttait pour garder son sérieux.

— Donc nous nous retrouverons à midi ?

— Oui, je sonnerai la cloche.

— Très bien.

Fidelma se tournait vers la porte qu'il lui avait indiquée quand il la rappela.

— Ah, j'oubliais...

— Quoi donc ?

— Je suis chargé de vous expliquer que ces cabines sont situées à l'arrière du vaisseau, et donc à la poupe. Sur le pont supérieur vous avez la cabine du capitaine et les autres quartiers. La proue, c'est-à-dire l'avant, se trouve de ce côté-ci. Vous trouverez des latrines derrière cette porte et d'autres à la proue. Si vous vous perdez, on vous renseignera. Si par malheur nous devions abandonner le navire, je vous signale que deux barques sont solidement amarrées au milieu du pont principal. En cas de danger, rendez-vous là-bas. Mais ne vous inquiétez pas, des hommes d'équipage vous aideront.

Sur ces mots, le garçon tourna le dos et la planta là.

Fidelma rit en silence. Le jeune Wenbrit n'avait pas une grande estime pour les « marins d'eau douce » comme il appelait les passagers. Alors qu'elle s'apprêtait à rejoindre sa cabine, une porte s'ouvrit de l'autre côté du couloir, juste derrière elle.

Elle entendit quelqu'un qui reprenait sa respiration avec difficulté et une voix masculine empreinte de douceur s'exclama :

— Fidelma ! Mais que diable fais-tu ici ?

Elle pivota sur elle-même tout en essayant d'identifier cette voix surgie d'un lointain passé, dont elle avait pris soin d'effacer toute trace dans sa mémoire.

Un homme de haute taille se tenait devant elle, que la lumière diffuse de la lanterne éclairait par intermittence.

Elle recula d'un pas et tendit la main pour s'appuyer au mur. C'était son premier vertige depuis qu'elle avait posé le pied sur *l'Oie bernache* et il ne devait rien à l'océan.

CHAPITRE III

— Cian !

Une foule d'émotions l'envahit. Comme un spectre surgissant d'un passé aboli se tenait devant elle l'homme qui avait été son premier amour et qui avait éveillé sa sensualité, avant de la rejeter brutalement pour une autre.

Le temps d'un battement de cils et déjà les souvenirs l'assaillaient. Fidelma se rappelait leur rencontre comme si c'était hier. Et pourtant, dix années s'étaient écoulées. Dix longues années…

Le brehon Morann avait autorisé ses étudiants à assister à la grande fête de Tara – le *Féis Teamhrach.* Ils y seraient sans doute allés sans son autorisation, car cette fête représentait un événement marquant. Elle remontait au haut roi Ollamh Fodhla, qui avait vécu quatorze siècles auparavant. Son but initial visait à réviser les lois des cinq royaumes. Le haut roi et les rois des provinces y assistaient, ainsi que les représentants des plus hautes charges.

À cause d'une malédiction lancée par le bienheureux Ruadan de Lorrha à Muman, les hauts rois avaient abandonné Tara, leur principale résidence, mais la fête avait survécu. Elle s'y tenait tous les trois ans. Pendant une semaine, on refermait les livres. Les festivités commençaient trois jours avant la fête de Samain[1], et se terminaient trois jours après.

Tandis que les rois, assistés de savants professeurs, de juristes et de conseillers, discutaient des affaires de l'État, des modalités d'application des lois et de l'opportunité d'en créer de nouvelles, on offrait au peuple des divertissements, des jeux et des banquets. Les riches y paradaient et se montraient à toutes les cérémonies. Des marchands arrivaient des quatre coins du monde. À Tara se donnaient rendez-vous des musiciens, des chanteurs, des poètes, des jongleurs, des bouffons et des acrobates. C'était un temps de détente et de

réjouissances, un armistice sacré où tout procès était suspendu et où la loi ne sévissait que pour ceux qui violaient cette trêve par des beuveries, des vols et des violences.

Fidelma, qui avait à peine dix-huit ans, assistait pour la première fois aux festivités. Avec ses compagnons de l'école de droit de Morann, elle s'était promenée dans la foule en liesse, ouvrant de grands yeux devant les stalles où l'on vendait toutes sortes de boissons et de nourritures, ainsi que des marchandises provenant d'au-delà des mers. De temps à autre, ils s'arrêtaient pour contempler des clowns et des jongleurs, tandis que les musiciens qui jouaient à tous les coins de rue plongeaient la ville dans une joyeuse cacophonie.

Fidelma et ses amis s'arrêtèrent devant un des jongleurs qui lança l'une après l'autre neuf dagues aiguisées qui se mirent à tournoyer dans la lumière. Elles sifflaient comme des guêpes sans jamais retomber au sol.

Des acclamations attirèrent Fidelma et ses compagnons vers un champ où se tenait une partie *d'immán.*

Chaque joueur, armé d'un *camán,* un bâton de frêne poli de plus d'un mètre de long et à l'extrémité plate et incurvée, s'employait à frapper une balle en cuir remplie de laine. *Immán* signifiait « pousser en avant » et *camán* se référait à la partie recourbée – *cam.*

Un but venait d'être marqué et le temps que les jeunes étudiants se frayent un chemin dans la foule, la balle avait été replacée au centre. Regroupées de part et d'autre d'un rectangle herbeux, les deux équipes se jetèrent sur la balle, chacune tentant de l'envoyer entre les poteaux de l'équipe adverse.

Fidelma et ses amis attendirent qu'un nouveau but soit marqué, applaudirent avec ardeur, puis reprirent leur déambulation. Gais et insouciants, ils s'étaient empressés d'oublier que leur mentor, le brehon Morann, comptait sur leur présence aux grands débats traitant de questions juridiques. Leur maître entretenait l'espoir qu'ils profiteraient de l'occasion pour élargir leur vision du droit, mais le pauvre en serait pour ses frais. Fidelma s'apprêtait à rappeler à ses camarades qu'ils feraient peut-être bien de songer à rejoindre le grand hall quand elle fut entraînée vers une course de chevaux dont on s'apprêtait à donner le départ.

Cian avait tout de suite attiré son attention.

Grand et bien bâti, d'un ou deux ans plus âgé qu'elle, il était d'une beauté frappante avec des traits réguliers, des cheveux d'un roux flamboyant et des habits qui trahissaient un homme d'un certain rang. Pour la course, il avait revêtu un pantalon et une chemise en lin de couleurs vives, ainsi qu'une courte cape en laine rouge bordée de fourrure de castor. Il montait un magnifique étalon à la robe acajou comme la chevelure de son maître, avec une étoile blanche sur le

front.

Fascinée par son physique et sa vitalité, Fidelma n’avait d’yeux que pour lui. Quelque chose avait dû passer entre eux, car leurs regards se croisèrent et, loin de détourner la tête, Cian lui adressa un sourire franc et chaleureux.

L’homme qui dirigeait la course rappela les cavaliers à l’ordre, ils prirent place sur la ligne de départ et un drapeau fut hissé qui flotta au vent avant de retomber d’un coup. Les chevaux s’élancèrent sous les acclamations de la foule.

— Quel garçon magnifique ! murmura Grian.

Un peu plus âgée que Fidelma, Grian était sa meilleure amie à l’école de droit. Aussi intelligente et capable qu’elle était frivole, elle favorisait souvent le divertissement au détriment de l’étude.

Fidelma ne put s’empêcher de rougir.

— De qui parles-tu ? demanda-t-elle d’un ton faussement indifférent.

— De ce jeune homme qui t’a souri.

— Je n’ai rien remarqué, dit Fidelma en devenant rouge comme une cerise.

Grian se tourna vers un vieillard qui avait crié des encouragements à l’un des cavaliers.

— Vous connaissez les concurrents ?

L’autre la toisa.

— Est-ce que j’ai l’air de quelqu’un qui parierait au hasard ? déclara-t-il avec emphase. Non seulement je connais leurs noms, mais aussi celui de leurs chevaux et je me suis renseigné sur leur âge et leur condition physique.

— Comment s’appelle l’alezan à l’étoile blanche et celui qui le monte ?

— Le jeune homme avec la cape rouge ? Rien de plus facile. Il monte Diss…

Fidelma fronça les sourcils.

— Mais cela signifie « chétif » !

Le parieur se tapota le nez d’un air entendu.

— C’est justement parce qu’il est très fougueux.

Fidelma trouva que c’était quand même une drôle d’idée.

— Et le cavalier ? insista Grian.

— Il en est le propriétaire.

— Sûrement un fils de chef, lança Grian qui avait plus d’un tour dans son sac.

— Je ne le pense pas, mais c’est un guerrier. Cian sert dans la garde personnelle du haut roi.

Grian se tourna vers Fidelma avec un air de triomphe.

Les acclamations redoublèrent tandis que les cavaliers, qui

accomplissaient un cercle, revenaient vers les deux jeunes filles dans un bruit de tonnerre.

L'alezan au large poitrail était devancé par une jument blanche. Il gagnait du terrain, encouragé par les cris des spectateurs… mais était battu d'une courte encolure par la jument.

Tandis que les gens se précipitaient pour féliciter le vainqueur, Fidelma se retrouva poussée vers l'avant. Puis elle réalisa que Grian l'entraînait vers Cian, qui venait de sauter de son étalon.

— Qu'est-ce que tu fais ? protesta Fidelma.

— Tu veux le rencontrer, oui ou non ? répliqua son amie avec une assurance désarmante.

— Pas du tout, je…

Trop tard pour formuler une quelconque objection : elle avait déjà pris place dans le petit cercle d'admirateurs du beau jeune homme qui avait manqué la première place de si peu.

Cian acceptait avec bonne humeur compliments et paroles consolatrices. En apercevant les deux jeunes filles, il se tourna vers elles avec un large sourire. Mortifiée de s'être laissé entraîner dans cette aventure, Fidelma baissa les yeux.

Cian s'avança de quelques pas.

— Avez-vous apprécié la course, ladies ? demanda-t-il d'une voix de ténor pleine de charme aux oreilles de Fidelma.

— Oh, oui ! s'écria Grian. Mais ma compagne se demandait pourquoi vous aviez baptisé votre cheval Diss. Du coup, elle a insisté pour vous rencontrer.

Le cavalier éclata de rire.

— C'est une longue histoire. Mais peut-être accepterez-vous de prendre un rafraîchissement avec moi dès que j'aurai étrillé mon cheval ?

— Je suis désolée, commença Fidelma, mais…

Grian l'interrompit en la tirant par le bras.

— Avec plaisir.

Et elle sourit à Cian avec un empressement qui choqua son amie.

— Parfait, répliqua Cian. Retrouvons-nous dans un quart d'heure devant la tente avec la bannière jaune à l'entrée.

Puis il saisit les rênes de son cheval et s'éloigna sous les applaudissements. Il semblait fort populaire.

Fidelma pivota vers Grian d'un air courroucé.

— Tu exagères !

Cet accès d'humeur ne sembla pas émouvoir sa compagne.

— Je te connais, ma chère. Bien sûr que tu avais envie de le rencontrer ! Ne me raconte pas d'histoires et, plutôt que de me rabrouer, tu devrais remercier le ciel d'avoir une amie telle que moi.

Tout au fond d'elle-même, Fidelma savait que Grian avait raison.

Elle avait très envie de faire plus ample connaissance avec ce beau guerrier…

Le souvenir étonnamment vif de cette rencontre surgit et disparut en un clin d'oeil.

Maintenant, dans l'obscurité du petit couloir de *l'Oie bernache,* elle fixait l'homme dont la haute silhouette était éclairée par la lanterne qui se balançait, et elle se sentit submergée par des sentiments contradictoires. Appuyé à la cloison, il se tenait sur le pas de la porte de sa cabine, son beau visage surgissant de l'ombre par intermittence.

Il semblait plus vieux, et aussi plus mûr. Les années avaient donné du caractère à sa beauté trop éclatante, et Fidelma dut admettre à regret qu'il n'en était que plus séduisant.

— Fidelma ! Je ne parviens pas à croire que c'est toi.

Elle résista à la tentation de répondre à son sourire charmeur et fut soulagée de parvenir à se contrôler.

— Je suis moi aussi très surprise de te retrouver ici, Cian, dit-elle d'un ton monocorde. Qu'est-ce qui t'amène sur ce bateau de pèlerins ?

Au moment même où elle posait cette question, elle s'aperçut qu'il portait une robe de bure et qu'un grand crucifix attaché à une lanière en cuir barrait sa poitrine.

Devant la froideur de Fidelma, Cian battit des paupières, et une expression amère passa sur son visage.

— Je suis sur ce bateau en tant que pèlerin.

Fidelma l'observa avec un rien de cynisme.

— Un guerrier de la garde du haut roi, un homme des Fianna qui se rend à Saint-Jacques ? J'ai du mal à le croire.

— Je ne suis plus guerrier.

— Aurais-tu quitté la milice du haut roi pour entrer dans les ordres ? Pourtant, autant que je m'en souvienne, la religion était le cadet de tes soucis.

— Ainsi, tu pensais pouvoir prédire le cours de ma vie et m'interdisais d'en changer le cours ? répliqua-t-il avec une ironie mordante qui laissa Fidelma de marbre.

Dans sa jeunesse, elle avait appris à affronter ses colères.

— Je te connais bien, Cian, j'ai même acquis cette connaissance au prix fort. Mais peut-être l'as-tu oublié ? Moi pas.

Quand elle se détourna de lui, il se redressa et tendit la main vers elle. À cet instant, le bateau tangua, Cian trébucha et se raccrocha au mur.

— Fidelma, il faut que nous parlions, lança-t-il d'une voix entrecoupée. N'est-il pas temps d'oublier nos différends ?

Frappée par la note de désespoir résonnant dans sa supplique, elle hésita un bref instant.

— Nous pourrons discuter plus tard, Cian. La traversée sera longue… trop longue, tout bien considéré, ajouta-t-elle d'un ton acerbe.

Puis elle pénétra dans sa cabine et referma la porte derrière elle. Le dos contre la paroi, elle respira profondément pour tenter de calmer les battements de son coeur. Elle transpirait à grosses gouttes, troublée que ces retrouvailles impromptues l'affectent à ce point et ramènent à son esprit les émotions qu'elle avait mis tant de temps à effacer de sa mémoire.

Après cette première rencontre avec Cian au festival de Tara, et malgré l'arrogance et la vanité qu'il tirait de ses prouesses martiales, elle était tombée amoureuse, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant. D'une certaine façon, il représentait tout ce que Fidelma n'aimait pas, mais une force mystérieuse les poussait l'un vers l'autre. Ils ne se ressemblaient en rien, mais s'attiraient comme des aimants. Sans doute une excellente recette pour un échec cuisant…

Cian rêvait de conquêtes et Fidelma d'amour tendre. En quelques semaines, il avait bouleversé l'existence de la jeune fille qui se sentait tiraillée par des sentiments contradictoires. Même Grian avait remarqué que la cour assidue de Cian auprès de son amie n'était pas désintéressée. Fidelma était jeune, séduisante et surtout intelligente : une proie de choix pour Cian qui aimait se vanter de ses conquêtes. Quant à Fidelma, elle refusait d'admettre que son amant était motivé par des considérations aussi basses. Exaspéré qu'elle se refuse à lui, Grian ne cessait de lui chercher querelle.

Soudain, un gémissement s'éleva dans l'obscurité. Tout à ses pensées, Fidelma sursauta et se souvint avec une certaine irritation qu'elle devrait partager sa cabine avec une inconnue.

Les gémissements reprirent.

— Qu'avez-vous ? murmura Fidelma en scrutant les ténèbres.

Dans le silence qui suivit une voix s'écria soudain :

— Je me meurs !

La jeune femme jeta un bref coup d'oeil autour d'elle.

— N'y a-t-il pas de lumière ici ?

— Pour quoi faire ? Laissez-moi. Et puis, que faites-vous dans ma cabine ?

Fidelma rouvrit la porte et vit, accrochée à l'intérieur de la cabine, une chandelle plantée dans un bougeoir. Elle alla l'allumer à la lanterne du couloir

— Dieu merci, Cian avait disparu – et rejoignit la cabine.

Maintenant, elle distinguait deux couchettes superposées et une femme étendue sur celle du bas, un seau posé près d'elle. Son vêtement était en désordre et son joli visage blanc comme un linge. Fidelma lui donnait un peu plus de vingt ans.

— Vous avez le mal de mer ?

— Je vous ai déjà dit que j'étais en train de mourir ! Jamais je n'aurais cru que ce serait aussi abominable. Partez !

Fidelma remarqua que son bagage avait été posé sur la couchette supérieure.

— Je suis censée partager cet endroit avec vous, ma soeur. Je m'appelle Fidelma de Cashel, ajouta-t-elle avec entrain.

— Vous vous trompez, vous n'appartenez pas à ma congrégation et j'ai moi-même distribué les cabines.

— Je suis ici sur ordre du capitaine. Et maintenant, laissez-moi vous aider.

La jeune religieuse poussa un grognement.

— Éteignez cette bougie, la flamme me donne mal au coeur. Après cela, vous irez trouver le capitaine et vous lui expliquerez que votre présence ici m'insupporte.

Fidelma soupira. Décidément, ce voyage débutait sous des auspices peu favorables.

— Vous vous sentiriez mieux à l'air libre, lança-t-elle. En ce qui concerne vos malaises, le confinement n'arrange rien. Comment vous appelez-vous ?

— Soeur Muirgel de Moville, répondit l'autre d'une petite voix. Cela vous ennuierait-il de donner libre cours à votre bonne humeur dans un endroit qui s'y prêterait davantage ?

Fidelma avait déjà entendu parler de Moville, l'abbaye fondée par saint Finnian il y avait un siècle, sur le rivage du loch Cuan en Ulaidh.

— Je vous assure que l'air du large améliorerait votre état, insista Fidelma. L'obscurité et la station couchée ne feront qu'augmenter vos souffrances.

L'autre eut un haut-le-coeur et ne répondit rien.

— Il suffit de se concentrer sur la ligne d'horizon pour que le mal de mer finisse par céder, poursuivit Fidelma.

Soeur Muirgel tenta de relever la tête.

— Soyez aimable : allez embêter quelqu'un d'autre ! s'écria-t-elle sur un ton vindicatif.

CHAPITRE IV

Fidelma renonça. Inutile d'essayer d'entretenir une conversation raisonnable avec la jeune femme tant que celle-ci était dans un tel état. La perspective de subir la présence d'une personne en proie à des craintes largement imaginaires ne lui disait rien qui vaille. Elle éprouvait de la compassion pour les malades, mais ceux qui étaient en mesure d'améliorer leur sort et refusaient de faire le moindre effort l'exaspéraient. Elle décida de partir en quête de Wenbrit afin de lui expliquer son problème.

Justement, le garçon descendait l'escalier à l'instant où elle le remontait. Il l'accueillit avec un sourire et elle remarqua que ses manières s'étaient modifiées. Il était moins familier que tout à l'heure.

— Excusez-moi, lady…

Fidelma comprit tout de suite les raisons de son changement d'attitude, mais ne laissa rien paraître de son agacement devant le manque de discrétion de Murchad.

— Je me suis trompé, annonça le mousse. Comme vous n'appartenez pas au groupe des pèlerins d'Ulaidh, nous vous avons attribué une nouvelle cabine.

Bien évidemment, il s'agissait là d'un pieux mensonge. Murchad avait pris la décision de la faire déménager après avoir percé à jour son identité. Cependant, au vu des circonstances, ce changement de programme tombait plutôt bien et son souhait s'était exaucé avant même qu'elle ait eu le temps de le formuler.

— La soeur dont je devais partager la cabine est indisposée et je t'avoue que l'idée de me retrouver seule ne me déplaît pas.

Wenbrit sourit.

— Le mal de mer, hein ? Il peut jouer un vilain tour aux personnes les plus solides. Quand elle est montée à bord, elle semblait en parfaite santé, et j'aurais parié qu'elle supporterait bien le voyage.

— J'ai tenté de lui expliquer qu'en restant couchée dans un espace confiné, sans lumière ni ventilation, son état ne ferait qu'empirer, mais elle ne m'a pas écoutée.

— Et moi non plus. Les réactions que suscitent les malaises physiques sont très variables selon les gens, lança Wenbrit d'un ton sentencieux. Attendez ici, je vais chercher votre polchon.

— Mon quoi ?

Wenbrit la contempla avec un sérieux mâtiné de condescendance.

— Votre bagage, lady. Maintenant que vous êtes sur un bateau, il faudra vous habituer au jargon des marins.

— Parfait.

Wenbrit alla récupérer le sac.

— Par ici, lady. Suivez-moi.

Il grimpa l'escalier qui menait au pont principal.

— Une cabine est disponible sur le pont avant. Vous pourrez même y profiter de la lumière naturelle. Murchad a pensé que cela conviendrait mieux à une dame de votre...

Le garçon s'interrompit.

— Qu'a donc raconté Murchad ? le pressa Fidelma.

Le mousse parut mal à l'aise.

— Je n'étais pas supposé vous le dire.

— Murchad est trop bavard.

— Le capitaine veut juste que vous soyez bien traitée, lady, répliqua Wenbrit sur la défensive.

Fidelma posa une main sur son bras.

— J'ai expliqué à ton capitaine que je refusais les privilèges. Sur ce navire, je suis juste une religieuse comme les autres. Cela m'ennuierait que certains pâtissent de ma position et, pour commencer, arrête de m'appeler « lady ». Je suis soeur Fidelma.

Le garçon cligna des yeux d'un air désolé et Fidelma regretta de s'être montrée désagréable.

— Ce n'est pas ta faute, Wenbrit, mais j'avais prié Murchad de garder le secret. Maintenant que tu as été informé de mes titres, je te demande de ne rien révéler à personne.

Le garçon hocha la tête.

— Le capitaine voulait veiller à votre confort, voilà tout.

— Tu l'aimes bien, ton capitaine, hein ? dit Fidelma en souriant.

— Il est très apprécié de l'équipage, répliqua aussitôt Wenbrit. Par ici, lady... euh, ma soeur.

Ils traversèrent le pont principal et dépassèrent le mât de chêne avec sa voile en cuir qui craquait. En se retournant, Fidelma vit qu'elle était peinte d'une grande croix rouge avec un cercle en son centre.

— Une idée du capitaine, déclara le jeune garçon avec une fierté non dissimulée. Nous transportons tant de pèlerins qu'il a songé que

ce serait du meilleur effet.

Puis ils se dirigèrent vers la haute proue, là où le mât incliné se dressait vers le ciel, supportant la voile de gouverne sur une vergue de traverse. Le pont de proue, qui était surélevé, permettait de loger un certain nombre de cabines au niveau inférieur. De part et d'autre de la porte qui y menait, deux ouvertures carrées et grillagées donnaient sur le pont principal.

Fidelma suivit Wenbrit et se retrouva dans un petit espace avec trois portes, une à droite, une à gauche et une en face. Le garçon ouvrit celle de droite, à tribord.

— Et voilà, dit-il en s'effaçant devant Fidelma.

Cette cabine, meublée d'une couchette, d'une table et d'une chaise, était beaucoup moins sombre que celle qu'on lui avait d'abord proposée. Une fenêtre grillagée avec un rideau coulissant permettait de s'isoler ou de laisser passer la lumière. On y respirait un air pur et l'ensemble était bien agencé. Fidelma hocha la tête d'un air approbateur : ce cadre dépassait de loin ses espérances.

— Qui dort ici, d'habitude ?

Le mousse posa le sac à terre et haussa les épaules.

— Il nous arrive de recevoir des passagers importants, déclara-t-il sans s'étendre davantage.

— Et qui occupe la cabine de l'autre côté du couloir ?

— À bâbord ? Le second, Gurvan. Un Breton.

Il pointa un doigt en direction de l'étrave.

— La troisième porte donne sur les latrines de l'avant qui contiennent un seau.

— Tout le monde les utilise ? demanda Fidelma, qui fronça le nez tout en calculant mentalement le nombre de personnes à bord.

Wenbrit sourit.

— Nous essayons de restreindre leur usage et de diriger les gens vers les latrines de l'arrière.

— Et pour se laver ?

— Se laver ?

Le garçon la considéra d'un air étonné.

— Eh bien ? insista Fidelma, qui, à l'instar de la plupart des gens de son entourage, prenait un bain chaque soir et faisait sa toilette chaque matin.

— Euh... je peux toujours vous apporter un seau d'eau le matin. Mais en ce qui concerne l'équipage, on se baigne dans les ports ou alors en mer si elle est calme. Il n'y a rien de prévu à bord de *l'Oie bernache,* lady.

Fidelma s'en doutait un peu, car lors de ses précédentes traversées elle avait déjà constaté que la propreté n'était pas le souci majeur des marins. Elle poussa un soupir résigné.

— Puis-je annoncer au capitaine que vous êtes satisfaite de la cabine, lady ?

— Je le remercierai moi-même au repas de midi, le rassura Fidelma.

— Donc vous êtes contente ?

— Tout à fait, mais sois gentil, appelle-moi « ma soeur ».

Wenbrit sourit, porta le poing à sa tempe – le curieux salut des marins – et s'éclipsa.

Une fois seule, Fidelma inspecta ce qui serait son domicile pour la semaine… ou davantage si le temps se gâtait. L'endroit, tout petit, comportait une table fixée à la paroi par des gonds, un tabouret à trois pieds rangé dans un coin, et un seau rempli d'eau dans un autre. Elle goûta l'eau avec un doigt. Elle était fraîche et douce, et destinée à être bue. À hauteur de poitrine, la fenêtre barrée de deux traverses donnait sur le pont principal. Elle mesurait dix-huit pouces de large et un pied de haut. Dans un angle, une lanterne pendait à un crochet en métal, à proximité d'une boîte d'amadou et d'une chandelle posées sur une étagère.

La cabine était bien équipée.

En songeant à ses compagnons de voyage, entassés dans des cabines sombres et confinées sous le pont inférieur, Fidelma ressentit un accès de culpabilité. Puis elle ne put s'empêcher de se réjouir du confort relatif de l'endroit qu'on lui avait réservé, et elle soupira d'aise de se retrouver seule.

Elle ouvrit son sac et en sortit des vêtements de rechange qu'elle accrocha à des patères. Fidelma dédaignait les crèmes pour la peau et les autres artifices, tels que le jus de baies destiné à rougir les lèvres, mais elle possédait un *cíorbholg* – un « sac à peignes » contenant des miroirs et deux peignes d'os, car dans son peuple, on entretenait sa chevelure et de beaux cheveux étaient très prisés.

Fidelma, comme toutes les femmes de son rang, prenait aussi grand soin de ses ongles. Elle les coupait et les polissait régulièrement, des ongles noirs et fendillés étant très mal vus, mais elle s'abstenait de les rougir avec de la teinture. Elle n'utilisait pas non plus de jus de mûres ou d'airelles pour se foncer les sourcils ou se peindre les paupières, et n'avait jamais recours à l'extrait de brindilles et de baies de sureau pour rehausser son teint. Elle était soignée, mais refusait d'altérer son visage.

Elle posa son *cíorbholg* sur la table et se saisit de deux *taigh liubhair,* de petites sacoches à livres. Avant que les religieux irlandais n'entament leur *peregrinatio pro Christo,* les scribes érudits d'Irlande comprirent que les missionnaires et les pèlerins devaient se munir d'oeuvres liturgiques et de brochures religieuses. C'est ainsi qu'ils avaient répandu la nouvelle foi chez les païens au cours des siècles

précédents. Pour être transportés plus facilement, ces ouvrages étaient de taille modeste. Fidelma avait pris son missel, qui mesurait cinq pouces sur quatre. Son frère, le roi Colgú, lui avait donné un second volume du même format, une *Vie de saint Ailbe,* le premier évêque chrétien de Cashel et patron de Muman. Elle accrocha les sacoches près de ses vêtements.

Puis elle contempla son nouveau domaine avec satisfaction. Maintenant, elle était libre jusqu'au repas de midi, pouvait s'étendre et, libérée de soeur Muirgel et de ses jérémiades, réfléchir à l'extraordinaire coïncidence qui la remettait en présence de Cian.

Alors qu'elle s'étirait avec bonheur sur sa couchette, un cri aigu retentit et un paquet lourd et chaud atterri sur son ventre. Elle poussa un hurlement tandis qu'un animal à fourrure sautait sur le sol avec un feulement de contrariété.

Fidelma se redressa. Un beau chat noir la contemplait de ses yeux verts. Son poil brillait dans la lumière qui filtrait de la fenêtre. Il miaula d'un air interrogateur, puis entreprit de se lécher la patte et de se la passer derrière l'oreille.

La porte s'ouvrit brusquement sur Wenbrit.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il, hors d'haleine.

Fidelma désigna le responsable de l'incident.

— J'ai été surprise par cette créature. J'ignorais que vous aviez un chat à bord.

Wenbrit se détendit et se mit à rire.

— Sur un bateau au long cours, c'est indispensable. Il est chargé de nous débarrasser des rats et des souris.

Fidelma frissonna.

— Ne vous inquiétez pas, ces rongeurs ne s'approchent jamais des gens, ils demeurent dans la cale, ou parfois dans les réserves. Et Mouse Lord les tient à l'oeil.

Peu farouche, l'animal sauta de nouveau sur la couchette et se coucha en rond avant de s'assoupir.

— Il semble chez lui dans cette cabine, fit remarquer Fidelma.

— Oui, c'est là qu'il a l'habitude de se retirer après ses excursions sur le bateau. J'aurais dû vous prévenir. Vous voulez que je vous en débarrasse ?

Fidelma leva la main.

— J'adore les chats et cela ne me dérange pas du tout de partager ma cabine avec lui. C'est juste que je ne m'attendais pas à ce qu'il me saute dessus. Comment l'appelles-tu, déjà ?

— *Luchtighern,* Mouse Lord.

Fidelma sourit en contemplant son nouveau compagnon de voyage.

— C'était le nom du chat qui demeurait dans la grotte de

Dunmor. Il a tenu en échec tous les guerriers du roi de Laigin qu'on lui envoya pour le tuer, mais il a succombé devant une femme guerrière.

Le garçon la regardait avec de grands yeux.

— J'ignorais cette histoire.

— Qui l'a nommé ainsi ?

— Le capitaine. Il connaît plein de légendes.

— S'il avait embarqué une chatte, sans doute l'eût-il appelée Bairche, héroïne des mers, d'après la première chatte qui a posé la patte en Irlande en sautant du canot de Bresal Bec.

— Oui, mais c'est un mâle, protesta Wenbrit.

— Je ne l'ai pas oublié, le rassura-t-elle. Et je te promets de ne plus déranger Mouse Lord.

Après le départ de Wenbrit, Fidelma s'étendit à nouveau en faisant attention de ne pas perturber le sommeil du petit félin ronronnant pelotonné à ses pieds. Sa présence était étrangement réconfortante. Elle ferma les yeux et tenta de rassembler ses idées. Cian... sa bouche se durcit. Comment avait-elle pu se comporter avec autant de légèreté ? Cependant, sa jeunesse et son manque d'expérience plaidaient pour elle.

À dix-huit ans, elle s'imaginait que Cian était sorti de sa vie pour toujours, ne laissant derrière lui que de douloureux souvenirs. Et voilà qu'il réapparaissait sans prévenir et qu'elle devrait le supporter pendant au moins une semaine dans l'espace confiné d'un vaisseau. L'afflux d'émotions qui l'avait envahie la contrariait. Si elle avait vraiment surmonté cette aventure, comment expliquer la violence de sa réaction ? Après tout, peut-être n'avait-elle jamais tiré les enseignements d'une expérience qui l'avait anéantie. En tout cas, cet homme qui l'avait tant fait souffrir parvenait encore à susciter chez elle une irrépressible colère.

Cian ! Comment avait-elle pu se montrer aussi naïve ? Elle l'avait laissé lui briser le coeur.

Contre l'avis de Grian, sa meilleure amie, elle lui pardonnait ses comportements grossiers, trouvait mille excuses pour ne pas mettre fin à leur relation, et à chaque fois qu'il la maltraitait elle souffrait le martyre. Ses études en pâtissaient et un beau jour, elle fut convoquée par le brehon Morann.

Elle revivait sans peine la scène où elle avait dû faire face à son vieux mentor.

Le brehon Morann fixait Fidelma d'un air à la fois sévère et plein de compassion.

— Ces derniers temps, vous faites assez peu honneur à votre réputation, Fidelma des Eóghanacht.

Ce vouvoiement inhabituel ne laissait rien présager de bon.

— Il semblerait que vous ne puissiez plus vous concentrer sur les

leçons les plus simples.

Fidelma voulut parler.

— Attendez ! s'exclama le brehon Morann en levant une main frêle. On dit qu'une personne incapable de danser en fait porter le blâme à l'inégalité du plancher.

Fidelma rougit.

— Je connais la raison qui vous empêche de vous consacrer à votre travail. Je ne vous condamne point, mais je veux vous parler franchement.

— Je vous écoute, dit-elle avec une mauvaise humeur qui devait tout à ses propres errements.

Le brehon Morann la fixait de ses yeux gris.

— Il vous faut affronter la vérité, sinon vos études en pâtiront chaque jour davantage.

Fidelma pinça les lèvres.

— Auriez-vous décidé de vous détourner de moi et de ne plus me dispenser votre enseignement ?

— C'est vous qui avez décidé de vous détourner de vous-même.

Dépitée, Fidelma se leva pour partir.

— Attendez !

La voix calme et impérative du brehon Morann la figea sur place.

— Écoutez-moi bien, Fidelma de Cashel. De temps à autre, il arrive à un vieux professeur comme moi de rencontrer un étudiant dont les capacités et l'agilité mentale sont telles qu'elles légitiment son existence. La tâche quotidienne très ingrate qui consiste à former des esprits rétifs est largement compensée par la découverte d'un seul esprit brillant et affamé de connaissances. Celui-là améliorera le sort de l'humanité et des années de frustration trouvent alors leur justification. En d'autres termes, j'ai cru que le choix de ma profession allait grâce à vous recevoir enfin sa juste récompense. Et je ne dis pas cela à la légère.

Fidelma était figée par la surprise. Le vieil homme ne lui avait jamais parlé ainsi. Puis sa méfiance reprit le dessus et elle se figura qu'il la complimentait pour être payé de retour.

— N'avez-vous pas un jour proclamé qu'utiliser les autres pour accomplir ses ambitions est une marque de faiblesse ? Selon vous, cela révèle un manque de confiance en soi-même et en ses capacités.

Le brehon Morann baissa les yeux, puis il reprit d'une voix douce :

— Fidelma, vous ne manquez pas de caractère et vous êtes pétrie de qualités, mais prenez garde à ne pas vous détruire, reconnaissez vos talents et ne les gâchez pas.

Fidelma était pétrifiée. Le vieil homme lui adressait une supplique or, à sa connaissance, jamais il n'avait entrepris pareille démarche

auprès d'un de ses élèves.

— Je dois suivre ma voie, dit-elle enfin sur un ton de défi.

Le brehon resta de marbre. Puis il la congédia d'un geste de la main.

— Allez vivre votre vie et ne revenez pas suivre mes cours : votre état d'esprit ne vous permettrait pas d'en tirer profit. Tant que vous ne serez pas en paix avec vous-même, inutile de vous présenter ici.

Fidelma sentit la colère l'envahir et, craignant de ne pouvoir se maîtriser, elle sortit de la pièce à grands pas.

Trois mois s'écoulèrent avant qu'elle ne retourne auprès du brehon Morann. Trois longs mois pleins de déchirements et de solitude.

CHAPITRE V

Une cloche à la sonorité discordante réveilla Fidelma en sursaut. Pendant un bref instant, elle se demanda où elle se trouvait, mais les oscillations du bateau eurent tôt fait de la ramener à la réalité. Elle s'était endormie en songeant à Cian et avait fait un cauchemar qu'elle ne parvenait pas à se rappeler. Ces horribles souvenirs qui remontaient à une dizaine d'années continuaient de la hanter.

La sonnerie aigre de la cloche, sûrement actionnée par Wenbrit, la poussa hors de sa couchette. Le chat avait disparu. Elle se passa rapidement un peigne dans les cheveux, remit de l'ordre dans ses vêtements et sortit sur le pont principal.

Elle s'était maintenant tout à fait habituée au roulis du bateau. La mer était calme. Le soleil à son zénith avait chassé les ombres, le vent était tombé et la voile pendait, grondant de temps à autre quand une brève rafale s'y engouffrait. Le navire progressait avec lenteur sur les flots bleus. Quelques marins, assis en tailleur sur le pont, hochèrent la tête quand Fidelma passa près d'eux, et l'un d'eux la salua dans sa langue.

Elle descendit l'escalier à la poupe et retrouva le poste d'équipage que lui avait indiqué Wenbrit, grâce aux odeurs de cuisine et à la faible lumière des lanternes.

Sept personnes étaient assises à une longue table placée derrière le mât principal qui traversait les ponts, tel un tronc d'arbre. La cabine prenait toute la largeur du bateau. Murchad se tenait en bout de table, planté sur ses deux jambes. Derrière lui, le jeune Wenbrit coupait du pain.

Murchad sourit à Fidelma et lui fit signe de venir s'asseoir à sa droite, sur un des bancs de bois. Tout le monde fixa sur elle des regards pleins de curiosité.

Fidelma découvrit qu'elle était placée face à Cian. Elle se tourna

aussitôt vers ses nouveaux compagnons et leur adressa un bref sourire. Cian se leva.

— Fidelma, je suppose que tu ne connais personne ici, commença-t-il, ignorant résolument le protocole qui voulait que le capitaine se charge des présentations.

— Avec votre permission, frère Cian… l'interrompit Murchad d'une voix ferme. Soeur Fidelma de Cashel, je vous présente les soeurs Ainder, Crella et Gormán.

Les trois femmes se tenaient à la gauche de Cian.

— Voici frère Cian et à votre droite, les frères Adamrae, Dathal et Tola.

Cian s'était rassis, visiblement contrarié, et Fidelma inclina la tête.

La religieuse à la gauche de Cian, une toute jeune fille dont la présence surprenait en ces lieux, lui adressa un sourire charmeur.

— Il semblerait que vous connaissiez déjà frère Cian ?

— Nous nous sommes rencontrés à Tara, il y a des années de cela, intervint Cian d'un ton bougon.

Pour échapper à la curiosité dont elle était l'objet, Fidelma s'adressa à Murchad.

— Le groupe de pèlerins ne comprend que sept personnes ? Je pensais qu'ils étaient plus… Ah, j'oubliais soeur Muirgel. Je suppose qu'elle a refusé de quitter sa cabine ?

Murchad hocha la tête.

— Soeur Muirgel ainsi que les frères Guss et Bairne sont indisposés, déclara une vieille religieuse assise à l'extrémité de la table. Les fatigues du voyage… vous êtes également une amie de soeur Muirgel ?

— Non, j'ai fait sa connaissance à bord, dans des circonstances qui se prêtaient assez peu à la conversation. Elle se sentait fort mal.

Un vieux moine au teint blême, et aux cheveux gris et sales, renifla d'un air désapprobateur.

— Pourquoi tant de manières, soeur Ainder ? Nos amis ont le mal de mer, voilà tout, et si vous voulez mon avis, quand on n'a pas l'estomac qui convient, on ne devrait pas se lancer dans de telles expéditions.

Soeur Crella, une petite jeune femme aux traits irréguliers, mais qui ne manquait pas de séduction, jetait de fréquents regards autour d'elle comme si elle attendait quelqu'un. Elle afficha sa désapprobation et claqua la langue avec impatience.

— Un peu de charité, frère Tola. Le mal de mer est une épreuve difficile à supporter.

— Pour lutter contre la nausée, il suffit de rester sur le pont et de fixer l'horizon tout en respirant profondément, dit Murchad. Rien de

tel que l'air frais pour se remettre d'aplomb, tous les marins savent cela. Et rien de pire que de rester enfermé dans une cabine. Faites passer le message à vos amis.

Fidelma constata avec satisfaction que les conseils de Murchad recoupaient les siens.

— Capitaine !

C'était Ainder, la vieille religieuse au visage anguleux.

— Est-il vraiment nécessaire d'évoquer des dérangements gastriques alors que nous nous apprêtons à prendre ce repas ? Frère Cian, voulez-vous dire les grâces, je vous prie ? Je meurs de faim.

L'idée d'entendre Cian réciter le bénédicité réjouissait fort Fidelma mais, sous son regard inquisiteur, l'ancien guerrier rougit et se tourna vers le vieillard au visage austère.

— Je préfère céder ma place à frère Tola, lança-t-il d'un air de défi.

Puis il ajouta à voix basse :

— En ce moment, les grâces me fuient.

Fidelma, à qui ces paroles s'adressaient, détourna la tête et Murchad, qui avait entendu, haussa les sourcils tandis que frère Tola joignait les mains et entonnait d'une voix forte :

— *Benedictus sit Deus in Donis Suis*[3].

— *Et sanctus in omnis operibus Suis*[2], répondirent les convives.

Tout en mangeant, Murchad expliqua à l'assistance que le port où ils débarqueraient n'était pas très éloigné du tombeau du saint où ils désiraient se rendre.

— Il est situé à quelques milles à l'intérieur des terres.

Un murmure d'excitation parcourut le petit groupe. Frère Dathal, un des deux jeunes frères que Fidelma avait remarqués sur le pont plus tôt dans la matinée, parut soudain très intéressé :

— Le tombeau se trouve-t-il près de l'endroit où Bregon a construit sa tour ?

Frère Dathal avait étudié les vieilles légendes des Gaëls. D'après les anciens bardes, les ancêtres du peuple d'Éireann auraient vécu en Ibérie, d'où ils surveillaient l'Irlande depuis une haute tour construite par Bregon, leur chef. C'est le neveu de Bregon, Golamh, également connu sous le nom de Mile d'Espagne, qui avait pris la tête de l'invasion devant mener à la conquête des cinq royaumes.

Un large sourire fendit le visage de Murchad, car les pèlerins ne manquaient jamais de lui poser cette question.

— C'est ce que raconte la légende, mais vous n'en trouverez aucune trace. La tour d'Hercule, la plus haute de la région, est un phare construit par les Romains. Quant à la tour de Bregon, elle devait être d'une hauteur considérable pour permettre d'apercevoir les côtes d'Éireann depuis l'Ibérie !

Comme personne ne semblait apprécier sa plaisanterie, il poursuivit :

— Et puisque nous sommes rassemblés ici, je vais en profiter pour vous prodiguer quelques recommandations que je vous demanderai de transmettre aux absents. Sur ce bateau, il y a des règles à respecter. Vous pouvez vous rendre sur le pont principal aussi souvent qu'il vous plaira, à la seule condition de ne pas gêner le travail de mes hommes. Vos vies dépendent de l'équipage et naviguer dans ces eaux n'est pas une tâche facile.

— J'ai entendu parler de monstres marins, intervint la jeune soeur Gormán.

Fidelma étudia son visage à la dérobée. Dans la mesure où elle allait demeurer au moins une semaine sur ce navire, elle serait nécessairement amenée à nouer des relations avec ses nouveaux compagnons. Gormán n'avait pas plus de dix-huit ans. Elle arborait un air naïf et enfantin, et parlait d'une voix entrecoupée, un peu essoufflée, qui faisait penser à un jeune chiot plein de bonne volonté envers son maître. Ses yeux, d'une étonnante mobilité, donnaient l'impression qu'elle vivait dans un perpétuel état d'anxiété. Fidelma ne se rappelait plus à quoi elle ressemblait à cet âge et pourtant... n'avait-elle pas rencontré Cian à dix-huit ans ? Elle repoussa aussitôt cette pensée.

— Les créatures des abysses sont-elles dangereuses ? reprit soeur Gormán.

Murchad se mit à rire.

— Ne craignez rien des créatures vivant dans les profondeurs. Peut-être en observerez-vous certaines que vous n'avez jamais vues auparavant, mais elles sont pour nous inoffensives. Notre seul ennemi est le temps. Dans l'éventualité où nous serions pris dans une tempête, restez sous le pont et assurez-vous que les lampes et les bougies sont éteintes.

— Mais sans les lanternes nous ne verrons rien du tout ! gémit soeur Crella.

— Sans doute, mais cela vaut mieux que d'affronter un incendie en plus des éléments déchaînés. Afin de prévenir un malencontreux accident, tout doit être assujetti.

— Qu'entendez-vous par là ? demanda frère Tola, un homme d'allure ascétique.

— Les objets mobiles susceptibles de provoquer des dégâts doivent être attachés. Mais ne vous inquiétez pas, Wenbrit veillera à votre sécurité et il s'assurera que vous ne manquez de rien.

— Risquons-nous d'être pris dans une tempête ? demanda soeur Ainder, une vieille femme sèche et de haute taille.

— C'est possible. Mais je n'ai encore jamais coulé et tous les

pèlerins que j'ai pris en charge sont arrivés à bon port.

Les membres de l'assistance échangèrent des sourires crispés et Murchad, qui connaissait son affaire, s'employa à les rassurer.

— Je serai honnête avec vous : pendant ce mois de l'année, les tempêtes ne sont pas rares et il arrive qu'elles se succèdent pendant plusieurs semaines. Mais pourquoi croyez-vous que j'ai choisi ce jour et cette marée pour lever l'ancre ? L'un d'entre vous en connaît-il la raison ?

Certains demeurèrent immobiles tandis que d'autres secouaient la tête.

— Je m'étonne qu'en tant que religieux vous ne connaissiez pas le nom du saint qui est célébré aujourd'hui, ajouta-t-il avec bonne humeur.

Seul le silence lui répondit.

— Vous faites allusion au bienheureux Luc qui exerçait la profession de médecin ? intervint Fidelma.

Murchad lui adressa un regard approbateur.

— Exactement. N'avez-vous jamais entendu parler du petit été de la Saint-Luc ?

Étonnement général.

— Eh bien, les marins ont remarqué qu'il existe une période bénie en plein milieu de ce mois, avec peu de précipitations et beaucoup de soleil. Elle commence aujourd'hui. Voilà pourquoi nous choisissons cette date quand nous prenons la mer en cette saison.

— Vous êtes certain de ce que vous avancez ? demanda soeur Ainder.

— La mer n'offre jamais de certitude. Mais les voyages que j'ai entrepris en cette période de l'année se sont tous bien déroulés à l'exception d'un seul.

Murchad attendit des commentaires qui ne vinrent point et il continua :

— Il existe un autre danger dont je suis certain que vous êtes conscients. Les mers que nous traverserons ne sont pas sûres, et là je me réfère aux pirates qui attaquent et volent les navires, se saisissent de leurs occupants et les vendent comme esclaves.

Un silence pesant s'abattit sur l'assistance.

Fidelma, qui s'était rendue à Rome, savait très bien à quoi Murchad faisait allusion. Elle avait entendu de nombreuses histoires de pillards qui partaient des îles Baléares pour attaquer les ports de l'Italie de l'Ouest, et de pirates d'Arabie qui infestaient toute la Méditerranée – la grande mer du milieu du monde.

— Si nous sommes attaqués, que se passera-t-il ? demanda Cian.

Murchad fit la grimace.

— Nous ne sommes pas un bateau de guerre, frère Cian. Notre

seul recours réside en notre habileté de navigateurs et pour le reste, il faudra s'en remettre aux di…

Il se rappela qu'il s'adressait à un groupe de religieux et se corrigea.

— … à la protection de Dieu.

— Et si la chance et une navigation habile ne suffisent pas ? dit frère Tola. Votre équipage est-il armé et prêt à se battre pour nous défendre ?

Le visage de Cian se crispa.

— Qu'est-ce que j'entends, frère Tola ? Vous toléreriez que d'autres meurent pour vous tandis que vous resteriez les bras croisés ?

Cian ne semblait pas porter ses frères en grande estime.

— Me suggérez-vous de saisir l'épée plutôt que la croix ? s'écria Tola en s'empourprant.

— Pourquoi pas ? répliqua Cian.

Fidelma, à qui ce ton froid et méprisant rappelait de mauvais souvenirs, ne put s'empêcher de frissonner.

— Pierre l'a bien fait dans le jardin de Gethsémani, insista Cian.

— Je suis un prêtre, pas un guerrier ! s'indigna Tola.

— Dans ce cas, pour vous défendre un crucifix sera bien suffisant !

Murchad glissa un regard en biais à Fidelma et elle détecta l'ombre d'un sourire sur ses lèvres. Puis le capitaine leva les mains en un geste implorant, tel le prêtre accordant sa bénédiction à ses fidèles.

— Mes amis, pourquoi vous quereller ? Je ne voulais pas vous alarmer, mais seulement vous prévenir contre les mauvais coups du sort afin que nous soyons prêts à parer à toute éventualité. Si par malheur nous devions rencontrer des pirates, je compte sur vous pour invoquer un pouvoir plus grand que celui de la force physique. Cela n'appartient-il pas à vos enseignements ? De toute façon, ces pirates se tenant en embuscade près des ports, notre route devrait nous tenir éloignés des zones critiques…

— Sauf si ? le provoqua Cian.

— Il est prévu que nous abordions l'île d'Ushant, au large de la côte ouest de l'ancienne Armorique que l'on appelle maintenant la «petite Bretagne ». Ces eaux et celles où nous naviguerons près des côtes d'Ibérie présentent un certain danger. Mais honnêtement, il y a très peu de risques que nous tombions entre les mains de ces pillards.

— Vous ont-ils déjà attaqués ? demanda Fidelma, étonnée par le ton plein d'assurance du capitaine.

Il hocha la tête avec solennité.

— Deux fois au cours de toute ma carrière de marin.

— Et vous avez survécu, ajouta-t-elle pour le bénéfice de ses compagnons.

— À l'évidence, répondit-il en la remerciant du regard. Je crains davantage les tempêtes que les pirates. Mais si par malheur nous étions menacés, je vous demande de rester éloignés de mes hommes afin de ne pas gêner la manoeuvre quand nous tenterons de nous échapper.

— Que s'est-il passé au cours des deux assauts dont vous avez été l'objet ? s'enquit Cian tandis que frère Tola se tournait vers lui d'un air courroucé. Ça ne devait pas être si grave puisque vous en avez réchappé ?

Murchad poussa une exclamation amusée.

— La première fois, j'ai réussi à fuir.

— Et la seconde ? demanda soeur Crella, plus nerveuse que jamais.

Murchad fit la grimace.

— Eh bien, ils m'ont attrapé. Mais quand ils ont constaté que le bateau était vide – je me rendais dans un port pour y charger une cargaison et ne transportais pas de passagers –, le chef pirate décida de me laisser poursuivre ma route. À quoi bon détruire mon bateau alors que je pouvais embarquer des biens de valeur dont il se chargerait de me délester plus tard ? Malgré sa promesse de me retrouver quand j'aurais quelque richesse à lui proposer, je ne l'ai jamais revu.

Tout le monde réfléchissait en silence.

— Que se serait-il passé s'ils étaient tombés sur des pèlerins ? demanda soeur Gormán d'un air craintif.

Murchad regarda ailleurs.

— Voilà une question bien inutile, conclut soeur Ainder.

Puis un appel retentit sur le pont et ils sursautèrent.

— Ah !

Murchad se leva brusquement.

— Ne craignez rien, on me prévient que le vent vient de changer de direction. Excusez-moi, mais je dois retourner à mon travail. Si vous avez d'autres questions concernant le fonctionnement de ce navire et les règles auxquelles vous devez vous plier, Wenbrit est ici pour vous répondre. Ce garçon a passé la plus grande partie de sa vie à bord et il a toute ma confiance.

Il donna une claque sur l'épaule du mousse qui le remercia d'un sourire.

Fidelma, afin de repousser l'inévitable entretien avec Cian, se tourna vers frère Dathal, le religieux assis auprès d'elle.

— Vous venez tous de la même abbaye ?

Le jeune homme, blond et élancé, vida son gobelet de vin et désigna son ami à la chevelure d'un roux flamboyant, qui était à peu près du même âge que lui.

— Frère Adamrae et moi venons de l'abbaye de Bangor. Elle est proche de celle de Moville, à laquelle appartiennent la plupart de nos compagnons.

— Si ma mémoire est bonne, elles se trouvent toutes deux en Ulaidh, observa Fidelma.

— Et plus exactement dans le sous-royaume des Dál Fiatach, répliqua frère Adamrae.

Dans son visage couvert de taches de rousseur, ses yeux bleus étincelaient comme de l'eau au soleil d'été, et son calme contrastait avec le tempérament sociable et volubile de son ami.

— Qu'est-ce qui vous attire dans le tombeau de saint Jacques ? poursuivit-elle, consciente que Cian guettait l'opportunité d'engager la conversation avec elle.

— Nous sommes des scribes, expliqua frère Adamrae de sa voix grave.

— Nous dressons un récapitulatif de l'histoire de notre peuple au cours des temps anciens, ajouta frère Dathal de sa voix flûtée.

Fidelma n'écoutait que d'une oreille.

— Je ne suis pas sûre de comprendre le lien entre votre sujet d'étude et ce voyage, murmura-t-elle.

Frère Dathal pointa son couteau vers elle d'un air moqueur.

— Soeur Fidelma ! Ignoreriez-vous la genèse de notre peuple ?

Fidelma revint à la réalité.

— Bien sûr, maintenant je me rappelle que c'est vous qui faisiez allusion à la tour de Bregon. Vous vous intéressez aux vieilles légendes sur nos origines ?

— Ce ne sont pas des légendes, mais de l'histoire ! protesta Adamrae.

Puis il entonna de sa voix grave :

Golamh des Shouts a eu huit fils, On l'appelait aussi Míle d'Espagne…

— Je connais ces textes, mon frère. Mais enfin, votre visite au tombeau de saint Jacques n'est tout de même pas motivée par Golamh et sa descendance ?

— Nous sommes en quête de connaissance, déclara frère Dathal avec enthousiasme. Nos ancêtres ont très bien pu laisser des livres sur cette terre d'Ibérie où les enfants de Bregon, fils de Bratha, ont grandi et prospéré avant de décider d'étendre leur empire au-delà des mers. Voilà pourquoi Bregon a construit sa tour d'où il épiait l'Irlande, et c'est alors qu'Ith, fils de Bregon, arma un navire et s'y embarqua avec trois fois cinquante guerriers ; ils prirent la direction du nord et abordèrent aux rivages de la terre qui deviendrait notre bien-aimée Éireann.

— Plutôt que de s'intéresser à la foi et au tombeau sacré, ces jeunes gens préfèrent l'histoire terrestre, intervint frère Tola.

— Et vous les désapprouvez ?

Frère Tola joua avec la nourriture qui restait dans son assiette.

— Les frères Dathal et Adamrae se sont joints à des pèlerins dans le seul but de satisfaire leur curiosité pour des sujets séculiers, grommela-t-il.

Frère Dathal pâlit.

— Rien n'est plus sacré que la poursuite de la connaissance, frère Tola.

— Rien, à part Dieu et ses saints, répliqua l'autre en se levant soudain. Depuis notre départ de Bangor, vous ne cessez de nous rebattre les oreilles avec vos précieuses recherches destinées à rétablir la vérité historique sur les Gaëls. J'en ai plus qu'assez. Nous sommes partis en pèlerinage pour nous recueillir sur le tombeau d'un grand saint, compagnon du Christ. Cela ne compte-t-il pas davantage que la vanité des hommes ?

— Mépriseriez-vous Ith, le fils de Bregon qui s'est battu en Irlande ? répliqua Adamrae. N'accordez-vous aucune importance à Golamh et à ses fils ? C'est tout de même grâce à nos ancêtres que vous êtes là.

— Pour quelqu'un qui porte le nom du premier homme créé par Dieu, vous tenez votre religion en bien piètre estime ! s'indigna Tola.

Frère Adamrae éclata de rire, ce que frère Tola interpréta comme un blasphème, et Fidelma dissimula un sourire derrière sa main. Les connaissances étymologiques de Tola comportaient quelques lacunes.

— Votre ignorance prouve l'intérêt de ce que vous décrivez comme de la vanité humaine, répliqua frère Dathal, oubliant toute diplomatie. Adamrae n'a rien à voir avec Adam. Il s'agit d'un ancien nom de notre peuple qui signifie « merveilleux ». Comme quoi il n'est jamais très sain de se concentrer sur un seul champ de connaissance.

Frère Tola le toisa d'un air méprisant et quitta la table.

Soeur Ainder, qui par sa contenance sévère formait, aux yeux de Fidelma, le pendant féminin de frère Tola, claqua la langue avec impatience.

— Je regrette que vous vous montriez aussi grossier avec frère Tola, qui est un homme pieux et de grand savoir.

— Ah bon ? ricana frère Dathal.

— Il a longtemps étudié les Écritures et la philosophie.

— Il n'empêche que dans notre domaine, c'est un ignorant, et il s'est montré méprisant à notre égard, répliqua frère Adamrae. Nous n'avons jamais déguisé le but de notre voyage. Notre mission consiste à enrichir notre abbaye, célèbre en tant que lieu d'érudition. Frère Tola semble faire bien peu de cas de la culture.

— Parce qu'il s'intéresse à l'érudition religieuse, qui prime sur les autres.

Frère Adamrae s'employa aussitôt à dénigrer non seulement frère Tola, mais aussi son avocate, soeur Ainder :

— Les études religieuses n'impliquent en aucun cas le dédain des autres disciplines. Depuis notre départ, notre groupe connaît de constantes dissensions. L'intolérance de frère Tola, la luxure de…

— Cela suffit !

L'interjection cinglante de soeur Crella fut suivie d'un silence embarrassé.

— Voudriez-vous que notre compagne du Sud s'imagine que les gens du Nord sont d'un tempérament belliqueux ? reprit Crella d'une voix plus douce.

Puis elle se tourna vers Fidelma avec un sourire poli.

— Le capitaine vous a présentée en tant que Fidelma de Cashel. Appartenez-vous à l'abbaye du même nom ?

Fidelma, qui était autorisée à se réclamer du monastère de Cashel, répondit par l'affirmative.

— Mais vous avez connu frère Cian à Tara ?

Cette dernière question avait été posée par la jeune Gormán.

— Oui, il y a de nombreuses années de cela.

Tous les yeux étaient fixés sur elle et elle se pencha sur son assiette. Ces questions l'ennuyaient et elle refusait de se laisser entraîner dans les querelles qui agitaient ce groupe. Ses problèmes personnels lui suffisaient.

Frère Dathal brisa le silence en citant un poème épique :

Les chefs de ces navires d'outre-mer,
Portant vers Éireann les fils de Míle d'Espagne,
Je me souviendrai ma vie durant
De leurs noms et de leurs exploits.

Il ponctua cette strophe d'un reniflement sonore et s'éclipsa à son tour, suivi de son compagnon aux cheveux roux et à l'humeur sombre.

— Pardonnez à leurs caractères emportés, soeur… soeur Fidelma, c'est bien cela ?

Le visage de soeur Ainder, qui cherchait à se montrer aimable, n'exprimait aucune chaleur.

— Les érudits sont connus pour leurs emportements quand ils parlent de leur discipline, enchaîna-t-elle. Depuis que nous avons quitté Moville, la paix semble nous fuir.

Fidelma hocha la tête.

— Je crains que ma question innocente n'ait déclenché cette querelle.

En face d'elle, la jeune Crella fit la grimace.

— Elle a servi de prétexte, ma soeur. En réalité, depuis notre départ, frère Tola n'a cessé de critiquer Dathal et Adamrae.

Aussitôt, Ainder se dressa sur ses ergots.

— Inutile de faire porter la responsabilité de ces dissensions à frère Tola, qui se bat pour que ce pèlerinage serve la vérité spirituelle.

— Si frère Tola est en quête d'un idéal élevé, il n'aurait pas dû se joindre à nous, rétorqua Crella.

Malgré son âge et le roulis, soeur Ainder réussit l'exploit de sortir précipitamment de la cabine tout en manifestant son indignation. La jeune Gormán la suivit, balbutiant des paroles incompréhensibles.

Wenbrit, qui semblait prendre un malin plaisir à ces conflits entre religieux, entreprit de débarrasser la table.

Quant à soeur Crella, elle continua de manger en silence.

À un moment donné, elle leva les yeux sur Fidelma.

— J'entends d'ici la vieille Ainder maugréant que, de nos jours, les jeunes ne respectent plus leurs aînés, lança-t-elle d'un ton ironique.

— Mon mentor, le brehon Morann, disait que les jeunes avaient de tout temps considéré que les vieux étaient séniles. Rien n'a changé.

— L'estime doit se gagner, soeur Fidelma. Avoir vécu plus longtemps que les autres ne commande en aucun cas le respect.

Wenbrit, qui se tenait près de soeur Crella, fit un clin d'oeil à Fidelma tout en empilant les écuelles.

CHAPITRE VI

Avec calme, Fidelma se leva de table.

— Tu vas sur le pont ? Je viens avec toi, dit Cian.

— Je me rends dans ma cabine, répliqua-t-elle d'un ton sec, manifestant par là qu'elle n'avait aucune envie de discuter avec lui.

Son attitude était assez stupide car, tôt ou tard, il lui faudrait bien affronter la situation.

— Je t'accompagne, répliqua Cian, nullement découragé par l'attitude de la jeune femme.

Alors qu'elle grimpait précipitamment l'escalier qui menait au pont principal, Cian la rattrapa et posa une main sur son bras. Elle se dégagea tout en jetant un coup d'oeil autour d'elle afin de s'assurer que personne ne les observait.

Cian eut un rire moqueur.

— À quoi bon me fuir, Fidelma ?

Elle reconnut bien là ce ton cynique qui avait le don de l'exaspérer.

Leurs regards se croisèrent.

— Je ne comprends pas où tu veux en venir, dit Fidelma en détournant la tête.

— Sans doute nourris-tu quelque ressentiment à mon égard à cause de la façon dont notre liaison s'est terminée ?

Pour son plus grand déplaisir, Fidelma s'empourpra. Cette flèche l'atteignait au plus vif.

— Tu es sorti de ma vie il y a longtemps, Cian.

— Tes réactions démentent tes propos. Je lis de la haine dans tes yeux, ce qui signifie que l'amour n'est pas loin. Que veux-tu, à l'époque, nous étions jeunes, l'âge des bêtises et des actes inconsidérés.

Révoltée par son assurance, Fidelma releva le menton.

— La jeunesse serait donc une excuse à un comportement cruel ?

— Allons, allons, répliqua Cian avec condescendance, ne disais-tu pas à l'instant que tu avais effacé tout cela de ta mémoire ?

— C'est exact. Pourquoi tiens-tu à ranimer mon hostilité ? Si ton intention est de présenter des justifications à ta conduite, je préfère que tu les gardes pour toi.

Cian haussa les sourcils.

— Des justifications, mais pour quoi faire ?

Fidelma se retint de frapper ce beau visage au sourire provocateur.

— En somme, tu es content de toi ?

— À quoi bon chercher des excuses à des erreurs de jeunesse ?

Une lueur dangereuse brilla dans le regard de Fidelma.

— Est-ce ainsi que tu résumes notre relation ?

— Non, pas notre relation, mais la façon dont elle a fini. Maintenant nous sommes des adultes raisonnables, laissons le passé reposer en paix. L'inimitié est du temps perdu.

— Tu divagues. Il n'y a pas d'inimitié entre nous puisqu'il n'y a rien.

— Pourquoi ne pas être amis comme quand nous nous sommes rencontrés ? reprit Cian d'un ton enjôleur.

— Dieu merci, nos rapports ne seront plus jamais ce qu'ils ont été à Tara ! s'exclama Fidelma en frissonnant.

Tu m'as laissé le souvenir d'un homme arrogant et insupportable, et j'ai comme l'impression que tu n'as guère changé.

Elle tourna les talons et s'éloigna avant qu'il ait eu le temps de répondre.

Arrogant et insupportable. Ces mots étaient faibles pour exprimer la rage qui l'avait habitée, l'humiliation et la mortification qu'elle avait endurées au cours de cette période marquée par la solitude. Après son expulsion du collège du brehon Morann, elle passait son temps à attendre Cian dans la chambre qu'elle avait louée dans une auberge, près de Tara. Seule Grian connaissait la vérité. Même la famille de Fidelma n'avait pas été avertie des événements qui bouleversaient sa vie. Recluse dans une petite pièce, elle refusait tout contact avec ses proches, à l'exception de Grian.

Cian allait et venait comme bon lui semblait. Il disparaissait pendant une semaine, puis restait auprès d'elle un jour ou deux. Un après-midi, alors qu'ils étaient étendus sur le lit, Fidelma aborda la question du mariage. Ayant arrêté ses études pour Cian, elle savait que la situation dans laquelle elle se trouvait ne pouvait être que provisoire.

— Est-ce que tu m'aimeras toujours ? lui demanda-t-elle.

Il lui adressa ce petit sourire cynique qu'elle avait appris à

détester.

— Pour toujours, ça fait beaucoup. Contentons-nous de vivre sans penser au lendemain.

— Je ne vois rien là qui laisse présager une existence bien remplie.

— Nous n'existons que dans le présent.

C'était la première fois qu'elle l'entendait exprimer une opinion vaguement philosophique.

— Sans doute, Cian, mais nous sommes responsables de l'avenir. J'ai fait trois ans d'études et m'apprêtais à passer le degré de *Struth do Aill* cette année. Cela m'aurait permis d'enseigner dans les petites classes du collège de Durrow, que dirige mon cousin. Mais rien ne m'empêche de terminer mes études dans un autre collège. Ensuite, nous pourrions nous marier.

Cian s'écarta d'elle et tendit la main vers un gobelet de vin qu'il vida d'un trait avant de pousser un profond soupir.

— Fidelma, tu passes ton temps à rêver, toujours la tête dans tes livres… à quoi ça te sert ? Tu es trop savante.

Dans sa bouche, cela sonnait comme une insulte.

— Débarrasse-toi de tous ces ouvrages dont tu n'as nul besoin.

— Que je me débarrasse de…

Elle étouffait de colère.

— Les livres ne sont pas faits pour des gens comme toi et moi, poursuivit Cian. Ils détruisent la vie et empêchent le bonheur.

— Tu ne parles pas sérieusement !

Il haussa les épaules.

— Ces textes donnent de faux espoirs aux gens, une vision du futur qui ne peut advenir ou une idée du passé qui n'a jamais existé. Bientôt, je retournerai à Tir Eoghain avec ma compagnie de guerriers, pour me mettre au service du haut roi Cellach. Le mariage et la perspective de fonder un foyer seront bien loin de mes préoccupations et je croyais que tu l'avais compris. Comme si j'étais du genre que l'on peut posséder ou attacher !

Fidelma s'assit. Elle était pâle et glacée.

— Je n'ai jamais eu l'intention de te posséder. J'imaginais seulement que nous avions un avenir commun.

Cian se mit à rire.

— Profitons de ce que la vie nous offre. Quant au reste… tu connais le proverbe : les liens du mariage sont un cadenas.

— Comment peux-tu te montrer aussi cruel ?

— Qui puis-je si la réalité est ainsi ?

— Franchement, Cian, je ne sais plus où j'en suis avec toi.

Il eut une grimace moqueuse.

— J'ai pourtant été clair, non ?

Elle ne croyait pas à sa méchanceté. Les paroles qu'il prononçait lui parvenaient comme dans un rêve. Ce n'était pas possible, il jouait la comédie, il se conduisait comme un enfant, mais il l'aimait. Jamais il n'avait songé à la quitter. La vanité de la jeunesse empêchait Fidelma d'admettre que ses sentiments ne reposaient sur rien. Donc ils continuèrent de se voir et, selon son habitude, Cian décidait de leurs rencontres.

Appuyée au bastingage du pont avant, Fidelma contemplait les vastes étendues marines, absorbée dans ses pensées.

Quand une main se posa sur son bras, elle sursauta.

— Muirgel ? chuchota une voix masculine.

Elle se retourna et se retrouva face à un jeune religieux. Elle lui donnait vingt-cinq ans environ. Le vent jouait dans ses cheveux châtains qui encadraient un visage juvénile avec des yeux d'un brun velouté. Il avait rougi.

— Je croyais... désolé, je vous ai confondue avec...

— Ce n'est pas grave. La dernière fois que j'ai vu soeur Muirgel elle souffrait du mal de mer, étendue sur sa couchette. Je m'appelle Fidelma. Je ne pense pas vous avoir rencontré auparavant, frère... ?

— Bairne de Moville. Je regrette de vous avoir tirée de vos réflexions, ma soeur.

— Peut-être avaient-elles besoin d'être perturbées, murmura Fidelma.

— Pardon ?

— Rien, je réfléchissais à voix haute. Vous allez mieux ?

L'autre fronça les sourcils.

— J'avais cru comprendre que vous ne vous étiez pas joint à nous pour le repas de midi parce que vous souffriez vous aussi d'une indisposition.

— Ah ! oui, je me suis habitué au roulis. Cependant, je ne suis pas encore prêt à avaler de la nourriture solide, ajouta-t-il avec une grimace douloureuse.

— Vous n'êtes pas le seul.

— Soeur Muirgel n'a pas bougé de sa cabine ?

— Je suppose que non.

— Merci, ma soeur.

Et frère Bairne détala vers la poupe, mettant fin à leur entretien avec une désinvolture qui frisait la grossièreté.

Fidelma le suivit du regard. Décidément, le comportement de ses compagnons de voyage la laissait perplexe, et elle se sentait davantage d'affinités avec Murchad et son équipage qu'avec ses frères et soeurs dans la foi. Si elle avait su ce qui l'attendait, jamais elle ne serait montée à bord de *l'Oie bernache,* où Cian s'était embarqué.

Elle frissonna. Le vent avait fraîchi. Il soufflait avec force,

gonflant la voile qui craquait, et rabattant ses cheveux sur son visage. Elle les rejeta en arrière.

— On dirait que le vent s'est levé.

C'était Wenbrit qui passait par là, un seau de cuir à la main.

— Je crois qu'un grain se prépare, lui confia-t-il. Cela nous permettra de faire le tri chez les pèlerins : ceux qui ont le pied marin et les autres.

— Tu es bien sûr de ce que tu avances, Wenbrit.

Le mousse désigna la voile qui s'agitait sporadiquement, puis il pointa un doigt en direction du nord-ouest. Déjà les flots s'obscurcissaient. Des nuages noirs avançaient vers eux, pris dans une course folle, roulant et se culbutant dans le ciel.

— Une tempête ? Représente-t-elle un danger ?

Wenbrit pinça les lèvres.

— Oui, comme toutes les tempêtes, lança-t-il d'un ton indifférent.

Fidelma était terrifiée par le spectacle qui s'offrait à ses yeux.

— Que doit-on faire ?

Le garçon la contempla en silence, puis il sembla se radoucir.

— Ne vous inquiétez pas, ça souffle dans la bonne direction et Murchad devancera la tourmente. Cependant, mieux vaudrait regagner votre cabine, lady. Quant à moi, je vais aller sous le pont prévenir les autres de faire de même. D'ici une heure, tout l'équipage sera mobilisé. Et n'oubliez pas de ranger tout ce qui pourrait vous blesser.

Fidelma sentit son coeur battre plus fort et elle s'empressa d'aller s'enfermer dans sa cabine.

Tout se passa comme Wenbrit l'avait annoncé. Bientôt, le vent gagnait en force et les vagues tumultueuses se brisaient dans un fracas d'écume. Le bateau oscillait, montait et plongeait comme un jouet pris dans les mâchoires d'un chien gigantesque qui se serait amusé à le secouer. Fidelma arrima quelques objets et s'assit sur sa couchette. La tempête ne tarda pas à faire rage. La jeune femme tituba jusqu'à la fenêtre, s'agrippa à la grille et constata qu'il faisait presque nuit. La lumière du jour avait été éclipsée par les sombres nuées.

Quelqu'un frappa à la porte qui s'ouvrit et le hurlement du vent emplit la cabine. Elle tourna la tête et distingua la silhouette de Wenbrit qui vérifiait que tout était en ordre. Il lui sourit.

— Tout va bien ? hurla-t-il pour se faire entendre.

— Ça va !

Alors qu'elle s'avançait vers le lit, le bateau plongea et elle faillit tomber.

— Nous avons le vent en poupe, mais la tempête est plus violente que Murchad ne l'avait prévu. La mer est déchaînée et n'est pas près de se calmer. Je vous apporterai à manger plus tard. Personne ne doit

se rendre dans le poste d'équipage.

— Merci, Wenbrit, tu es très aimable. De toute façon, cela m'étonnerait que l'on puisse avaler quoi que ce soit.

— Si jamais vous avez besoin de moi, faites passer le message à un homme d'équipage. Surtout, ne restez pas sur le pont. Par un temps pareil, même les marins s'accrochent à des filins.

— Très bien.

Le mousse leva le poing à son front et disparut.

On était en fin de journée et déjà on n'y voyait goutte. Inutile d'essayer de lire. Fidelma, enveloppée dans une couverture sur sa couchette, regrettait de n'avoir personne à qui parler. Elle tendit la main vers le chat pelotonné auprès d'elle. Caresser sa fourrure noire et douce la réconforta. L'animal leva vers elle sa petite tête et ronronna de plaisir.

— Je suppose que tu es habitué aux tempêtes, hein, Mouse Lord ?

Il bâilla et se rendormit.

— Tu n'es pas très bavard, se plaignit Fidelma.

Puis elle s'allongea et, tout en grattant distraitement la tête du chat dont le ronronnement s'intensifia, elle tenta d'oublier les gémissements du vent dans le gréement et les vagues de plus en plus hautes qui ballottaient le bateau. Un vieux dicton lui revint en mémoire : « Les chats, comme les hommes, sont des flatteurs. »

Ce qui la ramena à Cian.

Quand Fidelma se réveilla, les rugissements de l'ouragan ne s'étaient pas apaisés. Mouse Lord reposait toujours auprès d'elle, roulé en boule, chaud et tranquille. Si seulement elle avait écouté les conseils de son amie Grian ! songea-t-elle, Grian qui ne cessait de la mettre en garde contre son amant, dont elle n'appréciait guère la nature emportée et superficielle. Et soudain, elle comprit que son ressentiment et son amertume n'étaient pas dirigés contre Cian mais contre elle-même : elle s'en voulait de sa bêtise et de sa vanité idiote.

À cet instant, elle dressa l'oreille. Au milieu du vacarme et des craquements sinistres, elle entendit une voix lointaine qui hurlait quelque chose d'incompréhensible. Inlassablement, le bateau se dressait puis retombait dans un grand fracas.

Elle sauta de sa couchette en veillant à ne pas déranger le chat qui poursuivait son rêve, oublieux du reste. S'accrochant à tout ce qui offrait une prise, Fidelma parvint à aller tirer le rideau en lin trempé d'eau de mer de la fenêtre. Une fine bruine l'éclaboussa. Elle s'essuya le visage du revers de la manche et regarda le ciel. Il faisait nuit noire et on ne distinguait ni la lune ni les étoiles.

Le vent gémissait dans les haubans et, au-delà du bastingage en bois, elle entrevoyait l'écume sur la crête des vagues sombres. L'eau ruissela sur le pont de proue au-dessus d'elle tandis que l'embarcation

montait à l'assaut d'une muraille d'eau verdâtre.

Des silhouettes brouillées par la pluie tiraient sur les cordages du mât principal. Fidelma était stupéfaite de voir ces hommes affrontant les éléments pour amener la grand-voile. Soudain, le bateau donna de la gîte et il s'inclina sur le flanc. Projetée contre une des parois de la cabine, Fidelma parvint à ne pas tomber en s'accrochant au rebord de la fenêtre. Une masse d'eau s'effondra sur les ponts et, un instant, Fidelma crut que les marins avaient été emportés par la mer. Puis ils réapparurent, toujours cramponnés à leurs filins.

Fidelma, agrippée à la grille, sentit l'embarcation se redresser avant de plonger à nouveau. Submergée par un sentiment d'impuissance, incapable d'aider l'équipage habitué à dompter ces forces de la nature qui lui étaient étrangères, il ne lui restait qu'à regagner sa couchette en priant pour que le navire surmonte cette épreuve.

Elle tira le rideau et alors qu'elle s'avançait vers le lit, un cri retentit :

— Tout l'équipage sur le pont ! Tout l'équipage sur le pont !

Saisie par la panique, elle alla ouvrir la porte et voulut sortir quand un homme surgit devant elle.

Peut-être venait-il de la cabine en face. Elle ne le reconnut pas, mais une voix avec un fort accent hurla pour dominer le vacarme :

— Ne restez pas ici, lady, regagnez votre cabine !

Elle referma la porte à contrecoeur et alla s'affaler sur sa couchette. Les bruits de la tempête qui faisait rage se mêlèrent dans sa tête en un grondement indistinct, hypnotique, des pensées langoureuses la ramenèrent à Cian et elle sombra dans le sommeil.

CHAPITRE VII

Fidelma, qui venait de se laver et de s'habiller, était en train de se coiffer quand on frappa à sa porte.

C'était le second, Gurvan de Bretagne.

— Excusez-moi, lady...

Fidelma retint un soupir. Sa parenté avec le roi de Muman avait à l'évidence fait le tour du bateau !

— ... Je vérifiais si vous vous étiez remise de la tempête.

— Je vais bien, je vous remercie, Gurvan.

Elle se souvenait vaguement d'avoir été dérangée à l'aube, quand la tourmente s'était calmée. Quelqu'un avait ouvert sa porte et l'avait refermée. Trop épuisée pour ouvrir les yeux, elle s'était aussitôt rendormie.

— N'êtes-vous pas venu jeter un coup d'oeil dans ma cabine un peu plus tôt ?

— Non, lady. Les autres s'apprêtent à rompre leur jeûne de la nuit. Voulez-vous vous joindre à eux ?

— Volontiers.

Il allait sortir quand il se retourna.

— J'espère que je ne vous ai pas choquée quand je vous ai ordonné de rentrer dans votre cabine pendant la tempête ?

Donc c'était Gurvan qui lui avait enjoint de ne pas bouger.

— Du tout. Votre intervention était pleinement justifiée.

Gurvan eut un sourire timide et porta le poing à son Iront.

— On vous attend pour le déjeuner.

Fidelma comprit qu'elle s'était réveillée tard.

— J'arrive tout de suite.

Le second se retira et elle l'entendit s'enfermer dans sa cabine, en face de la sienne.

En s'avançant sur le pont, elle eut l'impression de pénétrer dans

un nuage. Une brume épaisse entourait *l'Oie bernache.* Fidelma distinguait à peine le haut du mât et la poupe se fondait dans la brume. Elle avait déjà été confrontée au brouillard en montagne, qui vous tombait dessus sans prévenir. Le mieux, dans ces cas-là, était de s'arrêter et d'attendre qu'il se dissipe, à moins qu'un montagnard ne vous guide par la bonne route pour redescendre dans la vallée.

Dans le silence ouaté, on entendait le souffle de la mer clapotant contre la coque. Le brouillard tournoyait et tourbillonnait comme la fumée d'un feu, et Fidelma eut le désir absurde de tenter de le disperser. Elle agita la main et, à sa grande surprise, des volutes se formèrent.

Gurvan émergea à nouveau de sa cabine.

— Une réaction de l'air froid sur l'eau plus chaude expliqua-t-il. Il n'y a pas de quoi s'inquiéter.

— J'ai déjà rencontré de tels phénomènes, répondit Fidelma, mais c'est inattendu après la tempête de cette nuit.

— Le soleil dispersera bientôt ces brumes.

Puis il alla parler à deux ombres indistinctes assises en tailleur sur le pont : des hommes d'équipage occupés à ravauder des pièces de tissu.

En s'avançant vers la poupe Fidelma sentit une brise légère sur sa joue, jouant avec la voile qui ondulait, languide, battant de l'aile comme un oiseau dans ce silence plein d'échos. Sous ses pieds, le navire était stable, la mer calme, et le navire ne semblait pas avoir subi de dommages importants.

À cet instant de ses réflexions, Fidelma se heurta à une silhouette qui poussa une exclamation de surprise. Elle était enveloppée d'une cape avec une capuche rabattue sur les yeux.

— Désolée, ma soeur, dit Fidelma en réalisant qu'il s'agissait d'une des religieuses.

À sa grande surprise, l'autre poursuivit son chemin en détournant la tête et disparut.

Fidelma, qui n'avait pas eu le temps de distinguer ses traits, n'en revenait pas d'une telle désinvolture. La courtoisie n'était pas le fort de ses nouveaux compagnons.

Puis ce fut au tour du capitaine Murchad de se matérialiser sous ses yeux. Il descendait les marches qui menaient du pont principal au pont de poupe. En la reconnaissant, il s'arrêta et leva la main pour la saluer.

— Drôle de temps ! s'exclama-t-il d'un air irrité. Aviez-vous déjà vu un tel phénomène ?

— En montagne.

— Dieu merci, le soleil aura tôt fait de dissiper cette purée de pois.

Il ne semblait guère pressé.

— Comment avez-vous supporté ce coup de chien ? demanda-t-il soudain.

Elle supposa que « coup de chien » appartenait à l'argot des matelots.

— Oh, je me suis endormie d'épuisement !

Murchad poussa un profond soupir.

— Cette sacrée tempête nous a détournés de notre route et va rallonger la traversée d'une demi-journée.

Décidément, Fidelma lui trouvait l'air préoccupé.

— Vous avez un problème ? lui demanda-t-elle. À mon avis, les pèlerins ne seront pas vraiment contrariés de passer un jour ou deux de plus sur votre navire.

— Ce n'est pas ça...

Il hésita puis se lança :

— Je crains que nous ayons perdu un passager.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— Vous voulez dire un des pèlerins ?

— Oui, balayé par la mer.

Fidelma reçut un choc.

— Vous avez bien fait de ne pas bouger pendant la tourmente, lady. Par un temps pareil, il est interdit aux passagers de monter sur le pont. C'est la première fois qu'il m'arrive pareil accident.

— Qui est-ce ? Comment cela s'est-il passé ?

Murchad haussa les épaules.

— Personne n'a rien vu.

— Qui a suggéré que cette personne était tombée à l'eau ?

— Frère Cian.

Fidelma fronça les sourcils.

— En quoi est-il concerné ?

— Il est venu me trouver à l'aube. Apparemment, il estime être responsable du groupe et s'est présenté comme leur porte-parole.

Fidelma renifla d'un air méprisant.

— En ce qui me concerne, permettez-moi de préciser que je ne lui ai délégué aucune autorité de la sorte.

Murchad ignora cette dernière remarque et poursuivit :

— Après la tempête, il a pris sur lui d'effectuer une ronde afin de s'assurer que tout le monde allait bien. Il s'est même rendu dans votre cabine.

— Pas du tout.

— Permettez-moi de vous contredire. Il m'a assuré qu'il avait passé la tête par l'entrebâillement de votre porte et noté que vous étiez endormie.

Voilà donc le bruit qui l'avait réveillée ! Une bouffée de colère

l'envahit. Comment Cian avait-il pu se permettre de faire intrusion chez elle et la regarder dormir ?

— Continuez.

À l'avenir, elle s'assurerait que Cian n'aurait plus accès à sa cabine !

— Eh bien, il a découvert qu'un pèlerin manquait. Quand il est venu me faire part de son anxiété, j'ai ordonné à Gurvan de mener une fouille approfondie du navire. Il n'a rien trouvé et je l'ai alors prié de recommencer.

Cela expliquait la curieuse visite de Gurvan il y avait quelques instants. Et en parlant du loup… ils virent Gurvan s'avancer vers eux de sa démarche chaloupée.

Murchad l'interrogea du regard et le second secoua la tête d'un air désolé.

— Rien, de l'étrave à l'arrière.

Gurvan n'était pas du genre à gaspiller ses paroles.

Quand Murchad se retourna vers Fidelma, il semblait accablé.

— J'espérais qu'effrayée par la tempête, elle s'était réfugiée dans un recoin du navire.

Le découragement envahit Fidelma. Ce pèlerinage commençait sous de bien tristes augures ! Une seule nuit loin d'Ardmore et une femme disparaît corps et bien !

— De qui s'agit-il ?

— Soeur Muirgel. Descendons retrouver les autres, il va falloir que je leur annonce la triste nouvelle et que je prenne des mesures.

Gurvan repartit vaquer à ses occupations tandis que Murchad rejoignait le poste d'équipage avec Fidelma.

Hier, se rappela la religieuse, soeur Muirgel était à peine capable de soulever la tête de sa couchette tellement elle était malade. Comment cette jeune femme au visage blême avait-elle trouvé l'énergie, en pleine tempête, de quitter sa cabine et de grimper sur le pont où elle avait été emportée par une lame ?

Au poste d'équipage, Wenbrit servait un repas composé de pain, de viandes froides et de fruits aux pèlerins réunis autour de la table. Fidelma, qui remarqua aussitôt la présence de frère Bairne, fut saluée par un murmure maussade. Murchad s'assit en bout de table et Fidelma gagna la place qu'elle occupait la veille. Apparemment, tout le monde avait été informé de la disparition de soeur Muirgel. Cian fut le premier à s'informer du résultat des recherches.

— Hélas, les nouvelles ne sont pas bonnes, annonça le capitaine. Je vous confirme que soeur Muirgel n'est plus à bord. Le bateau a été fouillé de fond en comble. Qu'elle ait été emportée par les flots demeure la seule explication à sa disparition.

Un silence pesant accueillit cette nouvelle. Soeur Crella, la

religieuse au large visage, réprima un sanglot.

— C'est la première fois que je perds un passager, poursuivit Murchad d'une voix forte, et je vous jure que ce sera la dernière. Si nous subissons une nouvelle tourmente, vous devez, je le répète, rester sous le pont ou dans vos cabines. Vous serez libérés de cette obligation quand je vous le dirai. Par temps calme, vous pouvez bien sûr monter à l'air libre, mais uniquement sous la surveillance d'un de mes hommes.

Frère Adamrae fronça les sourcils sous ses cheveux roux.

— Nous sommes des adultes, capitaine, pas des enfants. Nous avons payé pour notre traversée et je trouve offensant que nous soyons confinés ici comme si nous étions des... des criminels.

Cian hocha la tête pour marquer son approbation.

— Frère Adamrae marque ici un point, capitaine.

— Vous n'êtes pas des marins aguerris, rétorqua Murchad d'un ton sans réplique, et pour les novices comme vous, le pont d'un bateau est dangereux par gros temps.

Cian s'empourpra.

— Nous n'avons pas tous passé notre vie enfermés derrière les murs d'une abbaye. J'ai autrefois fait une carrière dans l'armée et...

Il fut coupé par frère Tola à la longue figure.

— Ce n'est pas parce qu'une idiote, trop malade pour savoir ce qu'elle faisait, est passée par-dessus bord que nous devons tous en pâtir.

Soeur Crella poussa une exclamation de colère et sauta sur ses pieds.

— Excusez-vous pour ces paroles offensantes, frère Tola ! Si vous n'aviez porté la robe de bure, vous auriez été obligé de mettre le genou en terre devant n'importe lequel des membres de la famille de Muirgel, digne représentante d'une haute noblesse ! Comment osez-vous l'insulter ainsi ?

La voix de soeur Crella était montée dans les aigus et elle était au bord de la crise de nerfs.

Soeur Ainder se dressa de toute sa taille et, sans effort apparent, entraîna Crella hors du poste d'équipage tout en lui murmurant les paroles consolatrices qu'une mère adresserait à un enfant.

Frère Tola se rassit, mal à l'aise devant la réaction qu'il avait provoquée.

— Je voulais juste préciser que nous avions payé pour notre traversée, comme le rappelait très opportunément frère Adamrae. Que se passerait-il si nous contestions les ordres du capitaine ?

— Il aurait alors le droit de vous enfermer, déclara Fidelma d'une voix douce, et aux murmures succéda un lourd silence.

Frère Tola fronça les sourcils devant ce qu'il considérait comme

une impertinence.

— D’où tirez-vous cela ? ironisa-t-il.

Fidelma se tourna vers Murchad.

— Êtes-vous le propriétaire de ce vaisseau ?

L’autre hocha la tête d’un air surpris.

— Et quel est votre port d’attache ?

— Ardmore.

— Donc ce navire est sous tous rapports soumis aux lois d’Éireann.

— Sans doute, acquiesça Murchad.

— Cela répond à la question de frère Tola, conclut Fidelma qui tournait le dos au religieux.

Frère Tola ne s’avoua pas vaincu pour autant.

— Nullement.

Fidelma pivota sur elle-même.

— Les *Muirbretha,* les lois de la mer, s’appliquent à *l’Oie bernache.*

Ahuri, frère Tolla la fixa, puis ses lèvres s’étirèrent en un sourire suffisant.

— Et que savez-vous de ces lois ?

Ce fut Cian qui répondit à la place de Fidelma.

— Cette jeune femme est *dálaigh,* avocate devant les cours de justice, et s’est vue accorder le titre *d’anruth,* lança-t-il d’un ton cinglant.

Tout le monde savait que ce titre d*’anruth* précédait la plus haute qualification accordée par les collèges séculiers et ecclésiastiques d’Éireann.

C’est à cet instant qu’Ainder réapparut, inconsciente des nouvelles tensions qui agitaient le petit groupe.

— Crella se repose, annonça-t-elle. En tant que parente et plus proche amie de Muirgel, elle a reçu un grand choc. Frère Tola, je pense que vous auriez pu vous abstenir de formuler des remarques aussi blessantes.

Tola fronça les sourcils et se tourna vers Cian.

— Que disiez-vous au sujet de cette femme ?

— Que Fidelma est avocate. Sa réputation s’étend jusqu’à Tara et la cour du haut roi.

— C’est vrai ? insista Tola, toujours dubitatif.

— C’est exact, intervint Murchad. Et elle est aussi la soeur du roi de Muman.

Deux taches rouges apparurent sur les pommettes de Tola qui baissa la tête pour dissimuler sa confusion tout en feignant d’examiner la table devant lui.

Fidelma, gênée que son rang ait été révélé aux personnes présentes, jeta un coup d’oeil embarrassé autour d’elle.

— Je voulais juste souligner que, selon les *Muirbretha,* Murchad, en tant que capitaine de ce navire, est doté des mêmes prérogatives qu'un roi. Et vous devez ajouter à cela qu'il jouit de l'autorité d'un chef brehon. En d'autres termes, il règne sans partage sur son navire et sur ses passagers. Vous avez une autre question, frère Tola ?

— Non, répondit l'autre avec humeur.

— Dans ce cas, capitaine, je pense que vos ordres seront respectés, car chacun d'entre nous a compris que toute désobéissance entraînerait un châtiment.

Murchad lui adressa un sourire nerveux.

— J'agis au mieux pour protéger la vie de ceux dont j'ai la charge. Cet... accident avec soeur Muirgel n'aurait jamais dû advenir.

Il s'apprêtait à sortir quand la jeune soeur Gormán l'arrêta.

— Ne pourrions-nous au moins célébrer un court service pour le repos de l'âme de Muirgel ?

— Cela fait partie de nos devoirs de chrétiens, renchérit soeur Ainder.

— Bien sûr, grommela Murchad. Il aura lieu à midi, heure à laquelle j'espère que le soleil aura dissipé le brouillard.

— Merci, capitaine.

Murchad s'éclipsa tandis que Wenbrit faisait circuler des gobelets d'eau et de bière. Après un repas pris en silence, Fidelma fut soulagée de regagner le pont. À midi, le brouillard était toujours aussi épais.

La cérémonie fut très simple. Tout le monde se rassembla sur le pont à l'exception de Gurvan, d'un marin qui contrôlait la rame de gouverne et d'une vigie montée en haut du mât noyé de brume, chargée de surveiller le ciel pour repérer une éventuelle éclaircie. Murchad avait fait amener les voiles et jeter les ancres afin d'empêcher le navire d'être emporté par les courants, mais Fidelma sentait bien qu'il dérivait. D'ailleurs, le capitaine ne cessait de scruter les flots au cas où des ennuis surviendraient.

Au milieu des volutes de brouillard, les gens semblaient des apparitions d'un autre monde. Bizarrement, ce fut frère Tola qui prononça les prières pour le repos de l'âme de Muirgel. Sa belle voix résonnait comme dans un sépulcre. Brusquement, sans préambule, il entonna un verset du Livre de Jérémie :

« Il nous faut quitter le pays, on a démoli nos demeures. »

Femmes, écoutez donc la parole de Yahvé, que votre oreille reçoive sa parole ; apprenez à vos filles cette lamentation, enseignez-vous l'une à l'autre cette complainte :

« La mort a grimpé par nos fenêtres, elle est entrée dans nos palais, elle a fauché l'enfant dans la rue{4}*... »*

Ahurie, Fidelma contemplait ce prêtre redoutable qui citait des vers bien étranges et mal appropriés pour le repos d'une âme. Elle

regarda autour d'elle et vit que soeur Gormán, les yeux brillants, hochait la tête en marquant le rythme des vers. Près d'elle, Cian affichait son ennui. Les autres, impassibles ou hypnotisés par les déclamations de frère Tola, ne bronchaient pas.

« Les cadavres des hommes gisent comme du fumier en plein champ, comme une gerbe derrière le moissonneur… »

Soudain, frère Bairne se racla bruyamment la gorge et tout le monde se tourna vers lui.

— J'aimerais citer un autre verset pour le repos de notre soeur défunte. Je crois que je la connaissais aussi bien que les personnes réunies ici.

Personne ne le contredit. Tendu et le visage crispé, il commença à réciter son texte tout en fixant quelqu'un dans le cercle des personnes présentes, mais, de sa place, Fidelma avait du mal à distinguer de qui il s'agissait. Soeur Crella, qui baissait les yeux, Cian qui regardait au loin d'un air accablé, ou alors la jeune soeur Gormán, près de Cian ?

Je ne châtierai pas vos filles pour leurs prostitutions, ni vos brus pour leurs adultères ; car eux-mêmes vont à l'écart avec les prostituées, ils sacrifient avec les hiérodules, et le peuple, sans discernement, va à sa perte{5}…

Soeur Crella releva brusquement la tête.

— En quoi ces paroles concernent-elles soeur Muirgel ? demanda-t-elle d'un ton menaçant. Vous ne la connaissiez pas du tout ! Vous étiez juste jaloux !

Elle apostropha soeur Ainder, figée sur place par l'incongruité de la situation.

— Qu'on en finisse avec cette farce ! Prononcez les bénédictions et ça suffira comme ça.

Les membres de l'équipage qui assistaient à la cérémonie s'éclipsèrent en silence, et Fidelma se demanda quelles passions inavouées se cachaient derrière cette scène étrange.

Soeur Ainder, qui était devenue toute rouge, psalmodia une rapide bénédiction et tout le monde se sépara. Seul frère Bairne demeura sur place. Il priait, la tête baissée.

Quand Fidelma se détourna, elle tomba sur Murchad.

— Voilà un groupe de religieux bien étrange, murmura-t-il.

Fidelma hocha la tête.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de prostituées ? poursuivit-il. Cette citation est-elle vraiment tirée de la Bible ?

— Oui, du Livre d'Osée. Frère Bairne citait le chapitre 4, d'où est également tiré le verset suivant :

Tous tant qu'ils sont, ils ont péché contre moi, je changerai leur gloire en ignominie.

Du péché de mon peuple, ils se nourrissent, de sa faute, ils sont avides.

Mais il en sera du prêtre comme du peuple ; je lui ferai expier sa conduite[1].

Murchad lui jeta un regard admiratif.

— J'ai souvent ressenti cela au contact de certains religieux.

— Il semblerait que Dieu ait exprimé le premier vos réticences, capitaine.

— Comment faites-vous pour vous rappeler tout cela, lady ?

— Comment faites-vous pour vous rappeler les secrets de la navigation, pour connaître les vents, les marées, les signes qui protègent *l'Oie bernache* des dangers qui la menacent ? Il n'y a pas de secret, Murchad. On exerce sa mémoire. Ensuite, il ne reste plus qu'à appliquer ce que nous savons, ce qui n'est pas une tâche facile.

Elle descendit l'escalier qui menait au poste d'équipage pour aller y chercher un gobelet d'eau. Devant la porte, elle tomba sur Wenbrit, pâle et les traits tirés, qui n'était pas monté sur le pont pendant le service, car il avait du travail. Il sembla soulagé de la voir.

— Lady, il faut absolument…

Il s'arrêta et son regard se fixa sur un point au-dessus de la tête de la religieuse qui fronça les sourcils.

— Que se passe-t-il, Wenbrit ?

— Eh bien…

Il paraissait très troublé.

— Je voulais juste vous rappeler que le repas de midi sera bientôt servi.

En passant devant elle pour se diriger vers les cabines, le mousse lui murmura :

— Retrouvez-moi au plus tôt dans la cabine de la soeur défunte.

Quelqu'un toussa, elle se retourna et se retrouva face à Cian, perché quelques marches au-dessus d'elle.

— Il faut que je te parle, Fidelma.

Il arborait son sourire supérieur.

— Hier et par ta faute, notre discussion a tourné court.

Fidelma se détourna pour dissimuler sa colère. Il était évident que Wenbrit s'était interrompu à cause de la présence de Cian.

— Je suis occupée, répliqua-t-elle d'un ton agacé.

Il en fallait davantage pour arrêter Cian.

— Ne me dis pas que je te fais peur ?

Elle le fixa avec une évidente aversion. Impossible d'échapper à sa présence, tôt ou tard elle devrait l'affronter et mieux valait s'en débarrasser tout de suite. Ainsi, les longues journées qui suivraient se dérouleraient dans le calme. Elle décida donc que Wenbrit attendrait.

Déjà, les souvenirs se bousculaient dans sa tête.

CHAPITRE VIII

Il était revenu à Grian d'annoncer la nouvelle. Elle s'était rendue à la taverne où demeurait son amie et était entrée dans sa chambre sans frapper. Fidelma, étendue sur son lit, fixait le plafond. Elle avait tourné un visage ennuyé en direction de Grian.

— J'espère que tu ne vas pas une fois de plus me faire la morale !

Grian s'assit sur le lit.

— Tu nous manques à tous, Fidelma. Et cela nous chagrine que tu souffres ainsi.

Fidelma fit la grimace.

— Si je n'assiste plus aux cours, c'est que Morann m'a renvoyée du collège. Il s'est mêlé de ce qui ne le regardait pas.

— Il a agi pour ton bien et il estime que cela le concerne.

— Je ne me mêle pas de sa vie privée, alors de quel droit se mêle-t-il de la mienne ?

Grian paraissait très triste.

— Tu sais, je me sens responsable pour ce qui t'arrive. Si je ne m'étais pas montrée aussi inconséquente...

— Ne t'imagine pas que tu as des droits sur moi parce que tu m'as présentée à Cian, répliqua Fidelma d'un ton sec.

— Je n'imagine rien, je suis inquiète, c'est tout. Mon geste a peut-être détruit ta vie et cette idée m'est insupportable.

— Morann a gâché mes études, pas toi.

— Mais Cian...

— Assez avec Cian. Je sais, il est assez irresponsable, mais il changera avec le temps. Il a une bonne nature.

Grian resta interdite, puis elle dit en détachant ses mots :

— Tu as toujours aimé citer Publilius Syrus[6]. N'a-t-il pas écrit que les amants délaissés se racontent beaucoup d'histoires ? Si les amants savent ce qu'ils veulent, ils ignorent ce qu'il leur faut. Cian ne

t'est pas nécessaire et il n'a pas besoin de toi.

Furieuse, Fidelma voulut sauter de son lit, mais Grian la repoussa contre les oreillers.

— Écoute-moi, même si c'est la dernière fois que nous nous voyons. Je fais cela pour ton bien, Fidelma. Ce matin Cian a épousé Una, la fille de l'intendant du haut roi. Ils sont partis vivre à Aileach, chez les Cenel Eoghain.

Grian avait parlé d'une traite.

Fidelma fixait son amie. Les mots que celle-ci venait de prononcer ne parvenaient pas à atteindre son cerveau. Puis son visage devint cireux. Elle semblait transformée en statue.

Grian attendait que son amie réagisse, mais comme elle ne disait toujours rien, elle poursuivit :

— J'ai essayé de te prévenir à plusieurs reprises. Mais enfin, tu t'es bien doutée de quelque chose ?

Fidelma avait l'impression d'avoir été immergée dans de l'eau glacée. Pour elle, la réalité n'avait plus de sens. Oui, Grian l'avait avertie et si ce qu'elle racontait était vrai… elle s'était menti à elle-même. Tandis que les idées les plus folles lui tournaient dans la tête, elle articula d'une voix sourde :

— Va-t'en, laisse-moi seule.

Grian la couvait d'un regard anxieux.

— Fidelma, il faut que tu comprennes…

Soudain, son amie se jeta sur elle. Elle hurlait, frappait, griffait… Si Grian n'avait été une adepte du t*roid-sciathaigid* – l'art de la défense –, elle aurait pu être grièvement blessée. Cette méthode avait été élaborée des siècles auparavant, quand les érudits des cinq royaumes devaient se prémunir contre les bandits et les voleurs de grand chemin. Comme ils se refusaient à porter des armes, ils avaient mis au point cet art, pratiqué par de nombreux missionnaires qui parcouraient le monde.

L'assaut physique non contrôlé se retourne aisément contre celui qui l'a initié, et Grian n'eut aucun mal à maîtriser Fidelma, aveuglée par la colère. Bientôt, Grian maintenait fermement la jeune fille à plat ventre sur le lit.

C'est alors que l'aubergiste fit irruption dans la pièce, exigeant des explications pour le bruit qui avait dérangé ses hôtes. Devant les objets brisés et le spectacle qui s'offrait à lui, son indignation redoubla.

Grian se contenta de lui crier de sortir tout en lui promettant de payer pour les dégâts.

Elle attendit que la fureur et les tensions qui agitaient Fidelma se calment.

Quand cette dernière lui dit : « Maintenant ça va aller, tu peux me

lâcher », Grian desserra son étreinte et Fidelma s'assit.

— J'aimerais que tu me laisses seule, dit-elle du ton de quelqu'un qui a recouvré la raison.

Grian lui adressa un regard dubitatif.

— Ne t'inquiète pas, dit Fidelma d'une voix éteinte, je serai sage, tu peux retourner au collège.

Grian hésita.

— Va, hoqueta Fidelma qui pleurait maintenant à chaudes larmes. Je tiendrai ma promesse.

Grian estima que son amie avait surmonté cette crise de folie passagère. Maintenant, mieux valait qu'elle-même s'en aille.

— Souviens-toi, Fidelma, que tes amis seront toujours à tes côtés, dit-elle avant de sortir de la pièce.

Un mois plus tard, Fidelma réintégrait l'école du brehon Morann. Le vieil homme remarqua aussitôt les petites rides au coin de ses yeux, le pli amer de sa bouche et dans son discours, une causticité nouvelle.

— Connais-tu bien ton Eschyle ? lui demanda-t-il sans préambule dès qu'elle pénétra dans la salle où il se tenait.

Elle le fixa d'un air absent.

— Fidelma, qui, à part les dieux, peut traverser la vie sans souffrir ?

Elle demeura un instant silencieuse, puis dit d'une voix monocorde :

— Je voudrais reprendre mes études.

— J'en suis ravi.

— Je peux me rendre en cours ?

— Quelque chose t'en empêche ?

Fidelma releva le menton en un geste de défi familier, puis elle attendit plusieurs secondes avant de donner cette réponse laconique :

— Rien.

Le vieil homme soupira.

— S'il y a du fiel dans ton coeur, aucun miel ne pourra l'adoucir.

— Les anciens bardes ne prétendent-ils pas que la souffrance est source de savoir ?

— Ils ont raison. Mais selon mon expérience, celui que le malheur a frappé réfléchit trop ou trop peu à sa douleur. Je crains que tu n'appartiennes à la première catégorie, Fidelma. Si tu reviens, concentre ton esprit sur ton travail et non sur ta peine.

Le visage de la jeune fille se crispa.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, brehon Morann. À partir d'aujourd'hui, je me consacrerai à mes études.

Et il en fut ainsi. Elle avait passé ses examens et en huit ans était devenue l'élève la plus brillante qu'avait formée le brehon Morann au cours de toute sa carrière. Mais l'innocente jeune fille qui était arrivée

au collège avait vécu. Sans doute la naïveté et la jeunesse sont-elles périssables, ce changement de caractère attristait cependant le brehon, car chez la jeune fille la joie l'avait cédé à l'amertume.

Fidelma n'avait jamais recouvré sa nature originelle. Le temps avait adouci son attitude, mais le rejet de Cian l'avait laissée désenchantée. Elle n'avait jamais oublié sa douloureuse expérience, ressentie comme un viol, et ne s'en était pas remise. La cicatrice était toujours là et elle n'avait plus confiance dans la vie. Cela expliquait peut-être ses talents d'avocate. Quand elle les appliquait à un procès, ses soupçons et ses questionnements lui étaient d'un grand profit, car elle décelait l'imposture comme un sourcier les points d'eau.

Quand Fidelma revint à la réalité, elle était d'une humeur massacrante.

— Très bien, Cian, parlons puisque tu y tiens, déclara-t-elle d'un ton coupant.

Cian descendit les marches en espérant qu'elle le suivrait dans le poste d'équipage, mais elle demeura immobile, lui barrant le chemin, et ils se retrouvèrent dans le petit couloir des cabines.

— Voilà bien des années que nous nous sommes quittés, commença Cian.

— Dix ans.

— Et ton nom est maintenant célèbre dans les cinq royaumes. Donc tu as repris tes études avec le brehon Morann ?

— Oui. Après ma conduite irresponsable, j'ai eu de la chance qu'il accepte de me réintégrer dans son établissement.

— Je croyais que tu voulais enseigner ?

— À l'époque, je croyais bien des choses. Mais j'ai changé d'orientation en découvrant mes talents pour mettre au jour ce que les autres désiraient dissimuler. Une aptitude que j'ai payée au prix fort.

Ignorant son ton acerbe, Cian se contenta de sourire d'un air absent.

— Je suis heureux que tu aies réussi, Fidelma. Moi, je ne pourrais pas en dire autant.

Elle attendit des explications qui ne vinrent pas.

— Je suis surprise que tu aies troqué les armes pour le crucifix. Très franchement, je n'aurais jamais songé un seul instant que tu puisses devenir prêtre.

Cian eut un rire sans joie.

— Bravo pour ta clairvoyance ! En vérité, je ne suis que l'instrument du destin.

De la main gauche, Cian souleva son poignet droit et le laissa retomber.

— Dans la garde du haut roi, les guerriers manchots ne sont d'aucune utilité.

Pour la première fois depuis qu'elle l'avait revu, Fidelma réalisa que le bras droit de Cian pendait le long de son corps. Comment avait-elle fait pour ne pas le remarquer ? Elle qui se vantait de ses capacités d'observation, une telle évidence lui avait échappé ! Comme quoi dès qu'elle-même était concernée, elle perdait sa lucidité. Sa haine pour Cian l'aveuglait, elle le voyait comme il était à Tara alors qu'aujourd'hui il dissimulait toujours son bras droit sous sa robe de bure. Dans un élan de sympathie, elle avança la main.

— Je suis...

— Désolée ? l'interrompit-il avec un ricanement. Tes regrets ne m'intéressent pas.

Elle demeura là, les yeux baissés, et cette attitude sembla irriter Cian.

— Pourquoi ne me dis-tu pas qu'après tout, les blessures sont le lot commun sur les champs de bataille ? Les guerriers affrontent souvent des destinées funestes...

Une note de complaisance, de pitié pour lui-même s'était glissée dans le son de sa voix. Aussitôt il inspira de la répulsion à Fidelma dont la compassion s'envola aussi vite qu'elle lui était venue.

— C'est vraiment le discours que tu attends de moi ?

— C'est le discours habituel des gens qui comptent sur moi pour faire leur sale travail afin de mieux me désavouer ensuite.

— Tu as été blessé au combat ? répondit-elle en ignorant ses accusations.

— Une flèche m'a transpercé l'avant-bras gauche. Les muscles ont été touchés et je suis resté comme tu me vois.

— Quand cela est-il arrivé ?

— Il y a cinq ans environ, au cours des guerres frontalières entre le royaume du haut roi et celui du roi de Laigin. Mes compagnons m'ont emmené et j'ai été soigné à la Maison du Bon Secours à Armagh. J'ai vite compris que je ne pourrais plus exercer la profession de guerrier et, une fois rétabli, je me suis retrouvé dans l'obligation d'entrer au monastère de Bangor.

Apparemment, Cian estimait son sort très injuste.

— De quelle obligation parles-tu ? demanda Fidelma.

— Je n'avais nulle part où aller. Un homme manchot ! Quel travail pouvais-je accomplir ?

— La blessure est inopérable ? Il y a d'excellents médecins à Tuam Brecain.

Cian secoua la tête avec amertume.

— Ils ne m'ont laissé aucun espoir. J'ai passé quelques années à l'abbaye où on m'a utilisé à des tâches subalternes.

— Tu as consulté d'autres médecins ?

— C'est le but de ce voyage, avoua-t-il. On m'a parlé d'un homme

très habile en Ibérie, il s'appelle Mormohec et vit près du tombeau de saint Jacques.

— Tu as donc l'intention de le rencontrer ?

— Les cinq royaumes regorgent de tombeaux de saints et de lieux de pèlerinage, tu penses bien que je ne me serais pas lancé dans cette aventure dans le simple but d'en visiter un autre. Ce Mormohec représente ma dernière chance de revenir à une existence digne d'être vécue.

Fidelma haussa les sourcils.

— Dois-je en déduire qu'une vocation religieuse te semble indigne ?

Cian eut un rire cynique.

— Tu me connais, Fidelma. Est-ce que tu m'imagines en frère bien gras chantant des psaumes pour le restant de ses jours dans une abbaye ?

— Qu'en dit ton épouse ?

— Pardon ?

— Tu avais bien épousé la fille de l'intendant du roi d'Aileach ? Elle s'appelait Una. Ne m'avais-tu pas abandonnée pour elle, à Tara, sans même me prévenir ?

Cian fit la grimace.

— Una a divorcé dès l'instant où les médecins ont annoncé que ma blessure était inguérissable et que je resterais infirme.

Le plaisir que ressentit Fidelma en cet instant l'offusqua. Elle eut beau se réprimander pour son manque de charité, elle n'en demeurait pas moins gouvernée par les sentiments qu'elle ressentait dix ans auparavant.

— Cela a dû te faire drôle de te retrouver du côté de celui qui a été trompé.

Cette réflexion lui avait échappé, mais heureusement, Cian, plongé dans ses pensées, n'entendit pas la fin de la phrase.

— J'ai reçu un choc, oui ! Cette petite traînée n'a jamais pensé qu'à l'argent !

— Selon les lois des *Cáin Lánamna,* de tels propos suffiraient à justifier une demande de divorce, lui fit observer Fidelma avec une joie maligne.

Mais il en fallait plus pour arrêter Cian.

— Si cela pouvait me servir, je l'accuserais de bien pire.

— Vous aviez des enfants ?

— Non ! Et elle a proclamé que c'était de ma faute. En réalité, elle refusait de vivre avec un homme qui n'avait plus les moyens de lui assurer le train de vie auquel elle estime avoir droit.

— Elle a invoqué la stérilité ?

Les défaillances sexuelles ou la stérilité de la part d'un des époux

étaient des causes de divorce reconnues. Cependant, difficile de porter de telles accusations contre Cian, l'archétype du mâle qui faisait étalage de ses conquêtes et de sa puissance virile. Quelle ironie qu'il ait été obligé de se séparer de sa femme pour un pareil motif !

— Je n'étais pas stérile ! C'est elle qui refusait d'avoir des enfants, protesta Cian d'une voix haineuse.

— Mais la cour a dû exiger des preuves de ce que ta femme avançait ?

La loi n'était pas tendre pour ceux qui quittaient leur conjoint sans raison valable. Une femme qui ne pouvait produire de justifications pour une telle attitude était accusée de se soustraire aux lois du mariage. Et elle perdait ses droits dans la société jusqu'à ce qu'elle se repente publiquement.

Cian, les dents serrées, baissa les yeux et Fidelma sut que la cour s'était prononcée en connaissance de cause. Apparemment, la justice avait fini par rattraper Cian. Comme le disait son mentor, le brehon Morann : « Le coupable trouve toujours la justice difficile à concevoir. »

Cian se redressa brusquement, comme pour chasser les fantômes du passé.

— Quoi qu'il en soit, je suis heureux que le destin nous ait à nouveau réunis.

Fidelma pinça les lèvres et son regard se durcit.

— Je suppose que maintenant, tu vas t'excuser pour l'angoisse et les tourments dans lesquels tu as plongé la jeune fille naïve que j'étais ?

Les lèvres de Cian s'étirèrent en un sourire charmeur, celui-là même qu'elle en était venue à détester.

— Quels tourments ? Tu m'as toujours attiré et je t'admirais, Fidelma. Oublions le passé. À l'époque, je m'imaginais agir pour le mieux et, crois-le si tu veux, mais je songeais aussi à protéger ton avenir. Une longue traversée nous attend et...

Cette tentative pour la désarmer réveilla de vieux souvenirs chez Fidelma qui recula d'un pas.

— Je pense que notre entretien a assez duré, Cian.

Elle voulut passer devant lui, mais il l'attrapa par le bras et elle fut surprise par la puissance de son emprise.

— Viens, lui dit-il d'un ton pressant. Je sais que tu es toujours attirée par moi, sinon tu ne réagirais pas à ma présence avec une telle passion. Je lis tes sentiments dans tes yeux...

Tentant de l'attirer à lui de son bras valide, il reçut un coup de pied dans les tibias et il la lâcha avec un juron.

Le visage de Fidelma reflétait une animosité teintée de mépris.

— Tu es pathétique, Cian, et tu mériterais que je rapporte ton

comportement au capitaine de ce navire.

Mais je me contenterai de te recommander vivement de rester hors de ma vue pendant le reste de cette traversée. Allez, va promener ta misérable existence ailleurs.

Tournant les talons, elle partit à la recherche de Wenbrit. Il n'y avait personne dans le petit couloir. Puis elle s'arrêta devant la porte entrouverte de la cabine qui avait été celle de soeur Muirgel, perçut un léger bruit et pénétra à l'intérieur.

— Wenbrit ?

Quelqu'un bougea dans la pénombre et une lumière vacillante éclaira la cabine tandis que le mousse réglait la mèche d'une lanterne. Fidelma poussa un soupir de soulagement et referma la porte derrière elle.

— Que fais-tu dans l'obscurité ?

— Je vous attendais.

— Explique-toi.

— Au déjeuner, on a parlé de vous comme d'une personne accoutumée à résoudre les énigmes. C'est bien vrai que vous êtes *dálaigh* des cours de justice de votre pays ?

— Oui, c'est exact.

— Il y a ici un mystère qui exige d'être résolu, lady.

La voix du mousse trahissait une tension proche de la peur.

— Je t'écoute.

— C'est au sujet de la religieuse qui logeait dans cette cabine – soeur Muirgel.

— Continue.

— Comme vous le savez, elle était malade.

— Et ?

— Et on dit qu'en voulant monter sur le pont, elle a été emportée par les flots.

— Il semblerait que tu ne partages pas cette opinion. Est-ce que je me trompe ?

Wenbrit s'avança de quelques pas et tira un vêtement sombre de dessous la couchette.

— Après le repas, on m'a envoyé nettoyer la cabine et y remettre de l'ordre. Voilà sa robe.

Fidelma y jeta un rapide coup d'oeil.

— Je ne comprends pas.

Wenbrit lui prit la main et la posa sur le vêtement. Il était humide.

— Et maintenant regardez votre main, ma soeur. Vous y découvrirez du sang.

Fidelma observa sa paume à la lumière vacillante de la lampe et distingua des taches sombres.

Elle fixa Wenbrit un instant, saisit la robe et s'aperçut qu'elle était déchirée sur le devant.

— Si c'est du sang…

Maintenant elle comprenait mieux l'étrange état d'excitation du garçon.

— La nuit dernière, je suis venu la voir pour lui demander si elle avait besoin de mes services, dit-il d'une voix haletante. Son état de santé ne s'était pas amélioré et elle m'a renvoyé, car elle voulait demeurer seule.

— Tu lui as obéi ?

— Bien sûr. Et je suis allé dormir. Mais quelque chose me contrariait.

— Quoi donc ?

— Soeur Muirgel donnait l'impression d'être effrayée.

— Elle avait peur de la tempête ?

— Non. Quand je suis venu m'enquérir de son état, la porte de sa cabine était fermée. J'ai dû l'appeler et la rassurer sur mon identité avant qu'elle accepte d'ouvrir.

Fidelma étudia le loquet.

— J'ignorais que ces portes pouvaient être barricadées.

— Regardez ces traces. Il suffit de fixer ici un morceau de bois. Le crucifix que portent toujours les religieux peut très bien faire l'affaire en bloquant la clenche.

Fidelma se retourna vers le mousse.

— Vous comprenez, ma soeur, elle était tellement malade et effrayée qu'il est impossible qu'elle soit allée se promener sur le pont en pleine tempête.

— Après cela, l'as-tu revue ?

— Non. Je me suis endormi sur ma couchette.

— Tu n'étais pas sur le pont pendant la tempête ?

— Non, ce n'est pas mon rôle et je ne bouge jamais tant que le capitaine ne me fait pas appeler.

— Soeur Muirgel ne s'est pas manifestée ?

— Non. J'ai juste été réveillé par un des religieux qui fouillait le navire alors que l'aube était déjà levée. Je l'ai entendu parler aux autres. Il disait que soeur Muirgel avait disparu. C'est l'homme avec lequel vous venez de vous entretenir. Murchad a alors déclaré que si on ne la trouvait nulle part, elle avait certainement été emportée par les flots pendant la nuit. Le capitaine ne voyait pas d'autre explication possible.

— Et toi, Wenbrit, qu'en penses-tu ?

— Soeur Muirgel n'était pas en état de monter sur le pont, surtout par un temps pareil.

— Le désespoir amène parfois les gens à accomplir des actes

extrêmes, fit remarquer Fidelma.

— Pas elle.

— Pourquoi donc ?

— Elle était incapable de bouger, sa robe porte une déchirure et elle est trempée de sang. Si elle est passée par-dessus bord, ce n'est pas un accident.

— Comment cela ?

— Elle a été tuée et ensuite, on l'a jetée à la mer.

CHAPITRE IX

Fidelma considéra en silence les implications des révélations de Wenbrit, puis elle demanda :

— Tu en as parlé au capitaine ?

Wenbrit secoua la tête.

— Quand j'ai appris que vous étiez juriste, j'ai décidé de m'adresser d'abord à vous.

— Très bien, je me charge d'informer Murchad de ce que tu as découvert. Quant aux autres, autant leur laisser croire pour l'instant que soeur Muirgel a été emportée par les flots.

Puis Fidelma se saisit de la robe de bure.

— Je garde cet élément de preuve.

Quelque chose l'intriguait dans ce vêtement. Son état suggérait que soeur Muirgel avait été sauvagement attaquée au couteau. Pourtant, si on considérait les déchirures, la quantité de sang absorbée par le tissu n'était pas très importante. Et pourquoi le meurtrier avait-il déshabillé le corps de Muirgel avant de le jeter à la mer ? Et comment expliquer qu'il ait dissimulé ce vêtement sous la couchette où il ne manquerait pas d'être découvert ?

Fidelma trouva Murchad dans sa cabine où elle lui exposa la situation.

— Que suggérez-vous, lady ? demanda Murchad avec anxiété.

— Comme je l'ai expliqué tout à l'heure, vous êtes le capitaine et, selon les *Muirbretha,* sur mer vous conjuguez les pouvoirs d'un roi et d'un chef brehon.

Murchad eut un sourire en coin.

— Moi, un roi et un chef brehon ? Je le saurais... Et puis, même si ce bateau est placé sous mon autorité, je suis bien incapable de découvrir la personne coupable d'un tel crime.

— Il n'en demeure pas moins qu'ici, c'est vous le représentant de

la loi et de l'ordre.

Murchad ouvrit les mains en un geste d'impuissance.

— Mais que voulez-vous que je fasse ? Que j'ordonne au meurtrier de se désigner après avoir rassemblé les passagers ?

— Sans compter qu'il se cache peut-être parmi l'équipage.

— Je navigue avec ces hommes depuis des années ! s'indigna Murchad. Non, le mal vient de ces pèlerins, ça je vous le garantis. J'attends vos conseils, lady.

Il semblait tellement perdu que Fidelma finit par se résoudre à lui venir en aide.

— Vous pourriez peut-être me demander de mener une enquête en votre nom ?

— Mais si ce que vous m'avez rapporté est vrai, si quelqu'un a jeté cette femme par-dessus bord dans le courant de la nuit, il sera impossible de découvrir la vérité.

— Rien de moins sûr.

— Et vous risquez de mettre votre vie en péril. Un bateau est un espace confiné où il est très difficile de se cacher. Une fois que le meurtrier saura que vous êtes lancée à ses trousses...

— Cet enfermement est aussi un avantage, car sur un navire, un assassin peut difficilement s'échapper.

— Cela m'inquiète de penser que la soeur de mon roi va traverser de tels dangers.

Fidelma s'employa à le rassurer.

— Vous savez, j'ai l'habitude. Donc vous vous en remettez à moi ?

— Si vous estimez que c'est la meilleure manière de procéder, je vous couvrirai, cela va de soi.

— Parfait. Je préfère commencer mon enquête sans rien révéler de ce que nous avons découvert à nos compagnons. Vous m'avez bien comprise ? Je dirai que je mène une investigation parce que selon les lois des *Muirbretha,* vous êtes dans l'obligation de faire un rapport aux autorités judiciaires sur les circonstances de la disparition d'un passager emporté par les flots.

Murchad ouvrit de grands yeux.

— C'est vrai ? Je dois vraiment écrire ce rapport ?

— La famille ou les proches d'un passager perdu en mer peuvent invoquer la négligence, et exiger des compensations, à moins que vous ne puissiez démontrer qu'il s'agit d'un accident. C'est la loi.

Murchad était consterné.

— Je n'avais jamais songé à cela.

— Et ce n'est pas le plus grave. S'il est démontré que soeur Muirgel a été assassinée sans que l'on puisse désigner le coupable, la situation sera beaucoup plus complexe. Dans cette éventualité, la famille pourrait bien vous réclamer son prix de l'honneur – or soeur

Crella n'a-t-elle pas affirmé qu'elle venait d'une noble famille du Nord ? Je regrette de ne pas avoir apporté mes textes de loi avec moi, car je ne suis pas tellement versée dans la législation maritime. Je me souviens des principaux articles, mais je manque de pratique. Cependant, je vous promets de faire de mon mieux pour défendre vos intérêts, capitaine.

Devant l'ampleur de la tâche qui attendait la jeune femme, Murchad demeura muet.

— Que les saints vous accordent le succès dans votre entreprise, murmura-t-il avec ferveur.

Fidelma eut une grimace sardonique.

— Préférez-vous que je prouve que Muirgel a été assassinée ou qu'elle est tombée à l'eau ?

Murchad paraissait si désemparé qu'elle regretta son cynisme.

— L'important est de découvrir la vérité, dit-elle d'un ton solennel. Et je vais tout de suite m'y employer.

Alors qu'elle rejoignait le pont principal, elle aperçut la silhouette reconnaissable entre mille de soeur Ainder, penchée sur le bastingage en bois, le regard perdu dans le brouillard qui enveloppait le bateau. Fidelma décida de commencer son enquête par elle.

Quand soeur Ainder se redressa, Fidelma, qui n'était pas petite, dut lever la tête pour la saluer. On voyait encore que soeur Ainder, une femme d'un certain âge, avait été d'une beauté impressionnante, mais son sourire s'harmonisait mal avec son visage hiératique et anguleux. Ses yeux sombres se fixèrent sur Fidelma qui eut l'impression désagréable qu'ils voyaient au-delà des apparences, et plongeaient dans le tréfonds de son âme. Soeur Ainder, calme et hautaine, semblait ne pas appartenir tout à fait à ce monde. Sa voix bien timbrée et harmonieuse était parfaitement contrôlée.

— Je crains de devoir m'excuser pour la fin assez embarrassante de notre service, entonna-t-elle sur le ton d'un récitant lisant un passage de la Bible pendant le repas.

Sa curieuse élocution avait jusqu'alors échappé à Fidelma. Sans doute parce qu'elle ne l'avait jamais rencontrée seule à seule.

— Je ne comprends pas les passions qui agitent les jeunes gens, ajouta-t-elle.

— Vous vous référez à l'échange de propos acerbes entre soeur Crella et frère Bairne ? Pour tout vous dire, j'ai trouvé le choix du texte de Bairne assez bizarre !

— Oui, certaines choses ne méritent pas d'être prononcées à haute voix, concéda Ainder.

— Savez-vous de quoi Bairne accusait Crella, ou ce que cette dernière lui reprochait ?

— Ce sont leurs affaires.

— J'aimerais pourtant en savoir plus sur soeur Muirgel et je pense que vos commentaires me seraient utiles.

— Comme dit le proverbe : « Mieux vaut ne pas aller renifler ce qui cuit dans le chaudron de la cuisine des autres », répliqua Ainder d'un ton désapprobateur.

Quand Fidelma expliqua avec davantage de précisions dans quel but elle l'interrogeait, soeur Ainder ne désarma pas pour autant.

— Ce qui s'est passé est évident. Soeur Muirgel a été assez sotte pour monter sur le pont pendant la tempête, avec les conséquences tragiques que l'on connaît.

Fidelma s'empressa de tomber d'accord avec cette analyse succincte.

— Cependant, reprit-elle, Murchad m'a demandé de faire un rapport officiel afin de dégager sa responsabilité dans cet accident, ce qui est assez sage de sa part si l'on considère que la famille de la défunte pourrait exiger de lui des compensations.

Soeur Ainder haussa imperceptiblement les épaules.

— Je ne sais rien de sa famille, mais je doute que l'on puisse accuser le capitaine de quoi que ce soit si un de ses passagers est assez bête pour mettre sa vie en danger.

— Vous avez raison, mais mon devoir est de m'assurer que tel est bien le cas. D'où ma quête de témoignages.

— Je ne suis en aucun cas un témoin, répondit Ainder sur un ton glacial.

— Sans être un témoin direct, peut-être pourriez-vous me fournir certains détails sur l'histoire et les antécédents de soeur Muirgel ? Je suppose que vous la connaissiez ?

— Bien sûr.

Fidelma réprima une irritation grandissante. Arracher des informations à Ainder était plus difficile que d'extraire une dent.

— Quand l'avez-vous rencontrée pour la première fois ?

— À l'abbaye de Moville.

— Vous étiez amies ?

— Non.

Fidelma décida de changer de tactique.

— Quand avez-vous décidé de partir en pèlerinage ?

— Il y a quelques semaines.

— Et vous avez voyagé de Moville à Ardmore en compagnie de soeur Muirgel ?

— Oui.

— Quel genre de personne était-elle ?

— Difficile à dire.

— Mais vous avez passé du temps en sa compagnie au cours de ce trajet ?

— Non.

— Vraiment ? insista Fidelma, exaspérée.

— Je vous assure.

Puis soeur Ainder finit par se radoucir et offrit quelques informations :

— Quand nous sommes partis de Moville, nous étions douze. L'une de nous est morte alors que nous n'avions pas parcouru vingt milles. Il s'agissait d'une soeur âgée qui n'aurait jamais dû entreprendre ce voyage. Mais dans ce groupe, nous étions assez nombreux pour que je n'accorde pas d'attention particulière à soeur Muirgel.

— N'est-il pas étrange que des pèlerins de la même abbaye décident de se rendre dans un pays aussi éloigné sans rien connaître les uns des autres ni entretenir de liens d'amitié entre eux ?

Soeur Ainder renifla d'un air méprisant.

— Un pèlerinage n'a rien à voir avec les inclinations personnelles. Lors de notre voyage vers la côte, nous ne logions pas toujours dans la même hôtellerie. Et même si les abbayes de Moville et de Bangor ne sont pas très éloignées, ce sont des institutions indépendantes.

Fidelma tenta une dernière offensive.

— Essayons d'aborder les choses différemment. Existait-il des inimitiés entre vous ?

— Je l'ignore. Et ces questions n'ont pas grand rapport avec l'accident dont a été victime soeur Muirgel pendant la tempête.

— C'est ma manière de procéder, répondit Fidelma, surprise de sa réaction tempérée devant l'attitude irritante d'Ainder.

Dans d'autres circonstances, elle aurait sans ménagements remis l'inflexible religieuse à sa place.

— Cela me semble une perte de temps, poursuivit soeur Ainder, peu impressionnée par Fidelma. Et maintenant, avec votre permission, je vais rejoindre ma cabine pour prier et méditer.

Mais Fidelma la retint, refusant de se laisser intimider.

— Un instant, ma soeur.

— Oui ?

Les yeux sombres et pénétrants s'abaissèrent sur son interlocutrice.

— Quand avez-vous vu soeur Muirgel pour la dernière fois ?

La grande femme fronça les sourcils et, pendant un instant, Fidelma crut qu'elle allait refuser de répondre.

— Quand nous sommes montés à bord, je suppose, dit-elle enfin. Pourquoi ?

— Vous supposez ?

— Exactement. Vous savez très bien qu'elle s'est aussitôt enfermée dans sa cabine, car elle souffrait du mal de mer.

Fidelma croisa le regard d'Ainder, obscurci par la colère.

— Vous ne l'avez pas rejointe pour prendre de ses nouvelles ?

— Je n'avais aucune raison de le faire.

— Avez-vous été dérangée par la tempête pendant la nuit ?

— Comme tout le monde, non ?

— Mais vous êtes restée dans votre cabine ?

— Où voulez-vous en venir ? répliqua l'autre d'un ton cinglant.

— Je m'assure que personne n'a vu soeur Muirgel quitter sa cabine et monter sur le pont, où nous présumons qu'elle a été emportée par une lame.

— Sachez que je n'ai pas quitté ma cabine.

— Comment avez-vous appris que soeur Muirgel avait disparu ?

— Par une conversation entre soeur Gormán et frère Cian.

— Soeur Gormán ?

— Nous partageons une cabine. Elle avait été réveillée par frère Cian qui cherchait soeur Muirgel et ils m'ont dérangée dans mon sommeil. Beaucoup de bruit pour rien.

— Sauf que soeur Muirgel a sans doute été balayée par les flots. Voilà une remarque bien peu charitable.

— Je voulais parler de leur dispute, s'énerva soeur Ainder. Et maintenant...

— Leur dispute ?

Mais soeur Ainder s'abstint de tout commentaire.

— De quoi s'agissait-il ? s'obstina Fidelma.

— Aucune idée.

— Vous connaissez bien soeur Gormán ?

— À peine. Une jeune fille stupide.

— Simple curiosité : existe-t-il un seul de vos compagnons avec lequel vous ayez quelque affinité ? ironisa Fidelma.

Ainder plissa les paupières.

— Tout dépend de ce que vous mettez dans ce terme.

— Et vous ? répliqua Fidelma, dont la patience avait des limites.

— Je lui attribue différentes significations. Et maintenant, je pense que nous avons assez perdu de temps avec cette histoire.

Elle tourna les talons et Fidelma la regarda s'éloigner. Cette conversation lui rappelait un jeu auquel elle jouait quand elle était petite. Des enfants se rassemblaient autour d'une barrique pleine d'eau où flottaient des pommes, et le but du jeu consistait à prendre autant de pommes que possible sans utiliser les mains. Extorquer des renseignements à soeur Ainder ressemblait un peu à ça.

Fidelma n'avait jamais rencontre quelqu'un d'aussi doué pour éluder les questions : elle ne lui avait strictement rien appris. La jeune femme respira profondément pendant quelques minutes et une scène lui revint en mémoire : celle des joutes verbales, à Tara. Un rituel

voulait que les jeunes étudiants affrontent le brehon Morann à tour de rôle : il parvenait toujours à leur faire perdre pied. Mais si elle avait retenu une chose de l'enseignement du vieux brehon, c'est qu'il ne fallait jamais abandonner la partie.

Dans l'espoir d'y rencontrer d'autres pèlerins, elle se rendit au poste d'équipage dont elle crut tout d'abord qu'il était vide quand, dans un coin, elle aperçut une ombre penchée vers le sol. Fidelma se gratta la gorge.

La silhouette encapuchonnée sauta sur ses pieds et se retourna avec l'agilité d'un chat. Le capuchon glissa et soeur Crella apparut. La jeune femme au large visage avait les yeux rouges.

— Désolée de vous avoir effrayée, lui dit Fidelma avec un sourire d'excuse.

— Je croyais... je ne vous ai pas entendue entrer.

— Les craquements de ce vaisseau et le sifflement du vent étouffent les bruits de pas, fit observer Fidelma.

J'aurais dû manifester ma présence plus tôt, mais je pensais l'endroit désert.

— J'étais en train de chercher un objet que j'ai laissé tomber par là.

— Je peux vous aider ? dit Fidelma en regardant la pâle lumière de la lanterne qui grésillait sur la table.

— Non, répliqua aussitôt soeur Crella. Il me semblait l'avoir perdu ici, mais j'ai dû l'oublier dans ma cabine. Ce n'est pas grave.

Fidelma considéra son expression vaguement hostile d'un air pensif.

— Très bien. Vous avez un peu de temps à m'accorder ?

Crella plissa les paupières d'un air suspicieux.

— Pour quoi faire ?

— Parler de soeur Muirgel.

— Vous faites allusion au service ? Je refuse de m'excuser. Frère Bairne s'est toujours montré jaloux et stupide.

— Pourquoi a-t-il cité le Livre d'Osée ? C'est plutôt étrange pour ce type de cérémonie.

Crella renifla avec ennui.

— ... « Car un esprit de prostitution les égare, et ils se prostituent, s'éloignant de leur Dieu[7] », récita-t-elle. Je connais bien ce passage. Les hommes nous trouvaient séduisantes, Muirgel et moi, et cela excitait la jalousie de frère Bairne. Il désapprouvait que nous ne soyons pas insensibles aux avances de certains d'entre eux.

— Je suppose qu'il n'était pas votre genre ?

Crella éclata d'un rire bref.

— Vous supposez bien.

— Cela vaut-il aussi pour Muirgel ?

— Bien sûr. Nous le considérions comme un rustre. Vous désirez savoir autre chose ? Sinon...

— En réalité, je m'intéresse à la disparition tragique de soeur Muirgel.

Crella se laissa tomber sur un des bancs de la table et Fidelma s'assit en face d'elle. La lumière de la lampe confirmait que la jeune femme avait pleuré.

— Je crois que vous avez mentionné au déjeuner que soeur Muirgel était votre cousine, dit-elle gentiment.

— Et mon amie la plus proche, affirma la jeune fille avec véhémence, comme si elle craignait que quelqu'un la contredise.

Fidelma posa une main pleine de compassion sur son bras.

— Le capitaine m'a demandé de mener une enquête. Vous comprenez, d'après la loi, il doit présenter un rapport sur la mort de soeur Muirgel aux autorités concernées dès qu'il sera de retour à son port d'attache. Sinon, sa famille pourrait entamer une procédure contre lui pour négligence.

Crella ouvrit de grands yeux innocents.

— Moi qui appartiens à la famille de Muirgel, je sais que Murchad n'est en rien responsable de ce tragique accident.

— Sans doute, mais Murchad doit le démontrer devant la loi. Sinon, et malgré vos bonnes intentions, un des proches pourrait réclamer son prix de l'honneur. Par exemple son père ou son frère. Comme je suis juriste, il m'a priée de me charger des investigations et de rédiger ce rapport.

Crella soupira.

— Je ne sais rien. J'ai passé la nuit sur ma couchette, terrorisée par la tempête.

— Je comprends, mais je m'intéresse davantage à des détails sur les origines et la vie personnelle de Muirgel. Or vous êtes bien placée pour me renseigner.

Crella semblait réticente et elle considéra Fidelma avec une certaine méfiance.

— Eh bien, nous sommes de l'abbaye de Moville, située sur le loch Cúan et fondée il y a un siècle par le bienheureux Finnian. Colum-Cille y a été éduqué et c'est maintenant le collège ecclésiastique le plus célèbre du pays.

— Je sais tout cela. Donc vous étiez toutes deux membres de la communauté de Moville.

— Nos pères appartenaient à la famille des Dál Fiatach.

Fidelma lui jeta un coup d'oeil surpris.

— Les Dál Fiatach dont les terres comprennent Moville ?

— Et la grande abbaye de Bangor, ajouta Crella avec fierté. Le territoire des Dál Fiatach est un des plus grands sous-royaumes

d'Ulaidh.

— Je vois. Donc soeur Muirgel…

— … avait un prix de l'honneur élevé. Sept *cumals.*

Fidelma hocha la tête.

— Je vois que vous connaissez son prix de l'honneur.

La somme représentait la valeur de vingt et une vaches à lait.

— Le père de Muirgel était le chef du territoire et mon père son *tanist* ou héritier présomptif. Nous avons été élevées dans la connaissance de ces règles, expliqua la jeune fille.

— Qu'est-ce qui vous a amenée à entrer en religion ?

Soeur Crella hésita, puis ouvrit les mains d'un air timide.

— Muirgel me l'a suggéré. Nous avions beaucoup de frères et soeurs, et Muirgel pensait que quitter la maison pour aller étudier ne nous procurerait que des avantages.

— À l'époque, Muirgel avait quel âge ?

— Quand nous sommes entrées à l'abbaye de Moville, il y a quatre ans de cela, nous avions toutes les deux seize ans.

— Pour quelles raisons avez-vous décidé de faire ce pèlerinage ?

— C'était… commença-t-elle avant de s'arrêter net.

— C'était aussi une idée de Muirgel ? devina Fidelma.

Soeur Crella acquiesça.

— Vous la suiviez toujours ?

Crella fut aussitôt sur la défensive.

— Nous étions très proches. Pour moi, elle était comme une soeur et on ne se quittait jamais.

Du bout du doigt, Fidelma écrasa une miette de pain sur la table.

— Mais alors, pourquoi ne partagiez-vous pas la même cabine ?

— J'avais promis à soeur Canair de rester avec elle parce qu'elle avait peur. Elle n'était jamais montée sur un bateau auparavant.

— Mais soeur Canair n'est jamais montée à bord. Elle serait arrivée en retard sur le quai…

Soeur Crella parut troublée.

— Canair était une excellente amie à nous, elle venait elle aussi de Moville et dirigeait notre petit groupe de pèlerins…

— Pourquoi vous aurait-elle conduits jusqu'à Ardmore pour au bout du compte manquer l'embarquement ?

— Aucune idée. J'étais persuadée qu'elle était avec nous et voilà pourquoi je me suis retrouvée dans une cabine et Muirgel dans une autre.

— Combien étiez-vous à venir de Moville ?

— Nous venions tous de Moville, à part Dathal, Adamrae, Cian et Tola.

— J'ai cru comprendre qu'une soeur était morte peu de temps après votre départ ?

— La vieille soeur Sibán ? Elle était très âgée et s'est effondrée alors que nous n'avions pas encore quitté le territoire des Dál Fiatach.

— Donc vous étiez douze à entreprendre ce voyage ?

— Oui, et maintenant nous ne sommes plus que neuf.

— Selon vous, pourquoi soeur Canair ne vous a-t-elle pas rejoints après avoir accompli tout ce chemin jusqu'à Ardmore ? Elle n'avait aucune raison de renoncer.

Crella haussa les épaules avec nervosité.

— Qui le sait ? Peut-être a-t-elle eu peur de la mer, ou alors elle s'est lassée de notre compagnie.

Fidelma sut d'instinct que soeur Crella ne croyait pas aux raisons qu'elle avançait. Elle décida de ne pas insister et de revenir à la disparition de Muirgel.

— Quand avez-vous vu votre cousine pour la dernière fois ?

— Peu de temps après le début de la tempête – mais je ne suis pas sûre de l'heure. Le ciel était très sombre. Je suis allée lui demander si je pouvais lui être utile, ou si elle désirait que j'emménage dans sa cabine, qu'elle n'avait pas quittée depuis notre départ.

— Et elle a accepté ?

— Accepté quoi ? demanda Crella d'un air absent.

— Muirgel a-t-elle acquiescé à votre demande ?

— Ah. Non. Elle préférait rester seule.

— Cela vous a surprise ?

Soeur Crella rougit et marqua une pause avant de reprendre :

— Eh bien, nous sommes jeunes et parfois... il est malséant de partager une chambre ou une cabine.

Fidelma considéra cette réponse et préféra ne pas la commenter pour l'instant. Elle finirait bien par savoir si les soupçons de Crella étaient fondés. Mais si Muirgel attendait un amant pendant la tempête, cela s'accordait assez mal avec ses malaises.

— Comment avez-vous trouvé soeur Muirgel quand vous êtes allée la rejoindre ? demanda-t-elle.

— Elle était encore très faible. Ce qui m'étonne, c'est que je ne l'avais encore jamais vue souffrant du mal de mer auparavant.

— Elle avait déjà pris le bateau ?

— Plusieurs fois quand nous nous rendions à Iona, et lors de ces traversées, Muirgel n'a pas été malade une seule fois.

— Vous étiez bien dans la cabine à côté de la sienne ?

— C'est exact.

— Mais vous n'êtes pas retournée auprès d'elle pendant la tempête ?

— J'avais trop peur.

— Alors, vu son état physique, imaginez un peu ce qu'elle pouvait ressentir.

— J'étais moi-même en piteux état, protesta Crella. Insinueriez-vous que j'aurais dû me lever de ma couchette pour aller m'enquérir de sa santé et l'empêcher de monter sur le pont ?

— Je n'ai rien suggéré de tel. Mais j'ai cru comprendre que vous suspectiez Muirgel d'attendre de la visite et de ne pas être aussi malade qu'elle le prétendait.

Crella releva le menton, comme pour protester, puis elle baissa la tête.

— Connaissiez-vous l'amoureux de Muirgel ? Êtes-vous certaine qu'il ne s'agissait pas de frère Bairne ?

— Bairne ? répliqua Crella qui faillit s'étrangler. Je vous ai déjà dit qu'il était la dernière personne à intéresser Muirgel. Cependant...

Elle hésita.

— Oui ? l'encouragea Fidelma.

— Cian, qui est un ami à vous...

Ce fut au tour de Fidelma de rougir.

— Absolument pas ! Je l'ai connu il y a dix ans à Tara et ne l'avais plus revu avant de poser le pied sur ce bateau.

— Toujours est-il que Cian a une... certaine réputation à Moville, où il a réussi à en convaincre plus d'une de venir le rejoindre dans son lit. Cela va des jeunes filles puériles comme Gormán à des femmes plus adultes comme ma cousine. Mais avant même que nous quittions le monastère, j'ai eu l'impression que Muirgel avait décidé de mettre un terme à sa relation avec Cian. Elle se montrait fuyante et secrète, ce qui n'était pas dans ses habitudes.

La révélation du comportement de Cian ne surprit pas Fidelma.

— Muirgel aurait-elle eu peur de quelqu'un ? demanda-t-elle.

Soeur Crella secoua la tête, puis jeta un regard inquisiteur à Fidelma.

— Je ne comprends pas en quoi toutes ces questions concernent l'accident dont Muirgel a été la victime.

Pour ne pas alerter Crella davantage, Fidelma s'empressa de faire machine arrière.

— Je cherchais simplement à éclairer les circonstances de ce drame. L'important, en ce qui vous concerne, c'est que vous n'avez pas bougé de votre couchette jusqu'au matin.

— Je m'apprêtais à aller la retrouver à l'aube, quand frère Cian est venu dans notre cabine. Il vérifiait si tout allait bien. Cet arrogant petit...

Crella respira profondément et se reprit.

— Il a décidé d'assumer la direction de notre groupe. Il pense qu'il lui revient de conduire les brebis à bon port et de s'assurer qu'elles ne s'égarent pas.

Fidelma se pencha vers elle.

— Donc Cian est venu faire une ronde alors que le soleil venait de se lever ?

— Oui. Puis il nous a quittées, et il est revenu pour nous apprendre que Muirgel ne se trouvait pas dans sa cabine. Il avait l'intention de prévenir le capitaine afin qu'il donne l'alarme.

— Quel genre de personne était Muirgel ?

— En l'état actuel des choses, la personnalité de Muirgel présente-t-elle un quelconque intérêt ?

— J'aimerais me faire une idée de ce qui a pu la pousser à monter sur le pont alors qu'elle tenait à peine sur ses jambes.

— La peur, je suppose. J'ai moi-même cru que ce navire allait sombrer. Jamais, quand nous nous rendions à Iona, je n'ai ressenti une telle sensation d'impuissance devant les éléments déchaînés.

— Combien de fois avez-vous traversé le détroit de Iona ?

— L'abbé de Moville nous avait à plusieurs reprises confié des messages pour l'abbaye.

— Et Muirgel n'avait jamais eu le mal de mer ? C'est pourtant un goulet très agité. J'ai accompli ce voyage une seule fois et j'ai compris que certaines personnes le redoutent.

— Je vous confirme qu'elle avait le pied marin.

— Vous croyez vraiment que, prise de panique, la nuit dernière, elle s'est précipitée sur le pont en pleine tourmente ?

— Je ne vois pas d'autre explication. Peut-être étouffait-elle dans sa cabine qui dégageait une odeur nauséabonde ?

Fidelma marqua une pause, puis elle dit d'une voix douce :

— Vous ne m'avez toujours pas décrit la personnalité de Muirgel.

La réponse de Crella jaillit avec enthousiasme et spontanéité.

— Elle était vive, intelligente et décidée, et elle savait exactement ce qu'elle voulait. Ce qui explique sans doute que je l'ai toujours suivie. Elle débordait d'idées.

— Je comprends.

Fidelma se leva.

— Vous m'avez été très utile, Crella. Ah, j'oubliais… Quand Cian a-t-il décidé de se joindre à vous ?

Crella eut un geste d'impatience.

— Lui ? Dès que Canair nous a fait part de son projet de conduire un groupe jusqu'au tombeau de saint Jacques.

— Il s'agissait donc d'une idée de soeur Canair ?

— Oui, et l'organisation de ce périple était placée sous sa responsabilité. Cian appartient à l'abbaye de Bangor, mais il venait souvent à Moville. Nous le connaissions bien. L'abbé de Moville lui confiait parfois des messages. Quand Canair lui a annoncé que nous partions en pèlerinage, il a aussitôt décidé de faire partie du groupe.

À cet instant, une clameur s'éleva sur le pont. Elles entendirent

Wenbrit descendre l’escalier à toute vitesse, puis le mousse fit irruption dans le poste d’équipage.

— Que se passe-t-il ? demanda Fidelma.

— Le brouillard s’est dissipé et je crois que nous avons des ennuis !

CHAPITRE X

Fidelma rejoignit plusieurs de ses compagnons qui s'étaient eux aussi précipités sur le pont en entendant les exclamations de l'équipage. Ils se demandaient à quoi correspondait toute cette agitation. On approchait de midi et le soleil avait dissipé le brouillard.

À cet instant, un nouveau cri, rempli d'appréhension, retentit en haut du mât. Fidelma se tourna vers le pont de poupe où se tenait Murchad, près de ses timoniers. Elle suivit son regard. Surgissant des dernières brumes à bâbord, elle vit la houle se briser sur des rochers où perchaient des cormorans, pareils à des sentinelles maussades. Les îlots et les écueils cernaient le navire.

Gurvan passa près d'elle, marchant à grandes enjambées. Fidelma l'arrêta.

— Où sommes-nous ?

— Sylinancim, grommela le Breton d'un air renfrogné. La tempête nous a détournés au sud-est de cet archipel.

Donc Murchad avait raison quand il craignait une dérive du bateau. Avec Gurvan, elle rejoignit le capitaine qui faisait grise mine.

— J'ignorais que les îles Sylinancim étaient aussi inhospitalières, dit-elle en contemplant d'un air horrifié les rochers déchiquetés qui les entouraient.

— Quelques-unes sont habitées et possèdent des ports accueillants, répliqua Gurvan. La plupart du temps, nous passons au large de cette région en maintenant le cap vers l'ouest, mais nous avons manqué le Broad Sound, un bras de mer facilement navigable, et maintenant les vents et la marée nous poussent vers Crebawethan Neck.

Cette dernière remarque s'adressait à Murchad qui hocha la tête. Fidelma ignorait tout de ces détroits, mais l'attitude inquiète du second, qui avait perdu son flegme, ne la rassura guère.

— C'est un endroit dangereux ? lui demanda-t-elle.

— Plutôt. Si nous passons le Neck, il faudra éviter les Retarrier Ledges en prenant par le sud. Puis nous filerons droit jusqu'à l'île d'Ushant. Cela nous fera perdre une bonne journée, mais nous y arriverons si…

Réalisant soudain qu'il parlait à une passagère, il jeta un regard embarrassé à Murchad, qui était trop préoccupé pour avoir remarqué sa maladresse. Fidelma termina sa phrase pour lui.

— Si on passe ce Crebawethan Neck ?

— Exactement, lady.

Le capitaine, qui surveillait la voile d'un oeil attentif, fit signe à un de ses hommes à la rame de gouverne de lui céder sa place. Des marins s'étaient déjà rassemblés à la proue pour donner l'alarme si le bateau s'approchait trop près des rochers.

— Arrimez la bouline ! cria Murchad.

Deux hommes se précipitèrent vers le bord du vent et tirèrent sur une corde attachée à la voile carrée. La grand-voile en cuir vira vers tribord, claqua et se tendit.

Murchad se tourna vers Fidelma.

— Excusez-moi, lady, pourriez-vous aller chercher les passagers qui sont restés dans leur cabine ?

Puis il se concentra à nouveau sur l'aviron de gouverne et laissa Gurvan se charger des explications.

— Euh… si nous heurtons les écueils, eh bien… disons que les pèlerins auront plus de chances de s'en sortir s'ils sont sur le pont, grommela Gurvan.

Sans un mot, Fidelma dévala l'escalier. Elle tomba sur Wenbrit.

— Tout le monde sur le pont, ordre du capitaine.

Wenbrit tourna les talons et bientôt, elle l'entendit qui frappait aux portes des cabines et pressait les retardataires de rejoindre leurs compagnons. Ils obtempérèrent à regret tandis que le mousse leur indiquait où ils devaient se tenir. La plupart semblaient inconscients du danger, et quand Fidelma se joignit au mousse pour les conjurer de se hâter, ils continuèrent de traîner les pieds tout en ne cessant de maugréer. Puis, quand ils virent la proximité des écueils, le silence se fit et ils comprirent en quel péril ils se trouvaient.

Serrés les uns contre les autres près du bastingage, ils fixaient les rochers sinistres que le bateau longeait à grande allure.

Le vent froid hérissait la houle de vilaines petites vagues. Bientôt, des eaux sifflantes et écumantes les entourèrent, et Fidelma eut l'intuition qu'elles annonçaient un danger plus redoutable encore que les affleurements granitiques : des rochers submergés, capables d'envoyer le navire par le fond en quelques secondes.

Fidelma frissonna. Le soleil avait pris une teinte givrée, des

nuages floconneux s'étiraient dans le ciel et les réverbérations sur l'eau étaient telles que Fidelma se frotta les yeux. Une fine bruine avait déposé du sel sur ses cils. Puis le vent tomba, la voile se dégonfla et se mit à battre.

Murchad leva la tête, lança un juron que Fidelma lui pardonna bien volontiers et Gurvan hurla un ordre. Deux hommes demeurèrent à la proue tandis que les autres se rassemblaient au milieu du navire.

Les rochers continuaient de défiler tandis que le vaisseau poursuivait sur sa lancée, poussé par la marée.

Fidelma fut saisie par un terrible sentiment d'isolement. Là, au milieu des flots, dans le fracas des vagues qui déferlaient, elle se sentait très seule et vulnérable. Écrasée par le poids d'un sinistre pressentiment, elle se surprit à murmurer :

Deus misereatur…

Que Dieu nous prenne en grâce et nous bénisse, faisant luire sur nous Sa face !

Sur la terre on connaîtra Tes voies, parmi toutes les nations, Ton salut[1].

Une brusque rafale de vent faillit la déséquilibrer et elle se cramponna des deux mains au bastingage tandis que le mât de beaupré plongeait dans des gerbes d'eau et s'élevait à nouveau tel un coursier, ruant et se cabrant, impatient de se lancer dans la course. En percevant des craquements, elle leva la tête et vit l'extrémité du mât principal s'agiter comme un fouet ; les vergues sifflaient tandis que les voiles tendues à se rompre menaçaient de se déchirer. Murchad, jambes écartées et visage figé, appuyait des deux mains sur la rame de gouverne, concentré sur la navigation.

Quelqu'un qui serait tombé dans ces eaux turbulentes serait mort en quelques secondes et personne n'aurait pu se porter à son secours. Fidelma supportait mal de n'avoir aucun contrôle sur les événements, mais, en l'occurrence, elle était bien obligée de s'en remettre à l'expérience de Murchad. Et cela la remplissait d'angoisse et de frustration.

Le capitaine, cheveux au vent et paupières plissées, demeurait impassible. De temps à autre, il aboyait un ordre au marin qui contrôlait la rame de gouverne avec lui.

Maintenant ils abordaient un passage étroit entre une île aux rivages déchiquetés à tribord et des rochers qui affleuraient à bâbord. L'eau écumante rugissait autour d'eux et le bateau semblait irrésistiblement entraîné vers un destin funeste. Fidelma pria pour que Murchad et son compagnon ne lâchent pas l'aviron.

Le vent hurlait dans les espars et les cordages du gréement. Le vaisseau, qui semblait échapper à tout contrôle, bondissait et se balançait devant les dents de granité se dressant autour d'eux.

Murchad et son compagnon tenaient bon.

Un cri s'éleva venant de l'équipage rassemblé à la poupe. Fidelma s'approcha du bastingage pour voir ce qui se passait.

Ils se précipitaient vers un énorme récif martelé par les vagues et surgissant d'une mousse d'un blanc sale. L'eau brassée bouillonnait dans un grondement assourdissant sur des écueils invisibles. On se serait cru dans un chaudron. Pendant un instant, Fidelma ferma les yeux, attendant le choc du vaisseau éventré. Quand le pont s'inclina, elle faillit tomber et crut sa dernière heure arrivée. Elle sentit alors un bras autour d'elle et entendit la voix de Gurvan qui sifflait à son oreille :

— Surtout ne lâchez pas la lisse !

En rouvrant les yeux elle vit, au creux d'une lame, des rochers qui défilaient à vive allure, frôlant la coque du bateau à une si courte distance qu'elle aurait pu les toucher. Ils passèrent le grand récif et, d'un coup, furent propulsés dans des eaux étonnamment calmes.

L'équipage à la proue poussa un « hourra » de triomphe et le visage taciturne de Gurvan s'éclaira d'un large sourire.

— On s'en est sortis ? demanda-t-elle.

— Nous avons passé le Neck, répliqua Gurvan avec solennité. Maintenant, on peut prendre la direction du sud.

Il se tourna vers Wenbrit et lui fit signe de prévenir les passagers qu'ils pouvaient redescendre dans leurs cabines s'ils le désiraient.

Fidelma, accrochée au bastingage, contemplait les eaux noires au-dessous d'elle quand Cian la rejoignit.

— Est-ce que tu as l'intention de me battre froid pendant longtemps ? J'essaye juste de me montrer civilisé, et c'est bien normal puisque nous devons passer plusieurs jours ensemble.

Fidelma revint à la réalité et s'apprêtait à lui répondre vertement quand elle changea d'avis.

— Tu tombes bien, Cian. Il faut que je te parle.

À l'évidence, Cian ne s'était pas préparé à une telle bonne volonté de la part de la jeune femme. Il parut étonné, puis satisfait.

— Je savais que tu finirais par tomber d'accord avec moi, lança-t-il en arborant l'air entendu de celui qui a marqué un point.

Fidelma estima qu'il était temps de le remettre à sa place.

— Murchad m'a demandé de faire une enquête officielle sur la disparition de soeur Muirgel. Il tient à se protéger d'une éventuelle action en justice de sa famille pour négligence, et j'ai besoin de ta collaboration.

Ce n'était pas la réponse qu'il attendait et son visage s'allongea.

— On m'a rapporté que tu avais pris sur toi de diriger ce groupe. Est-ce vrai ?

Cian pinça les lèvres et ses mâchoires se contractèrent.

— Tu connais quelqu'un de mieux qualifié ?

— Ce n'est pas à moi de remettre en cause tes compétences : je n'appartiens ni à ta congrégation ni à celle des religieuses. Si je t'ai posé cette question, c'est pour que les choses soient claires dans mon rapport.

— Je n'ai cessé de répéter depuis notre départ de l'abbaye qu'il faut toujours un chef.

— Je croyais que soeur Canair était en charge de cette expédition ?

— Canair était...

Il marqua une pause.

— Canair n'est pas ici.

— Qu'est-ce qui t'a poussé à t'assurer dès l'aube que tout le monde était sain et sauf ? Es-tu certain que cela faisait partie de tes attributions ? Aurais-tu été dérangé par la tempête ?

— Pas du tout.

Devant cette dénégation catégorique, Fidelma haussa les sourcils.

— Cette tempête nous aurait tous affectés, sauf toi ?

— Je suis, enfin, j'étais un guerrier, et j'ai l'habitude des situations où...

— Tu as dormi paisiblement ?

— Pas tout à fait, néanmoins...

— Donc toi aussi tu as été perturbé par la tempête.

Fidelma prenait un malin plaisir à le mettre en difficulté.

— Tu n'as toujours pas répondu à ma question, reprit-elle. Pourquoi voulais-tu te rassurer sur la condition des membres de ton groupe ?

— Comme je te l'ai déjà expliqué, il fallait bien que quelqu'un s'en charge. Et Muirgel n'était pas apte à effectuer cette démarche.

— Donc il s'agissait d'asseoir ton autorité ?

Cian lui jeta un regard noir.

— Je vérifiais si personne n'avait souffert de cette tourmente.

— Et du même coup, tu t'es désigné comme responsable.

— Ce qui de mon point de vue est une excellente chose.

— Et tu as constaté que tout le monde se portait bien, à l'exception de soeur Muirgel qui avait disparu.

— Puisque tu aimes les précisions, ironisa Cian, quand je me suis réveillé, frère Bairne, qui partage ma cabine, n'était pas là. Par la suite, j'ai découvert qu'il s'était rendu à l'avant du navire.

— Et quand t'es-tu aperçu que Muirgel n'était plus là ?

— Presque aussitôt. Comme tu le sais, sa cabine est située en face de la mienne. Quand j'y suis entré, elle était vide.

— Sa porte était fermée ?

— Pourquoi l'aurait-elle été ? répondit-il en fronçant les sourcils.

— Aucune importance. Ensuite ?

— Eh bien, j'ai croisé frère Bairne qui revenait du pont de proue et retournait dans notre cabine.

— Et alors ?

— Je suis allé trouver soeur Crella, qui dormait, puis soeur Ainder et soeur Gormán, qui était déjà réveillée et habillée.

— Te serais-tu querellé avec elle ?

Cian se rembrunit.

— Non, pourquoi ?

— Soeur Ainder prétend avoir été réveillée par une dispute.

— Sottises ! Ainder était furieuse que nous l'ayons dérangée. Je me suis alors rendu dans les autres cabines où il n'y avait rien à signaler.

— C'est tout ?

— Non, j'ai jeté un coup d'oeil dans ta cabine, où tu dormais encore, puis je suis parti à la recherche de soeur Muirgel. Après avoir exploré sans succès la partie avant du bateau et le poste d'équipage, j'ai informé le capitaine de la situation. Il a demandé à Gurvan de fouiller le navire. Quand il a été établi que Muirgel était introuvable, Murchad en a conclu qu'elle avait été emportée par une vague pendant la tempête. Il a alors ordonné d'entreprendre une deuxième fouille qui confirma nos craintes.

— As-tu vu ou entendu quelque chose de suspect pendant la nuit ?

— Mais non.

Fidelma réfléchit.

— Tu connaissais bien soeur Muirgel ?

Cian fronça les sourcils.

— Soeur Crella, sa cousine, la connaissait beaucoup mieux que moi.

— C'est ce que tu sais qui m'intéresse. Bien qu'appartenant à l'abbaye de Bangor, j'ai cru comprendre que tu te rendais souvent à Moville.

Cian pinça les lèvres.

— J'apportais des messages de l'abbé de Bangor et j'aidais à la culture du verger.

— À quelle occasion as-tu rencontré Muirgel ?

— Si je me souviens bien, c'est Crella qui me l'a présentée.

— Ainsi que soeur Canair ?

— Non, j'ai fait la connaissance de Canair par l'intermédiaire de Muirgel. Pourquoi cela ?

— Je voulais juste savoir comment tu t'étais joint à cette compagnie de pèlerins.

— Je te l'ai déjà dit.

— J'aimerais l'entendre à nouveau.

— Je désirais entrer en contact avec le guérisseur Mormohec au tombeau de saint Jacques.

— Il a donc fallu que tu persuades soeur Canair de t'intégrer à ce pèlerinage qu'elle avait organisé ?

— Difficile de parler d'organisation. Ce groupe manque de discipline.

— Il s'agit de pèlerins, Cian, pas d'hommes de guerre. Et à ce propos, vu le rôle qui était le sien, j'ai du mal à comprendre comment soeur Canair a pu manquer l'embarquement.

— Certaines personnes sont toujours en retard. Peut-être pensait-elle que les vents et les marées l'attendraient ?

— Insinuerais-tu que soeur Canair avait la réputation d'être peu fiable ?

— Je n'ai pas dit ça. C'est juste une observation qui pourrait expliquer sa négligence.

— Tout de même, que la personne à la tête de ce groupe qu'elle a amené d'Ulaidh jusqu'au sud de Muman n'embarque pas… n'est-ce pas bizarre ?

— La vie est pleine d'étranges coïncidences.

— Comme le décès malencontreux de cette pauvre soeur Muirgel ? dit Fidelma d'une voix douce.

— Soeur Muirgel était une femme très volontaire. Une fois qu'elle avait décidé quelque chose, rien ne pouvait la faire changer d'avis. Cela s'est passé ainsi quand elle a décidé de nous accompagner en Ibérie.

— Parce que quelqu'un avait tenté de la faire revenir sur sa décision ?

Fidelma ne comprenait rien à ces insinuations.

— Quand je lui ai annoncé que je ferais partie du voyage, répliqua Cian sans se démonter, soeur Muirgel est aussitôt allée trouver soeur Canair. Et elle l'a persuadée d'écarter deux autres soeurs afin de prendre leur place avec Crella. Soeur Muirgel parvenait toujours à ses fins.

Fidelma l'observa d'un air pensif.

— Soeur Muirgel aurait-elle résolu d'entreprendre ce voyage en apprenant que tu y participerais ?

Cian secoua la tête.

— Je ne dirais pas cela.

— J'ai maintenant l'impression que soeur Muirgel avait plus d'influence dans l'élaboration de ce projet que soeur Canair.

— La préparation de ce voyage s'est déroulée sur plusieurs semaines. Je suppose que soeur Muirgel a tenté de prendre l'ascendant sur soeur Canair. Elle était appuyée par soeur Crella, qui la soutenait

dans toutes ses entreprises. Mais soeur Canair avait elle aussi du caractère, et savait contrer les exigences de notre amie disparue.

— Apparemment, tu connaissais très bien soeur Muirgel.

— On apprend beaucoup de choses sur les gens quand... quand on passe du temps avec eux. On repère leurs qualités et leurs défauts.

— En somme, sa mort ne t'étonne pas plus que ça si on songe à son caractère volontaire ?

— Oui, dans la mesure où même si quelqu'un avait tenté de l'en dissuader, elle aurait pu s'obstiner à vouloir monter sur le pont. Elle était très têtue.

Fidelma se figea.

— Quelqu'un aurait-il essayé de la décourager de s'exposer à un tel danger pendant la tempête ? demanda-t-elle aussitôt.

— C'est juste un exemple ! Et puis en voilà assez, je pense t'avoir tout dit.

Il se détourna, mais Fidelma le rappela avec fermeté.

— Encore une chose...

— Oui ?

— J'aimerais éclaircir les circonstances qui ont amené soeur Canair à se séparer de votre groupe. Je n'arrive toujours pas à comprendre comment elle a manqué le départ du bateau.

Cian s'immobilisa.

— Je croyais que tu menais une enquête sur la mort de soeur Muirgel ?

— Mets cela sur le compte de ma curiosité, Cian. Dans ma jeunesse, certains événements m'ont démontré que j'avais tort de ne pas m'intéresser davantage aux inclinations des gens.

Le visage de Cian exprima une colère rentrée qu'il parvint à maîtriser.

— Nous nous sommes séparés de soeur Canair avant d'atteindre Ardmore.

— Pourquoi ?

— Nous devions passer la nuit à l'abbaye de Saint-Declan, mais, arrivée à un mille environ du monastère, soeur Canair a décidé de suivre un autre chemin.

— Pourquoi vous a-t-elle quittés ?

— Elle désirait rendre visite à une amie ou une parente vivant non loin de là et nous rejoindre plus tard à l'abbaye pour y passer la nuit. Mais nous ne l'y avons pas vue, et au port non plus. Pour finir, c'est soeur Muirgel qui a pris la direction du groupe. Elle était parvenue à ses fins.

— Tout comme Canair, elle n'a pas profité longtemps de sa position, ironisa Fidelma avec un certain cynisme. Es-tu sûr de vouloir être confirmé à ce poste ?

Cian se raidit.

— Très drôle.

Le sourire de Fidelma s'élargit.

— Juste une observation. Merci d'avoir répondu à mes questions.

Cian fit un pas, hésita, puis leva son bras valide en un geste las.

— Fidelma, pourquoi tant d'inimitié ?...

Elle le considéra avec dédain.

— Je croyais avoir été assez claire. L'inimitié suppose des sentiments, or entre nous il n'y a rien. Pas même de l'amertume.

Tout en prononçant ces paroles, Fidelma savait qu'elle jouait la comédie. Son mépris affiché pour Cian démentait ses propos et elle enrageait d'être aussi vulnérable. Si elle s'était vraiment remise de la blessure qu'il lui avait infligée, elle n'éprouverait qu'indifférence. Or elle en était loin.

CHAPITRE XI

Fidelma décida que la prochaine personne qu'elle interrogerait serait le second, Gurvan, qui avait fouillé le navire de fond en comble. Elle demanda à Murchad où elle pourrait le trouver. Le capitaine lui apprit qu'il était dans la cale en train de « calfater » et il appela Wenbrit qu'il chargea de conduire la jeune femme auprès de Gurvan.

Le Breton était à l'avant du navire, là où on stockait les vivres et le matériel, juste après le quartier des hommes d'équipage de *l'Oie bernache.* Dans des hamacs accrochés à des barrots dormaient des hommes qui se balançaient au rythme du navire, épuisés d'avoir lutté toute la nuit contre la tempête. Wenbrit, une lanterne à la main, se faufila entre les hamacs, guida Fidelma jusqu'à un espace rempli de coffres et de tonneaux et s'éclipsa.

Après avoir déplacé ce qui le gênait, Gurvan, à la lumière d'une lampe, puisait dans un seau rempli d'une boue à la consistance étrange destinée à colmater la coque du vaisseau.

Fidelma s'accroupit près de lui et l'observa tandis qu'il travaillait. Elle réalisa alors que de petits filets d'eau coulaient ici et là par les bordages, et seules ces planches de bois les séparaient de la mer.

— C'est dangereux ? murmura-t-elle. L'eau peut-elle envahir la cale ?

Gurvan sourit.

— Mais non, lady, Dieu merci ! Ces fuites sont fréquentes, surtout après les épreuves que nous avons subies. D'abord la tempête, et puis le Neck... encore une chance que des madriers n'aient pas cédé. Heureusement, *l'Oie bernache* en a vu d'autres. C'est un solide navire construit à carvelle[8]. Il peut résister à tout.

— Et que faites-vous ? demanda Fidelma qui n'osait pas demander d'explication sur cette « construction à carvelle ».

— Je calfate. Vous voyez ce seau rempli de feuilles de coudrier ?

Cette mixture me sert à obstruer les jointures. L'eau ne passe plus.

— Cela semble si… dérisoire pour lutter contre les éléments.

— Détrompez-vous, c'est une méthode éprouvée, la rassura Gurvan. Nos ancêtres vénètes{9} l'utilisaient déjà quand ils allaient se battre contre la flotte de Jules César. Mais vous ne vous êtes pas déplacée jusqu'ici pour me parler de calfatage ?

— Non, concéda Fidelma, je voulais vous interroger sur la fouille que vous avez menée après la disparition de soeur Muirgel.

— La religieuse qui a été emportée par une lame ?

Gurvan marqua une pause tout en observant son ouvrage.

— Dans une embarcation de douze toises de long, les endroits où une personne peut se cacher sont peu nombreux et il est apparu assez rapidement qu'elle n'était plus à bord.

— Vous avez regardé partout ?

Gurvan eut un sourire patient.

— Partout où une personne pourrait vouloir se soustraire à notre attention, et dans chaque recoin où elle aurait pu être amenée contre sa volonté. Je n'ai pas fouillé le fond de cale, plein de sédiments et de déchets, royaume des rats et des souris.

Fidelma frissonna et Gurvan l'observa d'un air moqueur.

— À part les cabines des passagers qui avaient déjà été inspectées, rien n'a échappé à ma vigilance, lady. Ma conclusion est que cette pauvre jeune femme est passée par-dessus bord.

— Merci, Gurvan.

Fidelma se leva et retourna à l'air libre.

Plus tard, en passant devant la cabine de soeur Gormán, elle hésita, frappa à la porte et entra. Gormán, triste et pâle, était assise sur sa couchette.

— Je vous dérange ? demanda Fidelma.

La jeune fille lui jeta un regard anxieux.

— Non, vous êtes la bienvenue. Je me sens assez désorientée, car ce voyage ne se déroule pas comme je l'avais prévu.

— À quoi vous attendiez-vous ?

— Oh…

Soeur Gormán réfléchit un instant.

— Je suppose que rien ne se passe jamais comme on l'espère, mais un pèlerinage, une traversée vers un tombeau où repose le corps d'un homme qui a connu le Christ de son vivant… cela ne devrait-il pas être un périple rempli de joie et d'imprévu ?

— Il me semble que les imprévus ne manquent pas, dit Fidelma d'un ton détaché.

Soeur Gormán pinça les lèvres. Fidelma attendit une réplique qui ne venait pas, puis elle prit une chaise et s'assit près de la jeune fille.

— La perte de soeur Muirgel est un bien triste événement, dit-elle

d'un air pénétré.

L'autre fronça le nez avec dédain et s'écria :

— Oh ! Elle !

— Apparemment, vous ne la comptiez pas parmi vos amis.

— Je regrette qu'elle soit morte, répondit Gormán sur la défensive.

— Mais vous ne l'aimiez pas ?

— Tout à fait, et je ne me sens pas coupable de ne pas l'avoir aimée.

— Personne ne vous le demande.

— Quand quelqu'un décède, on se sent toujours coupable si on a nourri des pensées négatives à son égard.

— C'est votre cas ?

— Comme tout le monde, non ?

— Comment le saurais-je ? Je ne connais pas les membres de votre groupe que j'imaginais soudés puisque vous voyagez ensemble.

— Cela n'implique pas nécessairement un amour réciproque. Je n'ai rien de commun avec ces gens, à l'exception de…

Elle s'interrompit et reprit très vite :

— Soeur Muirgel était un tyran et je… je la détestais !

Fidelma étudia la jeune fille avec gravité.

— Et maintenant, cette haine que vous ressentiez pour elle vous tourmente ?

— Non, pas du tout.

— Pour quelles raisons excitait-elle chez vous une telle inimitié ?

La jeune fille se redressa.

— Elle ne cessait de s'en prendre à moi parce que je suis la plus jeune et que je viens d'une famille pauvre. Mon père n'était pas un chef, mais un valet d'écurie. J'ai appris à lire et je me suis rendue à l'abbaye de

Moville pour continuer à étudier. Mais Muirgel et Crella m'ont forcée à devenir leur servante.

— Vous ont-elles vraiment forcée ?

Fidelma n'était pas naïve au point d'ignorer qu'on pouvait se livrer à des persécutions derrière les murs d'un monastère ou d'une fondation religieuse, comme dans toute autre institution.

— Muirgel décidait et Crella la suivait. Soeur Muirgel était toujours la meneuse pour ce genre de mauvaises actions.

— Donc vous ne la regrettez pas ?

— Dans l'épître aux Romains, Paul a dit : « Bénissez ceux qui vous persécutent ; bénissez, ne maudissez pas[10]. »

Fidelma eut un petit sourire.

— Vu les circonstances, je suis certaine que vous serez pardonnée pour vos mauvaises pensées. Aimer ses ennemis est une tâche quasi

insurmontable.

— Mais pardonner à nos ennemis n'est-il pas une des premières actions de grâce qui nous désignent comme les agneaux de Dieu ? s'obstina la jeune fille.

— Le pardon est un thème central dans les Évangiles, qui nous enseignent que le Christ nous pardonnera si nous nous efforçons de pardonner à nos détracteurs. Pour être admis dans le royaume des cieux, il faut se dépouiller de son ancien moi afin de renaître dans l'amour de son prochain.

La jeune fille parut peinée.

— Alors ma perte est assurée.

— Mais enfin, soeur Gormán, maintenant que soeur Muirgel est morte...

— Cela ne change rien. Je ne parviens toujours pas à lui pardonner les souffrances qu'elle m'a causées.

Fidelma se renversa sur son siège d'un air songeur.

— Si vous la détestiez à ce point, pourquoi vous êtes-vous associée à cette expédition ?

— C'est soeur Canair qui devait être en charge de ce groupe. Mais Canair était méchante.

— Dans quel sens ? s'étonna Fidelma. Elle aussi vous persécutait ?

— Oh, non ! Soeur Canair ne me prêtait aucune attention, elle ne savait même pas que j'existais. Je les haïssais tous ! Mais je regrette que...

La jeune fille adressa un regard suppliant à Fidelma.

— Je ne voulais pas que soeur Muirgel disparaisse de cette façon. Je voulais juste la punir.

— Que dites-vous ?

— Je jure que ce n'était pas sérieux.

Fidelma fronça les sourcils.

— Seriez-vous impliquée dans la disparition de Muirgel ?

La jeune fille fixait Fidelma avec de grands yeux horrifiés par les pensées qui semblaient surgir dans son esprit.

— Je lui souhaitais les pires malheurs. La nuit dernière à minuit, je suis allée devant la porte de sa cabine et je l'ai maudite.

Fidelma hésitait entre l'amusement et l'indignation.

— Mais comment avez-vous procédé si vous n'êtes pas entrée à l'intérieur ?

Soeur Gormán secoua lentement la tête.

— Pendant la tempête, je l'ai maudite devant la porte fermée avec les paroles du psaume.

Et elle se mit à psalmodier d'une voix plaintive :

Que ses yeux s'enténèbrent pour ne plus voir, fais qu'à tout instant les reins lui manquent !

Déverse sur elle Ton courroux, que le feu de Ta colère l'atteigne ;

... rajoute aux blessures de Ta victime.

Charge-la, tort sur tort, qu'elle n'ait plus accès à Ta justice ; qu'elle soit rayée du livre de vie, retranchée du compte des justes{11}.

Devant la véhémence de la jeune fille, Fidelma cligna des paupières avant d'essayer de détendre l'atmosphère.

— On ne peut pas dire que ce soit une traduction très exacte du psaume 69, fit-elle observer.

— Mais mon imprécation a opéré ! s'écria la jeune fille sur un ton extatique. Peu de temps après, elle est montée sur le pont et a été emportée par la main vengeresse de Dieu !

— Cela m'étonnerait, répliqua Fidelma d'un ton sec. La main qui l'a tuée était celle d'un être humain.

Soeur Gormán l'observa un instant et son exaltation céda la place à la suspicion.

— Que voulez-vous dire ? N'est-il pas admis qu'elle a été balayée par une vague ?

Fidelma réalisa qu'elle s'était trop avancée.

— Je tentais simplement de vous faire comprendre que vos invocations n'y sont pour rien.

Soeur Gormán réfléchit.

— Une malédiction est une chose terrible et je dois expier mes péchés. Mais je ne ressens aucun remords et je ne parviens pas à pardonner à soeur Muirgel.

L'attitude obstinée et préoccupée d'elle-même de la jeune fille, sa conviction qu'elle était responsable du tragique destin de soeur Muirgel commençaient à agacer Fidelma.

— Une petite précision, soeur Gormán. Vous dites que vous avez quitté votre cabine vers minuit ?

L'autre hocha la tête.

— Et vous partagez votre cabine avec soeur Ainder, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Vous a-t-elle vue ?

— Non, elle dormait profondément et elle a le sommeil lourd.

— La tempête s'était levée ?

— Oui.

— Votre cabine est située près de l'escalier. Quand vous avez remonté le petit couloir, vous n'avez rencontré personne ?

— Non. Comme vous l'avez souligné, à cette heure, la tempête faisait rage.

— Et personne ne vous a entendue maudire Muirgel ?

— Avec les sifflements et les craquements, quiconque se serait tenu près de moi n'aurait rien entendu.

Fidelma avait du mal à se convaincre que la jeune fille n'inventait

pas toute cette histoire. Cela semblait tellement bizarre… d'un autre côté, la vérité est souvent invraisemblable, et les versions les plus plausibles d'un événement dramatique se révèlent parfois des mensonges flagrants.

— Combien de temps êtes-vous restée plantée là ?

— Je ne sais pas… peut-être un quart d'heure.

— Et ensuite ?

— Je suis rentrée dans ma cabine. Malgré la tourmente, soeur Ainder dormait. Je me suis couchée, mais n'ai pu m'endormir que quand la tempête a commencé à se calmer.

— Aucun bruit ne vous a dérangée ?

— Si, la porte de la cabine en face de la mienne, qui a claqué au moment où j'allais sombrer dans le sommeil.

— Vous venez de dire que personne ne pouvait vous entendre dans le couloir et maintenant vous m'annoncez que vous avez perçu le bruit d'une porte ?

Soeur Gormán releva le menton d'un air agressif.

— Je vous ai dit que la tempête commençait à se calmer !

— Très bien. Je voulais juste m'assurer que je vous avais bien comprise. Et la cabine en face de vous est occupée par…

— Cian et Bairne.

— Je vois. Vous vous êtes alors endormie et n'avez plus été importunée ?

Soeur Gormán paraissait soucieuse.

— Ma malédiction l'a tuée, vous savez. Et je suppose que je dois être punie.

Fidelma se leva et considéra la jeune fille avec pitié. À l'évidence, cette pauvre petite avait grand besoin de l'aide de son *anam-chara.* Dans les Églises des cinq royaumes, chacun élisait une *anam-chara,* une âme soeur, qui servait de confidente.

— Comme le dit le proverbe, Gormán, mille malédictions n'ont jamais déchiré une chemise.

La jeune fille releva la tête.

— J'ai voué soeur Muirgel aux gémonies et ai provoqué sa mort. Maintenant, c'est à mon tour.

Les genoux pressés contre sa poitrine, elle commença à se balancer d'avant en arrière en psalmodiant à mi-voix :

Périsse le jour qui me vit naître et la nuit qui a dit : « Un enfant a été conçu. »

Ce jour-là, qu'il soit ténèbres, que Dieu, de là-haut, ne le réclame pas, que la lumière ne brille pas sur lui !

Que le revendiquent ténèbre et ombre épaisse, qu'une nuée s'installe sur lui, qu'une éclipse en fasse sa proie !

Oui, que l'obscurité le possède, qu'il ne s'ajoute pas aux jours de

l'année, n'entre point dans le compte des mois !

Cette nuit-là, qu'elle soit stérile, qu'elle ignore les cris de joie !

Que la maudissent…

Fidelma abandonna la jeune fille fantasque à ses incantations avec un sentiment voisin du dégoût. À qui devait-elle s'adresser, parmi les religieuses improbables de cette congrégation, pour que l'une d'elles prenne soin de soeur Gormán ? Elle avait besoin de conseils et, vu les circonstances, Fidelma ne pouvait pas assumer cette responsabilité. Qui d'autre était en mesure de tenir ce rôle ? Soeur Ainder manquait de compassion et Crella était trop jeune. Fidelma remit ce problème à plus tard. Il lui fallait d'abord interroger Dathal, Adamrae, Bairne et Tola.

Elle réalisa brusquement qu'il y avait un membre du groupe qu'elle ne connaissait pas. Il s'appelait frère Guss et n'avait pas encore mis le nez hors de sa cabine, pas même quand Murchad avait ordonné que tout le monde monte sur le pont lors de ce passage très dangereux au milieu des écueils. Il partageait une cabine avec frère Tola. Or, en ce moment même, Tola lisait un livre, assis contre un tonneau d'eau de pluie posé près du grand mât. Le moment était donc bien choisi pour tenter une approche de ce religieux insaisissable.

Elle frappa à la porte de la cabine des deux hommes, entendit quelqu'un bouger puis plus rien. Elle insista, une voix faible à l'intérieur finit par lui répondre et elle entra.

La cabine était plongée dans le noir. Quand sa vision se fut adaptée à l'obscurité, elle distingua une silhouette assise sur une des couchettes.

— Frère Guss, je suppose ?

— C'est bien moi, répondit une voix chevrotante.

— On n'y voit rien ici, dit Fidelma en prenant la lanterne accrochée dans le couloir pour l'amener dans la cabine.

Le jeune religieux d'une vingtaine d'années était grand et maigre. Des boucles cuivrées encadraient son visage blême parsemé de taches de rousseur, et il contemplait Fidelma avec de grands yeux bleus effrayés. Puis il baissa la tête comme un enfant qui n'aurait pas la conscience tranquille.

— Nous ne vous avons rencontré ni sur le pont ni au poste d'équipage pour les repas, dit-elle en s'asseyant à côté de lui. Votre état s'est-il amélioré ?

Frère Guss lui jeta un regard soupçonneux.

— J'ai eu le mal de mer. Qui êtes-vous ?

— Fidelma de Cashel.

— Frère Tola m'a parlé de vous.

— Vous vous sentez mieux ?

Pas de réponse.

— Maintenant que nous naviguons dans des eaux paisibles, je pense que vous devriez sortir d'ici pour respirer l'air du large. Comment se fait-il que vous n'ayez pas bougé lors de cette navigation périlleuse dans le détroit ?

— Je n'avais pas compris que cet ordre me concernait.

— Vous n'aviez pas été informé du danger ?

Bouche cousue, le jeune homme la fixait d'un air méfiant.

— Guss est un nom très ancien et peu courant de nos jours, dit Fidelma pour l'amadouer.

L'autre inclina la tête.

— Si mes souvenirs sont bons, il signifie « vigueur » ou « ardeur ». Je suppose qu'on vous appelle Gusán ?

Espérant provoquer une réaction de sa part, elle avait à dessein utilisé ce diminutif qui seyait plus à un enfant qu'à un adulte. Son stratagème fut couronné de succès.

— On m'appelle Guss, répliqua-t-il d'un air d'ennui.

— Et vous venez de l'abbaye de Moville ?

— Oui, j'y suis étudiant.

— Vous étudiez quoi ?

— La science des étoiles, sous la conduite du vénérable Cummian. J'aide aussi à tenir les manuscrits consacrés aux phénomènes astronomiques.

Malgré son air abattu, une nuance de fierté résonna dans sa voix.

— Cummian ? Je croyais qu'il n'était plus de ce monde.

— Vous le connaissez ? dit Guss en fronçant les sourcils.

— De réputation. Il a étudié avec Mo Sinu maccu Min, le célèbre abbé de Bangor, et a écrit de nombreux ouvrages sur les calculs astronomiques. À l'heure qu'il est, il doit être très vieux. Donc vous êtes un de ses disciples ?

— Oui. Et j'ai déjà obtenu le degré du cinquième ordre de la sagesse !

— Félicitations. Cela me fait plaisir de savoir qu'il y a quelqu'un ici qui peut lire la carte des cieux et nous éclairer sur le chemin à suivre dans ces mers agitées.

Tout en l'encourageant par la flatterie à sortir de son attitude hostile, elle remarqua que la main droite du jeune homme ne cessait de masser son bras gauche. Et elle discerna une tache sombre sur sa manche.

— Vous vous êtes blessé ? demanda-t-elle d'un ton compatissant. Laissez-moi vous examiner.

Il rougit et se renfrogna.

— Ce n'est rien, juste une égratignure.

Puis il retomba dans un silence inamical.

— Qu'est-ce qui vous a amené à accomplir ce pèlerinage, frère

Guss ?

— Cummian.

— Je ne comprends pas.

— Autrefois, lui aussi est allé au tombeau de saint Jacques et il m'a conseillé de faire de même, afin de parfaire mon éducation.

— Il estimait que les voyages sont formateurs ? hasarda Fidelma.

— Mais non !

Fidelma comprit soudain ce qu'il voulait dire.

— Ah ! Le Champ des Étoiles !

— Cummian affirme que lorsque vous vous tenez près du tombeau du saint par une nuit de pleine lune, vous voyez distinctement le chemin de la vache blanche qui mène en Éireann. C'est en le suivant que nos ancêtres seraient arrivés jusque chez nous.

Le jeune homme s'était enfin animé.

Fidelma savait que le chemin de la vache blanche avait reçu des noms divers. En latin, il s'appelait *Circulus Lacteus,* la Voie lactée.

— On a baptisé cet endroit le Champ des Étoiles car c'est là qu'elles sont disposées dans les cieux avec la plus grande clarté, ajouta Guss.

— Et donc Cummian...

— Quand soeur Canair a annoncé qu'elle organisait ce pèlerinage, Cummian s'est arrangé pour que je parte avec elle.

— Naturellement, vous connaissiez soeur Canair ?

Il secoua la tête.

— Pas avant que mon maître ne me la présente. Dans la communauté, les étudiants en astrologie vivent à l'écart.

— Vous fréquentiez certaines personnes du groupe ?

— Je ne connaissais pas ceux de Bangor, je veux parler des frères Cian, Dathal, Adamrae et Tola. Les autres, je les avais déjà croisés.

— Par exemple soeur Crella ?

Son visage se crispa.

— Je connais Crella.

Fidelma se pencha vers lui.

— Et vous ne l'aimez pas ?

Guss parut soudain méfiant.

— Là n'est pas le problème.

— Vous éprouvez des réticences à son égard. Pour quelles raisons ?

Guss haussa les épaules sans desserrer les dents.

Fidelma essaya une autre tactique.

— Vous appréciiez soeur Muirgel ?

Frère Guss battit des paupières.

— Je l'ai rencontrée plusieurs fois à l'abbaye, avant que le pèlerinage soit annoncé, répondit-il d'une voix tendue.

Fidelma décida de risquer une interprétation.

— Vous aimiez Muirgel ?

— Je ne le nie pas, répondit Guss d'une voix très calme.

— De quelle façon l'aimiez-vous ?

Ils s'affrontèrent du regard.

— Je l'aimais, c'est tout.

Fidelma se redressa tout en tentant de deviner les pensées de son interlocuteur.

— Il n'y a pas de mal à cela, fit-elle remarquer. Et comment recevait-elle vos avances ?

— Elle y répondait favorablement.

— Excusez-moi de m'être montrée un peu trop curieuse, dit Fidelma en posant une main sur son bras, mais le capitaine m'a demandé d'enquêter sur les circonstances de sa mort et cela explique mon attitude un peu inquisitrice.

Le jeune homme éclata d'un rire grinçant.

— Je vais vous les exposer, moi, les circonstances de sa mort : elle a été assassinée !

Fidelma en resta sans voix. Puis elle dit :

— Vous récusez la version selon laquelle elle aurait été balayée par une vague ? Mais alors, quelle explication proposez-vous à sa disparition ?

— Aucune !

Sa réponse n'était-elle pas un peu trop rapide ?

— Pourquoi aurait-elle été tuée ?

— Par jalousie, peut-être.

— Qui était jaloux de Muirgel ?

Elle se rappela soudain les accusations portées par Crella contre Bairne, au cours de la cérémonie funéraire.

« Vous étiez juste jaloux », voilà les mots que Crella avait employés.

— Frère Bairne ?

Guss la fixa d'un air ahuri.

— Bairne ? Sans doute s'intéressait-il de très près à Muirgel, mais c'est Crella qui l'a tuée.

Devant ce nouveau rebondissement, Fidelma demeura un instant sans réaction. Puis elle se reprit.

— Le mieux serait encore que vous me racontiez votre histoire. Quand avez-vous rencontré soeur Muirgel et quelles étaient exactement vos relations ?

— Je suis tombé amoureux d'elle quand elle est arrivée à l'abbaye. Au début, elle m'a à peine remarqué, elle préférait les hommes plus mûrs, comme frère Cian, un guerrier plus âgé qu'elle. Il lui plaisait beaucoup.

— Et lui, l'appréciait-il ?

— Pendant une courte période, on les voyait beaucoup ensemble.

— Ont-ils eu une liaison ?

Frère Guss rougit, sa lèvre trembla et il hocha la tête.

— Pourquoi Crella était-elle jalouse ?

— Elle se montrait hostile envers toute personne qui l'éloignait de Muirgel, mais dans ce cas précis…

— Oui ?

— C'est Muirgel qui a supplanté Crella auprès de Cian.

Fidelma avait du mal à rester impassible. Décidément, ce Guss était prodigue en révélations surprenantes.

— Cian, qui avait une liaison avec Crella, s'est ensuite tourné vers Muirgel ?

— Muirgel m'a avoué qu'elle regrettait cette tocade. En réalité, ça n'a duré que quelques jours.

— Et vous, avez-vous eu des relations intimes avec soeur Muirgel ?

Le jeune homme hocha la tête.

— Quand cela a-t-il débuté ?

— Juste avant que nous partions en pèlerinage. Quand j'ai dit à Muirgel que je me joignais à l'expédition sur les conseils de mon maître, elle a obligé Canair à l'accepter dans le groupe. Bien sûr, Crella a aussitôt décidé de nous accompagner.

— Muirgel devait beaucoup tenir à vous pour vous suivre dans ce voyage.

— En toute honnêteté, je n'aurais jamais cru que je l'intéresserais. C'est elle qui a recherché ma compagnie et m'a déclaré d'entrée de jeu que je l'attirais. Moi, je n'avais jamais osé lui adresser la parole, car je pensais que je lui étais indifférent. Après cela… eh bien, tout s'est passé pour le mieux.

— Crella était-elle informée de votre liaison ? Selon elle, Muirgel n'avait toujours pas réglé ses problèmes avec Cian.

Le regard de Guss se durcit.

— Je crois qu'elle savait. Elle enviait le bonheur de Muirgel qui m'a confié que Crella la menaçait.

— Hein ? À la suite de cette confidence, auriez-vous surpris une altercation entre les deux cousines ?

— Oui, elles se sont querellées quelques jours avant que nous n'atteignions Ardmore. Quand on s'est arrêtés pour prendre un repas dans une taverne, Muirgel s'est rendue au bord d'un ruisseau, non loin de là, pour se laver et se rafraîchir. Moi, j'étais allé chercher de la bière et quand je les ai rejointes, je les ai entendues qui se disputaient.

— Vous rappelez-vous précisément les mots qu'elles ont employés ?

— Je ne me souviens pas des termes exacts, mais Crella accusait Muirgel de...

Il hésita et rougit.

— ... d'utiliser à ses fins l'affection que je lui portais et de jouer avec moi comme elle l'avait fait avec les autres. Crella était convaincue que Muirgel était toujours amoureuse de Cian.

— Vous êtes certain que Muirgel avait mis un terme à sa liaison avec Cian ?

Guss se fâcha.

— Oh, oui ! Quant à notre amour, à moi et à Muirgel, il était des plus naturels et s'exprimait sans aucune réticence.

Les allusions du jeune homme étaient parfaitement claires.

— Et vous trouviez le temps et l'endroit pour cela au cours d'un voyage avec vos compagnons ? demanda Fidelma en tentant de ne pas laisser transparaître son scepticisme.

— Je ne mens pas ! répliqua Guss avec indignation.

— Je vous crois.

— Vraiment ? N'écoutez pas Crella qui est habitée par la rancoeur.

— Très bien. Venons-en au matin où le bateau a pris la mer. Vous êtes monté à bord en compagnie de Muirgel ?

— Tout le monde a embarqué au même moment.

— Racontez-moi comment cela s'est passé.

— Après le déjeuner, nous avons quitté l'abbaye et rejoint le port. Soeur Canair n'était pas là et Muirgel l'a remplacée. Murchad est venu nous prévenir qu'il fallait partir, sinon nous allions manquer la marée, auquel cas le prix de la traversée que nous avions payé ne serait plus valide.

— Personne n'a protesté en disant qu'il fallait attendre soeur Canair ?

— Nous sommes tous tombés d'accord sur un point : si soeur Canair avait voulu nous accompagner, elle serait arrivée à l'heure sur le quai. Soeur Crella a fait remarquer que Canair ne s'était même pas souciée de nous faire parvenir un message.

— Pourquoi soeur Muirgel a-t-elle pris le groupe sous son aile ?

— Elle était la plus ancienne de l'abbaye.

— Mais frère Tola et soeur Ainder...

— Tola vient de Bangor et si soeur Ainder est la plus âgée, Muirgel appartenait depuis plus longtemps qu'elle à la communauté.

— Et pourtant Cian, un moine de Bangor, a fini par prendre la tête de votre expédition.

— Il s'est arrogé ce droit sans consulter personne et surtout pas soeur Muirgel. Elle était très consciente de son rang et ne l'aurait jamais autorisé à usurper ce qu'elle considérait comme une

prérogative légitime.

— Donc vous êtes montés à bord…

— Et nous sommes allés droit à nos cabines.

— Qui a organisé la répartition des couchettes ?

— Muirgel.

— Quand ?

— Dès notre arrivée.

— Si elles étaient si proches, pourquoi Muirgel et Crella ne partageaient-elles pas la même cabine ?

— Muirgel s'y refusait pour la raison que je vous ai expliquée. Elle s'est d'ailleurs disputée avec Crella à ce sujet.

— Crella m'a affirmé qu'elle avait promis de partager une cabine avec Canair.

— Première nouvelle. Surtout que Canair n'était même pas là.

— Donc au départ, soeur Muirgel n'était pas indisposée au point de négliger ses nouvelles tâches de responsable de votre groupe ?

— Elle était consciente de ses devoirs et à ce propos, elle ignorait que vous deviez vous joindre à nous. Elle s'était arrangée pour disposer d'une cabine pour elle seule. Par la suite, nous avions prévu…

Il se cacha le visage dans les mains en frissonnant.

— Elle n'a pas dû apprécier que je veuille partager sa cabine.

— Effectivement.

— Comment le savez-vous ? s'étonna Fidelma.

— Je suis allé la trouver, répliqua Guss sans se troubler.

— Si elle était aussi malade qu'elle le prétendait, elle ne vous aurait pas reçu. Elle m'a affirmé qu'elle ne voulait voir personne.

— Sauf moi.

— Très bien. Et quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— Un peu avant minuit. La tempête soufflait déjà très fort.

— Dites-moi comment cela s'est passé.

— Je lui ai apporté une boisson et de la nourriture, et nous avons discuté quelques instants. C'est tout. À un moment donné, on a entendu du bruit à l'extérieur de la cabine. Je crois qu'il s'agissait-il d'une personne seule. Cela peut sembler bizarre, mais on aurait juré que quelqu'un récitait un texte en pleine tempête.

— Vous avez des soupçons sur l'identité de la personne ?

— Non, mais la voix était celle d'une femme et nul n'a cherché à pénétrer à l'intérieur de la cabine. Quand ces déclamations ont cessé, je suis allé regarder dans le couloir qui était désert, mais j'ai entendu une porte se refermer.

— Et que s'est-il passé ?

— Muirgel voulait se reposer et elle m'a demandé de retourner dans ma cabine en me disant que les occasions de nous retrouver ne manqueraient pas au cours de la traversée. Je lui ai obéi. Et au matin,

Cian est venu m'apprendre qu'elle avait été emportée par une lame. Je ne parvenais pas à le croire.

— C'est le choc que vous avez ressenti qui vous a poussé à ne plus bouger d'ici ?

Frère Guss haussa les épaules.

— Je n'arrivais pas à me résoudre à affronter les autres, et surtout Crella.

Fidelma se leva.

— Merci, frère Guss, votre récit m'a été très utile.

Le jeune homme se redressa.

— Soeur Muirgel n'a pas été emportée par les flots ! lança-t-il avec force.

Fidelma ne répondit rien. À part elle, elle partageait la conviction de Guss, mais un détail la troublait. Ce jeune homme venait de perdre la femme qu'il adorait, or il ne présentait pas les signes d'affliction auxquels on s'attendrait en de telles circonstances.

CHAPITRE XII

C'était la fin de l'après-midi. Les cieux s'étaient éclaircis et le soleil pâle piquetait la mer de mille points de lumière éblouissants. Fidelma, appuyée au bastingage, réfléchissait aux éléments d'information qu'elle avait glanés sur l'étrange disparition de soeur Muirgel. Il en émergeait un curieux portrait de la religieuse. Certains pèlerins exprimaient des opinions très tranchées sur la jeune femme. Frère Guss clamait qu'il avait été très amoureux d'elle et pourtant, il ne semblait pas réellement bouleversé par sa mort. Guss mentait. Il cachait quelque chose, mais quoi ? Cela concernait-il sa relation avec Muirgel ?

Un cri venant du sommet du mât l'interrompit dans ses pensées. Une activité inhabituelle se déployait à la poupe où Murchad se tenait comme à l'accoutumée près de la rame de gouverne. Fidelma traversa le pont principal et découvrit le capitaine et quelques-uns de ses hommes qui fixaient le nord-est avec intensité. Elle suivit leur regard sans rien distinguer de particulier sur les eaux grises étincelantes.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle à Murchad.

Le capitaine paraissait préoccupé.

— La vigie en haut du mât a repéré un bateau.

— Je ne vois rien.

— Il est coque noyée et vent en poupe au nord-est.

Fidelma s'ouvrit à Murchad de son ignorance quant à ces termes de marine.

— La mer nous le cache, expliqua-t-il. Normalement, par une journée comme celle-là, on peut voir jusqu'à trois ou quatre milles. Ce navire est situé juste au-delà de notre champ de vision, mais on distingue les voiles depuis le haut du mât.

— Vous semblez inquiet, s'étonna Fidelma.

— Tant que nous ignorons d'où il vient et ce qu'il fait, un bateau

représente toujours une menace.

Gurvan, qui actionnait la rame de gouverne avec un dénommé Drogon, interpella Murchad.

— Il navigue vent arrière, capitaine. Dans une petite heure on devrait le voir.

— On va se mettre contre le vent jusqu'à ce qu'on sache à quoi s'en tenir. Qui a la vision la plus aiguisée ?

— Hoel, capitaine.

— Hoel ! hurla Murchad.

Un homme robuste avec de longs bras musculeux remonta des profondeurs du bateau et s'avança d'une démarche chaloupée.

— Grimpe au mât, Hoel, et tiens-nous informés de la progression de ce navire.

L'homme hocha la tête et grimpa au gréement avec une agilité qui donna le vertige à Fidelma. En quelques secondes, il avait rejoint l'homme posté en haut du mât qui redescendit sur le pont où régnait une curieuse tension.

— L'océan est suffisamment vaste pour qu'on ne s'inquiète pas de la présence d'un autre vaisseau, non ? demanda Fidelma.

Le capitaine eut un sourire crispé.

— Tant qu'on ne connaît pas son identité, la méfiance est de rigueur. Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit l'autre jour ? Ces eaux nordiques sont infestées de bateaux saxons, francs ou même goths qui pratiquent le commerce d'esclaves, et il n'est pas inhabituel qu'ils attaquent un navire comme le nôtre.

Fidelma fixa l'horizon avec inquiétude.

— Vous pensez qu'il s'agit de pirates ?

Murchad haussa les épaules.

— Mieux vaut se prémunir contre les mauvaises surprises. Dans une heure environ, nous serons fixés.

Fidelma soupira. À bien y réfléchir, la navigation consistait en de longues périodes d'inactivité interrompues par des moments d'agitation frénétique. Drôle de vie. Elle aimait la mer, mais n'aurait pour rien au monde voulu être marin. Pour tuer le temps, elle décida de continuer à enquêter sur la mort de soeur Muirgel.

Elle aperçut frère Tola, assis contre un tonneau d'eau douce près du mât. Toujours aussi austère, il lisait le genre de petit livre que la plupart des pèlerins emmenaient avec eux. L'inquiétude de l'équipage ne semblait pas l'atteindre. Quand elle s'avança vers lui, son ombre obscurcit la page qu'il lisait et il leva la tête d'un air irrité.

— Ah, le *dálaigh,* lança-t-il d'un ton ironique qui jurait avec sa longue figure ténébreuse.

Puis il referma son ouvrage et le glissa dans la sacoche en cuir près de lui.

— Je sais ce que vous avez en tête, soeur Fidelma. Soeur Ainder m'a prévenu.

— Était-il nécessaire qu'elle vous prévienne ?

Frère Tola grimaça un sourire.

— Voilà que vous commencez déjà à interpréter mes propos.

— Rien de ce que l'on dit n'est le fait du hasard, frère Tola.

— Je vous laisse seule juge de telles assertions. Mais je vous en prie, asseyez-vous, vous serez plus à l'aise pour me poser des questions.

Fidelma s'assit en tailleur auprès de lui et songea que ce n'était pas désagréable d'être là, au soleil, tandis qu'une petite brise lui ébouriffait les cheveux.

Frère Tola croisa les bras tout en contemplant la mer étale.

— Belle journée, soupira-t-il. En d'autres circonstances, j'aurais trouvé ce voyage agréable et stimulant.

— Pourquoi vous déçoit-il ?

Frère Tola appuya la tête au tonneau et ferma les yeux.

— Sur le plan de l'élévation spirituelle, mes compagnons laissent beaucoup à désirer. Je vous assure qu'il n'y a pas là un seul serviteur de Dieu un peu sincère.

— Vraiment ?

Le visage du prêtre exprimait une profonde lassitude.

— Je parle aussi pour vous, Fidelma de Cashel. Pourriez-vous me jurer que, dans la vie, votre souci principal est de servir le Christ ?

Il rouvrit ses yeux sombres et brillants et la fixa sans ciller. Fidelma frissonna.

— J'espère être une bonne servante de la foi.

L'autre secoua la tête.

— Mais non, vous êtes surtout une bonne servante de la loi.

Elle réfléchit.

— Les deux choses sont-elles incompatibles ?

— Si on en croit le proverbe, la religion d'une personne c'est ce qui la passionne le plus…

— Je ne suis pas d'accord.

Frère Tola eut un sourire cynique.

— N'êtes-vous pas plus intéressée par la loi que par la foi ?

Fidelma resta interdite. Les paroles de Tola avaient touché son point sensible. N'avait-elle pas choisi de partir en pèlerinage pour la raison qu'il venait d'évoquer ? Tola, constatant sa confusion, ferma à nouveau les yeux d'un air satisfait tout en offrant son visage au soleil.

— Ne vous tourmentez pas, Fidelma de Cashel, vous êtes des milliers pris dans le même dilemme. Avant que la foi n'atteigne les cinq royaumes, vous auriez été *dálaigh* ou brehon sans que l'on vous contraigne à porter cet habit. Notre société a confondu la

connaissance avec la religion, et les a liées ensemble pour notre plus grand désarroi.

— Il subsiste encore des collèges de bardes, fit observer Fidelma. À Tara, j'ai étudié au collège du brehon Morann et ne suis entrée dans la vie religieuse qu'après avoir obtenu mon diplôme.

— Morann de Tara ? Un excellent homme, un bon juge et un professeur de droit émérite. Mais à sa mort, qu'est-il advenu de son école ?

Fidelma avoua n'en rien savoir.

— Eh bien, sachez qu'elle a été absorbée par l'Église sur ordre du *comarb* de Patrick.

L'évêque d'Armagh, *comarb* ou successeur de Patrick, représentait la figure ecclésiastique la plus importante des cinq royaumes avec le *comarb* d'Ailbe. Ce dernier était évêque d'Emly dans le royaume de Muman, où régnait le frère de Fidelma.

— Le collège de Morann aurait dû demeurer hors de l'Église, poursuivit Tola. Les enseignements séculier et ecclésiastique suivent souvent des chemins divergents.

— Je ne suis pas de votre avis, répliqua Fidelma, contrariée d'avoir ignoré ce qu'il était advenu de son ancien collège.

— Je vous rappelle que je suis prêtre. L'enseignement a sa place dans le cadre de l'Église, mais pas au prix de l'exclusion de la religion.

Fidelma était fâchée de la critique implicite qu'il formulait à l'égard de sa fonction de *dálaigh*.

— Je n'ai pas chassé la religion de ma vie, j'ai étudié et…

Le rire sardonique de son interlocuteur fit sursauter la jeune femme.

— Ceux qui s'imaginent tenir un rôle important grâce aux études livresques accompliraient bien davantage en se contentant d'écouter Dieu.

— Le ciel, les arbres et les rivières ne m'instruisent guère sur le monde des hommes, répliqua Fidelma. Mes compétences découlent de l'expérience de mes semblables.

— Vous venez très exactement de définir ce qui sépare la vie religieuse de la poursuite du savoir.

— La vérité, voilà le but de notre vie. « L'amour de l'étude permet d'approcher la connaissance » est un des préceptes du brehon Morann dont je me suis inspirée.

— Oui, la connaissance de l'homme, la loi de l'homme. Vous parlez avec éloquence, Fidelma. Mais rappelez-vous les paroles de Jacques : « La religion pure et sans tache devant Dieu notre Père consiste à se garder de toute souillure du monde[12]. »

— Il semblerait que vous ayez omis une part essentielle de la phrase, fit observer Fidelma avec humeur. Celle qui concerne

l'injonction de rendre visite aux veuves et aux orphelins pour les aider dans leurs épreuves.

— À préférer la loi des hommes à celle des Commandements de Dieu, vous finirez par vous pervertir.

— Je ne vois rien de contradictoire entre les Commandements et la loi des hommes. Puisque vous connaissez si bien l'épître de Jacques, je suppose que vous vous rappelez le verset précédent : « Celui qui se penche sur la Loi parfaite de liberté et s'y tient attaché, non pas en auditeur oublieux, mais pour la mettre activement en pratique, celui-là trouve son bonheur en la pratiquant{13}. » Je ne suis pas une auditrice oublieuse, j'ai pratiqué activement la loi et c'est ce qui explique ma présence auprès de vous, frère Tola. Je vous propose donc de laisser là notre différend théologique pour l'instant.

Malgré sa réplique ironique, elle se sentait mal à l'aise, car Tola avait mis le doigt sur son point faible : sa fierté d'être un *dálaigh* et non une simple religieuse.

— J'entends bien, soeur Fidelma.

Malgré sa mine sérieuse, le moine se moquait de son embarras. Puis il entonna pieusement :

Mon fils, ne méprise pas la correction du Seigneur et ne te décourage pas quand Il te reprend. Car celui qu'aime le Seigneur, Il le corrige, et Il châtie tout fils qu'il agrée{14}.

Fidelma, qui n'était pas le genre à se laisser impressionner par des citations des Écritures, demeura impassible.

— Épître aux Hébreux, chapitre douze, dit-elle d'un ton affable. Et maintenant, j'ai quelques questions à vous poser au nom du capitaine Murchad.

— Oui, comme je vous l'ai déjà signalé, soeur Ainder m'a parlé de vos investigations.

— Parfait. Vous êtes un des membres les plus âgés de votre groupe. Pourquoi avez-vous décidé de faire ce pèlerinage ?

— Faut-il que je réponde ?

— Je ne dispose d'aucun moyen pour vous y obliger.

— Vous ne m'avez pas compris : je voulais juste souligner une évidence.

— Vous faites allusion à vos convictions religieuses ? Mais elles ne m'expliquent pas pourquoi vous avez choisi le groupe de Canair. À l'exception de soeur Ainder, la moyenne d'âge y est peu élevée et d'après vous, la foi n'est pas ce qui anime particulièrement vos compagnons.

— Je ne connaissais pas d'autre groupe en partance pour le tombeau de saint Jacques. Si j'avais renoncé à me joindre à eux, il m'aurait fallu attendre toute une année et comme il y avait une place de libre…

— Aviez-vous quelques accointances avec soeur Canair et les autres ?

— Je ne connaissais que ceux de mon monastère.

— À savoir les frères Cian, Dathal et Adamrae ?

— Exactement.

— Vous avez déclaré que les membres de cette expédition étaient mal assortis et peu intéressants.

— Je le maintiens.

— Cela incluait-il soeur Muirgel ?

Frère Tola rouvrit les yeux et un spasme déforma son visage.

— Une jeune personne encore plus déplaisante que les autres !

Fidelma fut surprise par sa véhémence.

— Dans quel sens ?

— Elle a d'abord tenté de dominer notre groupe sous prétexte que son père, un coquin en quête de pouvoir et d'enrichissement personnel, avait été le chef des Dál Fiatach. Pas de quoi se vanter d'un tel lignage ! Soeur Muirgel était bien la fille de son père.

— N'avez-vous pas songé à annuler votre voyage ?

— Jusqu'au jour de notre départ, j'ignorais que soeur Muirgel nous accompagnerait. Puis j'ai estimé que l'éviter suffirait à ma tranquillité d'esprit.

— La connaissiez-vous personnellement ou juste de réputation, en tant que fille d'un chef que vous n'appréciez guère ?

— À l'abbaye, il circule beaucoup d'histoires sur son compte.

— Par exemple ?

— Sa promiscuité avec les frères, la façon dont elle utilisait les gens à ses fins. Elle était le contraire d'une personne pieuse.

— Voilà une appréciation sévère.

— Un autre que moi la jugera. « Hâtez l'avènement du Jour de Dieu, où les cieux enflammés se dissoudront et où les éléments embrasés se fondront. Ce sont de nouveaux cieux et une terre nouvelle que nous attendons selon sa promesse, où la justice habitera[15]. »

Fidelma ignora sa citation.

— Comment se fait-il que ces médisances concernant Muirgel aient circulé au monastère de Bangor alors qu'elle appartenait à celui de Moville ?

— Nos deux communautés sont très liées et notre abbé a souvent l'occasion d'envoyer des messages à celui de Moville. Il l'a même informé de la propagation de rumeurs fâcheuses concernant la morale de cette jeune femme, et lui a demandé de ne pas laisser sa communauté s'enfoncer dans la turpitude.

— Comment l'abbé de Moville a-t-il réagi ?

— Il n'a pas répondu.

— Peut-être estimait-il que ce n'était pas le rôle de l'abbé de

Bangor de lui dicter sa conduite à la tête de sa propre communauté ? En tout cas, votre jugement sur soeur Muirgel est sans appel.

Frère Tola hocha la tête et entonna :

C'est une fosse profonde que la prostituée, un puits étroit que l'étrangère.

Elle aussi, comme un brigand, est en embuscade…

Fidelma l'interrompit sans ménagement :

— Je vous rappelle que le Christ a dit que les prostituées entreraient dans le royaume des cieux avant certains dignitaires de l'Église. Insinueriez-vous que soeur Muirgel était une prostituée ?

Imperturbable, Tola se contenta de continuer à citer les Proverbes :

Comme j'étais à la fenêtre de ma demeure, j'ai regardé par le treillis et j'ai vu, parmi de jeunes niais, j'ai remarqué parmi des enfants, un garçon privé de sens.

Passant par la venelle, près du coin où elle est, il gagne le chemin de sa maison, à la brune, au tomber du jour, au coeur de la nuit et de l'ombre.

Et voici qu'une femme vient à sa rencontre, vêtue comme une prostituée, la fausseté au coeur.

Elle est hardie et insolente ; ses pieds ne peuvent tenir à la maison.

Tantôt dans la rue, tantôt sur les places, à tous les coins elle se tient aux aguets.

Elle le saisit et l'embrasse et d'un air effronté lui dit :

« J'avais à offrir un sacrifice de communion, j'ai accompli mes voeux aujourd'hui{16}*… »*

Fidelma leva en vain la main pour arrêter cette déclamation incongrue. En désespoir de cause, elle dit en haussant la voix :

— Je me souviens très bien du septième Proverbe, je vous remercie. Mais où voulez-vous en venir exactement ? Condamnez-vous soeur Muirgel parce qu'elle entretenait des relations avec des hommes ou parce qu'elle leur vendait son corps ? Quelle est votre définition exacte d'une prostituée ?

— C'est vous la juriste et je vous laisse libre de vos interprétations. Tout ce que je dis, c'est que les imbéciles la suivent comme les boeufs sur le chemin de l'abattoir.

Fidelma avait déjà entendu prêcher ces idées étroites par des religieux qui s'étaient prononcés en faveur de la réforme de l'Église irlandaise, afin qu'elle suive le modèle de celle de Rome. Du coup, elle décida de tirer les choses au clair.

— Dites-moi, frère Tola, appartiendriez-vous à la faction qui estime que les religieux devraient être célibataires ? Voilà un raisonnement que j'ai souvent entendu à Rome.

— Matthieu n'a-t-il pas dit que notre Seigneur le Christ avait

ordonné à ses apôtres de rester célibataires ?

Cet argument, souvent invoqué par ceux qui s'étaient rangés du côté de Rome, n'impressionna pas Fidelma qui était rompue à la polémique.

— Quand un disciple a demandé au Christ s'il était préférable de ne pas se marier, Il a répondu que le célibat était réservé à ceux que Dieu avait choisis pour une telle destinée. Alors que certains sont empêchés de se marier parce qu'ils n'en éprouvent pas le désir ou à cause des circonstances, d'autres y ont volontairement renoncé, préférant le Royaume des Cieux. Le Christ a laissé à chacun le choix de se prononcer librement et, jusqu'à présent, les Églises du Christ ont respecté cette liberté...

Tola n'appréciait guère d'être supplanté dans ses citations des Écritures et son attitude le manifestait clairement.

— En ce qui me concerne, grinça-t-il, je me soumets aux enseignements de Paul. Le célibat, qui symbolise une victoire chrétienne sur le mal, doit devenir la pierre d'angle de la vie religieuse.

— Des gens influents à Rome soutiennent le célibat, répondit Fidelma d'un ton réprobateur, mais si un jour Rome l'acceptait comme un dogme de la foi, alors la foi se dresserait contre la création de Dieu. Si Dieu nous avait voulus célibataires, il nous aurait créés ainsi. Mais laissons là ces querelles théologiques et revenons à nos moutons. Donc vous détestiez soeur Muirgel.

— Et ne m'en cachais pas.

— Ses liaisons intempestives ne suffisent cependant pas à expliquer votre hostilité.

— Elle séduisait et pervertissait les jeunes gens.

— Pouvez-vous me donner un exemple ?

— Frère Guss.

— Vous savez qu'il proclame avoir été très amoureux de soeur Muirgel ?

— Elle l'a attiré dans ses filets par la ruse.

— Frère Guss ne disposait-il point d'un libre arbitre ?

— J'ai prévenu ce garçon, poursuivit frère Tola avec exaltation.

Puis il leva les yeux au ciel d'un air pénétré.

À présent, fils, écoutez-moi, prêtez attention aux paroles de ma bouche :

Que ton coeur ne dévie pas vers ses chemins, ne t'égare pas dans ses sentiers, car nombreux sont ceux qu'elle a frappés à mort et les plus robustes furent tous ses victimes.

Sa demeure est le chemin du Shéol, la pente vers le parvis des morts.

— Décidément, le Proverbe 7 vous tient très à coeur, susurra Fidelma. Vous le mettez souvent à contribution ?

— J’ai fait de mon mieux pour prévenir ce pauvre frère Guss, continua Tola, imperturbable. Et je loue la main de Dieu qui a emporté la prostituée dans les flots.

Frère Tola était un homme de grande conviction, mais ses croyances frisaient l’extrême intolérance et des hommes avaient déjà tué pour moins que ça.

— Quand avez-vous appris que soeur Muirgel était tombée à l’eau ?

— Ce matin, comme tout le monde.

— Et quand avez-vous vu soeur Muirgel pour la dernière fois ?

— Elle s’est sentie mal dès l’instant où nous sommes montés dans la barque qui nous a conduits au bateau. Enfin non, pas exactement. En l’absence de soeur Canair – une autre religieuse sujette à accorder ses faveurs sans discernement, soit dit en passant –, Muirgel s’est chargée de la répartition des cabines. Nous nous sommes installés et, pour la plupart, nous ne sommes pas remontés sur le pont. Après cela, la rumeur s’est répandue qu’elle souffrait du mal de mer. Peut-être s’agissait-il d’un avant-goût de la punition que lui réservait le Seigneur ?

— Dormiez-vous pendant la tempête ?

— La nuit dernière ? Non, pas plus que les autres. Je dois avouer qu’il s’agissait d’une expérience des plus désagréables. Quand la tourmente s’est calmée, je me suis assoupi. J’étais épuisé.

— Je suppose que frère Guss a également été dérangé ?

— Sans doute. Mais le mieux est encore de le lui demander.

— Étiez-vous réveillé quand il a quitté la cabine ?

Frère Tola fronça les sourcils.

— Parce qu’il a quitté la cabine ?

— C’est ce qu’il affirme.

— Alors il dit la vérité. Ah oui, maintenant je m’en souviens. Il ne s’est pas absenté longtemps.

— Savez-vous où il s’est rendu ?

— Aux latrines, sans doute. Où vouliez-vous qu’il aille ?

Fidelma le fixa en silence. Frère Tola devait bien se douter que Guss avait rendu visite à Muirgel avant minuit. Essayait-il de protéger Guss ? Et dans ce cas, pour quelle raison ? De toute façon, il ne dirait rien de plus. Elle se leva.

— Un dernier point. Vous semblez très hostile aux religieuses qui éprouvent des sentiments amoureux et entretiennent des liaisons avec des hommes. Vous les traitez même de prostituées. Cependant, vous ne semblez pas condamner les religieux qui séduisent ces jeunes femmes. Ne pensez-vous pas que votre jugement est biaisé ?

Frère Tola la contempla d’un air supérieur.

— N’est-ce pas une femme qui la première a cédé à la tentation

en mordant le fruit défendu ? N'est-ce pas à cause d'elle que nous avons été chassés du jardin d'Éden ? Les femmes sont responsables de nos souffrances. Rappelez-vous ce qu'écrivit Paul aux Corinthiens : « J'éprouve à votre égard en effet une jalousie divine ; car je vous ai fiancés à un époux unique, comme une vierge pure à présenter au Christ. Mais j'ai bien peur qu'à l'exemple d'Ève, que le serpent a dupée par son astuce, vos pensées ne se corrompent en s'écartant de la simplicité envers le Christ[17]. »

— Je connais ce passage, répliqua Fidelma. Mais s'il est exact que le serpent a dupé Ève par son astuce, il semblerait que le sexe de cet animal soit du genre masculin. Et maintenant je vous laisse à vos méditations, frère Tola, et vous remercie d'avoir pris la peine de répondre à mes questions. Vous m'avez été d'un grand secours.

En entendant cette dernière phrase, frère Tola plissa les yeux et Fidelma se retint de rire, car elle se doutait bien que le but visé par Tola n'était pas de contribuer à éclaircir les circonstances de la mort de Muirgel.

Alors qu'elle se détournait du moine, un nouvel appel retentit en haut du mât.

Le mystérieux vaisseau était maintenant clairement visible ! Distraite par sa conversation avec frère Tola, elle ne l'avait pas vu s'approcher.

Dans la lumière de l'après-midi, elle distingua une voile carrée, basse, et qui portait un emblème, peut-être un éclair symbolisant la foudre. Une rangée de rames frappait la surface de l'eau et remontait en rythme, et le soleil brillait sur des objets accrochés à la coque de tribord.

Elle s'avança à grands pas vers Murchad qui observait le navire d'un air morose.

— Il vaudrait mieux que vous restiez sous le pont avec les pèlerins, lui dit-il en la voyant.

— Que se passe-t-il ?

— Un Saxon, si on en juge par sa ligne. Vous voyez l'éclair peint sur la grand-voile ?

— Oui.

— Des païens, cela ne fait aucun doute. C'est le symbole de leur dieu du Tonnerre, Thor.

— Vous croyez qu'ils nous veulent du mal ?

— En tout cas, ils ne nous veulent pas de bien, répliqua Murchad avec une figure de trois pieds de long. Avez-vous remarqué les boucliers alignés au-dessus des avirons, et le soleil qui se reflète sur leurs armes ? Ils ont sûrement l'intention de nous emmener comme trophées et ceux qu'ils ne tueront pas seront vendus comme esclaves.

Fidelma eut soudain la bouche sèche.

En dépit des efforts des missionnaires de Rome et des cinq royaumes d'Éireann, certains royaumes saxons résistaient au christianisme. Il s'agissait surtout des Saxons du Sud, qui s'accrochaient à leurs dieux et à leurs déesses, se battant même contre les missionnaires saxons des royaumes de l'Est et du Nord.

Fidelma avala sa salive avec difficulté.

— Descendez au poste d'équipage, lady, insista Murchad. Vous y serez plus en sécurité s'ils parviennent à nous aborder.

— Pas question !

La perspective de demeurer dans l'obscurité sans savoir ce qui se passait au-dessus de sa tête la remplissait d'appréhension.

Murchad allait protester, mais le regard et le pli de la bouche de la jeune femme l'en dissuadèrent.

— Très bien, mais tenez-vous à l'écart et, si les choses se gâtent, allez vous mettre à l'abri sans attendre que j'intervienne. Quand ils attaquent, la soif de sang obscurcit leur vision. Homme ou femme, ils ne font pas la différence.

Puis il se tourna vers Gurvan et leva le nez vers la voile.

— Maintiens le cap pour l'instant.

Pour assister au drame qui se déroulait, Fidelma recula jusqu'à l'extrémité de la poupe.

— Pont en vue ! cria l'homme de vigie. Il commence à se rapprocher.

Le vaisseau s'orienta vers eux. La proue était haute et fendait les flots, les rames se levaient et s'abaissaient, soulevant des gouttes d'eau qui étincelaient comme du vif-argent. Un bruit sourd retentissait à intervalles réguliers. Alors qu'elle se rendait à Rome, Fidelma avait appris qu'un homme battait le tambour sur les galères, afin que les galériens rament de concert.

— Je dirais vingt-cinq avirons à bâbord et autant à tribord, dit Murchad en plissant les yeux. Et toi, Gurvan ?

— Moi aussi.

— Ça leur donne un avantage, mais peut-être maîtrisent-ils moins bien que nous la navigation à voile, dont ils peuvent se passer en cas de difficultés...

Il leva la tête vers la grand-voile.

— Serrez les drisses à tribord ! rugit-il. Il y a trop de mou !

Plus les voiles étaient tendues, plus le bateau avançait vite, mais le vent pouvait aussi coucher le bateau, sans compter que cela mettait le mât à rude épreuve.

— Capitaine, si le vent tombe, sans rameurs nous serons impuissants, fit remarquer Gurvan avec nervosité.

À cet instant, Wenbrit rejoignit Fidelma.

— Vous n'allez pas en bas, lady ? demanda le mousse d'un ton

suppliant. J'ai demandé aux autres de ne pas bouger.

Fidelma secoua la tête.

— Je préfère m'angoisser ici, à l'air libre.

— Espérons qu'on va s'en sortir, murmura le garçon en fixant le bateau tout proche. Prions Dieu pour qu'il nous envoie un vent fort.

— On lâche les écoutes de bâbord ! Davantage de mou aux drisses de bâbord !

Des marins bondirent pour exécuter les ordres de Murchad et la grand-voile carrée passa d'un bord à l'autre.

Murchad avait évalué le changement de direction du vent avec une telle précision qu'aussitôt la voile se gonfla, et le bateau prit de la vitesse, glissant sur les vagues.

Tout excité, Wenbrit pointa du doigt le navire saxon qui s'éloignait. Sa voile pendait lamentablement. Murchad avait vu juste : le capitaine ennemi avait compté sur ses rameurs sans se préoccuper du vent. Pendant quelques instants précieux, les Saxons restèrent encalminés.

Malgré les bruissements de la mer et les sifflements dans le gréement, Fidelma perçut des murmures qui lui parvenaient sur les flots.

— Qu'est-ce que c'est ?

Wenbrit fit la grimace.

— Ils appellent leur dieu de la Guerre à la rescousse. Odin ! Odin ! Ce n'est pas la première fois que j'entends ces incantations.

Fidelma parut perplexe.

— La terre de mon peuple partage une frontière à l'est avec les Saxons de l'Ouest, expliqua-t-il. Ils attaquent souvent notre territoire en demandant de l'aide à leur dieu. Ils croient que mourir l'épée à la main et le nom d'Odin sur les lèvres est le sort le plus enviable dont on puisse rêver. Selon leurs croyances, Odin les emmène alors dans le grand château des héros où ils demeureront pour toujours.

Wenbrit se détourna et cracha dans la mer pour manifester sa réprobation.

— Tous les Saxons ne sont pas comme cela, protesta Fidelma qui songeait à Eadulf. Aujourd'hui, la plupart sont chrétiens.

— Pas ceux-là, lady.

Le navire saxon avait maintenant pris le vent qui gonflait sa voile où était peint l'éclair. Les rames avaient été retirées.

— Ils ont un autre dieu du nom de Thor, poursuivit le mousse. Quand il frappe avec son marteau sur son enclume dans un jaillissement d'étincelles, cela provoque le tonnerre et la foudre. Ils consacrent un jour de l'année à ce dieu, le jour de Thor. C'est celui que nous, chrétiens, appelons *dies Jovi*[18].

Ce nom latin était celui d'un dieu païen de Rome, mais Fidelma se

retint de l'expliquer au mousse. Ce n'était pas le moment de faire étalage de son érudition. Eadulf lui avait longuement parlé des anciennes croyances de son peuple, où Thor tenait une place de choix. Malgré les Bretons chrétiens et les missionnaires irlandais qui avaient multiplié les contacts avec eux, des Saxons adoraient encore les anciennes divinités.

Les royaumes du Nord avaient renoncé à leurs superstitions terrifiantes, fondées sur la guerre et le goût du sang, mais ceux du Sud s'obstinaient dans leurs errements. Fidelma soupira tout en surveillant l'ennemi qui fondait à nouveau sur eux.

— Ils ont corrigé la manoeuvre ! cria Gurvan. Maintenant ils ont le vent en poupe.

Fidelma constata avec effroi que le navire de guerre était plus rapide que *l'Oie bernache,* faite pour les traversées paisibles. Le capitaine poussa un juron sonore.

— À ce rythme, il sera sur nous en un rien de temps. Il est plus petit, mais plus maniable, et nous sommes attirés dans son sillage.

Fidelma se tourna vers Wenbrit.

— Vu l'angle que nous avons pris par rapport au vent, expliqua Wenbrit, nous dérivons et ne parvenons pas à nous maintenir parallèle à lui.

Fidelma reçut un coup au coeur.

— Alors nous sommes perdus ?

Wenbrit lui adressa un sourire rassurant.

— Le capitaine de la galère a déjà commis une erreur et pour vaincre Murchad, il faut être un marin hors pair. Le capitaine porte bien son nom.

Murchad, qui signifiait « bagarreur », arpentait le pont, frappant du poing la paume de sa main.

— Amenez ce bateau dans le vent ! s'écria-t-il soudain.

Gurvan le regarda d'un air surpris, puis il appuya avec son compagnon sur la rame de gouverne.

L'Oie bernache vira de bord et Fidelma trébucha avant de s'accrocher au bastingage. Puis le navire resta un instant en suspens et Murchad hurla un ordre.

Après avoir repris ses esprits, la jeune femme chercha le vaisseau saxon du regard.

Son capitaine, sûr de tenir sa proie qu'il s'apprêtait à aborder par le flanc, avait tardé à comprendre la manoeuvre de Murchad. Le petit navire était passé à toute vitesse, vent en poupe, parcourant un bon mille avant de raccourcir la voile et de se lancer à la poursuite de *l'Oie bernache.*

— Bien joué, dit Fidelma à Wenbrit. Mais maintenant que nous poussons contre le vent, le Saxon ne va-t-il pas nous rattraper ?

Wenbrit sourit et montra le soleil.

— Non, parce qu'il est dans la même situation que nous et ne pourra pas nous rejoindre avant la nuit. Quant à Murchad, il a l'intention de s'échapper à la lueur de l'obscurité. Si les nuages continuent de s'amonceler et si la lune reste cachée, il devrait y parvenir.

— Je ne comprends pas.

— Avec un vent arrière, le Saxon avançait plus vite que nous grâce à sa légèreté. À présent, la situation s'est inversée. Nous poussons tous deux contre le vent et l'avantage est pour nous qui maintenons le cap, tandis que les vagues contraires vont faire dériver le Saxon.

En entendant les explications de Wenbrit, Murchad s'avança vers eux avec un large sourire. Maintenant que l'attaquant luttait derrière lui pour tenter de remonter une distance qui ne cessait de se creuser, il était nettement plus détendu.

— Le garçon a raison, lady. Sans compter que notre coque s'enfonce plus profondément dans les flots. Un vaisseau léger est à la merci d'une mer agitée, tandis qu'une turbulence superficielle ne nous atteint pas.

Murchad avait recouvré sa bonne humeur.

— Le Saxon va s'accrocher un moment, mais, à la nuit tombée, nous mettrons à nouveau le cap vers le sud-sud-ouest et avec un peu de chance ce maudit navire ne sera pas près de nous revoir !

Fidelma ressentit une profonde admiration pour ce redoutable marin qu'était Murchad. Il connaissait si bien son navire ! Il le devinait comme un cavalier son cheval et ne faisait qu'un avec les éléments.

Elle jeta un coup d'oeil au vaisseau à la voile carrée, au loin.

— Sommes-nous sauvés ?

Murchad refusait de trop s'avancer.

— Cela dépend du capitaine. J'espère qu'il continuera de se montrer aussi piètre navigateur. Peut-être devinera-t-il que nous allons changer de cap à la faveur de la nuit et nous imitera-t-il en espérant nous retrouver à l'aube ? Non, je suis à peu près sûr qu'il imaginera que nous rebroussons chemin pour nous diriger vers un port de Cornouaille. C'est d'ailleurs la direction que nous avons prise.

— L'excitation va donc momentanément retomber ?

— Oui, jusqu'à demain matin, répondit Murchad avec une grimace amusée.

CHAPITRE XIII

Ce soir-là après le repas, Fidelma décida de poursuivre ses investigations. Elle alla frapper à la porte des frères Dathal et Adamrae. L'atmosphère était oppressante, comme dans les autres cabines à l'arrière, et après la brise revigorante sur le pont, Fidelma y étouffait.

— Que voulez-vous, ma soeur ? lui demanda frère Adamrae d'un ton rogue.

— Vous interroger, mais ne vous inquiétez pas, ce ne sera pas long.

— Je suppose que cela concerne soeur Muirgel, grommela frère Dathal. J'ai appris par Crella que vous meniez une enquête.

— De quel droit venez-vous nous poser des questions ? renchérit frère Adamrae.

— Je suis déléguée par le capitaine, répondit Fidelma. Comme vous le savez je suis un...

— *Dálaigh*, la coupa frère Adamrae. Mais nous n'avons rien à voir là-dedans, d'ailleurs nous ne venons pas de la même abbaye, alors dépêchons-nous d'en finir.

Frère Dathal jeta un regard d'excuse à la jeune femme.

— Il faut nous comprendre : nous sommes très occupés par notre travail, car nous essayons de traduire des documents.

— Le temps est précieux pour tout le monde, répliqua Fidelma d'une voix grave, et je regrette que celui de Muirgel se soit prématurément épuisé.

Elle prit le parchemin posé sur la table. Il était écrit en ogam, l'ancien alphabet de la langue d'Éireann.

— *Ceathracha is cheithre chéad...*

Frère Dathal parut surpris.

— Vous savez lire les caractères de l'ogam ?

— Ogma des Temps immémoriaux, dieu de la Littérature et de l'Apprentissage, n'a-t-il pas donné cet alphabet au peuple de Muman ? Et une femme de Muman n'est-elle pas la mieux placée pour interpréter ces signes ?

Frère Adamrae fronça les sourcils.

— N'importe qui peut prononcer les lettres, mais que signifie ce texte ? Interprétez-le puisque vous êtes si maligne.

Fidelma pinça les lèvres et se concentra.

Quatre et cent années n'est pas une tromperie imputable au peuple de Dieu, je vous l'assure, sur la surface de la mer de Romhar ils ont navigué et la mer de Meann ils ont traversé, ainsi sont venus les fils de Mile jusqu'à la terre d'Éireann.

Dathal et Adamrae n'en revenaient pas de la facilité avec laquelle elle traduisait le poème.

Puis frère Adamrae poussa un grognement sceptique.

— Très bien, vous connaissez la langue de ces textes, mais la comprenez-vous vraiment ? Tiens, par exemple, où situez-vous la mer de Romhar ? Et la mer de Meann ?

— Oh, cela n'est pas très compliqué ! Romhar, aujourd'hui Rua Mhuir, est la mer Rouge et Meann, la forme ancienne de la mer du Milieu que les Latins appellent Méditerranée.

Frère Dathal s'esclaffa devant la gêne de son compagnon.

— Bravo, ma soeur !

Frère Adamrae se détendit à son tour et sourit à Fidelma.

— Les mystères que recèlent les anciens textes ne sont pas accessibles à tous, concéda-t-il. Et nous nous consacrons à l'élucidation de leurs secrets.

— Tout comme je me consacre à la poursuite de la vérité, conclut Fidelma. Le capitaine m'a demandé de l'aire un rapport sur les événements pour une raison bien simple : si quiconque découvre une faute dans la manière dont il a conduit ce voyage, il pourrait être amené, du fait de sa négligence, à payer des compensations.

— J'entends bien, dit Dathal. En quoi pouvons-nous vous aider ?

— Tout d'abord, quand avez-vous vu soeur Muirgel pour la dernière fois ?

Frère Dathal jeta un coup d'oeil à son compagnon et haussa les épaules.

— Je ne m'en souviens pas.

— Peut-être quand nous sommes montés à bord ? suggéra frère Adamrae.

— Je crois que tu as raison. Elle nous a désigné notre cabine et, après cela, nous n'avons plus été en contact avec elle. On nous a rapporté qu'elle était en proie au mal de mer et ne quittait plus sa couchette.

— Où étiez-vous pendant la tempête, la nuit dernière ? Je veux juste m'assurer que personne ne l'a surprise en train de grimper l'escalier qui mène au pont.

— Nous sommes restés ici, confirma Dathal. On pouvait à peine tenir debout, alors on ne risquait pas d'aller se promener dans le bateau.

Frère Adamrae hocha la tête.

— Nous comparions cet ouragan à celui qu'ont affronté les enfants des Gaëls lors de leur traversée à destination de Gothia. Eber, fils de Tat, et Lamhghlas, fils d'Aghnon, meurent peu de temps après l'apparition des sirènes à la surface des eaux. Elles chantent une musique si triste que les enfants des Gaëls sombrent dans le sommeil. Seul Caicher, le druide, sait comment se protéger du sortilège et il parvient à les sauver en leur versant de la cire dans les oreilles. Quand ils arrivent aux confins de Sliabh Ribhe, Caicher prophétise qu'ils ne trouveront pas le repos tant qu'ils n'atteindront pas la terre du nom d'Éireann. Il ajoute aussi que lui-même ne la verra pas, seuls ses descendants y débarqueront.

Fidelma fixa le jeune homme enthousiaste qui venait de lui débiter cette légende d'une traite.

— Je constate que pour vous, les temps anciens sont une passion. Votre sujet vous habite.

— Nous avons le projet d'écrire un volume sur l'histoire des enfants des Gaëls avant leur arrivée dans les cinq royaumes, répliqua un frère Dathal rayonnant.

— Je vous souhaite bonne chance dans votre entreprise et j'aurai grand plaisir à lire votre ouvrage. Mais pour l'instant, je dois terminer mon enquête. Si je vous ai bien compris, vous n'avez jamais revu soeur Muirgel après votre embarquement ?

Frère Adamrae hocha la tête et Fidelma réprima un soupir de frustration.

Il y en avait un qui mentait parmi les pèlerins : celui-là même qui s'était rendu dans la cabine de Muirgel pour la poignarder avant de la traîner sur le pont et de la jeter par-dessus bord. Mais pourquoi le meurtrier avait-il laissé derrière lui une robe tachée de sang avec des déchirures correspondant à des coups de couteau ? Cela n'avait pas de sens.

— Excusez-moi, frère Dathal, balbutia-t-elle soudain. J'étais distraite. Que me disiez-vous ?

— La vie humaine est sacrée et je réprouve cet acte abominable, mais force est d'admettre qu'il n'y aura pas grand monde pour regretter Muirgel.

— Oui, bien des gens ne l'aimaient pas.

— Certains la haïssaient, frère Tola par exemple. Et puis aussi

soeur Gormán. Bref, elle n'a pas laissé que de bons souvenirs.

— Vous parlez aussi pour vous ? demanda aussitôt Fidelma.

Dathal consulta son compagnon du regard.

— Nous ne la détestions pas. Mais enfin, on ne l'appréciait guère.

— Et pourquoi cela ?

Frère Adamrae haussa les épaules.

— Elle nous méprisait. C'était une jeune femme très intéressée par la chair, il est donc inutile de s'étendre sur les raisons de son dédain à notre égard. Enfin, tout le monde ne peut pas être aimable et charitable. Regardez frère Tola : je n'aurais pas été trop bouleversé s'il nous avait faussé compagnie.

En se rappelant les opinions tranchées de Tola sur l'érudition, Fidelma ne put réprimer un sourire.

— Je vous comprends. Mais y avait-il quelque chose de particulier chez soeur Muirgel qui attisait l'hostilité ?

Frère Dathal se mit à rire.

— Toute sa personne était exaspérante. Elle ne cessait de rappeler qu'elle était la fille d'un chef et que l'autorité sur le groupe lui revenait à cause de son rang.

— Pourquoi avoir choisi de partir en pèlerinage avec elle ?

— Pas avec elle, mais avec soeur Canair, l'organisatrice de cette expédition. Nous pensions qu'elle était en mesure de contenir Muirgel qui tentait déjà d'affirmer son autorité.

— Soeur Canair était différente de Muirgel ?

— Elles ne se ressemblaient en rien. Soeur Muirgel était mesquine, jalouse, ambitieuse et hautaine !

Fidelma ouvrit de grands yeux et frère Adamrae vola au secours de son ami.

— Pardonnez à Dathal ces pensées peu chrétiennes, dit-il avec un doux sourire. Parfois, la vérité peut s'avérer dure et implacable.

— Quelles étaient exactement ses ambitions ?

Les deux hommes se consultèrent du regard et ce fut frère Dathal qui répondit.

— Le pouvoir, je suppose, sur les gens en général et les hommes en particulier.

— J'ai cru comprendre qu'elle persécutait la petite soeur Gormán.

— Ça, je l'ignorais, intervint Adamrae, mais Gormán est une personne assez secrète.

— Et de qui Muirgel était-elle jalouse ? demanda Fidelma à Dathal.

— De soeur Canair. Demandez à ses compagnons de Moville. Nous ne l'avions jamais rencontrée avant de nous mettre en route et, sur le chemin d'Ardmore, nous en avons entendu de belles. Quand vous marchez pendant plusieurs jours en groupe, vous apprenez bien

des choses sur ce que les gens essayent de cacher. La jalousie de Muirgel à l'égard de Canair était effrayante.

— Pourquoi ?

— Soeur Muirgel était habitée par une haine qui aurait très bien pu dégénérer en violence ouverte. On dit que Muirgel était jalouse de Canair à cause de… de frère Cian.

— Qui vous a raconté cela ?

— Frère Bairne.

— Cela ne vous a pas inquiétés que soeur Canair ait manqué à l'appel le matin de l'embarquement et que soeur Muirgel l'ait aussitôt remplacée ?

Frère Adamrae secoua la tête.

— Non, et cela pour deux raisons. Tout d'abord, soeur Canair ne nous a pas accompagnés jusqu'à Ardmore. Avant que nous n'arrivions à l'abbaye, elle nous a quittés pour aller rendre visite à quelqu'un. À partir de là, il était logique de supposer qu'elle n'était jamais parvenue à Ardmore. D'autre part, soeur Muirgel est restée avec nous au monastère et a cheminé en notre compagnie jusqu'au port où nous n'avons pas trouvé Canair. Puis on nous a annoncé que nous devions embarquer immédiatement ou rester à terre. Or Dathal et moi étions très impatients de nous rendre en Ibérie pour y retracer l'histoire de notre peuple. Nous n'avons pas hésité.

Fidelma réfléchissait.

— Encore une question…

Frère Dathal sourit.

— Et une question en entraînant une autre…

— Vous êtes certains que Muirgel était jalouse de soeur Canair et de Cian ? On m'a appris qu'elle désirait mettre un terme à sa relation avec Cian.

— Bairne est de parti pris : il était très amoureux de Muirgel… qui ne portait pas Canair en son coeur, ça, je vous le garantis. Peut-être qu'elle ne supportait pas l'ascendant que Canair exerçait sur notre groupe ?

Frère Adamrae se leva.

— Je crois que nous avons fait tout notre possible pour vous aider, ma soeur. Et cela m'étonnerait que vous tiriez grand profit de nos bavardages. Vous avez dû parler de tout cela à frère Bairne, ou alors vous vous apprêtez à le faire.

Il ouvrit la porte et Fidelma s'en alla, pensive. Elle n'avait guère avancé.

Quand elle entra dans sa cabine après avoir frappé, Cian releva la tête d'un air surpris.

— Que puis-je faire pour toi ? demanda-t-il. Serais-tu venue te lamenter une fois de plus sur le passé ?

— Je cherchais frère Bairne, qui partage ta cabine, répliqua Fidelma d'un ton froid.

— Comme tu le vois, il n'est pas là.

— Quand puis-je le trouver ?

— Suis-je le gardien de mon frère[19] ?

Fidelma le contempla d'un air dégoûté.

— Vu les circonstances, je n'apprécie guère la plaisanterie.

Et elle le quitta avant qu'il ait eu le temps de répondre.

Elle trouva frère Bairne assis devant un gobelet de bière à la table du poste d'équipage. Il semblait triste et avait les yeux rouges.

Fidelma s'assit auprès de lui et il releva la tête.

— Je sais, dit-il aussitôt, vous voulez me poser quelques questions. Oui, j'étais amoureux de Muirgel et non, je ne l'ai pas vue après que la tempête se fut levée.

Elle demeura impassible.

— Vous m'avez bien déclaré que vous veniez de Moville ?

— Oui, où je me préparais à aller prêcher la bonne parole chez les Barbares.

— Vous connaissiez bien Muirgel ?

— Je viens de vous dire que j'étais amoureux d'elle.

— Excusez-moi, mais cela n'implique pas nécessairement que vous étiez proches.

— Je l'ai connue pendant plusieurs mois.

— Ainsi que soeur Crella ?

— À l'évidence. Elles étaient plus ou moins inséparables. Muirgel et Crella partageaient tout.

— Jusqu'à leurs prétendants ?

Frère Bairne rougit et resta muet.

— Muirgel répondait-elle à vos avances ?

— Je suppose que vous avez consulté soeur Crella sur ce point ?

— Admettons que votre réponse soit négative. L'amour non réciproque est un lourd fardeau, Bairne. Haïssiez-vous Muirgel parce qu'elle vous repoussait ?

— Bien sûr que non ! Je l'aimais.

— Ce matin, pourquoi avez-vous choisi de citer un passage du Livre d'Osée ?

— J'étais bouleversé. Je n'ai pas réfléchi, j'avais envie de manifester ma colère…

— Vous désiriez blesser Muirgel ?

— Non, je… je ne le pense pas. Si Muirgel s'était tournée vers moi, je l'aurais aimée et protégée. Mais elle m'a rejeté, recherchant la compagnie de gens qui lui ont fait du mal. Même ce bâtard manchot avec qui je suis obligé de partager ma cabine a pu parvenir à ses fins avec elle…

— Frère Cian ?

— Si j'avais reçu un entraînement de guerrier, je lui aurais donné une bonne leçon, à celui-là !

— Vous avez confié à Dathal et Adamrae qu'il avait une liaison avec Muirgel. Et aussi que Muirgel s'était éprise de lui et jalousait Canair, qui l'avait supplantée auprès de Cian.

— Il l'avait laissée tomber pour soeur Canair, ça, c'est sûr. De toute façon, avec lui ça ne dure jamais longtemps. Sans doute que Canair avait davantage à lui offrir à ce moment-là.

— Et Muirgel était jalouse ?

— Comme tout un chacun quand il est trahi.

Fidelma se surprit à rougir. Par bonheur, le jeune homme fixait son gobelet.

— Quand avez-vous vu Muirgel pour la dernière fois ?

— Hier soir, je lui ai parlé à travers la porte de sa cabine juste avant minuit.

— Ah bon ?

— Elle ne m'a pas ouvert. Je lui ai demandé si elle se sentait mieux et si elle désirait quelque chose. Elle m'a crié qu'elle voulait rester seule et je suis allé me coucher.

— Vous vous êtes relevé pendant la nuit ?

Il secoua la tête.

— Quand vous êtes-vous réveillé ?

— À l'aube. Il fallait que j'aille aux *defectora.*

Par politesse, il avait utilisé le mot latin.

— Ah, oui. On m'a dit que vous n'aviez pas utilisé les *defectora* de l'arrière du navire, mais ceux de l'avant, or ils sont situés loin de votre cabine. Pourquoi cela ?

Frère Bairne la regarda d'un air surpris.

— Je suppose que j'avais oublié qu'il en existait d'autres plus proches.

— Et quand vous êtes revenu, avez-vous croisé quelqu'un ?

— Oui, ce bâtard de Cian devant la porte de Muirgel. Il vérifiait si personne n'avait souffert de la tempête. J'ai attendu, me demandant s'il essayait de renouer avec Muirgel, mais il a réapparu quelques secondes plus tard en disant qu'il ne l'avait pas trouvée.

— Et ensuite, vous avez appris qu'elle n'était nulle part sur le navire.

Frère Bairne se pencha vers Fidelma.

— Si vous voulez la vérité, ma soeur, je ne crois pas une seconde que Muirgel soit tombée par-dessus bord.

Et il se renferma dans un silence hostile.

— Mais qui est le coupable, d'après vous ? insista Fidelma.

— Soeur Crella.

— Vous me l'avez déjà dit, répliqua Fidelma d'un ton détaché, mais vous ne m'avez fourni aucun motif.

— La jalousie !

Fidelma étudia attentivement le visage du jeune homme.

— De qui était-elle jalouse ?

— De Muirgel ! Tout cela tourne autour de ce bâtard qui veut toujours avoir raison.

— De qui parlez-vous ?

— Du manchot. C'est lui qui est à l'origine de ce drame, vous pouvez me croire !

Fidelma se leva tôt. Quand elle s'arracha à la tiédeur de sa couchette, il faisait encore nuit. Mouse Lord, roulé en boule à ses pieds, poussa un feulement de contrariété et s'étira avec volupté.

Elle fit une petite toilette en regrettant de ne pas pouvoir prendre un bain, car elle se sentait moite et mal réveillée. Puis elle s'habilla, jeta sa lourde cape sur ses épaules et sortit sur le pont.

Une faible ligne lumineuse, à l'horizon, signalait l'approche de l'aube et un silence insolite enveloppait le bateau. Ici et là, Fidelma entrevoyait les silhouettes sombres des hommes d'équipage, fidèles au poste. Comme elle, ils attendaient le lever du soleil.

Fidelma s'avança à pas prudents vers la proue. Murchad et Gurvan se tenaient non loin des deux hommes de quart qui tenaient la rame de gouverne. Le vent murmurait dans le gréement et bruissait dans les voiles.

La veille au soir, la nuit était tombée sur le bateau saxon qui s'évertuait en vain à les rattraper. Puis Murchad avait ordonné d'éteindre toutes les lumières pouvant donner leur position, et *l'Oie bernache* avait poursuivi vers le nord pendant une bonne heure avant de changer de cap. Vent arrière, ils filaient maintenant vers le sud-ouest, s'écartant toujours davantage de la dernière position connue du Saxon.

L'heure était venue de vérifier si la ruse avait réussi.

Dans le petit matin glacial, les vents avaient faibli et la bande lumineuse au loin grandissait.

Personne ne se salua. Les personnes présentes étaient tournées vers l'est, raides comme des piquets.

— Rouge, dit Gurvan, brisant le silence.

Chacun savait que cela annonçait du mauvais temps. Puis l'attente reprit. Peu à peu une lumière grise s'étendit sur les flots, gagna en intensité et brusquement Murchad hurla :

— Vigie en haut du mât ! Hoel !

Il y eut une pause, puis une voix faible leur parvint.

— Horizon dégagé… aucune voile en vue…

Des murmures de soulagement s'élevèrent et tout le monde se

détendit.

— Rien, pas même un espar ! se réjouit Murchad.

— Je crois que votre stratagème a été couronné de succès, capitaine, dit Gurvan.

Murchad frappa dans ses mains et un sourire rayonnant éclaira son visage.

— J'échangerais des rames contre une voile n'importe quel jour de la semaine ! lança-t-il. Ah, la voilà, ajouta-t-il en inclinant la tête.

Fidelma haussa les sourcils.

— La brise de l'aube, lady. Le vent tourne. Nous arriverons à Ushant dans la journée, peut-être même vers midi et si le vent se renforce...

Il se tourna vers les lueurs rouges du levant.

— ... on s'y abritera en attendant une éclaircie. Je n'ai pas envie d'affronter la mer de Biscaye par gros temps si je peux l'éviter.

Murchad avait retrouvé sa bonne humeur.

— Garde le cap, Gurvan. Je vais prendre mon déjeuner. Soeur Fidelma, me ferez-vous l'honneur de vous joindre à moi ?

Fidelma accepta volontiers cette invitation inhabituelle et Murchad ordonna à Wenbrit de les servir dans sa cabine.

Après les tensions des dernières vingt-quatre heures, la jeune femme se réjouissait de rompre le jeûne de la nuit avec Murchad plutôt qu'avec ses compagnons pèlerins. Ce fut le capitaine qui aborda le premier le su jet brûlant qui les préoccupait tous deux.

— Quelles informations avez-vous rassemblées sur la mort de soeur Muirgel ?

Fidelma s'assit sur une des deux chaises placées de part et d'autre d'une petite table en bois, et le capitaine sortit une bouteille et deux gobelets d'argile d'un placard.

— De la *corma,* annonça-t-il tout en versant le liquide. Ça nous aidera à lutter contre le froid.

L'idée d'ingurgiter dès l'aube une boisson aussi forte répugnait fort à Fidelma, mais elle était glacée. Elle prit le gobelet, but une gorgée qui se répandit comme du feu dans sa gorge tandis que les larmes lui montaient aux yeux.

— J'ai parlé à tous les pèlerins, commença-t-elle, niais sans révéler que nous soupçonnions qu'elle n'était pas passée par-dessus bord par accident. Or il se trouve que deux personnes sont convaincues qu'elle a été assassinée.

— Quelles sont vos conclusions ?

— Je crains de ne pas avoir de réponse vraiment simple à cette question.

Wenbrit entra, portant un plateau avec des viandes froides, du fromage et des fruits, accompagnés de pain recuit.

Wenbrit sourit à Fidelma.

— Frère Cian m'a demandé où vous étiez passée. Je lui ai répondu que vous déjeuniez avec le capitaine et i I a paru très mécontent.

Fidelma leva les yeux au ciel sans répondre.

— Dis-moi, mon garçon, as-tu annoncé aux passagers que nous étions parvenus à échapper aux pirates ? demanda le capitaine.

— Oui, mais à part quelques-uns, cette nouvelle n'a pas paru les intéresser outre mesure. Pourtant, si les

Saxons nous avaient rattrapés, ils auraient compris leur douleur.

Il hésitait avant de sortir.

— Tu as quelque chose à ajouter ? demanda aussitôt Murchad.

— Oh, rien de très important ! Après tout, les pèlerins ont payé pour leur traversée, mais...

— Je t'écoute et dépêche-toi un peu, je n'ai pas beaucoup de temps.

— Figurez-vous qu'hier matin et ce matin, j'ai noté qu'on avait subtilisé de la nourriture : de la viande, des fruits et du pain. En petites quantités, remarquez...

— Comment cela ?

— Et il manquait un couteau à viande. J'ai d'abord cru que je m'étais trompé, mais maintenant j'en ai acquis la certitude. Pourtant, je n'ai pas lésiné sur les rations et, s'ils désirent un supplément, ils n'ont qu'à demander. Quant aux couteaux, ce sont des objets de prix et...

Fidelma se pencha vers lui d'un geste vif.

— Tu es sûr que c'est un des passagers qui se sert en cachette ? Les repas que tu as servis étaient effectivement très copieux. Un membre de l'équipage pourrait-il être tenu pour responsable ?

Wenbrit secoua la tête.

— Les vivres destinés à l'équipage et aux passagers sont remisés dans des endroits différents. Aucun marin n'irait piocher dans les provisions réservées aux passagers.

Murchad s'éclaircit la voix :

— Je vais annoncer aux pèlerins que s'ils désirent un supplément, ils n'ont qu'à le demander. Pour la forme, je le rappellerai aussi à mes hommes.

Le garçon hocha la tête et sortit de la cabine.

Fidelma observa Murchad d'un air pensif.

— Vous appréciez beaucoup ce garçon, n'est-ce pas ?

Murchad parut un peu gêné.

— Wenbrit est un orphelin que j'ai sauvé d'un naufrage. Mon union avec ma femme n'ayant jamais été bénie par des enfants, je l'ai en quelque sorte adopté. C'est un petit gars intelligent.

— Grâce à lui, il m'est venu une idée. M'autorisez-vous à fouiller une nouvelle fois le bateau avec Gurvan ?

Murchad fronça les sourcils.

— Pour quoi faire ?

— Je vous l'expliquerai quand j'aurai accordé davantage de réflexion à mon hypothèse.

Murchad voulut verser un second gobelet de *curma* à Fidelma qui refusa.

— Non merci, Murchad, une deuxième rasade de ce puissant breuvage ne me vaudrait rien.

Le capitaine se resservit et se renversa sur son siège.

— Ce frère Cian semble vous porter un grand intérêt, lady, dit-il avec un regard en coin.

Pour sa plus grande confusion, Fidelma s'empourpra.

— Comme je vous l'ai déjà expliqué, je l'ai connu il y a dix ans, pendant mes années d'études.

— J'ai passé peu de temps en sa compagnie, mais j'ai cru constater chez lui une certaine amertume. Son bras paralysé, je suppose ?

— Vous supposez bien.

— Nous parlions de soeur Muirgel, enchaîna Murchad devant l'embarras évident de la jeune femme. Éclaircir les raisons de sa disparition n'est certes pas facile, mais avez-vous trouvé des pistes ?

Fidelma poussa un bref soupir.

— Il s'agit sans aucun doute d'un assassinat, mais je n'ai aucune idée de l'identité du coupable.

— Qu'avez-vous appris ?

— Soeur Muirgel était détestée par certains et suscitait chez d'autres une jalousie sans bornes pouvant mener aux dernières extrémités. Je n'ai qu'une certitude : la personne qui l'a poignardée à travers son vêtement est à bord, néanmoins j'ignore si je parviendrai à la démasquer avant notre arrivée en Ibérie.

— Cependant, vous y travaillez ?

— Certes.

— Il nous reste plusieurs jours de navigation avant d'atteindre notre destination, ajouta Murchad d'un air sombre. Et en l'état actuel des choses, nous sommes tous en danger.

Fidelma secoua la tête.

— Je ne le pense pas. Le meurtrier s'est attaqué à soeur Muirgel parce qu'elle était l'objet d'une haine bien particulière.

L'appréhension se lisait sur le visage de Murchad.

— N'en êtes-vous pas venue à soupçonner telle personne plutôt qu'une autre ? plaida-t-il d'une voix angoissée.

— Tant que je n'ai pas de certitudes, je ne me perds jamais en

spéculations inutiles. Mais je vous promets que si je découvre quelque chose de tangible, vous en serez le premier informé.

Fidelma se leva, déjà rassasiée, car pour le déjeuner elle se contentait habituellement de quelques fruits.

— Et maintenant, quelles sont vos intentions ? s'enquit Murchad.

— Je vais examiner de près la cabine de Muirgel.

Il la laissa partir à regret.

— Tenez-moi informé et surtout soyez prudente. L'assassin n'hésitera pas à frapper à nouveau s'il a le sentiment d'être cerné. Quand vous m'affirmez que vous ne craignez rien, je ne vous crois qu'à moitié...

Elle lui adressa un bref sourire depuis la porte.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, Murchad, la passion qui a inspiré ce crime concernait soeur Muirgel et personne d'autre.

Dehors, il faisait froid. Les lueurs rouges à l'horizon avaient cédé la place à un bleu cristallin, mais le mauvais temps ne tarderait pas. Depuis son enfance, Fidelma avait été initiée au déchiffrage des signes du ciel. Le soleil pâle et lumineux, qui semblait annoncer une belle matinée, disparaîtrait bientôt derrière les nuages. Elle se demanda ce qui était arrivé à la foi inébranlable du capitaine dans « le petit été de la Saint-Luc ».

Elle se rendit sous le pont, dans la partie réservée aux cabines de poupe, et s'arrêta devant le poste d'équipage d'où s'élevaient les voix des pèlerins qui prenaient leur déjeuner. Le moment était bien choisi pour aller fouiller dans les affaires de Muirgel. Pour l'instant, elle préférait garder ses investigations secrètes : il serait toujours temps d'en parler au groupe, de préférence quand elle aurait découvert le nom du coupable.

Plusieurs personnes avaient pu tuer Muirgel. Cependant, d'après son expérience, les solutions les plus évidentes correspondaient rarement à la réalité. Mais alors, comment réagir devant plusieurs suspects possibles ? Fidelma avait du mal à l'admettre, mais frère Eadulf lui manquait cruellement. Leurs discussions et ses commentaires lui permettaient d'aller au fond des choses et de remettre les événements en perspective.

Elle ouvrit la porte de la cabine obscure qui dégageait une odeur désagréable, et s'arrêta sur le seuil pour allumer une lampe à la lanterne se balançant dans le couloir. Puis elle jeta un coup d'oeil dans le passage pour s'assurer que personne ne l'avait vue et s'enferma à l'intérieur de l'habitacle.

Des couvertures étaient posées en tas sur la couchette qu'avait occupée soeur Muirgel. Fidelma leva sa lanterne. Rien n'accrocha son regard. Il n'y avait là ni papiers, ni livres, ni possessions personnelles qui auraient pu lui révéler des indices intéressants. Elle tourna alors

lentement sur elle-même, en quête d’une patère ou d’un meuble de rangement. Toujours rien. Les bagages de soeur Muirgel devaient être recouverts par ces couvertures entassées sur le lit. Lors de sa dernière visite ici, où elle avait examiné avec Wenbrit le vêtement de soeur Muirgel confié par la suite à Murchad, elle ne se rappelait pas un tel désordre.

Elle posa la lanterne près du lit, se pencha… et c’est alors qu’elle fut saisie d’une sombre prémonition. Les couvertures ne semblaient-elles pas recouvrir la forme d’un corps ? Elle tendit une main hésitante, se saisit d’un pli du tissu et tira d’un coup.

Une femme en chemise était étendue sur le dos, les yeux ouverts. D’une blessure portée à la gorge par un couteau s’écoulait du sang au rythme des battements du coeur. La jugulaire avait été tranchée. Les yeux sombres et vitreux se tournèrent vers Fidelma, suppliants. Les lèvres se tordirent, il en sortit un gargouillement, et de la bave rougie jaillit par la bouche.

Fidelma se pencha vers la femme agonisante. Elle émit une respiration sifflante sans parvenir à articuler un son et avança une main fermée qui retomba lourdement. Puis sa tête versa sur le côté.

Un flot sanglant s’écoula des lèvres entrouvertes tandis qu’un objet glissait de la main de la morte et tombait avec un bruit sourd sur le sol. Fidelma le ramassa. C’était un petit crucifix en argent attaché à une chaîne brisée.

Fidelma se releva avec des gestes lents, tenant haut la lampe pour mieux examiner le visage de la femme. Et là elle tituba, un vertige la saisit tandis qu’elle se remémorait les événements des dernières vingt-quatre heures.

Le cadavre à la gorge tranchée qui reposait sur la couchette était celui de soeur Muirgel.

CHAPITRE XIV

— Cela passe l'entendement ! s'écria Murchad pour la énième fois tout en se grattant la tête.

Fidelma était allée le chercher en se gardant bien d'éveiller l'attention de quiconque. Maintenant, le capitaine, abasourdi, fixait le visage de la morte.

— Vous êtes sûre qu'il s'agit de soeur Muirgel ? Je ne l'ai vue que très brièvement au moment de l'embarquement.

Fidelma hocha la tête.

— Je ne l'ai qu'entr'aperçue moi aussi quand je lui ai parlé dans cette cabine, mais c'est bien elle. Ce n'est certainement pas une des trois autres religieuses.

— Il semblerait donc que soeur Muirgel a été tuée deux fois ! fit observer Murchad avec une froide ironie. La première quand on a retrouvé sa robe ensanglantée, et la seconde quand on lui a tranché la gorge. Qu'est-ce que cela signifie ?

— Que soeur Muirgel a voulu nous faire croire à sa disparition alors qu'elle se cachait à bord... sans doute avec la complicité d'un tiers. Vous vous rappelez ce qu'a dit Wenbrit sur les vivres qui manquaient ? J'ai aussitôt songé à une histoire de ce genre, et voilà pourquoi je désirais entreprendre une nouvelle fouille. Muirgel jouait la comédie. Je ne vois pas trace du couteau...

— Mais pourquoi Muirgel désirait-elle que l'on croie à son assassinat ou à sa noyade ?

Fidelma baissa les yeux sur le crucifix qu'elle venait de ramasser. Muirgel le tenait dans son poing fermé et l'avait laissé échapper en expirant.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le capitaine.

— Son crucifix. Il a dû lui être d'un certain réconfort au cours de ses derniers instants. Elle le serrait contre elle quand elle a rendu

l'âme.

— Une femme très pieuse, fit observer Murchad tout en désignant le crucifix autour du cou de la religieuse.

Fidelma ouvrit de grands yeux. Il était d'un style bien différent de celui qui reposait dans le creux de sa main, plus petit, mais finement ouvragé, et elle comprit aussitôt qu'il n'appartenait pas à Muirgel. Elle le retourna et vit qu'il portait une inscription.

— Approchez la lanterne, dit-elle à Murchad.

Un nom que l'usure du métal rendait à peine lisible apparut. *Canair.*

Fidelma pinça les lèvres.

— Avez-vous déjà rencontré soeur Canair ?

— Je ne l'ai jamais vue. Tout comme pour vous, le prix de son voyage a été négocié par l'abbaye de Saint-Declan avant l'arrivée des pèlerins. Je ne connaissais que le nom des pèlerins et leur nombre. Douze traversées avaient été payées, mais seules dix personnes se sont présentées. Vous étiez comptée à part. On m'a rapporté que soeur Canair, qui dirigeait le groupe, n'était pas arrivée à Ardmore et comme nous devions appareiller avec la marée...

Il eut un geste d'impuissance.

— Et maintenant, que fait-on ?

Fidelma était soucieuse.

— Pour moi, cela ne change rien et je vais poursuivre mon enquête. À présent, nous avons un corps pour prouver le crime et certains éléments commencent à se mettre en place. Par exemple, je m'explique mieux l'attitude de frère Guss. Alors qu'il affirmait être très amoureux de Muirgel, il ne semblait pas autrement bouleversé à l'idée qu'elle ait été emportée par les flots. Donc il savait qu'elle était vivante. Il n'en demeure pas moins que je ne suis pas beaucoup plus avancée quant à la résolution de ce mystère. Mes soupçons s'orientent différemment, mais les questions sans réponses semblent se multiplier.

Fidelma se tourna vers le capitaine.

— Je suppose que tout le monde est encore à table ? Allez chercher les frères Guss et Tola, et précisez-leur qu'ils devront attendre mon autorisation avant d'entrer dans la cabine. Ah, et envoyez-moi un de vos matelots.

Murchad tourna les talons sans faire de commentaire. Presque aussitôt, un marin au visage rougeaud passa la tête par l'entrebâillement de la porte.

— Je m'appelle Drogon, lady, et c'est le capitaine qui m'envoie.

— Vous allez contrôler l'accès à cette cabine, Drogon, et vous veillerez à ce que personne n'entre ici à moins d'y avoir été convié par moi.

Drogon leva le poing à son front et se retira. Un instant plus tard,

Fidelma entendit la voix querelleuse de frère Tola qui s'indignait d'avoir été convoqué de façon aussi cavalière et exigeait des explications. Fidelma alla ouvrir.

— Entrez, frère Tola, lança-t-elle d'un ton sec.

Puis elle ajouta à l'adresse de frère Guss qui se tenait derrière lui :

— Attendez ici que nous en ayons terminé.

— Que se passe-t-il ? tonna frère Tola en regardant autour de lui d'un air ennuyé.

Fidelma alla à la couchette et leva sa lanterne.

Frère Tola poussa une exclamation de surprise et s'avança d'un pas.

— De qui s'agit-il ? demanda Fidelma sans le quitter des yeux.

Le visage du religieux trahissait une stupéfaction non feinte.

— Soeur Muirgel ! murmura-t-il. Qu'est-ce que cela signifie ? Je croyais qu'elle s'était noyée.

— Retournez auprès de vos compagnons, Tola, lui intima Fidelma d'une voix douce. Et jusqu'à ce que j'intervienne, ne soufflez mot à quiconque de ce que vous avez vu. Et maintenant, faites entrer frère Guss.

Le religieux, visiblement choqué, sortit de la cabine en laissant derrière lui une Fidelma déçue. Elle avait espéré qu'il trahirait par quelque signe qu'il n'était pas surpris de voir le cadavre sanglant de Muirgel. Or il ne semblait pas déguiser sa réaction et son ébahissement était sincère. Quelqu'un toussa et le jeune moine apparut.

Fidelma leva sa lampe et attendit.

Le jeune homme devint blanc comme un linge, recula, et Fidelma redouta qu'il ne s'évanouisse. Puis il cacha son visage dans ses mains en gémissant.

— Muirgel ! Oh, mon Dieu, Muirgel !

Fidelma le fit asseoir.

— Expliquez-vous, frère Guss. Quand je vous ai interrogé hier, vous saviez que Muirgel était encore en vie, sinon vous ne seriez pas aussi accablé par la douleur. Où se cachait-elle et pourquoi ?

— J'aimais Muirgel, répondit le jeune homme en pleurant à chaudes larmes, et oui, je savais qu'elle n'était pas morte.

— Pourquoi avait-elle imaginé cette mise en scène ?

— Elle craignait qu'on ne l'assassine, hoqueta Guss,

— C'est pour cette raison qu'elle se terrait à bord ?

Le jeune homme hocha la tête, incapable de maîtriser ses sanglots.

— Mais pourquoi s'est-elle embarquée sur *l'Oie bernache* si elle était la proie de telles appréhensions ?

— Elle n'avait pas compris qu'elle serait la prochaine victime.

Une fois à bord, il était trop tard. Je l'ai donc aidée à se protéger.

— La prochaine victime ? s'exclama Fidelma.

— Soeur Canair a été tuée la veille de notre départ.

Fidelma s'assit à son tour.

— Seriez-vous en train de me dire que vous et Muirgel saviez en montant sur ce bateau que soeur Canair était morte ?

— C'est une longue histoire, murmura Guss qui avait repris le contrôle de lui-même.

— Contez-la-moi.

— Nous voulions nous cacher du meurtrier et nous échapper à la prochaine escale : nous espérions que le bateau accosterait à l'île d'Ushant pendant la nuit.

— Voilà un plan curieux. Pourquoi ne pas vous adresser directement au capitaine ?

— Une idée de Muirgel. Elle était convaincue que personne ne voudrait la croire. Maintenant, ils seront bien obligés.

Le jeune homme frissonna, en proie à une profonde détresse.

— Donc le meurtrier est à bord. Connaissez-vous son identité ?

— Non, contrairement à Muirgel qui a préféré garder le secret pour me protéger. Cependant, je crois deviner de qui il s'agit.

Guss, qui souffrait d'un violent choc émotionnel, parlait en articulant lentement, comme dans un rêve, et ses yeux ne parvenaient pas à se fixer.

En d'autres circonstances, Fidelma aurait pris soin de lui et lui aurait donné une boisson forte pour le réconforter, mais le temps pressait. Il lui fallait très vite réunir le plus d'informations possible. Fouillant dans les replis de ses vêtements, elle en sortit la petite croix en argent que soeur Muirgel serrait dans sa main.

— Vous reconnaissez ceci ?

Guss éclata d'un rire hystérique.

— Cette croix appartenait à soeur Canair.

— Comment avez-vous appris la mort de soeur Canair ? La parole de Muirgel est-elle l'unique preuve dont vous disposiez ?

— Nous avons tous les deux vu son corps. Nous étions ensemble.

— Vous êtes certain qu'il s'agissait de Canair ?

— Je ne suis pas près d'oublier cette vision.

— Quand cela s'est-il passé ?

— La nuit avant l'embarquement.

— À l'abbaye d'Ardmore ?

— Non, pas à l'abbaye. Cette nuit-là, Muirgel et moi étions ailleurs.

Les rebondissements de cette histoire étaient tellement ahurissants que Fidelma était prête à tout entendre.

— Je croyais que votre groupe demeurait au monastère ?

— Nous y sommes arrivés tard dans l'après-midi, après l'annonce de soeur Canair qu'elle devait rendre visite à quelqu'un non loin de là. Elle a promis de nous rejoindre à l'abbaye, ou au port à l'aube si elle rentrait trop tard. L'abbé avait déjà retenu notre traversée sur *l'Oie bernache* et donc nous n'avions plus à nous soucier de rien.

— Et soeur Canair ne s'est pas présentée.

— Non, pour la bonne raison qu'elle était déjà morte.

— Quand l'avez-vous appris ?

— Au monastère, la plupart de nos compagnons, fatigués par le voyage, s'étaient retirés dans leurs cellules. Muirgel m'a alors chuchoté qu'elle voulait aller se promener. Elle m'a donné rendez-vous devant les portes de l'abbaye en me recommandant de ne pas me faire remarquer. Elle désirait demeurer seule avec moi, or Crella la suivait comme son ombre et cela lui portait sur les nerfs. Nous étions amoureux.

Il tomba dans un profond silence.

— Poursuivez, lui ordonna Fidelma.

— Quand nous nous sommes retrouvés, elle était d'excellente humeur et m'a annoncé qu'elle avait repéré une taverne au pied de la colline où nous pourrions passer la nuit sans que personne ne vienne nous embêter.

— Vous étiez d'accord ?

— Bien sûr.

— Et vous avez passé la nuit dans cette auberge ?

— Une partie.

— À quel moment soeur Canair intervient-elle dans votre récit ?

Frère Guss poussa un profond soupir.

— À peine étions-nous couchés, à l'auberge, qu'on entend des bruits dans la chambre voisine, puis un cri étouffé et des pas précipités dans le couloir. Nous n'y prêtons pas une grande attention quand, subitement, des gémissements s'élèvent de la pièce à côté.

— Qu'avez-vous fait ?

— Par curiosité, Muirgel va à la porte de notre chambre, écoute et jette un coup d'oeil dans le corridor. La porte de la chambre voisine est entrouverte et une bougie brûle à l'intérieur de la pièce. Persuadée que son occupant souffre de quelque mal, elle veut aller lui proposer son aide.

Le jeune homme s'interrompit et Fidelma lui versa un gobelet d'eau qu'il but avidement. Puis il reprit son récit :

— Muirgel revient vers moi en courant. Bouleversée, elle me murmure : « C'est soeur Canair ! » Je vais voir et je trouve Canair étendue sur le lit, la gorge tranchée et poignardée à plusieurs reprises dans la région du coeur.

Fidelma plissa les paupières.

— Elle venait d'être la victime d'un assaut d'une rare violence, commenta-t-elle.

Frère Guss ne répliqua rien.

— Mais elle était encore en vie. N'avez-vous pas dit qu'elle poussait des gémissements ?

— Les râles de l'agonie, articula le jeune homme d'une voix blanche, car quand je suis arrivé auprès d'elle, elle n'était plus de ce monde. J'ai recouvert son corps avec une couverture, soufflé la chandelle et rejoint Muirgel.

— Était-elle morte quand Muirgel l'a trouvée baignant dans son sang ? A-t-elle prononcé quelque parole avant d'expirer ?

Frère Guss secoua la tête.

— Muirgel a pris peur et s'est enfuie. De toute façon, nous ne pouvions plus rien pour elle.

— Avez-vous vu l'arme qui a infligé les blessures ?

— Non, j'étais trop choqué pour suivre une quelconque logique. Avec Muirgel, nous avons longuement discuté de la meilleure stratégie à adopter. À la fin, elle a proposé que nous retournions à l'abbaye en faisant comme si nous ne l'avions jamais quittée.

— Mais l'aubergiste aurait pu témoigner que vous aviez dormi dans son établissement ?

— Nous n'avons pas pensé à cela.

— Pourquoi n'avez-vous pas donné l'alarme ? Peut-être aurait-on pu démasquer le meurtrier.

— Parce que nous aurions été obligés de révéler que nous étions dans la pièce à côté. Le meurtrier aurait été informé de notre présence, notre voyage aurait dû être annulé… cela engendrait toutes sortes de complications.

Guss baissa la tête.

— En y repensant, cela semble bête et égoïste, mais, sur le moment, nous ne l'avons pas jugé ainsi. Nous étions là, à côté de ce cadavre ensanglanté… vous allez nous mépriser, sûrement, mais loin d'un tel drame et à la lumière du jour, on a l'esprit plus clair.

— Il sera toujours temps de juger quand nous aurons rassemblé tous les éléments de cette affaire. Poursuivez.

— Avant l'aube, nous étions de retour à l'abbaye.

— N'avez-vous pas craint que l'aubergiste prévienne les autorités ? Votre fuite aurait pu faire porter les soupçons sur vous.

— Nous avions laissé de l'argent bien en évidence sur la table pour payer la chambre, et fermé la porte de Canair en espérant qu'on ne découvrirait pas son corps avant un certain temps. On croyait que tout le monde dormait, mais quand on est partis, on a vu l'aubergiste qui chargeait un chariot à la lumière d'une torche. Il nous tournait le dos. On s'est dépêchés de regagner l'abbaye, où nous avons pris notre

déjeuner au réfectoire comme si de rien n'était. Personne ne nous a posé de questions.

Fidelma se frotta la joue d'un air pensif. Cette histoire était tellement invraisemblable que le jeune homme devait sûrement dire la vérité.

— Et il ne manquait personne de votre groupe à l'abbaye ?

— Non.

— Personne ne vous a suspectés de ne pas avoir passé la nuit au monastère ?

— Peut-être Crella. Elle n'arrêtait pas de nous jeter des regards lourds.

— Quand soeur Canair n'est pas apparue au port, vous n'avez pas parlé de votre histoire ?

— Non, et tout s'est passé normalement. Muirgel prit la tête du groupe et distribua les cabines. Afin que nous puissions nous y retrouver plus tard, elle s'en attribua une pour elle seule où elle m'emmena avant que le bateau ne prenne la mer. Elle était pâle et tremblante, égarée par la peur. Selon elle, l'assassin de Canair était à bord et elle le savait avec certitude.

Il pointa du doigt le crucifix que Fidelma tenait à la main.

— Elle a vu quelqu'un qui portait cette croix. Canair lui avait raconté qu'il s'agissait d'un cadeau de sa mère dont elle ne se séparait jamais. Muirgel m'a juré que Canair la portait quand elle était partie rendre visite à son amie : son assassin l'avait forcément prise sur son cadavre.

— Mais quand Muirgel a reconnu la personne au crucifix, pourquoi n'est-elle pas allée tout raconter au capitaine ?

— Elle était terrorisée. Elle affirmait qu'elle savait la raison du meurtre de Canair et qu'elle serait la prochaine victime.

— Vous n'avez pas insisté pour en savoir plus ?

— Si, naturellement, mais quand je lui ai demandé pourquoi elle en était si sûre, elle a cité un verset de la Bible.

— Lequel ? Vous vous en souvenez ?

— Quelque chose comme :

Mets-moi comme un sceau sur ton coeur, comme un sceau sur ton bras.

Car l'amour est fort comme la Mort, la jalousie inflexible comme le Shéol.

Ses traits sont des traits de feu, une flamme de Yahvé.

Fidelma réfléchit un instant.

— Elle ne vous a pas révélé le sens caché de ce texte ?

Frère Guss rougit.

— Muirgel... avait connu des hommes avant moi, je ne le nie pas. Elle m'a confié qu'elle et Canair avaient été amoureuses du même

homme tout en refusant de s'expliquer davantage.

Fidelma soupira.

— Amoureuses du même homme… la jalousie est inflexible comme le Shéol… sans doute cela désigne-t-il un événement précis, mais lequel ?

— Muirgel affirmait que la personne qui avait assassiné Canair la tuerait avant la fin de la traversée.

— Par jalousie ?

— Oui. Elle m'a alors annoncé qu'elle allait s'enfermer dans sa cabine en prétextant qu'elle avait le mal de mer.

— Puis Wenbrit a décidé que je partagerais sa cabine…

— Elle a réussi à vous évincer, mais même après votre départ, elle se sentait très vulnérable. C'est alors qu'elle a formé le projet de se cacher tout en laissant une robe tachée de sang derrière elle. Elle voulait persuader les gens que son assassinat avait déjà eu lieu.

— Avait-elle prévu qu'on croirait à une noyade ?

— Non, comment deviner qu'une tempête se lèverait ? Muirgel voulait juste qu'on s'imagine qu'elle avait été jetée par-dessus bord. Après, on a regretté d'avoir laissé cette robe, car cela ne faisait que compliquer les choses.

— Sans ce vêtement, on aurait jugé que Muirgel avait été la victime d'un simple accident et on n'aurait pas cherché plus loin, dit Fidelma.

Puis elle ajouta avec un sourire triste :

— Je suppose que c'est vous qui avez procuré le sang pour la robe ?

Guss porta la main à son bras gauche et haussa les épaules.

— Effectivement. Quand vous m'avez interrogé, j'ignorais que vous aviez déjà découvert le vêtement. J'ai été surpris de l'intérêt que vous portiez à ma blessure et j'ai dû trouver une réponse.

— Et je vous ai alors soupçonné d'être impliqué dans ce prétendu assassinat. Où se cachait Muirgel ? Le second a fouillé tout le navire sans aucun résultat.

— Elle se terrait sous ma couchette. Qui aurait eu l'idée d'aller y regarder ? Frère Tola a un sommeil de plomb, même les trompettes de Jéricho ne le réveilleraient pas. Pour des raisons évidentes, elle devait sortir de sa cachette de temps à autre, mais elle s'arrangeait pour le faire pendant la nuit ou juste avant l'aube, et elle n'a jamais rencontré personne.

— Et ce matin ?

— Elle s'est levée tôt et a pensé que le plus sage serait qu'elle retourne dans sa propre cabine. Personne ne songerait à l'y chercher puisqu'elle était officiellement décédée. Je devais l'y rejoindre après le déjeuner.

— À votre avis, qu'est-il arrivé ?

— Elle a été surprise et assassinée par la même personne qui a poignardé soeur Canair.

— Vous avez cependant insinué que vous aviez de fortes présomptions sur l'identité du meurtrier. Vous référiez-vous à la personne dont vous vous êtes plaint au cours de notre conversation d'hier ?

— Crella ? Oui, je suis persuadé que c'est elle qui est venue parler à Muirgel à travers la porte cette nuit-là. Elle n'a jamais cessé de nous espionner. Elle était jalouse de Canair et tout en prétendant adorer Muirgel, elle...

— Vous ne me présentez que des présomptions, or il me faut des faits, le coupa Fidelma. Oui ou non Muirgel vous a-t-elle donné le nom de la personne qui la terrorisait ?

Le jeune homme secoua la tête d'un air accablé.

— Alors à moins que vous ne me fournissiez des éléments de preuve plus substantiels...

— Vous allez laisser Crella échapper à la justice ? s'écria Guss avec colère.

— Ce qui m'intéresse, c'est de découvrir la vérité.

Le jeune homme la défia du regard, puis il se tassa sur lui-même.

— Je l'aimais ! J'aurais fait n'importe quoi pour elle. Et maintenant je crains pour ma propre vie, car

Crella se doutait bien que nous étions amants et que je protégeais Muirgel. Jusqu'où peut aller la jalousie ?

Fidelma ressentait une profonde compassion pour ce garçon.

— Nous resterons sur nos gardes, frère Guss. Puissiez-vous tirer du réconfort des sentiments que vous portiez à Muirgel. Elle partageait votre amour, dites-vous ? Alors vous étiez deux fois béni. Rappelez-vous le chant de Salomon, car c'est un verset de ce Cantique des cantiques que Muirgel vous avait cité. Le suivant commence ainsi :

Les grandes eaux ne pourront éteindre l'amour, ni les fleuves le submerger.

Frère Guss se leva. Sa douleur étant trop grande pour qu'il rejoigne ses compagnons, il retourna dans sa cabine. Quant à Fidelma, elle retrouva Murchad qui l'attendait devant la porte en compagnie de Drogon, son homme d'équipage.

— Continuez de monter la garde, dit-elle à Drogon et ne laissez personne entrer ici sans ma permission ou celle de votre capitaine.

Puis elle se tourna vers Murchad.

— Tout le monde est-il encore en train de manger ?

Il hocha la tête.

— Qu'avez-vous l'intention de leur dire ?

— La vérité. Notre assassin la connaît, alors pourquoi la

dissimuler aux autres ? Et puis cette révélation poussera peut-être le meurtrier à commettre quelque erreur.

Murchad suivit Fidelma jusqu'au poste d'équipage où Wenbrit débarrassait la table. Les pèlerins attendaient, assis en silence. Quand frère Tola les avait rejoints en refusant de commenter son absence, ils avaient compris qu'il s'était passé quelque chose de grave. Lorsque Fidelma entra, seul Cian la salua, mais elle ne lui accorda aucune attention. Tout le monde avait les yeux fixés sur elle.

Le jeune Wenbrit s'arrêta, une pile d'écuelles sales dans les mains.

— Nous avons découvert le corps de soeur Muirgel, annonça Fidelma.

Soeur Crella voulut se lever et retomba sur le banc avec un long gémissement angoissé, tandis que soeur Gormán s'agitait en étouffant un rire nerveux. Frère Tola, qui s'était contenu jusqu'à l'arrivée de Fidelma, fut le premier à s'exprimer.

— Donc elle n'était pas tombée à l'eau et pendant tout ce temps elle se trouvait à bord ?

— C'est exact.

— Mais alors comment expliquez-vous qu'elle se soit noyée ? s'écria soeur Ainder.

Fidelma la fixa avec un sourire froid.

— Elle ne s'est pas noyée. Elle a eu la gorge tranchée au cours de la demi-heure qui vient de s'écouler.

Soeur Crella poussa un cri et Fidelma jeta un coup d'oeil rapide autour de la table. À l'évidence, Crella était la plus choquée, mais tout le monde semblait bouleversé.

— Tu en es certaine ? demanda Cian.

— De quoi parles-tu ?

Cian changea de position sous son regard inquisiteur.

— Eh bien, de soeur Muirgel ! D'abord, on nous annonce qu'elle est morte, puis bien vivante et à nouveau décédée !

Fidelma se tourna vers frère Tola.

— C'est bien soeur Muirgel, confirma Tola d'une voix blanche. J'ai identifié le corps de même que frère Guss...

Il chercha celui-ci du regard et s'aperçut qu'il était absent.

Fidelma devança sa question.

— Frère Guss est allé s'étendre dans sa cabine. Il est très affecté.

Tout le monde était pétrifié, à l'exception de Crella qui sanglotait.

— Chacun d'entre vous peut-il me dire où il se trouvait au cours de la demi-heure qui vient de s'écouler ? demanda Fidelma.

— Comment cela ? s'énerva soeur Gormán dont l'agitation allait croissant. Soupçonneriez-vous l'un d'entre nous d'être le coupable ?

— Cela m'étonnerait qu'un des membres de l'équipage soit concerné ! répondit Fidelma avec un petit sourire. Soeur Muirgel

connaissait son meurtrier. En réalité, elle avait manigancé de disparaître afin de lui échapper. Elle se cachait pendant le jour et sortait de son refuge la nuit ou au petit matin pour manger et se dégourdir les jambes.

« Un détail me revient. Le matin suivant sa disparition, quand cet épais brouillard enveloppait le bateau, je l'ai rencontrée sur le pont et ne l'ai pas reconnue... Quant à toi, Wenbrit, en ce qui concerne la nourriture qui te manquait, tu tiens maintenant ton explication.

Le mousse la fixait d'un air ahuri.

— D'après vous, soeur Muirgel se serait arrangée pour que l'on pense qu'elle était passée par-dessus bord ? dit soeur Ainder qui avait du mal à suivre. Mais pourquoi ?

— Elle voulait tromper l'assassin.

Frère Tola émit un rire sardonique.

— Comment aurait-elle pu se soustraire à notre présence sur ce bateau ? Votre histoire est invraisemblable.

— Permettez-moi de ne pas être d'accord avec vous...

Fidelma résista au désir de lui révéler que Muirgel avait passé la première nuit tout près de sa couchette pendant qu'il dormait.

— ... mais laissons cela. Le plus important, c'est ma conviction que le meurtrier de Muirgel est un membre de votre groupe. Où était chacun d'entre vous au cours de l'heure qui vient de s'écouler ?

Ils se dévisagèrent d'un air suspicieux.

— Il y a une heure environ, nous sommes tous venus déjeuner, déclara frère Tola qui s'était improvisé leur porte-parole.

Avant cela, ils affirmèrent qu'ils se trouvaient dans leur cabine, à l'exception de soeur Ainder qui s'était rendue aux *defectora,* et de Cian qui se dégourdissait les jambes sur le pont.

— Frère Bairne, vous confirmez que vous étiez dans votre cabine ? s'enquit Fidelma.

— M'accuseriez-vous ? tempêta le jeune homme qui avait rougi. Auquel cas, il vous faudra prouver ce que vous avancez.

— Si je vous accusais, je posséderais déjà les éléments de preuve établissant votre culpabilité, répliqua Fidelma. Et maintenant, il va falloir que je m'entretienne avec chacun d'entre vous en particulier.

— De quel droit ? maugréa soeur Ainder. Cette histoire est ridicule. D'abord cette fille passe par-dessus bord, puis elle réapparaît, un accident se change en meurtre et nous ne sommes mêmes pas sûrs que le cadavre en est un !

— Vous avez été avertie de mes prérogatives et de mon autorité dans cette enquête, la coupa Fidelma.

Frère Tola jeta un coup d'oeil à Murchad.

— Je suppose que Fidelma agit avec votre approbation, capitaine ?

— Elle a mon entière confiance et je lui ai délégué tous mes pouvoirs dans cette affaire, déclara Murchad d'une voix forte. Je ne le répéterai pas.

CHAPITRE XV

Ils longeaient la côte ouest de l'Armorique.

— Dans quelques heures, annonça Murchad, nous serons en vue de l'île d'Ushant, qui se situe à l'extrémité occidentale de cette terre.

Fidelma n'avait jamais été en Armorique, mais elle savait qu'au cours des deux derniers siècles, des dizaines de milliers de Bretons avaient été chassés de leurs terres par les Angles et les Saxons. La plupart avaient été accueillis par les Armoricains. D'autres s'étaient réfugiés au nord-ouest de l'Ibérie, dans une région nommée la Galice. C'est là que se trouvait le tombeau de saint Jacques. D'autres encore, en nombre plus restreint, s'étaient installés dans les cinq royaumes d'Éireann. En Armorique, où le peuple partageait la même langue et la même culture qu'eux, les exilés de Bretagne avaient changé la carte politique de leur pays d'accueil, rebaptisé « petite Bretagne ».

— À Ushant, nous allons nous ravitailler en vivres et en eau, poursuivit Murchad. Nous avons déjà accompli un peu moins de la moitié de notre voyage. Cette escale sera votre dernière occasion de prendre un bon bain, un repas chaud et un peu d'exercice sur la terre ferme avant l'Ibérie.

Fidelma enregistra distraitement l'information tout en observant ses compagnons qui prenaient leurs aises sur le pont. Elle se sentait angoissée. L'un d'eux était un assassin et elle ne disposait d'aucun élément pour le dénoncer ! Elle n'avait révélé à personne le secret de Guss, qui lui avait appris le meurtre de soeur Canair. Elle espérait que le meurtrier se trahirait par quelque maladresse. Pour l'instant, les accusations contre soeur Crella ne reposaient sur rien.

Frère Tola avait regagné son coin préféré, assis contre le tonneau d'eau douce près du grand mât. Il lisait son missel. Les frères Dathal et Adamrae devisaient gaiement, bras dessus bras dessous. Fidelma trouva leur attitude assez incongrue tandis qu'ils riaient de concert

d'une bonne plaisanterie. Soeur Ainder s'était assise à tribord, où frère Bairne l'écoutait d'un air pénétré. Quant à soeur Crella, à l'évidence très nerveuse, elle parlait toute seule en arpentant le pont, les bras croisés. Frère Guss n'était pas là et soeur Gormán non plus.

— Eh bien, Fidelma ?

La voix moqueuse de Cian venait d'interrompre le fil de ses pensées.

— Si j'en crois la réputation que tu t'es acquise au cours de ces dernières années, tu devrais avoir résolu l'énigme de l'assassinat de soeur Muirgel depuis longtemps.

Comment avait-elle pu être assez sotte pour tomber amoureuse de cet homme dans sa prime jeunesse ? Elle résista à la réplique cinglante qui lui venait aux lèvres.

— À ce propos, combien de temps a duré ta liaison avec Muirgel ? lui demanda-t-elle d'un ton sec.

Cian cligna des paupières et sourit d'un air hautain.

— Depuis quand t'immisces-tu dans ma vie privée ? Que veux-tu savoir au sujet de Muirgel ?

— Je poursuis mon enquête sur sa mort.

Cian la fixa avec attention pour tenter de percer ce que dissimulait son visage impassible.

— Très bien. Mes réponses ne prendront pas longtemps. Es-tu certaine que ton interrogatoire est étranger à tes intérêts personnels ?

Fidelma se mit à rire.

— Arrête de te flatter, Cian. Cela dit, tu as toujours été assez présomptueux. Soeur Muirgel a été assassinée par quelqu'un qui la connaissait. Il me semble avoir été assez claire sur ce point au déjeuner.

— Es-tu sûre de ne pas essayer de m'impliquer dans cette affaire ? Ta fierté blessée à Tara te pousserait-elle à m'accuser ? C'est ridicule !

— Pourquoi donc ? Les amants n'en viennent-ils pas parfois aux dernières extrémités ? susurra-t-elle d'un air innocent.

— De toute façon, quand nous avons entrepris ce voyage ma liaison avec Muirgel était terminée depuis longtemps.

— Longtemps est un terme très vague.

— Disons une semaine.

— L'as-tu abandonnée là sans même lui laisser une missive, une grossièreté dont tu es coutumier, ou bien as-tu eu le courage de t'expliquer avec elle ?

Cian s'empourpra.

— En réalité, c'est elle qui a rompu et elle me l'a dit en face. Aussi incroyable que cela paraisse, elle était tombée amoureuse de ce jeune idiot de Guss.

Voilà qui confirmait une partie de l'histoire du jeune homme. Les

dénégations de Crella quant à cette liaison n'étaient donc pas justifiées.

— Te connaissant, je suppose que ta vanité a été blessée. Comment as-tu réagi ?

Cian éclata de rire.

— Si tu veux tout savoir, j'étais plutôt soulagé, car je m'apprêtais justement à mettre fin à cette relation.

— Etre supplanté par un jeune garçon comme Guss ne t'a pas dérangé ? J'ai du mal à le croire.

— Si tu tiens à entrer dans les détails, Canair et moi étions amants depuis peu de temps et j'essayais de me débarrasser de Muirgel. Dieu merci, elle m'a facilité la tâche.

Son attitude fanfaronne confirmait la véracité de son récit. Il ne mentait pas.

— Quand es-tu devenu l'amant de Canair ?

— Ça t'intéresse aussi ? Serais-tu devenue égrillarde, par hasard ?

Fidelma, qui avait grande envie de le gifler, se contenta de rétorquer d'une voix sifflante :

— Je te rappelle que je suis un *dálaigh* enquêtant sur un meurtre.

— Un *dálaigh* à des milles de chez elle et à bord d'un bateau de pèlerins, lui rappela Cian en se moquant d'elle ouvertement. Tu n'as aucun droit de venir fouiller dans mes petites affaires, *dálaigh*.

— Excuse-moi de te contredire, mais j'ai tous les droits. Donc tu entretenais des relations amoureuses avec Canair et Muirgel ? Sans doute as-tu folâtré avec à peu près toutes les jeunes femmes de Moville…

— Alors on est jalouse ? ricana Cian. Tu as toujours été possessive, Fidelma de Cashel. N'essaie pas de déguiser ta curiosité malsaine en devoir professionnel. Tu n'as pas changé.

— Ta vanité m'importe peu, Cian. La connaissance est mon seul objectif et je trouverai l'assassin de Muirgel.

Ils avaient peu à peu élevé la voix, mais, heureusement le vent emportait leurs paroles, et seul Murchad, qui se tenait près de la rame de gouverne, fixait la mer d'un air gêné comme s'il avait surpris quelque secret embarrassant.

Fidelma s'aperçut soudain de la présence de la jeune et naïve soeur Gormán, qui était montée en catimini sur le pont et les observait avec une curiosité intense. Elle tortillait le châle dont elle s'était enveloppée pour se protéger du froid. Quand Fidelma croisa son regard, elle s'esclaffa et commença à psalmodier :

Mon bien-aimé est frais et vermeil.

Il se reconnaît entre dix mille.

Sa tête est d'or, et d'un or pur ; ses boucles sont des palmes, noires comme le corbeau.

Ses yeux sont des colombes au bord des cours d'eau, se baignant dans le lait, posées au bord d'une vasque[20]...

Cian poussa une exclamation étouffée et descendit l'escalier des cabines d'un air exaspéré, bousculant au passage Gormán, qui éclata d'un rire aigu.

Décidément, se dit Fidelma, cette jeune personne est très étrange. Elle semblait capable de citer sans effort des passages entiers des Saintes Écritures, par exemple ce verset du Chant de Salomon. Soeur Gormân croisa à nouveau le regard de Fidelma et lui sourit, un sourire bizarre et sans chaleur qui ressemblait à une grimace.

— Soeur Gormán !

Fidelma s'était promis de passer un peu de temps avec cette jeune fille nerveuse et trop sensible dont personne ne semblait se préoccuper.

La petite la regarda s'approcher d'un air suspicieux.

— J'espère que vous avez surmonté votre accès de culpabilité au sujet de la mort de soeur Muirgel ?

Le malaise de Gormán sembla s'accentuer.

— Qu'entendez-vous par là ?

— Vous pensiez qu'elle s'était noyée à cause de vos malédictions. Vous ne vous rappelez pas ?

— Ah, ça ! répondit-elle en faisant la moue. Je me suis conduite comme une sotte. Sa mort a bien prouvé que mes malédictions étaient inefficaces. Sinon, Muirgel n'y aurait pas survécu deux jours de plus.

Fidelma s'étonna du ton empreint de dureté de la jeune fille, toujours sujette à de brusques sautes d'humeur.

— Comme je l'ai annoncé ce matin, dit très vite Fidelma, chacun d'entre vous est tenu de me dire où il se trouvait avant le déjeuner. J'ai cru comprendre que vous étiez dans votre cabine ?

— C'est exact.

— En compagnie de soeur Ainder qui la partage avec vous ?

— Non, elle était sortie.

— Ah oui, maintenant je m'en souviens.

— Muirgel est morte. Vous perdez votre temps à poser ces questions, lança Gormán d'un ton cassant.

Fidelma cligna des paupières.

— Je ne fais qu'accomplir mon devoir.

Puis, pour tenter de mettre la jeune fille plus à son aise, elle changea de sujet :

— Quel était ce passage des Écritures que vous citiez à l'instant ?

— Tout est contenu dans la sainte Bible, répliqua Gormán sur un ton qui frisait l'arrogance.

Et fixant Fidelma droit dans les yeux, elle entonna avec son étrange sourire :

Pour un ulcère, il y a des remèdes, pour toi, pas de guérison.
Tous tes amants t'ont oubliée, ils ne te recherchent plus !
Oui, je t'ai frappée comme frappe un ennemi[1].

Fidelma frissonna malgré elle.

— Je ne comprends pas…

Gormán frappa du pied.

— Jérémie. Mais vous n'y connaissez rien ! C'est une parfaite épitaphe pour Muirgel.

Sur ce, elle tourna les talons alors que l'altière soeur Ainder s'avançait à sa rencontre. Ainder fit un mouvement pour lui parler, mais la jeune fille la bouscula, manquant lui faire perdre l'équilibre. La vieille religieuse au beau visage anguleux poussa une exclamation indignée.

— Soeur Gormán semble très contrariée, dit-elle à Fidelma.

— Je crois qu'elle a besoin d'un ami pour s'occuper d'elle et lui prodiguer des conseils, répliqua Fidelma.

Soeur Ainder sourit.

— Vous ne m'apprenez rien. C'est une personne très secrète, il lui arrive même de parler toute seule, comme si sa propre compagnie lui suffisait. Mais ne dit-on pas que les saints voient les anges et leur parlent ? Je me garderai bien de la condamner, car sa foi est peut-être plus forte que celle de tous les gens ici réunis.

Fidelma parut sceptique.

— Elle m'apparaît surtout comme une âme en peine.

— La folie est parfois un don de Dieu. Il se peut qu'elle soit bénie.

— Vous croyez qu'elle est folle ?

— Disons un peu excentrique. Regardez-la. Elle recommence à murmurer ses imprécations et ses malédictions.

Soeur Ainder pinça les lèvres, apparemment peu désireuse de poursuivre sur ce thème.

— Il semblerait que ces religieux en route pour le tombeau d'un saint manquent d'un élément primordial, lança-t-elle d'un ton détaché.

— Qui est ? avança Fidelma avec prudence.

— La vraie foi. Je crains qu'à part quelques exceptions, Dieu ne les ait désertés.

— Comment en êtes-vous venue à une telle conclusion ?

Soeur Ainder plongea son regard brillant dans les yeux de Fidelma.

— La main qui a frappé soeur Muirgel n'était guère concernée par la religion et soeur Muirgel n'avait rien d'une nonne. Cette jeune femme aurait été davantage à sa place dans un lupanar que dans un monastère.

— Donc vous n'aimiez pas Muirgel ?

— Comme je vous l'ai déjà expliqué, je la connaissais mal, ce qui

ne m'empêchait pas de désapprouver son inconduite avec les hommes. Mais après tout, elle ne jurait pas trop dans notre groupe de soi-disant pèlerins.

— Dont vous vous excluez, naturellement. Avez-vous repéré d'autres exceptions ?

— Frère Tola, bien sûr.

— Et moi ? dit Fidelma avec un sourire.

Soeur Ainder la toisa avec pitié.

— Vous, vous n'êtes pas une religieuse, mais une juriste devenue soeur de la foi par accident.

Fidelma lutta pour ne pas perdre contenance. Le dilemme qui la tourmentait était-il aussi apparent ? Frère Tola, et maintenant soeur Ainder, ne se gênaient pas pour la mettre en face de ses contradictions.

— Donc vous estimez que les autres n'ont rien à faire dans un ordre ?

— Absolument. Prenez Cian, c'est un homme à femmes dépourvu de toute morale. Il n'éprouve ni considération ni compassion pour ses congénères, sa vanité l'empêche même de se rendre compte qu'il blesse les gens. Le métier de guerrier lui convenait parfaitement, mais quand il a cherché un refuge – et une nouvelle sécurité – dans une maison religieuse, il a pris la mauvaise décision.

Puis soeur Ainder fit un geste en direction des frères Dathal et Adamrae.

— Quant à ces jeunes gens, ils devraient… enfin, je me comprends !

— Vous les condamnez ?

— Pas moi, mais notre religion. Rappelez-vous les paroles de Paul aux Romains : « Pareillement les hommes, délaissant l'usage naturel de la femme, ont brûlé de désir les uns pour les autres, perpétrant l'infamie d'homme à homme et recevant en leurs personnes l'inévitable salaire de leur égarement. Et comme ils n'ont pas jugé bon de garder la vraie connaissance de Dieu, Dieu les a livrés à leur esprit sans jugement[21]. »

Fidelma fit la grimace.

— Nous savons tous que Paul de Tarse était un ascète austère et d'une morale rigide.

Soeur Ainder secoua la tête d'un air irrité.

— À l'évidence, vous n'accordez aucune attention aux paroles de Dieu à Moïse. Lévitique 18, verset 22 : « Tu ne coucheras pas avec un homme comme on couche avec une femme. C'est une abomination. » Une abomination !

— Hum… Notre foi ne s'appuie-t-elle pas sur le salut pour tous ? Ne sommes-nous pas tous des pécheurs en quête de rédemption ? Dieu

n'a pas jugé le monde et nous n'avons aucun droit de le juger. Puis-je me permettre de vous rappeler les paroles de Jean dans son Évangile ? « Car Dieu n'a pas envoyé le Fils dans le monde pour juger le monde, mais pour que le monde soit sauvé par son entremise[22]. »

— Vous n'êtes pas un *dálaigh* pour rien. À quoi sert pour étayer vos arguments de citer des bouts de phrases cueillis ici et là ? Vous, une femme de loi, vous prétendez ne pas juger le monde ?

— Je ne juge pas, je cherche la vérité – et la vérité entraîne la responsabilité.

Soeur Ainder renifla d'un air peu convaincu et mit fin à la discussion. Alors qu'elle s'éloignait, elle se retourna.

— Frère Bairne est probablement la seule autre personne que je sauverais de cette nef des fous. Il a certaines dispositions, mais les autres… prenez soeur Crella : elle ne vaut pas mieux que sa cousine Muirgel. Je jure que dans cette malheureuse embarcation livrée aux éléments fleurissent les sept péchés capitaux maudits par le Christ : colère, cupidité, envie, gourmandise, luxure, orgueil et paresse.

Fidelma considéra la religieuse avec un amusement non dissimulé.

— Et vous avez parmi nous identifié des représentants de tous ces péchés ?

Les traits de soeur Ainder se durcirent.

— Vous trouverez que la luxure, le péché le plus communément partagé, tient une place de choix sur ce navire.

— Ah bon ?

Fidelma se mordit la lèvre.

— Suis-je aussi concernée ?

— Oh, non, Fidelma de Cashel ! Vous, vous êtes coupable du péché d'orgueil, le pire, et si utile pour masquer vos fautes.

Fidelma se raidit. Elle n'avait plus envie de rire. L'orgueil… la pique avait atteint son but, car elle s'interrogeait depuis longtemps sur ce qu'elle considérait comme son point faible. Elle se consolait en se disant qu'elle était fière de ses capacités, mais sans en tirer aucune vanité. Cela faisait une différence… dont la frontière demeurait néanmoins incertaine. N'empêche que la fausse humilité était pire que la fierté d'avoir accompli certains hauts faits !

Soeur Ainder, qui lisait à livre ouvert sur son visage, sourit d'un petit air complaisant.

— Les Proverbes, soeur Fidelma, susurra-t-elle. Chapitre 16, verset 18 :

L'arrogance précède la ruine et l'esprit altier la chute.

Fidelma s'empourpra.

— Et vous, Ainder de Moville, lequel des sept péchés capitaux vous concerne ?

Ainder releva le menton.

— Je respecte toutes les lois du Seigneur, répliqua-t-elle avec morgue.

Fidelma haussa les sourcils.

— Celui qui demande aux autres de se moucher a souvent la morve au nez, lança-t-elle d'une traite.

C'était un vieux proverbe que Fidelma avait appris d'un fermier, pas très élégant, certes, mais devant la prétention de cette femme, elle avait réagi sans réfléchir.

L'autre, interloquée par la vulgarité de cette sortie, fixait Fidelma d'un air furieux. C'est alors que quelqu'un éclata de rire. C'était Murchad, qui se trouvait non loin de là.

Fidelma, honteuse de s'être montrée aussi grossière, voulut exprimer ses regrets à soeur Ainder. Elle n'en eut pas le loisir, car la nonne s'éloignait déjà à grands pas.

Fidelma croisa le regard de Murchad qui riait à gorge déployée.

— Désolé, lady, mais votre réplique était irrésistible. Cette créature est l'incarnation même de l'orgueil dont elle vous accuse.

Fidelma appréciait le soutien du capitaine, mais avait honte de son peu de charité.

— Vraies ou fausses, les paroles prononcées sous l'effet de la colère peuvent entraîner des conséquences funestes et…

Elle fut interrompue par un hurlement qui ne venait pas de l'homme de vigie.

Sur le pont avant, deux silhouettes se faisaient face : celles de soeur Crella et de frère Guss. Guss reculait comme s'il avait vu le diable, et frère Bairne avait crié parce qu'il se rapprochait dangereusement du bastingage… trop tard, Guss heurtait déjà la lisse. Il bascula, voulut se rattraper et tomba dans les flots avec un hurlement de terreur tandis que Crella tendait les mains vers lui comme pour le retenir.

— Un homme à la mer ! beugla Murchad.

Les pèlerins sur le pont se précipitèrent à bâbord. Le bateau fendait les flots et ils virent la tête de Guss passer devant eux et disparaître à une vitesse alarmante.

— Parés à virer !

L'équipage, qui s'était matérialisé comme par magie, amena la voile tandis que Gurvan et un autre marin pesaient sur la rame de gouverne. Avec une lenteur désespérante, le bateau amorça un demi-cercle.

Fidelma rejoignit le petit pont avant où soeur Crella s'était figée, blanche comme un linge. La jeune fille se pencha, entourant ses épaules de ses bras, et écarquilla les yeux en voyant Fidelma s'avancer vers elle. Elle semblait terriblement choquée.

— Il… il est tombé, murmura-t-elle d'une voix rauque.

— Que lui avez-vous dit ? demanda Fidelma d'un ton brusque.

La jeune fille ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

— Il reculait pour mettre de la distance entre vous, insista Fidelma avec force. L'avez-vous menacé ?

— Hein ? Je… je ne comprends pas.

— Qu'est-ce qui a provoqué sa réaction ? Apparemment, il a eu tellement peur qu'il est tombé par-dessus bord !

— Je n'en sais rien !

— Parlez !

— Je lui ai dit que je savais tout de la septième union, c'est tout.

— Pardon ?

— Ce n'est quand même pas à moi de vous expliquer ce que cela signifie, répliqua soeur Crella qui recouvrait peu à peu son sang-froid. Et maintenant laissez-moi tranquille et demandez-le-lui vous-même. Dans quelques instants ils l'auront repêché.

Bousculant Fidelma, soeur Crella partit en courant vers les cabines.

Fidelma rejoignit Murchad. L'équipage et les passagers, alignés le long du bastingage, fixaient les flots pour tenter de repérer Guss.

— Va-t-on le retrouver ? demanda Fidelma d'une voix mal assurée.

Le capitaine affichait une mine sombre.

— Il a disparu.

— Comment cela ? Nous sommes passés tout près de lui.

Murchad soupira.

— Même en réagissant avec le maximum de rapidité et en retraçant le sillage du bateau en sens inverse… nous avons largement dépassé l'endroit où il est tombé et je ne vous cacherai pas que nous avons peu d'espoir.

Il leva la tête vers l'homme de vigie grimpé en haut du mât.

— Tu vois quelque chose, Hoel ?

— Non, toujours rien.

— Prions pour qu'il soit un excellent nageur, c'est sa seule chance de s'en sortir.

Fidelma avisa frère Bairne, qui surveillait les flots avec anxiété.

— Savez-vous si Guss sait nager ? lui demanda-t-elle.

Frère Bairne secoua la tête.

— De toute façon, dans ces eaux, personne ne peut lutter bien longtemps.

— Nous allons faire tout notre possible, dit Murchad sur un ton qui manquait de conviction.

Fidelma se rapprocha de frère Bairne.

— Quand vous avez crié, qu'avez-vous vu ? s'enquit-elle à voix

basse.

— Guss se rapprochait trop du bastingage et j'ai voulu l'avertir du danger.

— Il ne se rendait compte de rien ?

— Non, je ne le pense pas.

— Soeur Crella l'a-t-elle menacé ?

Frère Bairne parut choqué.

— Vous ne parlez pas sérieusement ?

— Mais ils discutaient ensemble ?

— Oui, et puis frère Guss a reculé un peu trop vite et, malgré mon avertissement, il a trébuché et il est tombé.

Il fixa la jeune femme d'un air perplexe.

— Merci, frère Bairne. Vous m'avez très bien décrit la scène.

Fidelma retourna vers le pont arrière à pas lents, la tête basse. Au fur et à mesure que les minutes s'écoulaient, un sentiment d'accablement s'empara des passagers. Une heure plus tard, Murchad mit un terme aux recherches.

— Il est trop tard pour ce pauvre garçon, dit Murchad à Cian, qui continuait de revendiquer son statut de chef du groupe. Saisi par le froid, il a dû couler presque aussitôt. Je suis vraiment désolé.

Fidelma descendit l'escalier et se rendit dans la cabine de soeur Crella qui était étendue sur sa couchette, les yeux grands ouverts. En voyant la religieuse, elle se redressa, comprit à l'expression de son visage que Guss n'avait pas été repêché et se laissa retomber sur le lit.

— Murchad a abandonné les recherches, annonça Fidelma. Nous n'avons plus aucun espoir de retrouver Guss vivant.

Soeur Crella ne broncha point.

— Et maintenant, qu'est-ce que c'est que cette histoire de septième union ?

— Un *dálaigh* tel que vous ne devrait pas avoir besoin d'éclaircissements.

— Sans doute vous référez-vous à la septième forme d'union entre un homme et une femme ? Le terme juridique qui désigne des relations sexuelles secrètes ?

Soeur Crella battit des cils sans répondre.

— En l'occurrence, je ne vois pas le rapport avec frère Guss. Pourquoi a-t-il réagi ainsi ?

— Je lui ai simplement dit que je savais qu'il n'arrêtait pas de harceler Muirgel.

Elle brava Fidelma de ses yeux brillants.

— Et je suis persuadée que Guss l'a tuée parce qu'elle ne répondait pas à ses avances.

Fidelma s'assit sur l'unique chaise.

— Vous pensez vraiment qu'il la tourmentait ?

— Quel autre terme proposez-vous quand une personne tente par tous les moyens d'imposer sa présence à une autre ?

— Donc vous croyez que frère Guss poursuivait Muirgel de ses assiduités et qu'elle n'éprouvait que mépris à son égard ?

— Bien sûr. Tout comme envers frère Bairne. Muirgel ne supportait pas ces jeunes gens qui lui tournaient autour.

— Comment pouvez-vous en être si sûre ?

— Muirgel était mon amie, je vous l'ai déjà dit, et il n'y avait pas de secrets entre nous.

— Pourtant, vous ignoriez que Muirgel craignait pour sa vie. Et s'il n'y avait rien entre Muirgel et Guss, pourquoi s'est-elle adressée à lui pour l'aider à se cacher sur ce navire… et non à vous ?

Crella eut un mouvement de colère.

— Guss a raconté des mensonges sur Muirgel.

— Comment expliquez-vous alors que c'est vers Guss qu'elle s'est tournée quand elle s'est sentie menacée ? insista Fidelma. C'est pourtant lui qui l'a cachée pendant deux jours.

— Ce garçon boutonneux a prétendu qu'il était l'amant de Muirgel, voilà pourquoi je l'ai provoqué en faisant allusion à la septième union.

Soudain elle se pencha et sortit un long couteau de sous sa couchette. Craignant qu'elle l'attaque, Fidelma bondit sur ses pieds, mais soeur Crella se contenta d'examiner l'instrument qu'elle tendit à Fidelma.

— Tenez.

Fidelma ne bougea pas.

— Prenez-le ! Vous constaterez par vous-même que ma pauvre cousine a probablement été tuée avec ça.

Pas très rassurée, Fidelma s'empara avec précaution du couteau, un couteau à viande qui portait effectivement des marques de sang sur la lame. Mais elle n'avait aucun moyen de prouver qu'il s'agissait de l'arme du crime.

— D'où tirez-vous vos conclusions et comment êtes-vous tombée sur cet objet ?

— Frère Guss l'a mis dans ma cabine ! s'écria Crella d'une voix entrecoupée. Je suis allée prendre mon déjeuner, puis vous êtes venue nous annoncer la mort de Muirgel et tandis que je revenais ici, je me suis heurtée à Guss dans le couloir. Je n'ai pas aimé le regard qu'il m'a jeté. Ensuite, il a monté l'escalier et j'ai rejoint ma cabine où j'ai trouvé ce couteau.

— Il était dissimulé sous la couchette ?

— Oui.

— Comment l'avez-vous remarqué ?

— Par hasard.

— Le hasard n’a jamais permis de voir à travers les objets opaques ! Dans cet espace confiné, vous ne pouviez pas le repérer à moins d’être à genoux.

Il en fallait davantage pour démonter Crella.

— Quand j’ai ouvert la porte, je tenais une pomme qui m’a échappé et c’est en la ramassant que j’ai trouvé le couteau.

— Si vous n’avez pas vu Guss le déposer là, pourquoi l’accuser du meurtre ?

— Mais nous étions tous à table à l’exception de Guss ! Vous avez affirmé qu’il était resté dans sa cabine, or je l’ai vu en revenir. De plus, il a essayé de m’impliquer dans le meurtre de Muirgel et il a raconté à tout le monde que j’étais la coupable.

Fidelma fronça les sourcils.

— D’où tenez-vous cela ?

Crella hésita.

— De frère Cian, concéda-t-elle à regret. Guss le lui a dit et il me l’a rapporté.

— Après les confidences de Cian, comment avez-vous réagi quand vous avez découvert le couteau ?

— J’étais tellement furieuse que je me suis précipitée sur le pont pour m’expliquer avec frère Guss.

— Mais vous avez laissé le couteau dans la cabine.

— Comment le savez-vous ?

— Vous ne l’avez pas exhibé sur le pont et vous venez de le sortir de dessous votre couchette. Vous n’avez même pas tenté de confronter Guss à cette arme et là, vous m’intriguez.

— Je voulais juste lui faire comprendre que ses mensonges grotesques sur ses relations sexuelles avec Muirgel ne resteraient pas impunis.

— Et il a eu si peur de vous qu’il a reculé avant de perdre l’équilibre.

Soeur Crella commença à protester, mais Fidelma éleva la voix pour la faire taire.

— Ce frère Guss est un drôle de meurtrier. Ainsi, il aurait tué Muirgel et voulu vous faire accuser de son assassinat ? Mais vous oubliez qu’en prononçant deux phrases au vu de tous, vous l’avez tellement terrorisé qu’il en est tombé par-dessus bord !

— Je vous dis que c’est lui ! s’écria Crella avec aplomb.

— Malheureusement, nous ne pouvons plus l’interroger et sa mort, qui permet de répondre à toutes les questions embarrassantes, me semble un peu trop providentielle.

Crella la fixa avec hostilité.

— Où voulez-vous en venir ?

— Pourquoi êtes-vous si sûre que Muirgel n’avait pas de liaison

avec Guss ? Je n'arrive pas à comprendre votre obstination à nier toute possibilité de relation entre eux.

Crella releva le menton.

— Vous ne me croyez pas ?

— Répondez d'abord à cette question : Muirgel avait-elle eu beaucoup d'aventures ?

— Nous étions des jeunes femmes très normales et nous menions toutes deux une vie amoureuse.

— Êtes-vous bien certaine qu'elle vous racontait toujours tout ?

Crella renifla d'un air supérieur.

— Évidemment.

— À quand remontent ses dernières confidences ?

— Elles concernaient Cian, ce dont je n'ai pas fait mystère. D'ailleurs, j'ai moi-même eu une brève aventure avec lui, mais il m'a vite lassée.

— Ceux qui prétendent qu'il vous a laissée tomber pour Muirgel mentiraient-ils ?

Crella s'empourpra.

— Personne ne m'a jamais laissée tomber.

— N'avez-vous pas ressenti de la colère et de la jalousie ?

— Pas assez pour tuer Muirgel, ne soyez pas ridicule ! Vous oubliez que nous étions cousines et des amies intimes. D'autre part, nous avons souvent échangé nos amants.

— Et vous êtes fermement convaincue qu'elle continuait de voir Cian et ne s'intéressait pas à Guss ?

— Guss lui importait peu. Mais avant que nous quittions Moville, je crois bien qu'elle s'est disputée avec Cian.

— Pourquoi éliminez-vous la possibilité qu'elle ait été attirée par Guss alors qu'elle menait une vie très libre ?

— Parce qu'elle m'en aurait parlé, s'obstina Crella. Guss n'était pas du tout son genre. Trop sérieux. Il s'était entiché d'elle, elle l'a rejeté, et il l'a tuée.

— Comment expliquez-vous que Muirgel se soit cachée à bord pendant deux jours tout en cherchant à nous faire croire qu'elle avait disparu en mer ?

— Peut-être voulait-elle échapper aux assiduités de Guss ?

— Mais alors pourquoi ne vous a-t-elle rien confié ? Désolée, Crella, mais les éléments qui ont été portés à ma connaissance tendent au contraire à prouver que Guss et Muirgel étaient amants. Autre chose : comment expliquez-vous que soeur Canair se soit volatilisée ?

Fidelma plongea son regard dans celui de Crella pour mieux juger de sa réaction et n'y décela qu'une expression de surprise.

— Soeur Canair ? Mais je n'en sais rien.

— Prétendriez-vous que Guss l'a tuée elle aussi ?

La stupéfaction de Crella n'était pas feinte.

— D'où tirez-vous que soeur Canair a été assassinée ? Vous n'aviez rencontré personne de notre groupe avant que ce navire largue les amarres. Comment sauriez-vous quoi que ce soit sur soeur Canair ?

Fidelma fixa la jeune femme avec attention.

— J'en ignore tout, dit-elle d'un ton catégorique.

Puis elle sortit sur un bref sourire en emportant le couteau avec elle.

Soeur Crella disait la vérité, à moins que... Fidelma secoua la tête. Jamais elle n'avait été confrontée à une affaire aussi déconcertante. Si soeur Crella disait vrai, alors frère Guss était un menteur d'une virtuosité confondante. D'un autre côté, s'il ne mentait pas, Crella racontait des fables. Qui croire ? On lui avait toujours appris que la vérité finissait par prévaloir, mais dans cette terrible tragédie, elle ne cessait de lui échapper.

Mieux valait ne pas révéler à Crella la version des faits de Guss. Si Crella était coupable, elle nierait et cela ne mènerait nulle part. Fidelma, qui ne disposait d'aucun élément de preuve convaincant pour étayer son accusation, se retrouvait dans une impasse.

CHAPITRE XVI

Murchad montra la côte émergeant du léger brouillard qui flottait sur les eaux.

— Voici l'île d'Ushant.

— Elle semble immense, observa Fidelma qui se tenait à ses côtés.

Au cours des dernières heures, elle avait tourné et retourné dans sa tête la scène de la mort de Canair telle qu'elle lui avait été décrite par Guss. Et si Muirgel avait été tuée parce qu'elle était un témoin gênant ? À moins que Guss n'ait eu raison d'incriminer la jalousie. Auquel cas, fallait-il envisager la culpabilité de Crella ? La mort de Guss aurait-elle été intentionnelle et non accidentelle ? La version de Crella contredisait celle de Guss et, faute de preuves, le mystère demeurait entier.

Une heure ou deux auparavant, un service avait été célébré pour soeur Muirgel avant que sa dépouille ne soit confiée aux profondeurs de l'océan. Cette seconde messe dite en sa mémoire s'était déroulée dans le calme et le recueillement. On avait également prié pour le pauvre frère Guss en recommandant son âme à Dieu. Quelle étrange sensation, songea Fidelma, de savoir qu'une des personnes présentes se moquait bien des valeurs et des sentiments célébrés pendant cette cérémonie ! Maintenant, c'était la fin de l'après-midi et le soleil déclinait dans le ciel où s'amoncelaient les nuages.

Il faisait froid. Peu à peu, la côte s'était rapprochée. Elle n'était plus qu'à quelques milles.

— C'est une grande île, dit le capitaine en réponse à la remarque de Fidelma. Et dangereuse. Je crois que nous aurons de la chance.

— Comment l'entendez-vous ?

— Cette brume, au ras des flots, pourrait très bien monter et se transformer en un épais brouillard. C'est assez fréquent autour d'Ushant. Ici, les courants sont puissants et les récifs innombrables. Si

par malchance le vent forcit, on risque d'être précipités sur les rochers de cette côte déchiquetée. Dans ces parages, une tempête peut durer une dizaine de jours sans vous laisser aucun répit.

La côte noire et la mer presque invisible sous la brume avaient quelque chose de sinistre. Aucune colline n'adoucissait le relief de cette île dont le point le plus élevé, estima Fidelma, ne devait pas dépasser deux cents pieds. Le fracas des vagues sur les rochers du rivage et le sifflement du vent donnaient à Ushant un caractère menaçant.

— Comment allez-vous l'aborder ? demanda Fidelma. Je ne distingue qu'un mur de rocs infranchissable.

Murchad fit la grimace.

— Nous ne l'aborderons certainement pas par la côte nord. En contournant l'île par le sud, nous pénétrerons dans la baie qui abrite le principal port de l'île. Une église y a été construite par le bienheureux Paul Aurélien, le Breton.

Il tendit le bras.

— Nous allons passer derrière ce promontoire – vous le voyez ? -, là où se tient un navire qui se dirige vers nous.

Un bateau avait surgi à la pointe du cap.

— Navire en vue ! annonça l'homme de vigie.

Murchad se recula.

— Nous l'avions repéré ! cria-t-il et levant la tête. Tu aurais dû nous prévenir il y a dix minutes !

Gurvan apparut à la poupe.

— C'est un bateau à voile carrée de Montroulez.

— Ce qui ne nous apprend rien sur celui qui le commande. Et un homme de vigie ne sert pas à grand-chose s'il ne nous prévient pas avec un temps d'avance.

Fidelma étudia le navire à la haute proue, semblable en bien des points à *l'Oie bernache.*

Gurvan, qui avait rejoint Drogon à la rame de gouverne, observait le nouveau venu avec attention.

— Ce vaisseau a un problème, capitaine !

Murchad retourna au bastingage.

— Sa voile est mal arrimée, il est trop près du vent et cela ne va pas arranger nos affaires, grommela-t-il.

Quant à Fidelma qui ne distinguait rien de tout cela, elle faisait confiance à l'expérience de Gurvan et de Murchad, dont l'oeil exercé repérait le moindre manquement aux bons usages de la navigation.

Puis Murchad laissa échapper une exclamation qui fit sursauter Fidelma.

— L'imbécile ! Il ne résiste pas au vent de terre qui risque de le précipiter sur les rochers.

Les deux navires se rapprochaient, mais, à l'inverse du premier, *l'Oie bernache,* à l'ouest de la barrière d'écueils, disposait de toute la place pour manoeuvrer.

— Il ne change pas de cap ! À croire qu'il ne voit pas le danger ! s'énerva Gurvan.

Des membres de l'équipage, alignés le long du bastingage, contemplaient la scène tout en commentant la manoeuvre.

— Tous aux drisses ! hurla Murchad.

Les marins coururent aux cordages qui permettaient de hisser et d'amener la voile. Fidelma sentit que le vent tournait. Curieux comme elle était devenue sensible aux éléments depuis qu'elle avait pris conscience de leur importance sur un bateau.

— Je le savais ! s'énerva Murchad. Que le diable emporte cet imbécile !

Fidelma crut comprendre que le capitaine du navire devant eux aurait dû repositionner sa voile et tirer un bord ou zigzaguer contre le vent, qui s'engouffra dans la voile avec violence. Le bateau fut projeté vers l'avant, droit vers les écueils, puis il gîta avec un vent contraire. Il penchait si dangereusement que Fidelma crut qu'il allait se coucher sur l'eau. Soudain, il se redressa tandis que le vent frappait à nouveau la voile de plein fouet et, malgré le vacarme autour d'eux, Fidelma perçut le claquement de la pièce de cuir qui se déchirait.

— Priez pour eux, lady ! s'écria Gurvan. Ils sont perdus.

— Que voulez-vous dire ? balbutia Fidelma qui se mordit la lèvre d'avoir posé une question aussi sotte.

Pendant un instant, le bateau sembla étrangement immobile, puis la voile de gouverne et ce qui restait de la voile principale se gonflèrent, et le navire fila comme une flèche.

Le bruit qui s'éleva ne ressemblait à rien de ce que Fidelma avait entendu auparavant. On aurait dit un animal gigantesque fuyant dans les sous-bois, arrachant les buissons, fendant et déracinant les arbres sur son passage. Et il fallait imaginer ce tumulte mille fois amplifié par la surface de l'eau.

Fidelma regarda avec horreur le navire se désintégrer sous ses yeux.

— Mon Dieu, il s'est fracassé sur les rochers ! s'exclama Murchad. Que Dieu vienne en aide à ces malheureux !

Le mât s'abattit comme un jeune arbre frappé par la foudre, emportant le gréement. Puis les planches se brisèrent. Fidelma vit de petites silhouettes sauter dans les eaux glacées et écumeuses. Bien qu'elle ne pût entendre les hurlements à cause des vagues battant les rochers, elle s'imagina les percevoir.

En quelques instants le navire avait disparu au milieu d'écueils comme des pics, ne laissant alentour que du bois. Fidelma vit passer

des planches, un tonneau, un panier d'osier… et aussi des corps dont on ne distinguait pas le visage, immergé.

Murchad semblait transformé en pierre. Puis, comme un homme se réveillant d'un sommeil pesant, il se secoua, toussa et coassa sans parvenir à maîtriser son émotion :

— Amenez la voile principale.

Les mains qui tenaient déjà les drisses se mirent en mouvement.

Cian et d'autres membres du groupe de pèlerins qui venaient d'apparaître commencèrent à poser des questions.

Murchad fixa Cian et se mit à vociférer :

— Ramenez vos compagnons sous le pont ! Sur-le-champ !

Gênée, Fidelma s'avança et entreprit de pousser les pèlerins vers l'escalier.

— Un bateau vient de sombrer après avoir heurté les rochers, expliqua-t-elle devant les exclamations indignées des religieux. Il y a peu d'espoir pour les malheureux qui étaient à son bord.

— Ne peut-on faire quelque chose ? demanda soeur Ainder. Nous avons le devoir d'assister les personnes en danger.

Fidelma jeta un coup d'oeil à Murchad qui criait des instructions et elle pinça les lèvres.

— Le capitaine fait tout ce qu'il peut, assura-t-elle à la religieuse. Et si vous voulez l'aider, commencez par obéir à ses ordres.

— La proue au vent, Gurvan ! Jetez les ancres ! Stabilisez le bateau et abaissez la barque !

Fidelma comprit que Murchad s'apprêtait à aller porter secours aux éventuels survivants.

Voyant que ses compagnons battaient en retraite à regret, elle se tourna vers le capitaine :

— Vous êtes certain que nous ne pouvons pas vous aider ?

Murchad secoua la tête.

— Ce n'est pas le moment, lady. Plus tard, peut-être.

Fidelma, qui n'avait aucune envie de descendre ou de rejoindre sa cabine, se réfugia dans un coin d'où elle pouvait observer la scène sans déranger personne.

Laissant la rame de gouverne à un autre, Gurvan entreprit avec deux hommes de mettre l'esquif à l'eau. Chacun savait ce qu'il avait à faire et la manoeuvre se déroula dans une parfaite coordination qui suscita l'admiration de Fidelma. *l'Oie bernache* s'était immobilisée, voiles basses. Les ancres avaient réduit le roulis. Cependant, Fidelma comprit que le navire ne resterait pas longtemps stationnaire. Le temps était compté avant que Murchad n'ordonne de hisser la voile et de s'éloigner de cet endroit lugubre.

L'esquif heurta la mer avec un bruit sourd et se dirigea droit vers le lieu du naufrage, montant et descendant sur les eaux agitées avec

Gurvan à la proue et deux marins aux avirons.

Fidelma se pencha pour mieux les suivre du regard.

— Cela m'étonnerait qu'il y ait des survivants, dit une petite voix auprès d'elle.

C'était Wenbrit. Le mousse, très pâle, avait porté la main à son cou, marqué d'une cicatrice. Il semblait la proie d'une grande frayeur. Sans doute le choc du spectacle auquel il avait assisté.

— De tels naufrages sont-ils fréquents ?

Le garçon cligna des yeux.

— Un bateau qui va se briser sur une barrière de rochers à cause d'une navigation hasardeuse, cela demeure assez rare. Les personnes responsables de tels désastres ne connaissent pas la mer et ne la respectent pas, on devrait leur interdire de poser le pied sur un navire où ils mettent la vie des autres en danger. Ceux qui sombrent à cause d'une tempête, c'est différent. Mais il arrive qu'un capitaine ou des hommes d'équipage aient abusé des boissons fortes, et ceux-là sont impardonnables.

Fidelma était intriguée par la véhémence contenue du mousse.

— Apparemment, c'est un sujet sur lequel tu as longuement réfléchi, Wenbrit.

Le garçon éclata d'un rire sans joie.

— J'ai dit quelque chose d'inconvenant ?

Aussitôt, le mousse recouvra son sérieux.

— Excusez-moi, lady, ce n'est pas votre faute et maintenant je peux bien vous le dire : Murchad m'a sauvé la vie. Il m'a sorti de la mer lors d'un naufrage.

— Quand cela s'est-il passé ?

— Il y a quelques années. J'étais sur un vaisseau qui a connu le même sort que celui-ci.

Il désigna les débris flottant sur l'eau.

— Le capitaine était soûl, il a donné des ordres aberrants et le bateau s'est éventré sur les écueils. Murchad, qui passait par là, m'a récupéré un ou deux jours plus tard. J'étais attaché à un morceau de grille en bois – sans elle j'aurais coulé – et une des cordes qui m'y retenaient s'était enroulée autour de mon cou. Je sais que vous avez remarqué ma cicatrice.

Maintenant, Fidelma comprenait mieux pourquoi le mousse adorait Murchad qu'il considérait comme un héros.

— Donc tu as commencé très tôt à travailler à bord d'un navire ?

Wenbrit eut un sourire triste.

— Tes parents n'y voyaient pas d'objection ?

Wenbrit la regarda et, dans ses yeux sombres, elle lut une profonde angoisse.

— Mon père était le capitaine.

— Ah…

— Il était soûl, selon son habitude.

— Et ta mère ?

— Je n'ai aucun souvenir d'elle. Il m'a dit qu'elle était morte peu de temps après ma naissance.

— Quelqu'un d'autre a-t-il été sauvé en même temps que toi ?

— Je ne le pense pas. Je n'ai gardé aucun souvenir entre l'instant où le bateau a coulé et celui où je me suis retrouvé sur *l'Oie bernache*. Murchad m'a raconté que quand il m'a récupéré, j'étais à deux doigts de la mort.

— N'as-tu pas tenté de retrouver des survivants ? Ton père est peut-être encore en vie.

Wenbrit haussa les épaules.

— Murchad s'est rendu au port d'attache de mon père, en Cornouailles. L'équipage y était considéré comme ayant disparu corps et bien.

— Et à part Murchad, qui connaît ton histoire ?

— La plupart des hommes d'équipage, lady. Maintenant, ce bateau est devenu ma maison, et j'ai une famille plus aimante que celle que j'ai perdue.

Fidelma posa une main sur son épaule.

— Remercie Dieu pour ces bienfaits, Wenbrit. Et aussi celui qui en t'attachant à une grille t'a donné une chance d'être sauvé.

L'esquif venait d'atteindre une nappe de débris flottants. Gurvan, debout en équilibre instable, les examinait avec attention. Puis il poussa un cri et pointa un corps du doigt avant de se rasseoir. Les marins ramèrent avec énergie.

— Ils ont trouvé un survivant ! dit Fidelma.

Wenbrit secoua la tête.

— Non, c'est un cadavre. Regardez, ils le remettent à l'eau.

— Ne pouvons-nous récupérer des corps ? dit Fidelma qui se demandait s'il ne conviendrait pas d'accomplir quelque cérémonie funéraire pour les personnes défuntes.

— En mer, lady, on s'intéresse aux vivants, pas aux morts.

Un individu fut hissé dans la barque. Puis ils virent quelqu'un qui tentait de nager en se débattant dans l'eau.

— Voilà deux âmes de sauvées, murmura Wenbrit.

Un quart d'heure plus tard, la barque revenait avec trois rescapés. À peine étaient-ils hissés à bord que Murchad se dépêchait de donner l'ordre de prendre le large, et même Fidelma se rendait compte que le vent et la marée poussaient insensiblement *l'Oie bernache* vers les rochers. Lors de la manoeuvre, et grâce aux explications de Wenbrit, elle s'aperçut qu'en plus de ses ancres le navire était équipé de quatre grands sacs en cuir remplis de sable que l'on jetait à l'eau pour le

stabiliser.

— Hissez la grand-voile ! hurla Murchad. Levez les ancres et les sacs ! Parés à virer ! Gurvan, à la rame de gouverne !

Tandis que l'équipage était occupé à mettre le navire à l'abri du danger, Fidelma s'avança vers les trois hommes.

Deux d'entre eux, apparemment des matelots ordinaires d'après leur mise, gisaient inconscients. Le troisième s'était assis, toussant et crachant. Ses vêtements, même trempés, trahissaient une personne d'une certaine éducation, mais il ne portait pas d'arme.

Il était bien bâti, ce qui expliquait peut-être qu'il ait survécu indemne dans ces eaux glacées, blond, et arborait de longues moustaches retombant de part et d'autre de sa bouche, à la mode gauloise. À part ça, il avait des yeux bleu clair et un visage agréable, aux traits réguliers. D'après son teint, il était habitué à la vie en plein air et portait des bijoux de prix.

— *Quomodo vales ?* lui demanda Fidelma.

Vu son rang et quelle que soit sa langue maternelle, il parlait sûrement le latin, mais à la grande surprise de Fidelma, il lui répondit en gaélique, et avec l'accent du royaume de Laigin.

— Moi ça va, mais mes compagnons...

Il désigna les deux corps allongés près de lui.

— ... ne semblent pas en aussi bonne forme.

Fidelma se pencha et prit le pouls du premier. Il était très faible.

— Je pense qu'il a avalé beaucoup d'eau, dit l'Irlandais.

Wenbrit s'avança.

— Je connais un moyen de le ramener à la vie, lady.

Fidelma se recula et regarda le garçon se mettre à califourchon sur le naufragé.

— Allongez-lui les bras derrière la tête et quand je vous le dirai, poussez-les vers moi, puis vous recommencerez cette opération plusieurs fois.

Un autre homme d'équipage procéda de même avec le second matelot.

Fidelma suivit les instructions du mousse et vit la poitrine de l'homme monter et s'abaisser. Entre chaque mouvement, Wenbrit soufflait de l'air dans la bouche du noyé. À l'instant même où Fidelma jugeait cette manipulation inefficace, l'homme produisit un gargouillis, l'eau jaillit de sa bouche et il se mit à tousser. Wenbrit le fit rouler sur le côté, il hoqueta et vomit sur le plancher.

Fidelma se recula. L'autre matelot, qui avait une blessure au front, n'avait pas repris connaissance, mais il respirait normalement. Deux marins l'emmenèrent dans les quartiers de l'équipage. Quant à l'homme de Laigin, qui était déjà debout et semblait rétabli, il regardait autour de lui d'un air mélancolique.

Wenbrit aida le matelot ressuscité à s'asseoir. L'homme commença à parler dans sa langue et Wenbrit lui répondit.

— Donc il n'est pas irlandais ? demanda Fidelma à l'homme de Laigin.

— Non, il appartenait à l'équipage d'un navire marchand de Bretagne. Quant à moi, j'avais payé ma traversée comme passager jusqu'à l'embouchure de la Sléine.

— Vous êtes de Laigin, n'est-ce pas ?

— Effectivement. Et je suppose que je me trouve sur un navire irlandais ?

— Oui, d'Ardmore plus exactement, mais l'équipage dont Murchad est le capitaine vient de diverses contrées.

L'homme sourit.

— Donc vous venez du royaume de Muman et il s'agit d'un bateau de pèlerins. Où vous rendez-vous ?

— Au tombeau de saint Jacques, en Ibérie.

L'homme jura à voix basse.

— Cela ne m'arrange pas. Où est le maître de ce navire ? Il faut que je lui parle.

Fidelma jeta un coup d'oeil en direction de Murchad, très occupé sur le gaillard d'arrière.

— À moins que vous ne désiriez plonger à nouveau dans les eaux en contrebas, je vous conseille d'attendre un peu.

De toute façon, nous allons faire escale à Ushant dans un instant.

— J'en arrive, soupira l'homme.

Fidelma interpella Wenbrit, maintenant occupé à briquer le pont.

— Comment vont tes deux naufragés ?

— Ils ont eu de la chance ! répondit le mousse. Dans un instant, je vais aller chercher des boissons pour les réchauffer ainsi que pour vous, fit-il en se tournant vers le rescapé.

— Excellente idée, mon garçon, approuva le moustachu.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda Fidelma d'un ton léger.

— Je ne le révélerai qu'au capitaine, répondit l'autre avec brusquerie.

Fidelma s'apprêtait à le remettre à sa place pour ses mauvaises manières quand sa cape s'ouvrit, et l'emblème du Collier d'or apparut à son cou. Elle avait été décorée de l'ancien ordre dynastique des Eóghanacht par son frère Colgú, roi de Cashel. Le soleil brilla sur la croix. Plus tard, Fidelma se demanda si elle avait accompli ce geste exprès ou par inadvertance. Toujours est-il qu'il eut un effet spectaculaire sur son interlocuteur, qui la fixa avec de grands yeux.

L'emblème des *Niadh Nasc,* les guerriers de la garde personnelle des rois de Cashel, symbolisait une vénérable fraternité nobiliaire de

Muman. Cette décoration était remise par le roi en personne et lors de la cérémonie celui ou celle qui était honoré jurait allégeance au souverain. Les origines de cette croix – un ancien symbole du soleil – se perdaient dans la nuit des temps. Certains scribes ne craignaient pas d'affirmer qu'elles remontaient à mille ans avant Jésus-Christ.

L'homme de Laigin, conscient maintenant qu'il ne s'adressait pas à une religieuse ordinaire – et d'ailleurs Wenbrit ne lui accordait-il pas le titre de « lady » ? —, s'éclaircit nerveusement la voix et s'inclina avec respect.

— Pardonnez-moi d'avoir manqué à la courtoisie la plus élémentaire, lady. Je suis Toca Nia du clan Baoiscne. J'ai commandé la garde de feu Fáelán, roi de Laigin. À qui ai-je l'honneur ?

— Fidelma de Cashel.

— La soeur de Colgú ? Le *dálaigh* qui a officié lors du conflit entre Muman et Laigin, celui qui…

— Colgú est bien mon frère.

— Savez-vous que je vous connais de réputation ?

— Je ne suis qu'une religieuse avocate à ses heures qui se rend en pèlerinage en Ibérie.

Toca Nia éclata d'un rire joyeux.

— Vous êtes trop modeste. Je me rappelle maintenant vous avoir déjà rencontrée, mais je ne vous avais pas reconnue avant que vous ne me donniez votre nom.

Ce fut au tour de Fidelma de manifester sa surprise.

— Vraiment ? Mais…

— Nous n'avions pas été présentés. J'ai assisté à votre plaidoirie dans la salle de réception bondée de l'abbaye de Ros Ailithir, il y a de cela plus d'un an. Après la mort de Fáelán, mon roi, j'ai continué quelque temps à servir le jeune Fianamail. Je l'ai accompagné, ainsi que l'abbé Noé de Fearna et le brehon Forbassach, jusqu'à l'abbaye où vous avez mis au jour le complot destiné à dresser le royaume de Laigin contre celui de Muman{23}.

Ce procès remontait à un an seulement ? Cela semblait une éternité à Fidelma.

— Drôle d'endroit pour se retrouver, dit-elle d'un ton aimable. Comment va Fianamail, roi de Laigin ? Un jeune homme emporté et plein de fougue, si mes souvenirs sont bons.

Toca Nia sourit et hocha la tête.

— Je l'ai quitté après le procès de Ros Ailithir : je crois bien que j'en avais assez de la guerre. On m'avait rapporté que le prince de Montroulez cherchait un homme pour dresser ses chevaux. J'ai quelque talent dans ce domaine et j'ai donc passé une année à sa cour. Je retournais à Laigin quand…

Il eut un geste éloquent en direction de la mer, ce qui ramena

Fidelma à la situation présente. Déjà, la barrière de rochers déchiquetés n'était plus qu'une ligne au loin. Une fois de plus, grâce à ses exceptionnelles qualités de marin, Murchad était parvenu à surmonter de redoutables périls.

Elle avisa le capitaine qui s'avançait vers eux.

Toca Nia le salua.

— Souffrez-vous de blessures ? lui demanda Murchad en parcourant d'un oeil exercé la silhouette bien découplée de son hôte.

— Je me porte comme un charme, et cela grâce à vous et à la rapide intervention de votre courageux équipage, capitaine.

— Et vos compagnons ?

Wenbrit répondit pour lui :

— L'un sera sur pied dès demain et quant à l'autre, il lui faudra un peu plus de temps pour se remettre, car il s'est ouvert le front.

— Comment s'appelait ce bateau qui a coulé ?

— Le *Morvaout,* ce que je traduirais par le « cormoran ».

— Et que transportait-il ? Des pèlerins ?

— Non, répondit Toca Nia en souriant. Il acheminait une cargaison de vin et d'huile d'olive jusqu'à Laigin, et m'avait pris comme passager à son bord.

— Permettez, intervint Fidelma. Murchad, je vous présente Toca Nia, qui a été commandant de la garde du roi de Laigin, puis dresseur de chevaux pour le prince de... ?

— Montroulez, une principauté au nord de la petite Bretagne.

— À quoi pensait votre capitaine en menant son bateau dans des eaux aussi dangereuses ? s'enquit Murchad d'un air fâché.

L'ancien guerrier haussa les épaules.

— Le capitaine est mort il y a deux jours. Cela explique que le navire ait fait escale à Ushant au lieu de prendre la direction de Laigin, situé au nord. C'est le second qui a pris le relais, or il n'était pas compétent, buvait trop de cidre et ne parvenait pas à se faire obéir de certains membres de l'équipage.

— Prétendriez-vous que... que l'équipage s'est mutiné ? s'étonna Fidelma.

— Quelque chose comme ça, lady.

— Les deux matelots que j'ai repêchés étaient-ils eux aussi impliqués dans cette révolte ? tonna Murchad. Je ne veux pas de mutins à mon bord.

— Je l'ignore, soupira Toca Nia. Mais la disparition du capitaine a entraîné des désordres qui nous ont été fatals.

— De quoi est-il mort ? A-t-il été tué dans la mutinerie ?

— Du tout, son coeur l'a lâché alors qu'il était à la barre. J'ai déjà été le témoin de tels phénomènes inexplicables, pendant la bataille ou même après. L'homme ne souffre d'aucune blessure et pourtant le

coeur s’arrête de battre.

— Le capitaine était-il le seul marin aguerri ? s’énerva Murchad. Voilà qui est bizarre.

— Bizarre ou non, vous avez été le témoin du résultat de ces regrettables événements, un miracle si j’en ai réchappé… grâce à votre prompt secours. Et maintenant, capitaine, je dois rejoindre Laigin.

Murchad secoua la tête.

— Nous sommes en route pour le tombeau de saint Jacques et ne reverrons pas Ardmore avant au moins trois semaines. Mais comme nous allons faire escale à Ushant, vous ne manquerez pas d’y trouver un bateau qui vous ramènera à bon port.

L’ancien guerrier sourit d’un air las.

— Il faut que je vende ces babioles…

Il montra ses mains chargées de bagues.

— Une année de mes gains a sombré au fond de l’océan et je ne possède que ce que j’ai sur moi. Peut-être parviendrai-je à persuader un vaisseau de m’engager comme homme d’équipage ?

Murchad l’examina d’un air peu convaincu.

— Vous avez de l’expérience ?

L’homme hurla de rire.

— Aucune, je le jure sur les dieux de la bataille. Je suis un bon soldat, versé dans les stratégies de la guerre et les arts du combat, j’aime les chevaux et je connais les secrets du dressage. Je parle trois langues, je sais lire, écrire et même calligraphier les caractères de l’ogam. Mais je n’ai aucune expérience de la navigation.

Murchad pinça les lèvres.

— Dans ce cas, il faudra vous débrouiller seul à Ushant. Et maintenant excusez-moi, j’ai du travail.

Wenbrit, qui était revenu avec un flacon de liqueur, en versa dans un gobelet pour le rescapé.

— Vous devriez enfiler des vêtements secs, monseigneur. Je me charge de vous trouver une tenue qui vous convienne.

— Merci, petit.

Soudain, l’homme qui avait porté le gobelet à sa bouche s’interrompit au milieu de sa phrase, écarquilla les yeux d’un air incrédule, et un tic nerveux agita son visage.

Fidelma se retourna pour tenter de comprendre ce qui motivait ce brusque changement d’attitude.

Cian venait d’apparaître. Il regardait autour de lui et venait aux nouvelles après qu’on l’eut renvoyé sous le pont avec les pèlerins.

Toca Nia émit un grognement sauvage et, laissant échapper le gobelet qui se brisa, il bondit en direction d’un Cian stupéfait.

— Bâtard, assassin ! hurla-t-il.

Puis il envoya son poing dans la figure de frère Cian qui se mit à

saigner du nez et bascula vers l’arrière, les yeux agrandis par l’incrédulité.

CHAPITRE XVII

Fidelma demeura figée sur place. Wenbrit réagit le premier, poussant un cri d'alarme, et deux des hommes d'équipage parvinrent à se saisir de Toca Nia alors qu'il s'apprêtait à donner un coup de pied dans la tête de Cian, gisant sur le pont. Les marins l'entraînèrent loin du religieux tandis que Murchad arrivait en courant.

— Mais que diable...

— C'est bien du diable qu'il s'agit ! gronda Toca Nia, le visage déformé par la colère et se débattant pour se libérer de l'emprise des matelots qui l'avaient maîtrisé.

Fidelma se pencha sur Cian inconscient et lui prit le pouls.

— Le mieux serait de le ramener dans sa cabine où on s'occupera de lui. Je ne pense pas que ce soit grave, mais il a perdu connaissance.

Sur un signe de Murchad, deux matelots emportèrent Cian.

Fidelma se releva et affronta Toca Nia, qui avait cessé de se débattre.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-elle en croisant les bras.

Toca Nia ne répondit rien.

— Il vous faudra nous fournir une explication, mon ami, s'indigna Murchad. Je ne vous ai pas sorti de la mer pour vous regarder assassiner un de mes passagers, un frère qui plus est. Qu'est-ce qui vous a pris ?

— Drôle de moine ! s'écria Toca Nia.

— Mais enfin, expliquez-vous ! Frère Cian appartient à un groupe de pèlerins que j'achemine jusqu'à Saint-Jacques.

— Cian ! C'est bien lui et je ne suis pas près d'oublier son nom. Votre religieux était un des guerriers d'Ailech, et il s'est gagné une fameuse réputation sur certains champs de bataille où on ne l'appelait plus que « le boucher de Rath Bíle ».

Fidelma fixait Toca Nia.

— Le boucher de Rath Bíle ? murmura-t-elle dans un souffle.

— Tout un village et une forteresse détruits, des bâtiments incendiés, des hommes, des femmes et des enfants passés au fil de l'épée sur les ordres de Cian d'Ailech… cent quarante âmes ont péri assassinées par ce monstre.

Fidelma leva la main pour calmer Toca Nia qui recommençait à s'agiter.

— Qu'est-ce qui vous fait penser que frère Cian est l'homme responsable de ce massacre ?

Dans le visage grimaçant de l'Irlandais, les yeux brûlaient du feu d'un homme aux prises avec des tourments indicibles.

— Ma mère, mes soeurs et mon jeune frère ont péri par la main des guerriers de Cian d'Ailech. J'étais là, je l'ai vu de mes yeux et je peux en témoigner.

Fidelma s'assit sur la couchette de la cabine de Murchad qui prit place sur une chaise. Toca Nia avait été enfermé dans la cabine de Gurvan tandis que Drogon montait la garde devant sa porte. Cette nouvelle situation plongeait Fidelma dans un état d'irréalité qui ajoutait à son angoisse.

— Je n'ai jamais constaté de ma vie un changement aussi brusque dans le comportement d'un individu, dit-elle à Murchad. Ce Toca Nia, au premier abord une personne sensée et chaleureuse, se métamorphose en fou furieux dès l'instant où il aperçoit Cian !

Murchad haussa les épaules.

— Si ses déclarations se vérifient, sa fureur se comprend aisément. Vous qui avez connu Cian par le passé, n'avez-vous pas entendu parler des événements auxquels se réfère Toca Nia ?

Mal à l'aise, Fidelma changea de position.

— J'ai connu Cian il y a dix ans, alors qu'il était un guerrier appartenant à la garde du roi d'Ailech, mais depuis, je l'ai perdu de vue et j'ignore tout de ce qu'il est advenu de ce village de Rath Bíle.

Ils restèrent un instant silencieux.

— En fouillant dans ma mémoire, il me semble me rappeler quelque chose, dit enfin Murchad.

— Cela remonte à quand ?

— Cinq ans peut-être. Rath Bíle se situe dans le pays des Uí Feilmeda, au royaume de Laigin.

— Oui, au sud de l'abbaye de Kildare. J'ai passé quelque temps dans ce monastère, mais je ne me souviens d'aucun événement de ce genre.

Elle réfléchit.

— Cela a dû se passer pendant que je séjournais à l'Ouest. Que savez-vous de cette hécatombe ?

— Oh, pas grand-chose ! Le haut roi Blathmac et Fáelán de Laigin étaient en conflit pour une affaire de tribut. Les Uí Chéithig devaient-ils s'acquitter de leur dîme auprès de Blathmac à Tara ou de Fáelán à Fearna ? Je sais qu'un traité a été signé. Mais il semble que Blathmac ait voulu donner une leçon à Fáelán pour l'avoir défié. Il envoya par bateau une bande de guerriers qui remontèrent la côte jusqu'au pays des Uí Enechglais et marchèrent sur la forteresse du frère de Fáelán à Rath Bíle. Là se déroula un épouvantable massacre. De nombreux vieillards, des femmes et des enfants périrent, ainsi qu'une poignée de guerriers de Laigin qui défendaient la place.

Fidelma était accablée.

— Voilà des complications qui tombent plutôt mal après tout ce que nous avons dû affronter.

Murchad partageait son découragement.

— Où en êtes-vous quant à la résolution du meurtre de soeur Muirgel ? On murmure que soeur Crella en serait l'auteur.

— C'est une réponse qui ne me satisfait guère et il demeure encore bien des zones d'ombre. Dans combien de temps atteindrons-nous le port d'Ushant ?

— Avec ce vent, dans environ une heure. Que dois-je faire avec Toca Nia et Cian ? Je suis prêt à suivre vos instructions, lady.

— Eh bien... d'après les *Críth Gablach,* les lois traitant des crimes commis en temps de guerre, une fois que le *cairde*, le traité de paix, est signé, le délai pour d'éventuelles poursuites concernant le déroulement du conflit est indiqué avec précision : toute personne désirant présenter des requêtes pour des mises à mort illégales a un mois pour se manifester. Or les événements dont vous parlez remontent à plusieurs années.

Murchad semblait découragé.

— Un meurtre, un noyé et maintenant des crimes de guerre ! De toute ma vie de navigateur je n'ai connu de traversée aussi dramatique. Que faire ? Toca Nia ne cesse de me jeter des citations de la Bible à la figure et il réclame vengeance.

— La vengeance n'est pas la loi, fit observer Fidelma. Cette affaire doit être plaidée devant un chef brehon et je ne suis pas compétente.

— Et moi donc !

— Je vais parler à Cian, conclut Fidelma en se levant. Il faut d'abord que j'écoute ce qu'il a à dire pour sa défense.

Personne n'avait encore informé Cian des accusations de Toca Nia. Étendu sur sa couchette dans la cabine qu'il partageait avec frère Bairne, il pressait un chiffon taché de sang sur son nez. La lanterne qui se balançait à un crochet faisait danser des ombres sur les parois. En voyant Fidelma, il ôta le chiffon de son nez et lui adressa un sourire en coin.

— Notre rescapé a une curieuse manière d'exprimer sa reconnaissance à ses sauveurs.

Fidelma demeura impassible.

— Je suppose que tu n'as pas eu le temps d'identifier cet homme ?

Cian bougea et grimaça de douleur.

— Pourquoi ? J'aurais dû ?

— Il s'appelle Toca Nia.

— Jamais entendu parler de lui.

— Sur le bateau qui a sombré, il ne faisait pas partie de l'équipage. C'était un passager, un ancien guerrier de Fáelán de Laigin.

— Je ne connais pas tous les guerriers des cinq royaumes. Que me veut-il ?

— Lui te connaît.

— Comment s'appelle-t-il, déjà ? dit Cian en fronçant les sourcils.

— Toca Nia.

Cian la dévisagea d'un air perplexe.

— Toca Nia de Rath Bíle.

Il tressaillit.

— Je t'écoute, Cian.

— Que veux-tu que je te raconte ?

— Ce qui s'est passé exactement à Rath Bíle.

— J'y ai perdu l'usage de mon bras alors que j'étais en service commandé pour le haut roi, déclara Cian d'un ton amer.

— Mais encore ?

— À la tête d'une troupe de sa garde personnelle, j'ai livré bataille et reçu une flèche qui devait changer le cours de ma vie.

Fidelma poussa un soupir de frustration.

— Ce qui m'intéresse, ce sont les détails.

Les mâchoires de Cian se crispèrent.

— De quoi m'accuse-t-il, ce Toca Nia ?

— Il affirme que tu es « le boucher de Rath Bíle ». Sur ton ordre, cent quarante hommes, femmes et enfants auraient été assassinés, et le village et la forteresse livrés aux flammes. Confirmes-tu ces déclarations ?

— Toca Nia t'a-t-il dit combien de guerriers du haut roi avaient péri dans cette contrée ? répliqua Cian avec colère.

— Le problème n'est pas là. Aucune cause n'autorise les massacres. En attaquant le village et la forteresse, les guerriers qui ont rencontré la mort n'ont reçu que ce qu'ils méritaient.

— Comment peux-tu dire cela ? C'est au haut roi de décider si une cause est juste ou non !

— Belle moralité, Cian ! De telles justifications ne te mèneront pas loin. Et maintenant je te conjure de t'expliquer, sinon, on jugera

légitimes les charges de Toca Nia et tu devras en répondre.

— Tout cela est faux !

— Alors, donne-moi ta version des faits. Un conflit sur une frontière a éclaté entre le haut roi et le roi de Laigin, c'est bien cela ?

Cian hocha la tête avec réticence.

— Le haut roi estimait que les Uí Chéithig qui vivent autour de Cloncurry devaient lui payer directement leur tribut. De son côté, le roi de Laigin se prétendait leur seigneur. Le haut roi a alors déclaré que ce tribut tenait lieu de *bóramha.*

Cian avait utilisé un terme ancien qui signifiait « évaluation des troupeaux ».

— Je ne comprends pas, s'énerva Fidelma.

— Cela remonte à l'époque où le haut roi Tuathal le Légitime régnait sur Tara. Tuathal avait deux filles. Le roi de Laigin, qui s'appelait alors Eochaidh Mac Eachach, épousa la fille aînée de Tuathal pour s'apercevoir qu'il ne l'aimait pas. Tout compte fait, il lui préférait sa cadette. Il retourna donc à la cour de Tuathal et prétendit que sa première femme était morte afin d'épouser sa soeur.

Cian marqua une pause et, bien que la situation ne s'y prêtât guère, il sourit.

— Un vieux renard, ce roi Eochaidh...

Fidelma resta de marbre.

— Pour finir, poursuivit Cian, les deux filles découvrirent la vérité, et la cadette comprit que son mariage était illégitime puisque l'aînée était toujours en vie. En apprenant qu'elles avaient un mari en commun, on raconte qu'elles moururent de honte.

Il s'esclaffa.

— Quelle bêtise ! Cette histoire arriva aux oreilles de leur père le haut roi, qui leva une armée et marcha sur Laigin où il assassina Eochaidh et ravagea le royaume.

« Les hommes de Laigin demandèrent grâce et tombèrent d'accord pour payer un tribut annuel – consistant essentiellement en têtes de bétail. Depuis ce temps, les successeurs de Tuathal des Uí Néil ont souvent été obligés d'employer la force pour percevoir ce *bóramha.* Voilà pourquoi Blathmac nous a ordonné d'aller au sud pour raser Rath Bíle : il s'agissait de démontrer au roi de Laigin qu'il était bien déterminé à obtenir son dû.

— Mais un traité n'avait-il pas déjà été signé entre les deux parties ? objecta Fidelma.

Cian eu un geste d'impatience.

— Ce n'est pas à un guerrier de discuter les instructions. J'ai obéi, voilà tout.

— Et tu commandais l'opération ?

— Oui, je ne l'ai jamais nié. Mais j'agissais sur ordre légitime du

haut roi et je me suis rendu là-bas pour exiger le paiement d'une dette.

— Même le haut roi n'est pas au-dessus des lois, Cian. Comment cela s'est-il passé ?

— L'élite de la garde a embarqué à deux cents dans quatre navires. Nous avons accosté au port des Uí Enechglais, marché vers l'ouest, traversé la rivière Sléine et quand nous sommes arrivés à Rath Bíle, le frère du roi de Laigin a refusé de se rendre avec le village et la forteresse.

— Donc vous les avez attaqués ?

— Oui, accomplissant ainsi la tâche qui nous avait été assignée.

— Tu reconnais que toi et tes guerriers avez massacré des femmes et des enfants ?

— Les habitants se battaient avec des arcs et parmi eux, il y avait des vieillards, des femmes et des enfants. Nous nous sommes contentés d'atteindre notre objectif en suivant les ordres légitimes qui nous avaient été donnés.

Plongée dans ses pensées, Fidelma se dit que la situation sur *l'Oie bernache* devenait chaque jour plus irrespirable. Si on en croyait frère Guss, qui avait lui-même péri noyé, à l'énigme de l'assassinat de soeur Muirgel s'ajoutait le mystère du meurtre de soeur Canair et comme si la situation n'était pas assez compliquée, le rescapé Toca Nia portait ces terribles accusations contre Cian.

— Cian, cette affaire est des plus sérieuses et doit être amenée devant le chef brehon et la cour du haut roi. Je ne suis pas très versée dans les lois sur la guerre. Un juge plus compétent décidera de ce qu'il convient de faire. Je sais qu'il existe des circonstances où supprimer des gens est justifié et n'entraîne aucune condamnation. On peut tuer un voleur pris sur le fait ou tuer pendant une bataille… mais, il revient à la cour d'apprécier les arguments des uns et des autres.

Le visage de Cian exprimait un violent ressentiment.

— Tu as ma parole contre celle de Toca Nia et tu prends parti pour un homme que tu ne connais pas ?

— J'ignore qui dit la vérité. Toca Nia a porté une grave accusation contre toi et tu dois y répondre. J'agis pour ton bien, Cian. Toca Nia sait parfaitement qu'il est en droit d'exécuter une personne qui a violé la loi. Rien ne l'empêche de t'assassiner et de réclamer l'immunité.

— Cette loi ne s'exerce pas en dehors des cinq royaumes, protesta Cian.

— Tu te trouves sur un bateau irlandais qui est régi par les lois des *Fénechas* au même titre que la terre d'Irlande. Il faut que tu retournes à Laigin pour y plaider ta cause.

Cian la fixait d'un air incrédule.

— Tu ne peux pas me faire ça, Fidelma.

Elle croisa son regard.

— Oh, si ! dit-elle d'une voix douce. *Dura lex sed lex.* La loi est dure, mais c'est la loi.

— Et si je me trouvais sur un bateau saxon, ce ne serait pas la loi ?

Fidelma haussa les épaules, ouvrit la porte et se retourna vers lui.

— C'est à Murchad, capitaine de ce navire, qu'il revient de l'interpréter et de l'appliquer. À lui de décider de te laisser partir ou de te ramener avec Toca Nia en Éireann pour qu'on y instruise un procès. Personnellement, je lui recommanderai de vous ramener tous deux devant un brehon de Laigin.

— J'agissais sur les ordres du haut roi, protesta à nouveau Cian.

— Ce n'est pas une excuse. Tu as une responsabilité morale.

Plus tard, alors qu'elle expliquait les données du problème à Murchad, l'énergique capitaine émit un sifflement exprimant une profonde lassitude.

— Donc il faut que je ramène Cian et Toca Nia en Éireann ?

— Ou alors que vous les remettiez à un capitaine d'un autre navire qui s'en chargera.

— Espérons que je trouverai cette perle rare à Ushant, grommela-t-il.

— Entre-temps, je suggère que Cian et Toca Nia soient confinés dans leurs cabines. Nous avons eu assez de sang versé pour l'instant.

— Très bien. Et maintenant, prions pour que père Pol, à Ushant, découvre un moyen de nous venir en aide pour résoudre cette affaire.

L'Oie bernache contourna l'isthme de la pointe de Pern, qui s'avançait loin dans la mer avec ses rochers et ses îlots. La presqu'île, hérissée de pointes noires, ressemblait à une dent cariée qui inspirait une méfiance salutaire. Grâce aux talents de navigateur de Murchad, le navire pénétrait bientôt dans la baie de Porspaul et se dirigeait vers le port abrité.

— Quel bonheur de retrouver la terre ferme ! dit Fidelma en souriant avec reconnaissance à Murchad qui pointa un doigt en direction du rivage.

— Comme vous pouvez le constater, Lampaul, le principal village de l'île, et son église, dominent le port où nous serons les seuls à mouiller. Nous ne passerons ici qu'une journée, le temps de nous réapprovisionner en eau et en nourriture. La prochaine étape de notre voyage sera la plus longue. Tout dépendra du vent. Nous nous dirigerons droit vers le sud, loin des côtes.

— Nous devons absolument régler le problème de Toca Nia, lui rappela Fidelma.

Murchad parut contrarié.

— S'il n'y avait que moi, je les laisserais ici s'expliquer.

— Cette solution, qui vous semble la plus facile, peut entraîner des complications que vous ne soupçonnez pas.

L'Oie bernache traversa les deux milles qui les séparaient de l'extrémité opposée de la crique où Fidelma distinguait un chemin escarpé menant à Lampaul. Leur arrivée n'était pas passée inaperçue des habitants de l'île, et plusieurs d'entre eux étaient descendus au port pour les accueillir.

Murchad donna l'ordre d'amener la grand-voile, puis la voile de gouverne, on jeta une ancre à la poupe, et le bateau se balança doucement dans les eaux calmes.

— Je vais à terre, dit Murchad à Fidelma. Voulez-vous m'accompagner afin de rencontrer le père Pol ? Il n'est pas le seul prêtre ici, mais il représente l'autorité. Je propose de lui soumettre l'affaire de Toca Nia et de Cian.

Fidelma acquiesça. L'esquif venait d'être mis à l'eau quand frère Tola fit son apparition, accompagné des pèlerins. Aussitôt, il exprima le désir de se joindre à eux et les pèlerins, qui voulaient l'accompagner, appuyèrent sa requête à grand bruit.

Murchad leva la main.

— Je dois d'abord m'occuper de quelques problèmes à terre. Vous pourrez nous suivre plus tard, passer une nuit au village si vous le désirez et vous dégourdir les jambes tandis que nous rassemblerons les vivres nécessaires à la poursuite du voyage. En attendant, je vous demande de prendre patience.

Cet arrangement ne faisait pas l'unanimité, surtout quand les pèlerins virent que Fidelma accompagnait le capitaine.

Murchad et Gurvan se saisirent des rames tandis que Fidelma s'installait à la poupe.

Un grand homme au visage anguleux, dont les vêtements et le crucifix sur la poitrine proclamaient l'office, salua Murchad tandis qu'il s'extrayait de la barque.

— Content de vous revoir, capitaine !

L'homme parlait avec un accent qui trahissait que le gaélique n'était pas sa langue maternelle.

Gurvan, qui avait amarré l'embarcation, aida Fidelma à grimper sur le quai de pierre.

— Père Pol, je suis heureux de me retrouver sur votre île, dit Murchad. Permettez-moi de vous présenter Fidelma de Cashel, soeur du roi Colgú.

— Soeur Fidelma est le seul titre que je revendique, intervint la jeune femme avec fermeté.

Père Pol lui prit la main et scruta son visage avec attention.

— Bienvenue, ma soeur.

Il lui sourit et se tourna vers le second.

— Et à toi aussi, Gurvan. Ça me fait plaisir de te revoir, espèce de vaurien.

Gurvan grimaça un sourire penaud. Il apparut que l'équipage de *l'Oie bernache* était connu dans l'île, dont le port était une escale très fréquentée.

— Allons nous rafraîchir à Lampaul, poursuivit le prêtre en s'avançant vers le chemin. Quelles nouvelles m'apportez-vous ?

Ils commencèrent leur ascension vers le village.

— De mauvaises nouvelles, je le crains. Le *Morvaout*...

Père Pol se retourna brusquement.

— Il a pris la mer ce matin.

— ... et s'est fracassé sur les rochers au nord de l'île.

Le prêtre se signa.

— Y a-t-il des survivants ?

— Trois, deux marins et un passager qui se rendait à Laigin. Les marins vont bientôt nous rejoindre.

Père Pol baissa la tête.

— Ceux qui naviguent dans ces mers connaissent souvent un sort semblable. Les membres de l'équipage venaient tous du continent. Nous allumerons quelques chandelles pour le repos de leur âme.

Il croisa le regard perplexe de Fidelma.

— Chez les îliens, quand nos marins se perdent en mer, nous veillons toute la nuit pour le repos des infortunés qui se sont noyés : nous allumons une chandelle et prions devant une petite croix que nous déposons le lendemain dans un reliquaire exposé dans l'église, puis dans un mausolée parmi d'autres croix qui attendent le retour chez elles des âmes égarées.

Ils avaient atteint le village, typique de ces régions, où les maisons se rassemblaient autour d'une chapelle en pierre.

— Et voilà ma petite église, dit le père Pol. Venez, nous allons remercier Dieu qui vous a permis d'arriver sains et saufs jusqu'à nous.

Murchad toussa d'un air gêné.

— Nous avons un problème dont nous devons vous parler de façon urgente...

Père Pol sourit en lui posant la main sur le bras.

— Rien ne passe avant les grâces, lança-t-il d'un ton sans réplique.

Murchad jeta un coup d'oeil à Fidelma et ouvrit les mains en un geste d'impuissance.

À l'intérieur de la chapelle, ils s'agenouillèrent devant un autel qui frappa Fidelma par son opulence. Elle s'était imaginé que l'île était pauvre, mais l'autel, recouvert d'un drap de soie, resplendissait d'or et d'argent.

— Il semblerait, père Pol, que votre communauté soit très

prospère, murmura-t-elle.

— Pauvre en biens matériels, mais riche de coeur, répondit le prêtre avec componction. Ils donnent ce qu'ils ont à la maison de Dieu pour louer Sa splendeur. *Dominus optimo maximo...*

Il ne remarqua pas la moue de Fidelma qui réprouvait l'opulence là où régnait la pauvreté.

Père Pol entonna une prière en latin qui se termina sur un « amen » chanté en choeur. Puis il conduisit ses hôtes vers sa petite maison, adjacente à l'édifice religieux, et leur servit du cidre tandis que Murchad exposait la situation difficile dans laquelle ils se trouvaient.

Père Pol se frotta le menton.

— *Quid faciendum ?* Quelle voie faut-il suivre ?

— Nous espérions que vous nous suggéreriez quelque solution qui nous conviendrait à tous. Je ne peux pas garder Toca Nia et Cian sur mon bateau jusqu'en Ibérie avant de repartir avec eux pour Laigin. D'après mes renseignements, il faut que cette affaire soit portée devant un juge compétent en Éireann. Et je ne peux pas me permettre d'attendre la venue d'un navire qui accepterait de mener ces hommes à Laigin.

— Rien ne vous oblige à choisir entre ces deux possibilités.

— Toca Nia doit déposer sa plainte devant une cour d'Éireann, intervint Fidelma, et Murchad espérait que vous le logeriez ainsi que Cian jusqu'à ce qu'un navire les prenne en charge.

Père Pol réfléchit un instant.

— Cela peut prendre beaucoup de temps. Sans compter que vous ne pouvez pas ordonner à un frère de la foi de renoncer à un pèlerinage pour répondre à de telles accusations. Que connaissez-vous de la loi, ma soeur ?

— Soeur Fidelma est avocate auprès de nos tribunaux, précisa Murchad avec empressement.

Père Pol se tourna vers elle avec intérêt.

— Vous êtes une juriste ecclésiastique ?

— Non, je connais les Pénitentiels, mais je suis une avocate de nos anciennes lois séculières.

Père Pol sembla déçu.

— Mais enfin, les lois ecclésiastiques ont la préséance sur les lois séculières, non ? Auquel cas, vous n'êtes pas habilitée à traiter ces doléances.

Fidelma secoua la tête.

— Ce n'est pas ainsi que fonctionne la justice de notre pays, mon père. Toca Nia a de graves griefs contre Cian qui doit en répondre.

Père Pol garda le silence, puis il secoua la tête.

— En tant que chef de cette communauté et représentant de

l'Église, j'ai le regret de vous annoncer que votre législation ne s'applique pas sur cette île. Je ne peux rien faire pour vous. Si frère Cian et Toca Nia décident de leur plein gré de rester ici jusqu'à ce qu'un navire en partance pour Éireann les accepte à son bord, je les accueillerai volontiers. Mais s'ils désirent changer de destination, je ne les en empêcherai pas et n'exercerai sur eux aucune contrainte, à moins qu'ils ne contreviennent aux lois en vigueur à Ushant. À vous de décider ce qui vous semble le plus souhaitable.

La figure de Murchad s'allongea.

— Nous n'avons pas le choix, dit Fidelma en se tournant vers lui. Votre bateau est votre royaume, sur lequel vous régnez d'après les lois des *Fénechas.* Il est de votre devoir de garder Cian et Toca Nia à bord, et de les ramener en Éireann.

Murchad voulut protester, mais Fidelma leva la main.

— J'ai parlé de votre devoir, pas de votre obligation. Je vous laisse seul juge de votre décision et me contente de vous éclairer en fonction de mes connaissances juridiques.

Le capitaine était désemparé.

— C'est une décision difficile. Quelle sera ma récompense pour tant d'efforts ? Cian refusera de me payer son voyage de retour, qu'il accomplira sous la contrainte. Quant aux bijoux de Toca Nia, ils représentent une compensation insuffisante. Comprenez bien que je ne suis pas seul en cause, j'ai aussi un équipage, des hommes qui ont des familles à nourrir.

— Si les charges de Toca Nia sont fondées, le roi de Laigin devrait vous offrir des compensations. Sinon, vous pouvez vous retourner contre Toca Nia et exiger une mainmise sur ses biens.

Murchad hésitait.

— Je doute qu'il possède de l'argent ou des propriétés. Il faut que je réfléchisse à tout ça.

Le père Pol frappa dans ses mains.

— Et en attendant, ami Murchad, vos passagers doivent venir à terre pour se détendre, après une navigation mouvementée. Nous les attendons à la fête célébrée en l'honneur de Justus, un grand martyr de mon pays.

— Je vous remercie, père Pol, murmura Murchad qui n'avait pas le coeur aux réjouissances.

— Mon père, vous êtes très aimable de nous avoir accordé un peu de votre attention pour méditer sur nos problèmes, ajouta Fidelma.

Elle marqua une pause.

— La fête de Justus ? Je connais plusieurs religieux célèbres portant ce nom, mais dans cette partie du monde, je ne me souviens pas d'un Justus ayant marqué son époque.

— Il a connu très tôt le martyre, pendant les persécutions de

l'empereur Dioclétien, expliqua père Pol. On dit qu'il a caché deux chrétiens recherchés par les soldats romains et a été tué pour cette raison.

Père Pol se leva, imité par Murchad, Fidelma et Gurvan qui était resté silencieux.

— Je suppose que vous désirez vous approvisionner en eau douce et en vivres ?

— Oui, dit le capitaine. Gurvan va s'en occuper pendant que mes passagers vont descendre du bateau.

— Notre service pour Justus commencera à la nuit tombée et sera suivi de la fête dont je vous ai parlé.

Ils quittèrent le prêtre et retournèrent à pas lents vers le quai. La perspective de garder Cian et Toca Nia à son bord jusqu'à son retour en Irlande ne plaisait guère à Murchad, mais il finit par se résigner à cette solution qui lui semblait la mieux appropriée, vu les circonstances.

— Je crois que vous avez pris la bonne décision, lui dit Fidelma avec chaleur. Moi, ce qui m'inquiète le plus, c'est le meurtre de soeur Muirgel. Pour la première fois de ma vie, je suis confrontée à une énigme qui ne présente pas la plus petite faille et conserve tout son mystère.

CHAPITRE XVIII

Fidelma se réveilla en sursaut, le coeur battant la chamade. Elle ne comprenait pas ce qui avait pu l'effrayer ainsi. Elle se sentait épuisée, car la journée avait été longue. Tout le monde s'était rendu à terre à l'exception de Cian et Toca Nia, toujours confinés dans leurs cabines. Les marins rescapés s'étaient joints aux pèlerins et aux membres d'équipage, afin d'aller assister à la messe et à la fête en l'honneur de Justus. À minuit, tout le monde était rentré. Personne n'avait passé la nuit à Lampaul car Murchad, qui avait déjà chargé ses provisions, avait l'intention de reprendre la mer avec la marée du matin. Plus tôt il arriverait en Ibérie, avait-il dit à Fidelma, plus tôt il se débarrasserait de ses deux encombrants passagers qu'il devait ramener à Ardmore.

Tandis que Fidelma se demandait ce qui avait bien pu la tirer de son sommeil, elle entendit de curieux grattements. Cela semblait venir de sous sa cabine. Elle se redressa et se rappela ce que Wenbrit lui avait raconté. Des rats et des souris se cachaient dans les cales et les quartiers inférieurs du bateau.

Elle tendit la main vers son petit compagnon pelotonné au bout de son lit et caressa sa douce fourrure.

— Dis donc, Mouse Lord, ne penses-tu pas que tu négliges tes devoirs ?

Le chat s'étira avec une volupté qui donna l'impression à Fidelma qu'il doublait de longueur. Puis il émit un piaillement bizarre, peu convenable pour un chat, sauta sur le sol, traversa la pièce et disparut par la fenêtre.

Fidelma frissonna en songeant aux rats qui trottinaient juste au-dessous d'elle. Elle écouta avec attention. Les grattements avaient cessé. Peut-être Mouse Lord avait-il fini par accomplir ses tâches nocturnes ?

Elle reposa la tête sur l'oreiller et s'endormit. Quelques instants plus tard, elle fut de nouveau réveillée, cette fois-ci par Gurvan qui la secouait sans ménagements. Le second était visiblement très contrarié.

— Vite, lady, venez dans ma cabine, murmura-t-il.

S'enroulant dans sa cape, elle le suivit sans poser de questions. Puis elle se rappela que c'était dans la cabine de Gurvan que logeait Toca Nia.

Gurvan s'effaça pour la laisser entrer. L'aube commençait juste à poindre et la lanterne éclairait Toca Nia étendu sur le dos, les yeux grands ouverts et la poitrine ensanglantée.

— Je dirais qu'il a été poignardé à plusieurs reprises dans la région du coeur, murmura Gurvan.

Fidelma respira profondément pour se remettre du choc que lui causait cette vision.

— Vous avez prévenu Murchad ?

— J'ai envoyé quelqu'un l'informer de ce nouveau drame. Attention, lady.

Elle baissa les yeux et vit que du sang avait coulé sur le sol et que quelqu'un, sans doute Gurvan, avait marché dedans. Une pensée lui vint à l'esprit.

— Ne bougez surtout pas, dit-elle au matelot.

Puis elle se dirigea vers la porte tout en suivant les marques poisseuses sur le plancher. Les traces de pas n'étaient pas nettes, car Gurvan était repassé sur les empreintes initiales, à l'évidence celles du meurtrier. Ces empreintes allaient jusqu'au seuil de sa cabine et s'arrêtaient là. Cela surprit Fidelma qui s'attendait à ce qu'elles conduisent dehors, sur le pont principal. Elle ouvrit la porte de sa cabine. Seules des traces à peine perceptibles signalaient le passage de Gurvan. La seule explication possible était que le meurtrier avait effacé ses empreintes avant de prendre la fuite.

Une intuition la poussa à vérifier dans son sac si le couteau que Crella lui avait donné était toujours là. Il avait disparu. Elle retourna auprès de Gurvan.

— Vous feriez bien d'aller quérir Cian. Vu les circonstances, cela me semble la démarche la plus appropriée.

C'est alors qu'apparut Murchad, le visage défait.

— J'ai déjà envoyé chercher Cian, lady. Dès que j'ai appris ce qui s'était passé, j'ai, pensé que vous voudriez lui parler. Toutefois, il n'est plus à bord.

— Quoi ?

Fidelma n'avait pas sérieusement songé que Cian pouvait être l'auteur d'un meurtre aussi stupide. Puis elle réalisa qu'elle le connaissait mal. Ses pensées profondes lui étaient étrangères et il demeurait insaisissable.

— Drogon, qui montait la garde devant sa porte, s'était endormi et Bairne, qui partage sa cabine, dit qu'il ne l'a pas entendu partir. Je ne pense pas que mon équipage soit à blâmer : nous ne sommes pas habitués à servir de geôliers.

— Il faut d'abord vérifier s'il s'est enfui, dit Fidelma qui avait déjà l'esprit ailleurs. Gurvan, vous voulez bien vous en charger ?

Le second s'éclipsa.

— Il n'y a pas besoin d'être grand clerc pour comprendre ce qui s'est passé, grommela Murchad, debout devant le corps de Toca Nia. Cian a tué son accusateur et s'est évadé.

Cela semblait la seule explication logique.

— Ça m'en a tout l'air, admit Fidelma avec un geste de découragement. Cependant, il doit bien se douter que cette île n'est pas suffisamment grande pour s'y cacher. Si nous partons immédiatement à sa recherche, nous finirons par le trouver.

Murchad, Gurvan et Fidelma s'embarquèrent dans l'esquif. Quand ils posèrent le pied sur le quai, tout était silencieux dans la lumière grise du petit matin. Ils grimpèrent jusqu'à l'église et là, ils virent une silhouette sortir de l'ombre et s'avancer vers eux. C'était père Pol, le visage grave.

— Je sais qui vous cherchez, annonça-t-il aussitôt.

Fidelma alla à sa rencontre.

— Vous a-t-il dit pourquoi il s'est enfui ?

— Il m'a informé de quoi il est accusé.

— Où est-il ? Si vous nous le disiez, cela nous ferait gagner du temps.

— Si vous croyez que je vous aurais laissé fouiller l'île, vous vous trompez. Surtout que ce ne sera pas nécessaire puisque frère Cian est dans la chapelle.

Elle fut surprise par la dureté du prêtre, qui s'exprimait avec une véhémence à laquelle elle ne s'attendait pas.

— Dans ce cas, nous allons le ramener à l'*Oie bernache* afin qu'il puisse nous présenter sa défense.

Le prêtre fronça les sourcils et leva la main pour les arrêter.

— Je ne peux le permettre.

Fidelma ouvrit de grands yeux.

— Comment cela ? Hier, vous nous disiez que la situation à laquelle se trouvait mêlé Cian ne vous concernait pas et maintenant, vous voulez nous empêcher de le ramener sur le navire ? Je ne comprends pas votre logique.

— Je suis dans mon droit.

— Le crime a été commis à bord du navire de Murchad, non sur votre île. La juridiction est donc en sa faveur.

Le prêtre parut surpris, puis il croisa les bras d'un air résolu.

— Frère Cian a invoqué le sanctuaire. Quant à ce prétendu crime qui a eu lieu il y a cinq ans à des centaines de milles d'ici, vous n'avez aucune autorité pour le juger sur votre bateau. On s'est déjà expliqué sur ce point hier.

Murchad se gratta la tête en regardant Fidelma.

— Je ne suis pas sûr de comprendre...

— Capitaine, soeur Fidelma vous confirmera que dans le Livre des Nombres, le Seigneur a dit : « Ces villes vous serviront de refuge contre le vengeur du sang, et le meurtrier ne devra pas mourir avant d'avoir comparu en jugement devant la communauté[24]. »

— Je sais ce qui est écrit dans les Nombres, mon père, intervint Fidelma.

Puis elle se tourna vers Murchad.

— Ce sanctuaire ecclésiastique est à mettre en parallèle avec notre propre loi des *Nemed Termann*. Elle stipule qu'une personne accusée d'un acte de violence, même si elle est coupable, peut s'abriter dans un sanctuaire jusqu'à ce qu'elle obtienne les garanties d'une défense équitable.

Fidelma revint au père Pol.

— Notre loi précise qu'un coupable momentanément soustrait à la justice ne peut en aucun cas lui échapper.

Le prêtre hocha la tête.

— Je comprends cela, ma soeur. Cependant, ici, nous ne sommes pas gouvernés par les lois d'Éireann, mais par celles de Dieu, qu'il nous a données dans la sainte Bible. L'Exode dit : « Je fixerai un lieu pour le meurtrier où il pourra se réfugier[25] », cela afin de lui permettre d'organiser sa défense contre ceux qui veulent se venger de lui.

— Nous ne voulons pas nous venger, mais seulement récupérer Cian pour qu'il s'explique.

— Il a demandé l'asile de la façon qui convient et je le lui ai accordé.

— Qu'entendez-vous par « la façon qui convient » ?

Fidelma essayait de se comporter en *dálaigh* et d'agir en s'en tenant aux faits, tout en s'abstenant de laisser parler ses émotions. Mais ils s'entretenaient de Cian et non d'un étranger. Cian qu'elle détestait et qu'elle avait aimé autrefois. Pour tout ce qui le concernait, elle se méfiait d'elle-même et si elle voulait rester objective, il lui restait la loi et sa stricte application.

Père Pol étant demeuré silencieux, elle poursuivit :

— Le verset de l'Exode que vous avez cité était tronqué. En voici la fin : « Mais si un homme va jusqu'à en tuer un autre par ruse, tu l'arracheras même de mon autel pour qu'il soit mis à mort. » Reprenez-moi si je me trompe.

— Sans doute, mais tuer au cours d'un assaut n'a rien à voir avec la ruse. Égaré par les combats, un guerrier peut perdre la tête. Si Cian s'est laissé prendre par la fièvre des batailles, il devra répondre des conséquences de ses actes, mais je doute que la trahison joue un rôle dans cet épisode.

— Il ne s'agit pas des crimes dont Toca Nia a accusé frère Cian et qui remontent à l'époque où il était un guerrier. Nous nous référons au meurtre de Toca Nia sur *l'Oie bernache*, qui a eu lieu en même temps que Cian s'enfuyait pour vous demander l'asile.

Père Pol en resta les bras ballants.

— Il ne m'a pas du tout parlé de cela.

Fidelma se pencha vers lui, tel le chasseur qui a repéré sa proie.

— Alors, laissez-moi vous rappeler la loi telle qu'elle est énoncée dans Josué : « Il se tiendra à l'entrée de la porte de la ville et exposera son cas aux anciens de cette ville{26}. » Cian s'est-il arrêté pour expliquer dans quelle mesure il était impliqué dans l'assassinat de Toca Nia ?

Père Pol était troublé.

— Non, il a juste demandé le sanctuaire pour le crime dont l'accusait Toca Nia.

— Donc, si on en croit le code ecclésiastique que vous avez cité, il n'a pas agi dans les règles et ne peut demander l'asile.

Père Pol, tiraillé par des sentiments contradictoires, leur fit signe de les suivre.

— Nous allons régler cela avec frère Cian, dit-il d'une voix très calme.

Père Pol conduisit ses hôtes jusqu'à Cian, qui était assis dans le jardin derrière l'église. En voyant Fidelma et Murchad, il se leva. L'inquiétude se lisait sur son visage.

— On m'a accordé le sanctuaire, annonça-t-il. Dites à Toca Nia que je resterai ici où je suis à l'abri de vos lois.

Murchad fronça les sourcils et voulut parler, mais Fidelma l'arrêta d'un geste vif.

— Qu'est-ce qui te fait penser que Toca Nia t'écoutera ? demanda-t-elle d'un air faussement naïf.

— Je compte sur toi pour l'informer du fonctionnement du droit d'asile, Fidelma. Tu es une excellente avocate.

— À mon avis, Toca Nia ne porte plus guère d'intérêt aux querelles juridiques.

Cian cligna des paupières.

— Aurait-il retiré sa plainte ?

Fidelma l'étudia avec attention. Dans ses yeux, elle lut la suspicion, l'espoir, mais certainement pas la ruse ou la fourberie.

— Toca Nia est mort.

— Comment cela, il est mort ? Mais c'est impossible !

La réaction de Cian semblait sincère.

— Il a été assassiné à peu près quand tu quittais le navire.

Cian tituba sous l'effet de la surprise. Le désarroi qu'il exprimait ne pouvait être joué. Quant au père Pol, il haussa les épaules avec lassitude.

— Avouez que cela me met dans une situation difficile, mon frère. Je vous ai accordé l'hospitalité à partir des informations que vous m'aviez fournies et qui ne contrevenaient pas aux lois ecclésiastiques. Maintenant...

Cian fixa le prêtre, puis Fidelma.

— Mais que dit-il ? Je n'ai rien à voir avec la mort de Toca Nia.

— Tu nies que ta main ait porté les coups qui ont mis un terme à son existence ?

Cian écarquilla les yeux.

— Es-tu sérieuse ? Veux-tu dire que... que je suis accusé de l'avoir assassiné ?

— Donc tu contestes l'avoir tué ? demanda Fidelma, impassible.

— Je ne conteste rien, j'affirme que c'est un mensonge éhonté ! s'écria Cian.

Fidelma afficha un air cynique.

— Tu n'étais pas informé de ce meurtre, qui est selon toi une pure coïncidence ?

— Appelle ça comme tu voudras, je ne l'ai pas tué, un point c'est tout.

Fidelma s'assit sur le banc que Cian venait de quitter.

— En tout cas, si c'est une coïncidence, elle est diablement commode. Et maintenant, si tu m'expliquais pourquoi tu t'es échappé ?

Cian s'assit en face d'elle et se pencha d'un air suppliant.

— Jamais je n'aurais fait une chose pareille, Fidelma, dit-il avec une intensité touchante. Tu me connais. J'ai tué au cours des batailles, mais jamais de sang-froid. Tu m'imagines...

— Je suis *dálaigh,* Cian. Contente-toi d'exposer les faits.

— Quels faits ?

— Les raisons de ton évasion.

— Ça tombe sous le sens.

— Sauf si tu as assassiné Toca Nia, elles demeurent obscures.

Cian s'empourpra sous l'effet de la colère.

— Je n'ai pas...

Il s'interrompit et reprit :

— ... j'ai demandé l'asile en ces lieux parce que j'avais besoin de réfléchir. Quand tu m'as interrogé après les accusations de Toca Nia, tu as proféré des menaces à mon encontre et ce n'étaient pas des

paroles en l’air. Toi et Murchad alliez me faire prisonnier et me ramener à Laigin pour y instruire un procès contre moi. J’allais être reconnu coupable du massacre de Rath Bíle.

— Dont tu as admis porter la responsabilité.

— De l’action, pas du crime. C’était la guerre et j’exécutais des ordres.

— Alors il ne te restait plus qu’à préparer ta plaidoirie. Si tu n’étais pas coupable, pourquoi ne pas faire confiance à la justice ?

— Ces accusations étaient si soudaines, sans compter que je ne savais plus où j’en étais.

— Affronter les poursuites qu’implique le meurtre de Toca Nia ne va pas améliorer votre situation, l’interrompit Murchad avec brutalité.

— Il faut que tu saches, intervint Fidelma, que si aucun autre témoin à charge ne se manifeste les accusations de Toca Nia se sont éteintes avec lui. Nous ne sommes plus en mesure d’exercer une quelconque contrainte sur toi puisqu’il n’a pas couché ses griefs par écrit.

Cian parut stupéfait.

— Tu veux dire qu’en ce qui concerne Rath Bíle, les poursuites sont abandonnées ?

— Les doléances d’un mort, à moins qu’il n’ait fait quelque déclaration devant témoin au cours de son agonie, ne sont pas recevables.

— Donc je suis libre ?

— Oui, puisqu’ici, aucun autre témoin du massacre ne peut venir déposer contre toi.

Un large sourire fendit le visage de Cian, puis il revint à la réalité présente.

— Je jure devant Dieu que je n’ai pas tué Toca Nia.

Dans sa voix tintait la note de la vérité, mais le scepticisme de Fidelma lui fit douter de ses protestations d’innocence. Horace avait dit : *Naturam expelles furca tamen usque recurre*

— Chassez le naturel avec une fourche, il reviendra toujours à sa place initiale. Cian était un imposteur-né et sa parole n’avait pas grande valeur. Puis elle réalisa qu’une fois de plus elle laissait ses sentiments personnels interférer avec son intuition, et un accès de culpabilité la submergea.

À ce point de ses réflexions, un hurlement retentit non loin d’eux.

Père Pol relevait la tête en fronçant les sourcils quand un des habitants de l’île, un petit bonhomme en vêtements de pêche, arriva en courant. Il s’arrêta en les voyant et reprit son souffle avec difficulté.

— Que se passe-t-il, Tibatto ? demanda père Pol d’un ton désapprobateur. Est-ce bien convenable de te présenter dans un tel état d’agitation dans la demeure du Seigneur ?

— Les Saxons ! s'écria l'homme. Ils arrivent !

— Où ça ? dit le prêtre tandis que Murchad se retournait vers lui, consterné.

— Je me trouvais aux Rochers...

— La côte nord de l'île, précisa père Pol pour les visiteurs.

— ... et j'ai vu un navire saxon contournant le cap. C'est un bateau de guerre avec un éclair sur la grand-voile.

Fidelma et Cian sautèrent sur leurs pieds avec un bel ensemble et Murchad échangea un bref regard avec la religieuse.

— Dans combien de temps pénétreront-ils dans la baie ? demanda le prêtre dont le visage s'était fermé.

— Dans l'heure, mon père.

— Sonne l'alarme et préviens tout le monde. Venez, Murchad, vous feriez bien de ramener ici votre équipage et vos passagers. Nous les cacherons dans des grottes et, au pire, nous livrerons bataille.

Murchad secoua la tête avec fermeté.

— Je refuse d'abandonner mon bateau à des pirates, qu'ils soient francs, goths ou saxons. La marée est en train de tourner et je vais mettre les voiles. Si certains de mes passagers veulent venir à terre, je ne les en empêcherai pas.

Père Pol le fixa comme s'il était devenu fou.

— Vous n'aurez jamais le temps de vous enfuir avant qu'ils vous barrent la route. S'ils sont au large des Rochers, dans une demi-heure ils auront contourné la pointe.

— Je préfère être sur mon bateau plutôt que d'attendre un massacre prévisible sur cette île.

Il se tourna vers Gurvan.

— À part nous, l'un des nôtres est-il à terre ?

— Non, capitaine.

— Que décidez-vous, lady ? s'enquit-il auprès de Fidelma.

— Je vous suis, répliqua-t-elle sans hésiter.

— Alors on y va !

Cian, qui était resté immobile le temps de la discussion, s'avança vers eux.

— Attendez-moi, je pars avec vous.

— Je croyais que vous cherchiez un sanctuaire ? railla Murchad.

— Pour avoir le loisir d'y préparer ma défense contre Toca Nia. Mais vu le tour que prennent les événements...

— L'accusation de meurtre tient toujours, lui rappela Fidelma.

— C'est un risque à prendre. Je n'ai aucune envie de me retrouver piégé sur cette île.

Murchad haussa les épaules.

— Nous n'avons pas de temps à perdre. Faites comme bon vous semble.

Une corne résonna, plaintive et stridente. Alors qu'ils quittaient l'église, ils virent des gens qui couraient en tous sens : des femmes pressaient contre elles des enfants en bas âge, des hommes brandissaient des fourches, des couteaux et des armes diverses.

Murchad saisit les mains de père Pol et les serra avec effusion.

— Que la chance soit avec vous, mon père. Je suis convaincu que ces Saxons en ont après nous et ne sont pas intéressés par le saccage de votre île. Nous leur avons échappé une première fois, espérons que nous renouvellerons notre prouesse.

Murchad descendit en courant le chemin qui conduisait au quai.

Fidelma jeta un coup d'oeil derrière elle et vit père Pol qui les bénissait avant de disparaître. Maintenant, il allait porter secours à ceux dont il avait la garde et veiller à ce qu'ils soient emmenés dans un endroit où ils seraient en sécurité.

Sans prononcer un mot, ils montèrent dans l'esquif et tandis que Gurvan et Murchad ramaient de toutes leurs forces en direction de *l'Oie bernache,* Cian croisa les yeux verts de Fidelma. Il soutint son regard.

— Je n'ai pas tué Toca Nia, énonça-t-il avec une tranquille assurance. Avant que tu ne viennes m'annoncer son trépas j'ignorais qu'il était mort, je le jure.

Fidelma était prête à le croire, mais elle devait d'abord s'assurer qu'il disait la vérité. Il y avait des années de cela, elle avait appris à ses dépens qu'elle ne pouvait lui faire confiance.

Murchad grimpa le premier sur le navire et se précipita vers ses hommes d'équipage, alertés par ses cris au loin. Fidelma et Cian le suivirent tandis que Gurvan ramait jusqu'à la proue et hissait l'esquif à bord, aidé par un matelot.

— Tout est paré ? lui demanda Murchad après avoir donné ses instructions.

— Oui, capitaine, répondit le second en s'attelant à l'aviron de gouverne avec Drogon.

Fidelma se tenait aux côtés de Murchad.

— Qu'allons-nous faire ? lui demanda-t-elle tout en surveillant l'entrée de la baie.

Il lui opposa un visage impavide, plissant ses yeux gris tandis qu'il étudiait le bras de mer. Ils aperçurent la silhouette sombre du navire saxon qui s'apprêtait à contourner le cap, déterminé à empêcher leur fuite. De leur ancrage, ils étaient à deux milles de l'embouchure de la baie, large de moins d'un mille. Leurs attaquants avaient le temps de contrecarrer toute tentative de fuite de leur part.

— Ces démons saxons sont tenaces, grommela Murchad. On ne peut pas leur ôter ça. L'autre nuit, quand nous avons fait demi-tour et les avons laissés derrière nous, leur capitaine a deviné notre stratégie.

Qu'il ait pu nous suivre jusqu'ici suppose certaines qualités de navigateur.

— Mais maintenant, ce n'est pas l'obscurité qui nous sauvera.

Murchad se tourna vers les pèlerins qui venaient d'apparaître : Cian n'avait rien trouvé de mieux que d'aller leur annoncer l'arrivée du navire saxon. Murchad hurla qu'on les renvoie sous le pont, puis il jeta un regard irrité au ciel d'un bleu tendre où couraient des nuages floconneux.

— Voilà un ciel pommelé annonçant un temps instable, dit-il à Fidelma. Pour sûr qu'il ne va pas s'obscurcir et aucun brouillard ne nous viendra en aide. Avec du brouillard, j'aurais pu essayer de me faufiler hors de cette crique. Cependant, nous ne devons pas désespérer et si jamais...

Devant ce flot de paroles, Fidelma eut le sentiment qu'il se faisait du souci pour elle.

— Ne vous inquiétez pas pour moi, Murchad, le coupa-t-elle. Si nous sommes attaqués, pas question de se laisser prendre sans livrer bataille.

Il lui jeta un regard admiratif et lui sourit.

— Votre langage ne ressemble guère à celui d'une religieuse, lady.

Fidelma lui rendit son sourire.

— N'oubliez pas que vous parlez à une princesse des Eóghanacht. Peut-être mon destin veut-il que je finisse ma vie comme je l'ai commencée, en fille du roi Failbe Fland et soeur du roi Colgú. Si nous devons couler, assurons-nous que nous ferons payer cher leur audace à nos ennemis.

Gurvan lâcha un instant la rame de gouverne et les rejoignit, le visage grave.

— En ce qui me concerne, je refuse de sombrer en me battant, annonça-t-il. Une bonne retraite vaut mieux qu'une défense malhabile.

Murchad, qui connaissait son second, se tourna vivement vers lui.

— Aurais-tu quelque idée en tête ?

— Tout dépend du vent, répliqua Gurvan. Le Saxon est certain de nous tenir à sa merci. Il s'est embusqué derrière la pointe du Pern, prêt à nous attraper si nous tentons de passer de ce côté. Il joue au chat et à la souris.

— Même moi qui ne suis pas marin je l'avais compris, dit Fidelma.

Gurvan pointa un doigt en face de lui.

— Oui, mais vous n'aviez pas remarqué cet îlot.

— Il se situe à moins d'un mille de nous, dit Murchad.

— Et maintenant, regardez le Saxon.

Ils se retournèrent et virent la grand-voile oblongue du navire qui glissait le long du mât.

— Ils comptent une fois de plus sur leurs rameurs pour nous aborder, grommela Gurvan. Or la dernière fois, cela s'est retourné contre eux.

Une étincelle s'alluma dans les yeux de Murchad.

— J'ai compris. On file vers l'îlot qu'on prend par le sud et on disparaît. Il ne saura pas de quel côté on est passés, ce qui nous donnera un temps d'avance.

Fidelma fronça les sourcils.

— Je ne suis pas certaine de saisir votre plan, Murchad.

Le vent se leva, secouant le gréement, et on entendit un bruissement dans les voiles affalées. L'équipage attendait.

— Pas le temps de vous expliquer, grommela Murchad. On y va.

Il se tourna vers ses hommes.

— Hissez les voiles !

L'équipage entra en action.

Gurvan rejoignit Drogon et ils se saisirent de l'aviron de gouverne, le vent gonfla la voile en cuir avec un claquement grisant, on largua les amarres et *l'Oie bernache* bondit sur les flots.

Amplifié par les eaux de la baie, un grand cri s'éleva du navire saxon : « Odin ! » La haute proue du navire fendit les vagues, les rames s'élevaient et s'abaissaient dans un ruissellement étincelant. Comme

Gurvan l'avait prévu, le Saxon fonçait vers eux pour les intercepter dans le bras de mer au nord, suffisamment large pour manoeuvrer à l'aise. Le vent soufflait en direction du sud-ouest et bientôt l'*Oie bernache* virait de bord et se dirigeait vers le détroit au sud, derrière l'îlot.

— C'est très dangereux ! hurla Murchad.

— Je sais ! répliqua le second. Mais je connais ces eaux.

— Très bien, je me tiendrai à la proue et je te servirai de guide.

Déconcertée, Fidelma vit Murchad s'avancer jusqu'au milieu du bateau et s'entretenir avec plusieurs de ses hommes. Six descendirent l'escalier de poupe et revinrent avec des arcs de cinq pieds de long et des carquois. Murchad ne laissait rien au hasard. Si on devait se battre, autant se préparer. Pendant ce temps, l'*Oie bernache* avait commencé à contourner l'île. Fidelma imagina le trouble du capitaine saxon, qui se demandait si *l'Oie bernache* n'allait pas amener les voiles et jeter l'ancre derrière l'îlot pour jouer à cache-cache. À moins que l'Irlandais ne tente de faire demi-tour en passant par le détroit au nord. L'hésitation du Saxon permit à l'*Oie bernache* de le distancer en s'engageant dans le bras de mer au sud. Quand il comprit ce qui se passait, le vaisseau saxon manoeuvra maladroitement pour se lancer à leur poursuite. Les rames montaient et descendaient dans un mouvement frénétique.

Gurvan sourit à Fidelma et leva le pouce.

— Priez pour que le capitaine décide de hisser les voiles, lady.

Fidelma était perdue.

— Je croyais qu'avec le vent en poupe, le Saxon était plus rapide que nous ?

— Sans doute, mais comme le dit un vieux dicton : Mieux vaut regarder une fois devant soi que deux en arrière.

Gurvan avait l'air de beaucoup s'amuser, mais Fidelma ne comprenait rien.

Soudain, l'*Oie bernache* gîta dangereusement à quelques toises de la côte rocheuse. Fidelma réalisa alors que Gurvan allait contourner la pointe sud. Elle avait du mal à s'imaginer comment ils s'en sortiraient ensuite : une fois dans les eaux calmes de la pleine mer, le Saxon les rattraperait en un rien de temps.

Fallait-il chercher la réponse dans les arcs que l'équipage avait amenés sur le pont ? Murchad et Gurvan préparaient-ils un mortel affrontement ?

C'est alors qu'elle vit devant eux un labyrinthe d'îlots et de rochers où rugissaient des courants d'eaux écumeuses. Aussi loin que portait le regard surgissaient d'innombrables écueils, encore plus menaçants que ceux du détroit des îles Sylinancim.

Elle se raidit.

— Faites-moi confiance ! cria Gurvan, le regard fixé au loin. Les bateaux ne s'aventurent jamais dans ces eaux, où le vent et les marées règnent en maîtres et ont tôt fait de broyer un navire. Cela explique que nous ayons choisi cet itinéraire. Je l'ai déjà affronté et je m'en suis sorti. Il n'y a plus qu'à espérer que le Seigneur me laissera passer une deuxième fois. Sinon… autant mourir libre que dans les fers.

— Et si ces pirates venaient nous pourchasser jusqu'ici ?

— Alors ils n'auraient plus qu'à prier Odin de les tirer de là. Mais vu les piètres qualités de navigateur du capitaine saxon… à sa place je choisirais la voie la plus sûre. Ce qui lui prendra du temps et, d'ici là, nous serons loin.

Murchad, les jambes écartées, se tenait à la proue du navire.

Il agitait les bras et les mains, lançant des signaux mystérieux à Gurvan et à Drogon qui les interprétaient avec dextérité. Les courants ballottaient *l'Oie bernache* qui filait de plus en plus vite. À un moment donné, un rocher racla la coque dans un bruit terrifiant.

Fidelma ferma les yeux et murmura une courte prière.

Quand les écueils s'espacèrent, le navire était toujours en une seule pièce.

— Que voyez-vous derrière nous, lady ? demanda Gurvan.

Fidelma s'agrippa au bastingage, se pencha et frissonna à la vision des bouillonnements derrière eux.

Puis elle releva la tête.

— La voile du Saxon ! s'écria-t-elle.

Elle distinguait même le dessin de l'éclair.

— Maintenant il s'engage dans le canal sud pour se lancer à notre poursuite ! reprit-elle d'une voix aiguë.

— Alors que leur Odin leur vienne en aide, répliqua Gurvan avec un sourire carnassier.

— Et que Dieu nous ait en sa sainte garde, murmura Fidelma en aparté.

Sur *l'Oie bernache* qui chevauchait d'énormes vagues, l'horizon ne cessait d'apparaître et de disparaître, et Fidelma perdit de vue le bateau ennemi.

Le navire ruait et se cabrait avec une telle violence que Gurvan et Drogon, pesant de toutes leurs forces sur l'aviron de gouverne, durent appeler un autre marin à la rescousse pour parvenir à le maîtriser.

Murchad continuait de s'agiter à la proue tandis que *l'Oie bernache* poursuivait sa course effrénée au milieu des îlots écumants. Puis tout se calma et ils glissèrent dans des eaux plus calmes. Aussitôt, Murchad se précipita à la poupe, le visage plissé par l'anxiété.

— Où sont-ils ? grommela-t-il.

— Ils se sont volatilisés, répondit Fidelma. Mais ils se sont bel et bien lancés à notre poursuite.

Murchad plissa les paupières. Au loin, une légère brume estompait les contours de la côte d'Ushant.

— Les embruns brouillent la vue, expliqua Murchad tout en scrutant les dents noires et déchiquetées qui surgissaient de l'écume.

Fidelma s'aperçut qu'elle claquait des dents. Il semblait impossible que le navire saxon soit sorti intact de cette gueule rugissante.

— Là ! hurla Murchad. Fidelma scruta en vain les flots.

Ils restèrent un instant silencieux puis Murchad dit :

— J'aurais juré apercevoir leur mât, mais il a disparu.

— Nous avons une bonne avance sur eux, capitaine, lança Gurvan. Ils ne sont pas près de nous rattraper.

Murchad se retourna et secoua lentement la tête.

— À ta place, je cesserais de m'inquiéter. Fidelma revint à la côte qui s'éloignait rapidement.

Aucune trace de leurs poursuivants.

— Vous croyez qu'ils sont passés par le fond ? demanda-t-elle d'une petite voix.

— S'ils avaient réussi à traverser ce détroit, à l'heure qu'il est ils nous apparaîtraient clairement, répliqua Murchad d'une voix lasse. C'était eux ou nous, lady, et Dieu merci nous sommes sauvés. Quant aux Saxons, ils ont rejoint leur château païen où demeurent les héros.

— C’est une fin terrible.

— Les morts ne mordent pas, conclut Murchad. Fidelma dit une prière pour le repos de leurs âmes.

Païens ou pas, ils venaient du pays d’Eadulf.

CHAPITRE XIX

— Voilà une matinée bien paisible, Murchad.

Le capitaine acquiesça d'un air morose. Cela faisait deux jours qu'ils avaient quitté Ushant et la voile ne cessait de se gonfler et de se dégonfler.

— Trop paisible, se plaignit-il. Nous n'avançons pas.

Fidelma contempla la mer d'huile et soupira. Elle non plus n'avançait guère. Après avoir échappé à leurs poursuivants, ils s'étaient arrêtés pour confier le corps de Toca Nia à l'océan. Frère Dathal avait déclaré que cette expédition devenait très macabre et que ce vaisseau finissait par ressembler à celui de Donn, le dieu irlandais de la Mort. Selon l'ancienne mythologie, Donn passait prendre les âmes des défunts sur son navire afin de les transporter dans l'autre monde. Le discours de Dathal provoqua de vives réactions de la part de frère Tola et de soeur Ainder, et plongea tout le monde dans la consternation.

Fidelma retournait les faits dans sa tête, en quête du moindre indice qui pourrait lui permettre d'expliquer les drames auxquels ils avaient été confrontés. Quant au meurtre de Toca Nia, Cian jura qu'il avait quitté le navire juste après minuit, alors que l'équipage et le dernier des passagers avaient regagné le navire. Gurvan coupa court à la discussion en affirmant qu'il avait jeté un coup d'oeil dans la cabine de Toca Nia bien après cette heure, et avait trouvé le naufragé dormant d'un sommeil paisible. Si Cian disait vrai, alors il était innocent.

Fidelma leva la tête vers la voile pendante.

— Je crois que je vais profiter de cette pause pour prendre un bain, dit-elle d'un ton brusque.

— Comment cela ? s'étonna Murchad.

— Cela fait plusieurs jours que je ne me suis pas lavée. À Ushant,

je n'en ai pas eu le temps. Je me sens sale et je vais purifier mon corps de toute cette crasse.

Murchad parut mal à l'aise.

— Les marins sont accoutumés à vivre à la dure, lady, mais ils n'ont pas l'habitude qu'une femme…

Fidelma éclata de rire.

— Ne craignez rien, Dieu me garde de vouloir offenser votre sensibilité masculine : je porterai une chemise.

— C'est trop périlleux, protesta-t-il en secouant la tête d'un air désapprobateur.

— Par un temps pareil, vos marins ne se privent pas d'aller se baigner, alors pourquoi pas moi ?

— Mes matelots connaissent les caprices de la mer. Ce sont des nageurs aguerris. Et si le vent se levait ? Si le bateau se déplace vous devrez parcourir une assez grande distance pour le rejoindre. Vous avez constaté par vous-même de quelle manière ce pauvre frère Guss a péri.

— Le danger est le même pour un marin ou pour un passager, répliqua Fidelma. Que font vos hommes pour se protéger ?

— Ils s'attachent une corde à la taille.

— Parfait, je ferai de même.

— Cependant…

Murchad croisa son regard, sut qu'il était inutile d'insister et poussa un profond soupir.

— Très bien. Gurvan !

Le Breton s'avança.

— Lady Fidelma veut profiter de ce temps calme pour faire quelques brasses autour du bateau.

Gurvan haussa les sourcils, ouvrit la bouche pour protester et se ravisa.

— Quel côté choisissez-vous, lady ? demanda-t-il d'un air résigné.

— Celui qui est sous le vent, et donc abrité, n'est-ce pas ce que vous m'avez enseigné ?

Gurvan réprima un sourire.

— C'est exact. À tribord, les eaux sont plus paisibles. Pour l'instant le vent ne souffle pas, mais s'il se lève il frappera la coque à bâbord.

— Seriez-vous prophète, Gurvan ?

— Non, juste un matelot qui a beaucoup voyagé. Vous voyez ces nuages au nord-est ? Bientôt, ils apporteront le vent, alors ne tardez pas trop.

Fidelma se pencha par-dessus le bastingage. La mer était tranquille.

Alors qu'elle commençait à ôter sa robe, elle s'arrêta devant la

mine angoissée de Gurvan.

— Ne craignez rien, lui lança-t-elle joyeusement, j'ai encore une chemise.

Gurvan rougit.

— N'est-ce pas un péché chez les religieux de se déshabiller devant les autres ?

Fidelma lui fit une grimace malicieuse.

— « Yahvé Dieu appela l'homme : « Où es-tu ? » dit-il. « J'ai entendu ton pas dans le jardin, répondit l'homme ; j'ai eu peur parce que je suis nu et je me suis caché. » Il reprit : « Et qui t'a appris que tu étais nu[27] ? » » Par là, je crois que le Seigneur voulait dire que le péché est dans l'esprit de celui qui regarde, pas dans l'oeil.

Le matelot se balança d'un pied sur l'autre.

— Ne faites pas cette tête, Gurvan, puisque je vous dis que je ne serai pas nue ! Et maintenant, si j'en crois vos conseils, il est grand temps que j'y aille.

Sur ces mots, Fidelma laissa tomber sa robe à ses pieds.

Elle portait du linge en *sról,* de la soie importée par les marchands gaulois. En tant que membre de la famille royale de Cashel, elle allait ainsi vêtue depuis l'enfance, et n'avait jamais pu se décider à renoncer à ce privilège. Ce tissu léger, tellement agréable sur la peau, était le seul luxe qu'elle s'accordait. Bien sûr, si les personnes d'un certain rang pouvaient se permettre de telles dépenses, les autres se contentaient de laine ou de lin.

Quand elle étudiait au collège de son mentor, le brehon Morann, Fidelma avait été surprise d'apprendre qu'il existait des lois régissant l'habillement. Les *Senchus Mór* répertoriaient les règles concernant la vêture des enfants placés en nourrice. Chacun d'eux se voyait accorder deux tenues : ainsi, quand on en lavait une, il en restait toujours une de rechange. Les vêtements des enfants des rois, des chefs, des magistrats, des artisans – et on descendait ainsi jusqu'aux classes les plus basses de la société – étaient énumérés en fonction du rang social. Et tant qu'ils étaient en nourrice – ce qui était considéré comme une forme d'éducation en Éireann –, on passait leurs plus beaux habits aux enfants pour les fêtes.

Alors que l'esprit de Fidelma vagabondait, elle ressentit un poignant sentiment de solitude. Elle aurait tellement aimé qu'Eadulf soit là, car même quand ils étaient en désaccord, leurs échanges la revigoraient. Et puis il lui aurait été d'un excellent conseil pour résoudre l'énigme à laquelle elle était confrontée. Le connaissant, il aurait sûrement pointé du doigt un élément qui lui avait échappé.

Elle revint à Gurvan qui se tenait devant elle, la tête tournée et une longue corde à la main.

— Je suis prête, Gurvan, et parfaitement décente. Vous pouvez

regarder.

Gurvan s'exécuta à contrecoeur.

Force lui fut d'admettre que la tenue de Fidelma n'avait rien d'offensant, mais elle ne parvenait pas à dissimuler une silhouette de proportions agréables, un corps vibrant d'une vitalité joyeuse qui jurait avec sa vocation de religieuse.

— Allons, Gurvan, montrez-moi comment je dois m'y prendre.

— Il faut passer la corde autour de la taille et la nouer avec un noeud plat, facile à faire et à défaire.

— Ah oui, je me souviens, un coup à droite, un coup à gauche, je fais glisser et voilà. Ça tient bien, qu'en pensez-vous ?

Gurvan examina le noeud.

— C'est parfait, et maintenant je vais attacher ce bout-là au bastingage.

La corde était assez longue pour permettre à Fidelma de nager le long du navire.

Elle leva la main pour saluer Gurvan, passa par-dessus la lisse et plongea avec grâce.

L'eau glacée lui coupa le souffle. Quand elle remonta, il lui fallut un moment pour reprendre ses esprits et s'habituer à la température. Elle avait appris à nager en même temps qu'elle apprenait à marcher ou presque, dans la rivière Suir, « la rivière soeur », qui coulait près de Cashel. Elle ne craignait pas l'eau, mais la respectait, car elle savait de quoi elle était capable.

En Irlande, de nombreux habitants de l'intérieur des terres apprenaient à nager dans les rivières, alors que la plupart des habitants des villages côtiers, surtout à l'Ouest, s'y refusaient. Une fois, Fidelma en avait demandé la raison à un vieux pêcheur. Si leur bateau coulait, n'était-il pas indispensable de savoir nager ? Il avait secoué la tête.

— Dans cette éventualité, autant en finir tout de suite puisque la mort est assurée. Nager ne ferait que prolonger notre agonie.

Sans compter que cette côte sombre, déchiquetée, que fouettaient des eaux écumantes, n'était pas vraiment propice aux bains de mer.

— Inutile de lutter contre son destin, si Dieu veut que nous vivions, alors Il nous sauvera, avait poursuivi le vieil homme.

Fidelma n'avait pas insisté, car, par superstition, les pêcheurs n'abordaient de tels sujets qu'avec réticence. Dans cette région, « puisses-tu périr noyé » représentait l'insulte suprême.

Fidelma faisait la planche, flottant dans les vaguelettes. La coque sombre de *l'Oie bernache,* dont la grand-voile continuait de pendre lamentablement, la dominait de toute sa hauteur. Elle distingua la silhouette de Gurvan qui se penchait par-dessus le bastingage et leva paresseusement le bras pour lui indiquer que tout allait bien. Il hocha

la tête et se détourna.

Elle soupira et ferma les yeux, offrant son visage aux rayons du soleil. Puis elle essaya de se concentrer sur l'assassinat de soeur Muirgel, mais sans y parvenir. C'est Cian qui lui revenait sans cesse à l'esprit. Cian ! Sans qu'elle sache pourquoi, une phrase du livre de Jérémie lui passa par la tête : « Et toi qui t'es prostituée à de nombreux amants, tu prétends revenir à moi{28} ! » Elle frissonna. Ces paroles ne manquaient pas de pertinence, mais pourquoi diable un tel texte venait-il la hanter ? Au cours de ce voyage, les citations tirées de la Bible fusaient de toute part et cela devenait contagieux !

En songeant à la blessure qui avait interrompu sa carrière, elle ressentit pour Cian une tristesse empreinte de pitié. Toute sa vie avait été gouvernée par les prouesses physiques. Il était la vanité personnifiée, fier de son corps, de ses exploits sportifs, et persuadé que la jeunesse équivalait à l'immortalité. Selon Aristote, les jeunes gens vivent dans un état d'ébriété perpétuelle. Cette description convenait à merveille au Cian qu'elle avait connu, enivré par ses succès et s'imaginant que seuls vieillissaient les vieux de ce monde.

C'est ce qui l'avait attirée. Il incarnait le pouvoir de la jeunesse dans toute sa splendeur. Excellent cavalier et lanceur de javelot, il maniait l'épée et le bouclier comme personne et tirait à l'arc comme un dieu. Par contre, l'étude ne lui convenait guère et ses seuls talents intellectuels, il les avait exercés dans le domaine de la stratégie militaire.

Cian ne se lassait pas de raconter l'histoire du haut roi Aedh Mac Ainmirech, qui, soixante ans auparavant, avait été battu par le roi de Laigin, Brandubh. Ce dernier avait réussi à pénétrer dans le camp du haut roi, caché avec ses guerriers dans des bourriches à pain.

Ce récit ne passionnait guère Fidelma, mais elle l'avait mis à profit pour tenter de persuader Cian de jouer avec elle au « corbeau noir » et à « l'intelligence du bois{29} », afin qu'il utilise ces jeux pour explorer d'éventuelles tactiques en relation avec son métier. Mais cela ennuyait Cian et le remplissait de frustration.

Maintenant, avec son bras paralysé, la carrière de guerrier lui était interdite et il demeurait incapable de se découvrir une nouvelle vocation. Cian religieux, c'était inconcevable. Loin d'avoir trouvé l'apaisement, il ne faisait que ressasser sa colère et sa mauvaise fortune. Et cette façon qu'il avait de séduire toutes les femmes qui passaient pour affirmer sa virilité blessée avait quelque chose de pathétique. Jamais Eadulf n'aurait réagi ainsi. Une phrase de *l'Énéide* lui revint en mémoire : « *Tu ne cede maluis sed contra audentior ito* » — ne cède jamais au malheur, mais fais-lui face avec vaillance. Voilà quelle aurait été l'attitude d'Eadulf, mais Cian et son bras sans force…

Tout à coup, son corps se raidit.

Son bras sans force ! Comment Cian avait-il pu quitter le bateau à minuit en ramant seul dans l'esquif jusqu'à Ushant ? Seigneur Dieu, où donc était passé son célèbre sens de l'observation ? Sans compter que si, par miracle, il était parvenu à propulser la barque jusqu'au quai, elle n'avait pas pu réintégrer *l'Oie bernache* sur un coup de baguette magique. Quelqu'un avait amené Cian jusqu'à Ushant avant de regagner le navire.

Une contradiction aussi grossière n'aurait pas échappé à Eadulf. Comme elle souffrait de son absence, elle qui s'était habituée à de longs entretiens avec lui et à prendre son avis sur tout !

Elle bougea paresseusement dans l'eau. Par manque de rigueur et de logique, elle avait laissé ses raisonnements vagabonder dans toutes les directions ! Les vaguelettes la berçaient, elles avaient sur elle un effet soporifique et...

Elle réalisa soudain que les vagues prenaient de l'ampleur, puis elle entendit un claquement familier. Elle ouvrit les yeux et cligna des paupières. La grand-voile de *l'Oie bernache* s'était gonflée, le vent se levait et le bateau bougeait. Elle se retourna, fit quelques brasses et reçut un choc.

La corde qui la retenait au bastingage n'était plus tendue, mais flottait sur l'eau au niveau de sa taille... donc elle n'était plus rattachée à rien.

Fidelma poussa un cri de détresse.

Aucun signe de Gurvan à la lisse, ni d'aucun passager ou membre de l'équipage. *l'Oie bernache* commença à prendre de la vitesse. Elle s'éloignait.

Elle se mit à nager de toutes ses forces, mais les vagues l'empêchaient de progresser aussi vite qu'elle l'aurait voulu. Au fond d'elle-même, elle savait qu'il lui serait impossible de rejoindre le navire avant qu'il ne disparaisse, la laissant seule au milieu de l'océan.

CHAPITRE XX

Les sifflements du vent, le bruissement des lames à la crête d'écume qui lui semblaient gigantesques et menaçantes lui remplirent les oreilles. Elle crut entendre un cri au loin, mais ne s'arrêta pas de nager. Et soudain, une tête apparut auprès d'elle.

C'était Gurvan.

— Vite, tenez-vous à moi ! lança-t-il avant de disparaître sous une vague et de réapparaître aussitôt.

Fidelma l'attrapa par les épaules, incapable d'émettre un seul son.

— Pour l'amour du ciel, ne me lâchez pas !

Fidelma vit qu'il avait une corde attachée autour de la taille qui se tendit et les entraîna avec elle. Des silhouettes sombres alignées le long du bastingage tiraient sur le filin tandis qu'ils progressaient vers le navire à une lenteur désespérante. Tous les hommes d'équipage avaient joint leurs efforts pour les sauver. Puis ils commencèrent à les tirer le long de la coque.

Une pensée horrible traversa l'esprit de Fidelma tandis qu'ils longeaient la coque, impuissants, à la merci d'un simple lien qui pouvait céder à tout instant. Si jamais ils lâchaient prise, la force irrésistible des courants les attirerait sous la quille et ils périraient noyés.

Puis ils furent hissés hors de l'eau qui les abandonna à regret, les vagues revenant sans cesse les harceler comme pour les entraîner dans le tréfonds de l'océan.

— Cramponnez-vous ! cria Gurvan.

Tandis qu'ils pendaient le long de la coque, Fidelma resserra son étreinte autour du matelot et pria pour que la corde ne rompe point.

Enfin des bras se tendirent, les saisirent, les attirèrent par-dessus le bastingage et les déposèrent sur le pont, toussant et tremblant de tous leurs membres.

Quand Fidelma parvint à s'asseoir, le jeune Wenbrit se précipita vers elle pour recouvrir ses épaules de sa robe de bure. Elle croisa son regard affolé et grimaça un sourire pour le rassurer.

Une fois qu'elle eut repris son souffle, elle se redressa en titubant et se retint à Wenbrit, car elle n'était pas encore assurée sur ses jambes. Elle vit Gurvan appuyé au bastingage, qui avait lui aussi du mal à respirer. S'il avait tardé une minute de plus à la secourir, elle était perdue. Maintenant, le bateau fendait les flots, la voile gonflée tirant sur la vergue. Elle tendit une main à Gurvan qui la saisit dans la sienne, puis ils se regardèrent en silence, incapables de parler.

— Vous m'avez sauvé la vie, dit enfin Fidelma.

Le second haussa les épaules, mais son visage exprimait une profonde angoisse.

— J'aurais dû me montrer plus vigilant quand vous étiez dans l'eau, lady, articula-t-il d'une voix rauque.

Murchad, qui venait de les rejoindre, parut soulagé en constatant que Fidelma ne souffrait d'aucune blessure.

— Je vous avais avertie qu'il était dangereux de se baigner, dit-il d'un ton sévère.

— Regardez, capitaine ! s'écria Gurvan en montrant le bastingage. La corde a été sectionnée.

Il n'en restait effectivement que deux toises environ attachées à la lisse.

— Le bout est-il effrangé ? demanda Fidelma.

Mais elle réalisa que c'était une question idiote, car n'importe qui aurait constaté que le filin avait été coupé net, certainement avec une lame aiguisée.

— Quelqu'un a essayé de vous tuer, lady, dit Gurvan d'un ton solennel.

Une évidence dont on ne pouvait douter.

— Après que j'eus plongé, combien de temps êtes-vous resté près du bastingage ?

Gurvan réfléchit.

— J'ai attendu de voir si tout se passait bien. Puis vous avez agité la main et je vous ai adressé un signe de tête. À cet instant, frère Tola m'a distrait. Il m'a demandé qui prenait un bain et il a commencé à me poser des questions sur les dangers d'une telle entreprise.

— Vous vous êtes absenté pendant combien de temps ?

— Quelques minutes pour communiquer une ou deux informations au capitaine qui se tenait à la poupe.

— Qui y avait-il sur le pont ?

— Quelques hommes d'équipage.

— Je ne parle pas d'eux, mais des passagers.

— La jeune soeur Gormán, soeur Crella accompagnée de ce Cian

au bras gourd… et aussi frère Bairne, toujours aussi taciturne.

Fidelma jeta un regard circulaire autour d'elle et vit que la plupart des religieux l'observaient à une certaine distance, l'air gêné. Tous avaient assisté à son sauvetage.

— L'une de ces quatre personnes était-elle proche de la corde ?

— Pas particulièrement, mais tous pouvaient passer devant à un moment ou à un autre. Je suis revenu dès que le vent s'est levé et là, j'ai constaté que la corde avait été sectionnée. J'ai appelé deux hommes d'équipage qui ont attrapé un filin et vous connaissez la suite.

Fidelma tomba dans un profond silence qu'interrompit le jeune Wenbrit.

— Lady, si vous ne voulez pas prendre froid, il vaudrait mieux que vous vous changiez.

Fidelma sourit en constatant que la soie de son vêtement lui faisait comme une seconde peau, et elle resserra sa robe autour de ses épaules.

— Un gobelet de *corma* serait le bienvenu, Wenbrit. Je serai dans ma cabine.

Elle traversa le pont à pas rapides tandis que les passagers se dispersaient et discutaient entre eux à voix basse avec des accents passionnés.

Malgré la *corma,* une friction vigoureuse et des vêtements secs, il fallut bien une demi-heure à Fidelma pour se réchauffer. Puis elle alla rejoindre Murchad dans sa cabine. Le capitaine ne s'était pas encore remis du choc qu'il avait subi : la soeur de son roi, Colgú de Cashel, avait failli périr noyée alors qu'il en avait la garde !

— Comment vous sentez-vous ? Vous êtes-vous rétablie ? demanda-t-il en la voyant.

— Je me sens vraiment idiote, répliqua Fidelma. Comment ai-je pu oublier qu'un assassin peut parfois acquérir le goût morbide de tuer ?

Murchad sursauta.

— Vous pensez que nous avons un fou à bord ?

— Tuer est toujours le signe d'un esprit malade.

— Vous continuez de suspecter frère Cian ? Après tout, personne d'autre ne pouvait bénéficier de la mort de Toca Nia. C'est donc lui qui aurait poignardé soeur Muirgel avant de tenter de vous réduire au silence ?

Fidelma secoua la tête.

— Ce n'est pas la logique que je suivrais. La personne qui a tué Toca Nia n'est peut-être par celle qui s'en est prise à soeur Muirgel. Et nous oublions soeur Canair, dont frère Guss nous a assuré qu'elle aussi avait été poignardée. Bien sûr, à l'heure qu'il est, Guss ne peut plus témoigner. Le motif qui empêche l'arrestation et le jugement de Cian

s'applique également à l'assassinat de Canair... où sont les témoins ? Cependant, je suis prête à croire que Guss disait la vérité.

— Donc soeur Crella serait la coupable.

— C'est une possibilité. Les lacunes et les contradictions de son récit ne plaident pas en sa faveur. Mais pourquoi m'aurait-elle donné des détails qui pouvaient être immédiatement contredits ? Mentait-elle ou croyait-elle à son interprétation des événements ? Le problème, c'est que j'ignore ses motivations.

— Comment tout cela a-t-il pu se produire ? s'étonna Murchad. Une vie en mer m'a amené à regarder la mort en face, mais jamais de cette façon. Peut-être cette traversée est-elle maudite. J'ai entendu le jeune frère Dathal s'exprimer sur ce sujet. Il a fait allusion au voyage de Donn, le dieu de la Mort...

Fidelma eut un petit sourire.

— Si la superstition sert à emprisonner le monde par la peur, la raison ouvre la cage. Il y a une réponse logique à ces mystères et nous finirons par la trouver.

Elle marqua une pause avant de poursuivre :

— Étiez-vous sur le pont pendant que je me baignais ?

— Oui. J'ai vu Gurvan aider à vous nouer la corde autour de la taille avant de l'attacher au bastingage. Et, bien sûr, je n'ai cessé de repasser ces images dans ma mémoire pour savoir si quelqu'un s'était approché de la corde.

— À un moment donné, Gurvan est venu discuter avec vous.

— C'est exact. Après avoir vérifié que tout allait bien, il s'est engagé dans une conversation avec Tola, puis le temps s'est rafraîchi et il est venu me trouver. Je lui ai alors demandé de vous ramener à bord, car je savais que nous allions bientôt prendre de la vitesse.

— Et vous n'avez rien remarqué ?

— Deux membres de l'équipage avaient grimpé au mât, prêts à ajuster la voile dès que le vent se lèverait. Je leur ai parlé pendant que vous vous changiez. Ils n'ont rien vu. Il y avait bien quelqu'un d'autre, remarquez...

Il fronça les sourcils et se passa la main dans les cheveux.

— ... mais j'ignore de qui il s'agit.

— Décrivez-moi cette personne.

— C'était un religieux avec un capuchon rabattu sur les yeux.

— S'agissait-il d'un homme ou d'une femme ?

— Impossible à dire, lady.

— Cette personne s'est approchée du bastingage ?

— Peut-être. En tout cas, elle était seule. Le vent s'est levé, j'ai appelé l'équipage, Gurvan est retourné à la corde et a compris qu'il se passait quelque chose d'anormal. La silhouette du religieux avait disparu et j'ai supposé qu'il s'était rendu sous le pont.

Murchad ouvrit soudain de grands yeux.

— En y repensant, il n'a pas pris l'escalier.

— Mais alors par où est-il passé ?

— Sans doute par la trappe avant.

— Mais elle ne donne pas accès aux ponts inférieurs ?

— Si, il y a un panneau d'écoutille dans le passage qui sépare votre cabine de celle de Gurvan, mais personne ne l'utilise. Du moins aucun des passagers, car cela mène aux réserves qu'il faut traverser avant de rejoindre d'autres zones du bateau.

— Donc il existe un moyen de passer sous les ponts pour rejoindre les cabines arrière ?

Murchad le confirma et Fidelma se dressa.

— Allons jeter un coup d'oeil dans la cale.

Fidelma alla chercher une lampe dans sa cabine, où Mouse Lord sommeillait, pelotonné au pied de sa couchette, et rejoignit Murchad qui soulevait déjà une petite trappe se confondant avec les lattes du plancher. Jusqu'à cet instant, Fidelma ne l'avait pas remarquée. L'ouverture était tout juste assez grande pour une personne.

— Cet escalier est peu utilisé ?

— Nous ne l'empruntons que très rarement.

Ils s'arrêtèrent en bas des marches qui donnaient sur un petit espace de rangement où l'on tenait à peine debout. Fidelma leva sa lanterne.

— Beaucoup de poussière, murmura-t-elle. Apparemment, vous vous servez très peu de cet endroit.

— Il est toujours vide, nous entassons nos réserves dans l'espace qui communique avec celui-là.

Fidelma pointa un doigt en direction d'une série d'empreintes de pas.

— En tout cas, Gurvan y est venu quand il recherchait soeur Muirgel. Je suppose qu'après une tempête, il inspecte toute la coque ?

— Bien sûr.

Elle se retourna et examina attentivement les degrés qu'ils venaient de descendre.

Le bois portait des taches d'un brun sombre et sous la dernière marche se détachait une empreinte très nette.

— Vous et Gurvan êtes à peu près de la même corpulence, n'est-ce pas ? demanda Fidelma.

— Oui, pourquoi ?

— Placez votre pied à côté de cette empreinte, Murchad. Attention, ne marchez pas dessus.

Murchad s'exécuta. Sa botte était plus grande que la chaussure de la personne qui était passée par là.

— Cette empreinte n'a pas été laissée par Gurvan quand il a

découvert le corps de Toca Nia, conclut Fidelma.

— Et alors ?

— Alors voilà où l'assassin de Toca Nia s'est caché pendant la nuit. Il a parcouru toute la longueur du bateau en silence, puis il a attendu et grimpé ces marches. J'ai été réveillée par des grattements que j'ai mis sur le compte de rats et de souris. Du coup, alors que j'avais affaire au meurtrier de Toca Nia, j'ai obligé Mouse Lord à sortir de ma cabine pour qu'il parte en chasse. Pendant ce temps, l'assassin, poussé par un accès de haine frénétique, poignardait Toca Nia. Il s'est tellement acharné sur sa victime que le sang a coulé à flots sur le sol et il a marché dedans. J'ai remarqué les empreintes qu'il avait laissées et tenté de les dissocier de celles de Gurvan. Dans le passage, elles semblaient avoir disparu et j'ai pensé que le meurtrier les avait effacées. J'ignorais tout de cette trappe. En réalité, il est reparti par où il était venu en empruntant cet escalier.

Murchad secoua la tête d'un air perplexe.

— Tout cela ne nous avance pas beaucoup.

— Au contraire, dit-elle d'une voix vibrante, enfin nous tenons une preuve tangible.

— Je vous écoute.

— La taille de l'empreinte sous cette marche me donne de précieux renseignements sur l'individu qui a tué Toca Nia. Je commence à entrevoir comment se raccordent les différents éléments de cette enquête. Les coïncidences sont beaucoup plus rares que nous ne le pensons et maintenant, je peux vous affirmer qu'une seule et même personne a tué Toca Nia, soeur Canair et soeur Muirgel. D'ailleurs…

Fidelma s'interrompit et tomba dans un profond silence.

— Si j'étais vous, je redoublerais de prudence, lady, murmura Murchad, le front plissé par la contrariété. Si cette personne a déjà tenté de vous assassiner, elle recommencera à la première occasion. Et si vous êtes sur le point de découvrir son identité, elle vous perçoit certainement comme une menace.

— Elle est folle à lier et elle aime tuer en secret, de cela je suis certaine. Quant à son identité, j'ai le choix entre trois noms sur ce bateau. Bien entendu, nous devons demeurer très vigilants.

Le soir venu, les vents changèrent à nouveau de direction. Après le repas du soir, servi par Wenbrit dans une atmosphère tendue, Fidelma retrouva Murchad et Gurvan à l'aviron de gouverne.

— Je crains qu'une nouvelle tempête se prépare, lady, lui annonça Murchad d'un air renfrogné. Décidément, ce voyage est particulièrement pénible. Si le temps était resté au beau, dans deux jours nous accostions en Ibérie. Maintenant, Dieu sait jusqu'où nous allons dériver.

Fidelma leva la tête. Les mêmes nuages noirs annonciateurs de tempête de la première nuit roulaient dans le ciel en une course éperdue. Mais ils semblaient moins menaçants.

— Dans combien de temps l'orage va-t-il éclater ?

— Vers minuit.

Les yeux de Fidelma tombèrent sur la proue du bateau qui fendait les flots. Une écume blanche filait de part et d'autre de la coque. Tout semblait si calme et tranquille !

À minuit, Fidelma fut le témoin d'un changement de temps si brutal qu'elle ne se souvenait pas d'avoir assisté à pareil spectacle. Le vent, d'une incroyable versatilité, lui donnait le vertige. Assise sur le pont, elle analysait et triait dans sa tête les différents événements survenus au cours de la traversée quand elle sentit le navire tanguer sous elle. Elle se leva.

Gurvan, qui surveillait le travail des matelots sécurisant le gréement, s'avança vers elle.

— Rentrez dans votre cabine, lady, et n'oubliez pas...

— De ranger tous les objets qui pourraient me blesser.

Fidelma avait appris sa leçon au cours de la précédente tempête.

— Les éléments vont-ils se déchaîner avec autant de violence que la dernière fois ? demanda-t-elle.

Gurvan fit la grimace.

— Ça ne s'annonce pas trop bien. Il va falloir lutter contre le vent.

— Ne serait-ce pas plus facile de se laisser dériver, même si on dévie de notre cap ?

Le second secoua la tête.

— Avec cette mer, on serait obligés d'affronter des vagues qui balaieraient le pont en permanence. Elles pourraient même finir par nous engloutir.

Comme pour illustrer ses propos, les embruns commencèrent à déferler. La houle autour d'eux s'était mise à bouillonner, le mât pencha et gémit sous les rafales, et le cuir de la voile claqua à se rompre.

— Disparaissez ! s'écria Gurvan.

Tête baissée, Fidelma traversa précautionneusement le pont principal pour rejoindre sa cabine.

Elle rangea machinalement tout ce qui pouvait se transformer en projectile au cours de la tourmente et alla s'asseoir sur sa couchette. Bientôt, la tempête faisait rage. Et elle se prolongeait. Les heures passaient. Loin de s'apaiser, les éléments semblaient redoubler de fureur.

À un moment donné, Fidelma alla jusqu'à la fenêtre. Le pont était désert, il faisait nuit noire et la pluie – ou était-ce la bruine ? - formait un rideau mouvant. On se serait cru sous l'eau. Et puis soudain, des

embruns balayèrent le pont et lui envoyèrent une gifle en plein visage.

Quand elle retourna sur sa couchette, elle était trempée.

Dominant faiblement le vacarme du vent et des océans lui parvint un étrange grondement, venant de la paroi où s'appuyait sa couchette. Soudain, de l'eau jaillit, bouillonnant entre deux planches de la coque.

Les yeux agrandis par l'horreur, Fidelma resta pétrifiée. Puis elle attrapa une couverture qu'elle enfonça dans la faille avec l'énergie du désespoir. Elle sentit le bois bouger. Progressivement, l'eau s'introduisit partout, mouillant ses vêtements, le matelas en paille, les couvertures. Et il faisait si froid qu'elle commença à claquer des dents.

Elle tenta d'appeler à l'aide, mais sa voix était noyée par le bruit. Elle perdit la notion du temps et resta là, priant pour que la voie d'eau ne s'agrandisse pas. Elle ne sentait plus ses mains depuis longtemps.

Puis la porte s'ouvrit et Wenbrit apparut, un seau à la main et un paquet sous le bras. Il s'avança en titubant.

— C'est grave ? lui cria le mousse dans l'oreille.

— Très grave !

Il posa le seau et d'autres objets sur le sol, puis il ôta la couverture pour inspecter les dégâts.

— Je vais renforcer la coque et colmater la brèche ! Ne vous inquiétez pas, ça va tenir.

Il se saisit de morceaux de bois qu'il commença à clouer sur la zone endommagée. Puis il calfata le tout avec des feuilles de coudrier et le jet se réduisit à un petit filet d'eau.

— Cela suffira pour l'instant ! hurla Wenbrit. Tout le monde est trempé !

Une heure après son départ, Fidelma, épuisée, somnolait sur le matelas mouillé quand Mouse Lord, qui était resté caché dans un coin, poussa un « miaou » lamentable. La pauvre bête était terrifiée. Fidelma lui murmura des encouragements et il sauta près d'elle avant de se rouler en boule sur sa poitrine. Le chat lui tenait chaud, la rassurait, et tous deux finirent par s'endormir.

Une vive douleur, de petites aiguilles qui lui rentraient dans la gorge et puis un cri terrifiant, que dans son demi-sommeil Fidelma associa à celui des *bean sidhe* : des fées qui tiennent un rôle un peu particulier dans la mythologie puisqu'elles gémissent et se plaignent à l'imminence de la mort. Puis elle vit Mouse Lord, arqué sur sa poitrine, le poil hérissé, les griffes plantées dans sa chair. Il sauta de la couchette et le feulement aigu cessa.

Fidelma bondit, le souffle coupé, et avant de perdre l'équilibre elle eut juste le temps de voir la porte se refermer sur une frêle silhouette.

À cet instant, le chat traversa l'habitacle à la vitesse de l'éclair et fila sous la couchette. La jeune femme, qui s'était remise debout à

grand-peine, se précipita vers la porte. Personne. Elle revint dans la cabine tandis que mille questions lui tournaient dans la tête.

Le chat était redevenu silencieux. L'obscurité était trop grande pour que Fidelma distingue quoi que ce soit, mais elle avait le sentiment que l'aube n'était pas loin. Dans le navire ballotté par les flots, elle chancela et s'agrippa à son lit où elle alla s'asseoir.

— Mouse Lord ? dit-elle d'une voix douce. Qu'est-ce que tu as ?

Mais le chat ne répondit pas. Elle savait qu'il était là, car elle l'entendait respirer bruyamment et bouger avec une maladresse inhabituelle. Pour l'instant, Fidelma ne pouvait pas lui venir en aide. Il lui fallait attendre la lumière du jour. Incapable de dormir, elle regarda le ciel s'éclaircir tandis que la tempête ne montrait aucun signe d'apaisement. Dès qu'elle fut en mesure de le faire, Fidelma s'accroupit et regarda sous la couchette.

Mouse Lord, sifflant et crachant, la griffa quand elle tendit la main. Jamais il ne s'était comporté ainsi.

Puis elle entendit tourner la poignée de la porte. C'était Wenbrit portant un petit seau de cuir avec une serviette posée dessus.

— Voilà des biscuits pour vous, lady. Et de la *corma* pour vous réchauffer. Aujourd'hui, je ne servirai pas de repas, j'ai trop à faire et mieux vaut que personne ne bouge. Cette tempête ne s'apaisera pas avant ce soir. Mais que faites-vous par terre ?

— J'ai un problème avec Mouse Lord, lui expliqua Fidelma. Il refuse de me laisser l'approcher.

— Mais… il y a du sang sur votre robe.

Elle tâta sa poitrine et sentit une substance poisseuse.

— Mouse Lord vous aurait-il griffée ?

— Je crois qu'il est blessé. Ne pourrais-tu le sortir de là-dessous ?

Elle venait de comprendre que ce sang n'était pas le sien. Quand Mouse Lord avait été effrayé pendant la nuit, il avait juste sorti ses griffes avant de sauter à terre.

Wenbrit s'agenouilla. Il lui fallut batailler un certain temps avant de parvenir à récupérer Mouse Lord, en lui immobilisant les pattes de devant pour l'empêcher de se débattre. Le garçon, tout en murmurant des paroles consolatrices, posa la petite bête sur le lit.

— Il est blessé, dit-il en fronçant les sourcils. Il porte une profonde coupure et il y a du sang sur son arrière-train. Que s'est-il passé ?

Comprenant qu'on ne lui voulait aucun mal, Mouse Lord s'était calmé.

— Je ne comprends pas… oh !

Fidelma venait de repérer un couteau sur sa couchette, celui-là même que Crella lui avait remis et dont elle affirmait que frère Guss l'avait dissimulé sous son lit. Il était maculé de sang : celui de Mouse

Lord. Fidelma maudit sa sottise. Elle avait ramené le couteau qu'elle avait rangé dans son sac et il avait disparu avant l'assassinat de Toca Nia.

Wenbrit avait fini d'examiner le chat.

— Je vais l'emmener avec moi. Il faut que je nettoie sa blessure et que je la recouse. Il a reçu un coup de couteau et il a essayé de se lécher pour arranger ça, mais ça ne suffira pas. Pauvre bête.

Fidelma était désolée. Wenbrit, penché sur Mouse Lord, lui murmurait des mots doux. L'animal se laissa caresser et gratter la tête, puis se mit à ronronner doucement.

— Dites-moi ce qui s'est passé exactement, lady.

— Je crois que Mouse Lord m'a sauvé la vie. Il dormait roulé en boule sur ma poitrine quand le meurtrier a ouvert la porte. Sans doute le chat a-t-il bougé. À l'évidence, mon agresseur ne l'a pas vu et j'ai eu la chance qu'il lance le couteau plutôt que de venir me poignarder dans mon sommeil. Mouse Lord a fait dévier la course de la lame qui l'a touché à l'arrière-train. Il s'est alors mis à crier, ce qui m'a réveillée et a effrayé l'assassin.

— Avez-vous reconnu votre assaillant ?

— Non, il faisait bien trop sombre.

Fidelma frissonna en comprenant qu'une fois de plus elle était passée à deux doigts de la mort. Puis elle rassembla ses esprits.

— Occupe-toi de Mouse Lord, Wenbrit. Soigne-le bien. Bientôt, nous aurons toutes les réponses à nos questions. *Deo favente,* cette tempête va s'apaiser et je pourrai me concentrer sur mon enquête.

Mais les faveurs du Seigneur se firent attendre pendant encore toute une journée et toute une nuit. Secouée par la tempête dans un vacarme incessant, Fidelma ne ressentait plus rien. Elle devint indifférente à son sort et n'avait qu'une envie : dormir pour échapper à cet enfer. Par moments, le navire s'inclinait au point qu'on pouvait croire qu'il ne parviendrait jamais à se redresser. Puis *l'Oie bernache* finissait par retrouver son équilibre jusqu'à ce qu'une autre vague gigantesque déferle en rugissant.

Parfois, Fidelma était convaincue que le bateau coulait. Elle le voyait immergé dans les flots. Trempée par les embruns, elle avait du mal à reprendre sa respiration, son corps était meurtri, couvert d'ecchymoses de tant de ballottements, et elle se sentit gagnée par un engourdissement mortel.

Quand l'aube se leva à nouveau, elle nota avec lassitude que le vent avait faibli et le tangage aussi. Elle sortit de sa cabine et regarda autour d'elle. Le ciel gris était encore parsemé de gros nuages sombres se détachant sur un fond nuageux plus clair. Elle vit même l'orbe du soleil à l'horizon. Il ne s'agissait pas d'une aube bien revigorante, mais le beau temps pouvait se lever.

Puis Murchad vint à sa rencontre. Il semblait totalement épuisé après deux jours passés pour une bonne part à la rame de gouverne.

— Comment vous sentez-vous, lady ? Wenbrit m'a raconté ce qui s'était passé et j'ai demandé à Gurvan de garder l'oeil sur vous au cas où vous seriez à nouveau attaquée.

— Pour tout vous avouer, j'ai connu des jours meilleurs.

Elle aperçut Wenbrit qui traversait le pont, ce qui lui rappela le chat.

— Comment va Mouse Lord ? demanda-t-elle à Murchad.

Le capitaine sourit.

— Il va boiter un peu pendant quelque temps, mais il reprendra bientôt la chasse aux souris. Le jeune Wenbrit lui a recousu sa blessure et il a déjà retrouvé pas mal d'énergie. Je suppose que vous ignorez qui vous a jeté ce couteau ?

— Il faisait trop sombre.

Puis elle changea de sujet.

— En avons-nous fini avec la tempête ?

— À peu de chose près, je pense que oui. Le vent souffle maintenant vers le sud, on va pouvoir hisser la grand-voile et revenir à notre cap initial. Franchement, ce voyage ne me laissera aucun regret et je me languis de me retrouver dans les bras d'Aoife.

— Aoife ?

— C'est le nom de ma femme. Même les marins sont mariés, vous savez.

Cela rappelait quelque chose à Fidelma mais quoi ? Brusquement les paroles d'une vieille chanson lui revinrent en mémoire.

Toi qui m'as aimé aux jours d'autrefois
Tu as sombré dans la haine et la rancoeur,
Tu as repoussé l'amour que tu me portais
Et tu fais de la vengeance ta seule loi !

— Je songeais à la jalousie d'Aoife, la femme de Lir, le dieu des Océans. Elle détruisait tous ceux qui l'aimaient.

— Je vous jure que mon épouse est gentille et généreuse, protesta le capitaine.

Fidelma sourit.

— Loin de moi de critiquer votre épouse, c'est son nom qui a suscité cette pensée. Aoife m'a rappelé un souvenir intéressant.

Quel était le verset que Muirgel avait mentionné à Guss quand elle lui avait annoncé savoir pourquoi elle pourrait bien être la prochaine victime ?

…la jalousie inflexible comme le Shéol.
Ses traits sont des traits de feu, une flamme de Yahvé.

Sur la mer, les vagues couronnées d'écume s'étaient assagies, et les grosses lames se faisaient plus rares et moins impressionnantes.

Enfin les éléments épars de l'énigme étaient tombés en place et tout prenait un sens. Elle se tourna vers Murchad avec un grand sourire de satisfaction.

— Désolée, capitaine, j'étais ailleurs.

C'est alors qu'elle prit conscience des dégâts provoqués par la tempête. Le pont était couvert d'espars brisés, le tonneau d'eau douce avait éclaté, des cordages pendaient du gréement et les marins s'étaient effondrés sur place, incapables de bouger tant ils étaient épuisés.

— Y a-t-il eu des blessés ? demanda Fidelma, consternée par ce spectacle.

— Un ou deux hommes d'équipage, juste des égratignures, avoua Murchad.

— Et les passagers ?

— Ils vont bien.

Pour Fidelma, après ce qu'ils avaient subi cela ressemblait fort à un miracle.

— Demain ou après-demain, nous serons en vue des côtes d'Ibérie, lady. Et si nous avançons bien, nous ne tarderons pas à arriver au port, situé à quelques milles seulement du tombeau de saint Jacques.

— Il me tarde d'échapper à votre bateau, Murchad, soupira Fidelma.

Le capitaine lui adressa un regard sombre.

— Une fois que nous aurons mis pied à terre, il nous sera impossible d'amener l'assassin de Toca Nia devant la justice. C'est très contrariant. Cette histoire poursuivra *l'Oie bernache* comme un fantôme : mes matelots ont déjà baptisé cette traversée « la pérégrination des damnés ».

— Entre nous, cette affaire sera bientôt résolue, le rassura Fidelma. La mention du nom de votre femme m'a permis de mettre de l'ordre dans mes idées et, soudain, tout s'est éclairé.

Murchad la fixa d'un air interdit.

— Aoife vous a aiguillée sur la piste du meurtrier ?

— Inutile de vous le dissimuler plus longtemps : je l'ai identifié. Mais avant de révéler son nom, je préfère attendre que tous les pèlerins soient réunis pour le repas de midi. J'aimerais que Gurvan, Wenbrit et vous-même assistiez à ce repas. Je pourrais avoir besoin de votre aide pour maîtriser les récalcitrants.

Devant son air ahuri, elle posa la main sur son bras.

— Ne vous faites pas de souci, Murchad. Cet après-midi, vous connaîtrez enfin le nom de la personne responsable de tous ces crimes abominables.

CHAPITRE XXI

À la demande de Fidelma, ils s'étaient rassemblés autour de la grande table du poste d'équipage. Murchad était là, appuyé au fût du mât, de même que Gurvan et Wenbrit. Le mousse, assis sur la tablette où il avait l'habitude de préparer les repas, balançait les jambes d'un air très intéressé. Fidelma, qui présidait, se renversa sur sa chaise et croisa le regard de chacune des personnes présentes.

— Si on en croit ma réputation, commença-t-elle d'une voix douce, il me suffirait de suivre mon instinct pour résoudre une énigme. Or rien n'est plus faux. En tant que *dálaigh*, je pose des questions et j'écoute les réponses. Parfois, c'est ce que les gens omettent de me raconter qui me met sur la voie. Mais tant que je ne dispose pas de certaines informations, que je n'ai pas établi les faits pour retracer un événement précis, il m'est impossible d'en tirer les déductions qui me permettront de passer à l'étape suivante.

« Donc je vous rassure tout de suite, je n'ai pas de pouvoirs secrets, et je ne suis pas un prophète dont les visions permettent de résoudre les mystères. L'art de l'enquête se présente un peu comme le jeu du « corbeau noir » ou celui de l'« intelligence du bois ». Les éléments sont disposés sur le damier et chacun joue sa partie en fonction de ce qu'il croit être la meilleure des stratégies. Le regard doit être aiguisé, l'oreille fine et le cerveau en éveil. L'instinct est parfois trompeur et loin de vous guider sur les chemins de la vérité, il vous égare sur des sentiers dangereux. Cela étant dit et même si l'on doit s'en méfier, il peut aussi se montrer un bon guide.

Elle marqua une pause. Dans le silence pesant qui régnait dans la cabine, tous la fixaient d'un air fasciné, tels des lapins devant un renard.

— Mon mentor, le brehon Morann, nous conseillait de nous garder des évidences qui sont parfois mensongères. Ce précepte m'a

toujours accompagnée, mais j'ai compris que ce qui est manifeste le demeure souvent en vertu d'un principe de réalité.

« Si vous rencontrez sur une route une personne hagarde, l'écume aux lèvres, les cheveux décoiffés, le visage déformé par la rage, hurlant avec à la main un couteau dégouttant de sang qui a maculé ses vêtements, comment la jugeriez-vous ? Peut-être s'est-elle blessée, ce qui expliquerait son visage déformé par la douleur, elle crie parce qu'elle souffre, le couteau a servi à tuer un animal de boucherie et elle a été assez maladroite pour se tacher. Les explications possibles sont nombreuses, mais la première qui vous viendra à l'esprit, c'est que cet individu est un meurtrier hors de lui, prêt à frapper quiconque se mettra en travers de sa route. Et l'interprétation la plus banale est parfois la bonne.

Elle s'arrêta à nouveau et le même silence lui répondit.

— Je crains d'avoir contemplé l'évidence tout en refusant de l'admettre, poursuivit-elle. Et en repensant aux divers malheurs qui nous ont frappés, j'ai réalisé qu'une seule et unique personne était liée à tous ces événements. Ce dénominateur commun incontournable s'appelle Cian.

Cian se mit sur ses pieds, mais le tangage imprévisible du bateau le déséquilibra, il manqua tomber et se rattrapa à la table de justesse.

Gurvan, qui s'était levé pour lui venir en aide, posa une main sur son épaule, mais Cian se dégagea avec colère.

— Garce ! Je ne suis pas un assassin ! C'est ta jalousie mesquine qui te pousse à m'accuser. Tout ça parce que je t'ai rejetée…

— Assieds-toi ou je me verrai dans l'obligation de demander à Gurvan de t'entraver.

Immobile, Cian la défiait du regard.

— Tiens-toi tranquille et tais-toi, je n'ai pas terminé.

Frère Tola jeta un regard désapprobateur à Fidelma.

— *Cum tacent clamant,* grommela-t-il. Si vous ne le laissez pas s'exprimer, son silence le condamnera.

— Il pourra parler quand j'aurai fini et qu'il saura à quoi s'en tenir, lança-t-elle d'un ton glacial. S'inspirer de l'ignorance pour se défendre est la preuve d'un esprit borné.

Elle se tourna vers les autres.

— Et donc Cian est ce dénominateur commun.

Elle leva la main pour empêcher un nouvel éclat de l'ancien guerrier.

— Et j'ajouterai que je n'ai jamais prétendu qu'il était le meurtrier.

Cian retomba sur le banc.

— Mais alors de quoi m'accuses-tu ?

Elle le toisa d'un air méprisant.

— Je pourrais retenir bien des chefs d'accusation contre toi, Cian, mais en ce qui concerne l'affaire qui nous intéresse, le meurtre est écarté. Que tu sois ou non le boucher de Rath Bíle importe peu puisque les charges sont mortes avec Toca Nia.

Tout le monde était suspendu à ses lèvres. Cian contenait sa rage et son désarroi. Frère Tola et soeur Ainder arboraient la même expression de cynisme teinté de moquerie. Soeur Crella et soeur Gormán baissaient les yeux. Frère Bairne avait l'air d'une bête traquée cherchant une issue pour s'échapper. Frère Dathal attendait, penché en avant, anticipant la révélation qui allait suivre avec un plaisir non dissimulé. Son compagnon, Adamrae, tambourinait sur la table, feignant l'ennui.

— Inutile de vous préciser qu'un meurtrier très dangereux est assis avec nous à cette table.

— C'est assez logique, dit Dathal en hochant la tête avec enthousiasme. Mais de qui s'agit-il si Cian est innocent ? En quoi relie-t-il les différents drames ?

— Ce meurtrier vous a accompagnés depuis le début de votre voyage, poursuivit Fidelma. Sa première victime a été soeur Canair.

Soeur Ainder poussa une exclamation dubitative.

— Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer une chose pareille ? Soeur Canair est tout simplement arrivée en retard et le navire a été obligé de lever l'ancre avec la marée.

Des murmures frondeurs s'élevèrent.

— J'ai eu un entretien avec quelqu'un qui avait vu le corps, lança Fidelma d'une voix forte. Je veux parler de frère Guss qui avait découvert le cadavre de Canair en compagnie de soeur Muirgel.

Cian éclata d'un rire arrogant.

— Voilà qui est très commode, vu que Guss et Muirgel sont morts et ne peuvent plus confirmer tes dires.

— Commode si l'on veut puisque Muirgel a été assassinée à son tour et que frère Guss… eh bien nous savons tous ce qui lui est arrivé, il est passé par-dessus bord dans un moment de panique.

Tous les yeux se tournèrent vers soeur Crella.

— À ce moment-là, Guss ne craignait qu'une seule personne, commenta frère Dathal.

Crella, pâle et défaite, secoua la tête tandis que Tola pinçait les lèvres d'un air pensif.

— Soeur Crella ? Je suppose que cela peut s'envisager. La rumeur prétend qu'elle était jalouse de Muirgel.

— Frère Guss n'était-il pas persuadé que soeur Crella était responsable de la mort de Muirgel ? avança Cian, soulagé que le poids de l'accusation ait été enlevé de ses épaules.

— La jalousie ? La luxure, oui, ricana soeur Ainder. Le plus grave

des péchés avec l'orgueil.

Crella se mit à pleurer en silence et Fidelma estima qu'il était temps d'intervenir.

— Soeur Crella n'a été que la cause involontaire de la mort de frère Guss. Malheureusement pour lui, Guss était convaincu à tort que Crella était la coupable. Il était jeune et effrayé – n'oubliez pas qu'il avait été confronté aux cadavres sanglants de Canair et de Muirgel. Craignant pour sa vie, la terreur lui a fait perdre la tête. Quand Crella s'est avancée vers lui, il a cru qu'elle allait le frapper. Cela explique qu'il ait reculé et soit tombé par-dessus bord. Sa mort, il la doit non à Crella, mais à la personne qui lui avait insufflé une telle épouvante.

Un silence de plomb succéda à cette déclaration.

— À quel jeu jouez-vous ? s'écria soeur Ainder. Vous accusez et acquittez dans un même souffle. Quels buts poursuivez-vous ? Assez de manières, donnez-nous le motif de ces meurtres et désignez le coupable !

— C'est vous qui m'avez fourni le motif, déclara Fidelma d'un air placide.

Soeur Ainder cligna des yeux.

— Comment cela ?

— Rappelez-vous notre conversation sur les sept péchés capitaux... dont la luxure. Dans toute enquête, on commence par poser la question que Cicéron a été le premier à formuler lors d'un procès à Rome. *Cui bono ?* À qui profite le crime ?

— Donc vous accusez la luxure ? lança frère Tola d'un ton moqueur. Mais alors, que faites-vous de la mort de ce guerrier de Laigin, Toca Nia ? Difficile de nier qu'il a été tué à cause des accusations qu'il avait portées contre Cian. Seul Cian avait avantage à ce qu'il soit supprimé.

Les sentiments que se portaient Cian et Tola n'avaient rien de très fraternel.

— Vous avez raison, répliqua Fidelma. Toca Nia a été tué pour protéger Cian.

Cian voulut se lever, mais Gurvan le força à se rasseoir.

— Donc tu as quand même l'intention de me faire porter la responsabilité de la mort de Toca Nia, déclara-t-il avec amertume. Et pourtant...

— Tu ne l'as pas tué. Je sais. La personne qui l'a fait voulait te protéger, ce qui n'est pas la même chose. Mais c'est pourtant le même mobile qui a déclenché les meurtres de Canair, Muirgel et Toca Nia, ainsi que les deux agressions dont j'ai été la victime.

— Deux ? s'étonna frère Dathal. Quelqu'un a tenté par deux fois de vous tuer ?

— Après avoir voulu me noyer, la nuit dernière on a essayé de me

poignarder dans ma cabine. Je n'ai eu la vie sauve que grâce à la présence d'un chat.

Elle ne s'expliqua pas davantage, car elle en aurait tout le temps plus tard.

— Donc si je vous suis bien, il n'y a qu'un meurtrier et un seul mobile ? intervint Murchad.

— Oui, un assassin poussé par la luxure au point qu'il perdit la raison, et parvint à se convaincre qu'il devait protéger Cian, l'objet de son désir, en écartant tous ceux qui cherchaient à le séduire ou avaient des relations intimes avec lui.

Cian pâlit et se mit à trembler.

— Je ne comprends pas un traître mot à ce que tu racontes.

— Si Toca Nia t'avait causé du tort, alors tu n'aurais plus été disponible pour cette personne qui te voulait pour elle seule.

— Je ne comprends toujours pas.

— Tu as été en même temps l'amant de Canair et Muirgel.

— Je ne le nie pas, répliqua Cian avec arrogance.

— Peut-être ton insatiable appétit pour les jeunes femmes s'explique-t-il par le mauvais tour qu'Una t'avait joué ?

Elle n'avait pas pu se retenir d'envoyer cette dernière pique.

— Una n'a rien à voir là-dedans, s'énerva Cian.

Soeur Gormán, qui manifestait un vif intérêt pour cet échange, les interrompit.

— Qui est Una ? Il n'y a pas de soeur Una à Moville.

— L'ex-femme de Cian, Una, a obtenu le divorce parce qu'il était stérile, lança Fidelma avec un sourire implacable. Mon hypothèse est que Cian compense cette position infamante en séduisant toutes les jeunes filles qui lui tombent sous la main.

Le visage de Cian était déformé par la rage.

— Tu prétends…

— Une de tes conquêtes ne supportait pas l'idée que tu aies aimé d'autres femmes. Tu n'as pas compris avec quelle intensité bouillonnaient la haine et la jalousie chez cette personne démente. Tu as eu beaucoup de chance que ses sentiments d'une intensité morbide n'aient pas été dirigés contre toi.

Cian se figea, la bouche entrouverte, et se mit à réfléchir intensément tandis que frère Tola se penchait vers Fidelma.

— Si je vous suis bien, Toca Nia a été tué parce que, tout comme les conquêtes de Cian, il représentait une menace ?

— Exactement.

— En dehors de Crella, je n'ai entretenu de relations amoureuses avec personne d'autre, déclara Cian. À moins que…

Les yeux agrandis par l'horreur, il fixa Fidelma qui éclata d'un rire sardonique en comprenant ce qui lui passait par la tête.

Qu'il puisse l'accuser était plutôt comique, mais s'accordait à merveille avec son arrogance naturelle. Il s'était convaincu qu'après toutes ces années elle ressentait encore quelque chose pour lui !

— Je dois vous confesser qu'à l'âge de dix-huit ans, j'aurais pu être la victime d'une même folie. La jeunesse intensifie les émotions, et il arrive qu'on ne soit pas assez mûr pour les contrôler. Pour instruire cette affaire, c'est dans l'instabilité de la jeunesse que nous devons nous plonger. Mais ne te fais aucune illusion, Cian : tu n'es plus en mesure de susciter en moi de tels transports, et cela depuis longtemps. Tu n'arrives même pas à m'inspirer de la pitié.

— Ne me dites pas, intervint frère Dathal l'oeil brillant, que vous avez été l'amante de Cian ?

— Eh si, répondit Fidelma avec un soupir. Moi aussi, il y a dix ans, j'étais tombée sous son charme quand j'étudiais au collège du brehon Morann, à Tara.

Elle regarda Cian d'un air songeur.

— Nous étions tous les deux immatures et si moi j'ai grandi, Cian n'a pas changé, susurra-t-elle avec une méchanceté dont elle ignorait qu'elle était capable.

— Mais comment cet amoureux dément a-t-il compris les liens qui vous avaient unis ? poursuivit Dathal, de plus en plus intrigué. Si votre liaison remonte à une dizaine d'années, elle s'est déroulée avant que Cian ne rejoigne l'abbaye de Bangor et à cette époque, aucun d'entre nous ne le connaissait.

— Excellente question, frère Dathal. Quand j'ai embarqué sur ce bateau, vous avez tous compris que j'avais connu Cian auparavant. Or une personne qui s'intéressait de près à cette histoire a surpris une conversation entre moi et Cian où nous évoquions notre passé.

Elle se tourna brusquement vers l'ancien guerrier.

— Allons, un petit effort, Cian. Tu as admis que tu avais eu des relations avec Canair, Muirgel et Crella…

Frère Bairne, qui était assis en face de Cian, bondit de son banc et se jeta en travers de la table en brandissant un couteau.

— Ordure ! s'écria-t-il en attrapant Cian par le cou et en levant son arme.

Gurvan saisit le poignet de Bairne et le lui tordit avec brutalité. Hurlant de douleur ; Bairne lâcha Cian qui se dégagea et le poignard tomba. Aussitôt, frère Tola s'en saisit avant de le tendre à Murchad.

Frère Bairne ne faisait pas le poids face au robuste marin breton. Gurvan attira à lui le jeune homme qui s'affala sur la table en se débattant, et lui replia le bras derrière le dos. Le moine enragé abandonna toute velléité de lutte.

Fidelma lui adressa un regard réprobateur.

— Voilà un geste bien stupide, frère Bairne.

— Je le déteste ! éructa le jeune homme.

— Vous le détestez, mais éprouviez pour lui des penchants coupables ? s'écria soeur Ainder, horrifiée. Je ne comprends rien.

— Frère Bairne, expliquez-lui pourquoi vous le haïssez, l'invita Fidelma.

— Il m'a pris Muirgel !

Cian éclata d'un rire rauque.

— Muirgel n'ayant jamais été vôtre, je ne pouvais guère vous la prendre, pauvre idiot !

— Ordure ! répéta Bairne sans grande conviction tandis que la poigne de Gurvan ne se relâchait pas.

— Cian dit la vérité, déclara Crella qui s'était calmée. Muirgel ne voulait pas entendre parler de Bairne qu'elle voyait comme un rêveur bizarre et efféminé, mais elle a effectivement eu une brève aventure avec Cian.

Cian hocha la tête d'un air satisfait.

— Nous y avons mis un terme juste avant de quitter Moville. Muirgel avait un nouvel amant et moi, une nouvelle maîtresse en la personne de Canair, c'est aussi simple que cela. Muirgel m'a raconté que contre toute attente, elle était tombée amoureuse de Guss.

— Guss ? s'écria Crella. Mais alors c'était vrai ? Je ne parviens pas à le croire !

Elle enfouit son visage dans ses mains tandis que les conséquences de son incrédulité quant à la liaison de Guss avec sa cousine lui apparaissaient dans toute leur horreur.

— C'est vrai, trancha Fidelma. Muirgel l'aimait et seule l'inimitié que vous portiez à Guss vous a empêchée de l'admettre. Votre refus obstiné de vous rendre à l'évidence m'a amenée à suspecter Guss. D'un autre côté, l'antipathie que vous ressentiez à son égard, et qu'il considérait comme de la jalousie, a persuadé Guss que vous étiez l'assassin – d'où la terreur que vous lui inspiriez et qui l'a conduit à tomber par-dessus bord.

Frère Tola secoua la tête d'un air perplexe.

— Je ne vois toujours pas pourquoi frère Bairne aurait tué Toca Nia si, comme il le prétend, il hait Cian. L'arrivée de Toca Nia, Bairne n'aurait pu l'imaginer même dans ses rêves les plus insensés : n'était-ce pas pour lui la meilleure façon de se débarrasser de Cian ?

— Vous avez manqué un point important, s'énerva Fidelma. Bairne n'a jamais tué personne. Il n'est pas assez doué pour ça. Ne vient-il pas de nous en faire la brillante démonstration ? Revenons à ce que je vous disais quand nous avons été interrompus par cette scène regrettable. Je suggérais qu'en réfléchissant un peu, Cian devrait être capable de résoudre ce mystère.

Il a admis avoir eu des relations intimes avec Canair et Muirgel et

une brève aventure avec Crella. Mais il a oublié une jeune fille, la seule personne qui nous ait entendus nous quereller au sujet de notre jeunesse.

Soeur Gormán s'était levée de table et une expression d'horreur se répandit sur les traits de Cian tandis qu'il se tournait vers elle. Le visage de Gormán n'exprimait aucune culpabilité. Elle les défiait. Et une curieuse lueur s'était allumée dans ses yeux. Elle releva le menton et se mit à rire d'un rire nerveux, haut perché, où résonnait une note de triomphe. Le comportement de Gormán confirmait Fidelma dans sa certitude qu'elle était folle.

La jeune fille leur jeta des regards noirs.

— Je n'ai commis aucun crime, lança-t-elle sur un ton méprisant. Le livre de la Genèse ne dit-il point :

J'ai tué un homme pour une blessure, un enfant pour une meurtrissure.

C'est que Caïn est vengé sept fois, mais Lamek, septante-sept fois[30] *!*

— Vous citez la chanson de Lamek, fils de Metushaël, dont le désir insatiable de vengeance fut condamné par la parole du Christ, la corrigea Fidelma d'une voix douce. Rappelez-vous ce qu'il a dit à Pierre, c'est dans l'Évangile de Matthieu : « « Seigneur, combien de fois mon frère pourra-t-il pécher contre moi et devrai-je lui pardonner ? Irai-je jusqu'à sept fois ? » Jésus lui dit : « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix-sept fois[31]. » » Laissez l'ombre de Lamek s'effacer de votre mémoire, Gormán.

La jeune fille se tourna vers elle avec rage.

— Inutile de tenter de jouer au plus fin avec moi, prostituée de Babylone ! Toi aussi je t'aurais tuée si tu ne m'avais pas échappé par deux fois. Mais tu seras punie. « Et je vis une femme, assise sur une Bête écarlate couverte de titres blasphématoires et portant sept têtes et dix cornes. La femme, vêtue de pourpre et d'écarlate, étincelait d'or, de pierres précieuses et de perles ; elle tenait à la main une coupe en or, remplie d'abominations et des souillures de la prostitution. Sur son front, un nom était inscrit – un mystère ! — *Babylone la Grande, la mère des prostituées et des abominations de la terre.* Et sous mes yeux, la femme se soûlait du sang des saints et du sang des martyrs de Jésus[32]. »

— Cette fille délire, murmura soeur Ainder qui se leva et s'éloigna prudemment de Gormán.

Murchad jeta un regard inquiet à Fidelma.

Cian, maintenant très détendu, était resté assis, les mains posées sur la table, et il considérait la jeune fille avec une indifférence teintée de curiosité.

— Dieu merci, l'énigme a enfin trouvé sa solution. Je ne suis pas responsable de la folie de cette fille. *Dominus illuminatio*... je n'ai

couché avec elle qu'une seule fois.

Soeur Gormán se tourna vivement vers lui, les yeux étincelants de colère.

— Mais tu ne comprends rien, c'est pour toi que j'ai fait ça, pour te sauver afin qu'on puisse être ensemble !

— Tu es folle, ricana Cian. Depuis quand une seule nuit passée avec une femme lui donne-t-elle des droits sur un homme de passage ? Les femmes n'ont qu'une idée en tête : s'attacher les hommes.

Soeur Gormán se rejeta en arrière comme s'il l'avait giflée et la stupéfaction se peignit sur ses traits.

— Tu ne penses pas ce que tu dis. Cette nuit-là, tu as affirmé que tu m'aimais, modula-t-elle d'une voix gémissante.

Les souvenirs de sa jeunesse revinrent hanter Fidelma qui ne put s'empêcher d'un mouvement de compassion pour la jeune fille.

— Il n'aime que lui-même, dit-elle d'un ton exaspéré. Il est incapable de s'attacher à une femme. Cian, tu as beau te rassurer en affirmant que tu n'es pas responsable des atrocités commises en ton nom, et tu as raison d'un point de vue juridique, tu es l'illustration même que la loi n'est pas la justice. Car tu portes dans cette affaire une lourde responsabilité morale. Ton égoïsme, ta façon de te servir des gens sont assez répugnants, et il faudra bien qu'un jour tu répondes de tes actes.

Cian s'empourpra.

— Qu'y a-t-il de mal à profiter des plaisirs que la vie nous offre ? Sommes-nous donc devenus des Romains ascétiques qui ne rêvent que d'aller au désert en ermites ? Pourquoi ne pas continuer à jouir des dons de l'existence ?

La colère se lisait sur le visage de Tola.

— « Tu ne tueras point » est un commandement du Seigneur. Cette femme est condamnée, mais vous, Cian, êtes la cause de sa folie et vous devriez l'accompagner dans sa déchéance.

— Selon quelle loi ? ironisa Cian. Je déclare votre morale rigide nulle et non avenue.

Gormán se tenait là, les bras serrés autour d'elle, les épaules voûtées, tel un chien battu. Et elle se balançait d'avant en arrière en sanglotant.

— J'ai fait cela pour toi, Cian... Muirgel... Canair... et même Toca Nia pour te soustraire à ses atroces accusations. Après, je l'aurais tuée, elle, Fidelma, et puis Crella. Elles te voulaient toutes deux du mal. Il fallait te protéger. Sans tous ces gens, on aurait été heureux, mais ils étaient sur notre chemin.

— Vous pourriez peut-être nous expliquer comment vous avez tué soeur Canair, dit Fidelma d'une voix douce. Je ne connais de cette histoire que ce que Guss m'en a raconté.

Gormán gloussa. C'était le rire d'une jeune fille innocente, et, vu les circonstances, cela faisait froid dans le dos.

— Cian m'aimait – je le sais. « Je te fiancerai à moi pour toujours ; je te fiancerai dans la justice et dans le droit, dans la tendresse et la miséricorde ; je te fiancerai à moi dans la fidélité, et tu connaîtras Yahvé{33}. »

Fidelma crut reconnaître le Livre d'Osée, qui décidément avait eu beaucoup de succès au cours de ce voyage.

— Même si maintenant il refuse de l'admettre, il partageait mon amour. Nous nous serions mariés si... si les autres femmes ne l'avaient enjôlé, et... et...

Cian haussa les épaules.

— On nage en plein délire, grommela-t-il. Je me lave les mains de toute cette affaire.

— Gormán ? Revenons à Canair. Quand l'avez-vous tuée ?

Le ton dénué d'hostilité de Fidelma ramena quelques instants Gormán des profondeurs de son esprit malade.

— Ça s'est passé à la taverne d'Ardmore.

Elle avait fait cette déclaration sur un ton détaché tout en fixant Cian d'un regard absent.

— Tout ça parce que Canair avait une liaison avec Cian ? s'interposa frère Tola.

Un curieux sourire passa sur le visage de la jeune fille.

À force de persuasion elle le séduit, par le charme doucereux de ses lèvres elle

[l'entraîne.

Aussitôt il la suit, comme un boeuf qui va à l'abattoir, comme on entrave un cerf pris au filet, jusqu'à ce qu'un trait lui perce le foie, tel l'oiseau qui se précipite dans le filet sans savoir qu'il y va de sa vie{34}...

— Arrêtez ces âneries ! s'exclama Cian. Ces divagations m'exaspèrent.

Soeur Ainder se pencha vers lui et lui jeta un regard acéré.

— Le livre des Proverbes n'est pas une ânerie, frère Cian. Vous êtes indigne d'entendre les paroles de Dieu et vous profanez votre habit de moine.

— Parce que vous croyez que j'ai choisi de porter ces hardes ridicules ?

— Aujourd'hui, j'ai entendu plus de propos répugnants que je ne peux le supporter et je ne manquerai pas de rapporter tous les détails de ce voyage à l'abbé de Bangor. Quand vous retournerez dans votre abbaye, je vous jure bien qu'on vous fera payer vos blasphèmes.

— Encore faudrait-il que j'y retourne, ricana Cian en se moquant ouvertement de la vieille religieuse.

Pendant cette altercation, soeur Gormán avait continué ses

citations, oublieuse du cadre dans lequel elle se trouvait.

— Comment cela s'est-il passé, Gormán ? l'encouragea Fidelma. Je sais que Canair avait quitté votre groupe avant que vous n'arriviez à Ardmore. Tout le monde, y compris vous, s'est alors rendu à l'abbaye de Saint-Declan pour y passer la nuit.

— J'ai surpris Canair et Cian qui se donnaient rendez-vous à la taverne pour plus tard.

Fidelma jeta un coup d'oeil à Cian.

— C'est vrai, admit-il. Canair m'a dit qu'elle arriverait à la taverne après minuit, au retour de sa visite à son amie qui vivait non loin de là. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'elle ne devait pas passer la nuit à l'abbaye. Après coup, nous avions décidé de profiter de l'occasion pour nous retrouver.

— Et tu t'es rendu à la taverne ?

Il y eut un silence.

— Tu y as rencontré Canair ? insista Fidelma.

Cian hocha la tête d'un air boudeur.

— Quand je suis arrivé là-bas, la salle de l'auberge était encore très animée. J'ignorais si Canair m'avait précédé et je m'apprêtais à entrer quand j'ai vu Muirgel et Guss. À leur comportement, j'ai compris qu'ils avaient eu la même idée que nous.

Il renifla.

— Ce n'était pas mes affaires, étant donné qu'entre Muirgel et moi, c'était terminé.

— Et alors ? le pressa Fidelma.

— J'ai attendu, il était tard et Canair n'arrivait pas. J'ai préféré retourner à l'abbaye. C'est tout.

Il croisa les bras d'un air de défi tandis que Fidelma le fixait d'un air incrédule.

— Tu ne t'es pas inquiété quand Canair ne s'est pas présentée au rendez-vous ?

— C'était une grande fille, hein, et j'ai pensé qu'elle avait changé d'avis.

— Et le lendemain matin, au port, tu n'as pas trouvé bizarre qu'elle ait disparu ? Pourquoi n'as-tu pas donné l'alarme ?

— Pour dire quoi et à qui ? Chacun est libre de ses mouvements. Comment pouvais-je deviner qu'elle avait été assassinée ?

— Mais...

Fidelma baissa les bras. À quoi bon poursuivre ? Un tel égoïsme la privait de ses moyens et elle préféra revenir à Gormán.

— Que s'est-il passé à la taverne ?

Gormán la regardait sans la voir.

— J'étais l'instrument de Dieu, la main de sa vengeance...

— Avez-vous tué Canair ? l'interrompit Fidelma.

— Lorsqu'elle est arrivée à l'auberge, j'étais cachée dans l'ombre. Elle s'est attardée dans l'embrasure de la porte. Elle attendait Cian, que j'avais vu repartir à l'abbaye. Puis elle est entrée. Je l'ai entendue interroger l'aubergiste pour savoir si quelqu'un l'avait demandée, ou si un religieux avait retenu une chambre. On lui a répondu que deux religieux en occupaient une, mais lorsqu'on lui a donné leur description, elle s'est détournée d'un air déçu. Quand elle est montée dans sa chambre, j'hésitais sur la conduite à tenir. Alors que je me tenais dans la cour, j'ai vu une lumière s'allumer et Canair s'est penchée à une fenêtre. Elle espérait toujours que Cian allait apparaître. Moi je m'étais cachée derrière un arbre, et elle ne m'a pas repérée.

Soudain, Gormán s'anima, et une expression mauvaise brilla dans ses yeux.

— J'ai attendu un moment et quand tout fut tranquille, je suis entrée à mon tour dans la taverne.

— Que soit maudite la loi qui interdit aux aubergistes de barrer leur porte la nuit afin de permettre aux voyageurs de trouver asile, grommela soeur Ainder. Elle nous laisse à la merci de n'importe quel fou.

— Je suis montée jusqu'à la chambre de Canair, poursuivit la jeune fille sans s'émouvoir. La prostituée dormait. Alors je l'ai tuée et je suis repartie aussi silencieusement que j'étais venue.

— Pourquoi lui avez-vous pris son crucifix ? s'étonna Fidelma en lui montrant la croix tombée de la main de Muirgel agonisante.

Gormán gloussa.

— Il est si joli… il est vraiment joli.

— Et puis vous êtes retournée au monastère ?

— Le lendemain matin, Muirgel et Guss étaient à l'abbaye et ils prenaient leur déjeuner comme si de rien n'était. Mais Muirgel ne perdait rien pour attendre. J'ai veillé à ce qu'elle paie sa dette.

— Donc, le cadavre de Canair n'a pas été découvert avant que *l'Oie bernache* ne lève l'ancre, dit Fidelma à Murchad.

— Sans doute, répondit le capitaine en se massant la nuque. Je connais Colla, l'aubergiste. S'il avait trouvé le corps sans vie de cette religieuse avant notre départ, il aurait aussitôt donné l'alarme.

— Dans la pièce à côté, Muirgel et Guss ont entendu les gémissements de Canair, c'est Guss qui me l'a rapporté. En voyant le cadavre ensanglanté, ils ont bêtement décidé de rentrer à l'abbaye sans prévenir personne. Une fois à bord, Muirgel a remarqué que Gormán portait le crucifix de Canair. Elle a soudain compris ce qui avait motivé son assassinat et réalisé qu'elle-même risquait d'être la prochaine victime sur la liste. Voilà pourquoi elle a prétendu être malade, avant de faire croire qu'elle avait été emportée par une vague.

Alors qu'elle quittait la cabine de Guss pour réintégrer la sienne, Gormán l'a repérée, elle l'a suivie et l'a tuée. Quand je suis entrée dans sa cabine, Muirgel vivait encore et elle a voulu parler… mais tout ce qu'elle a pu faire c'est me laisser le crucifix qu'elle avait arraché à Gormán.

— Donc Canair, Muirgel et Toca Nia ont tous trois été sacrifiés à cette folie, soupira soeur Ainder. Les filles, parce qu'elles avaient eu le malheur d'avoir été séduites par ce… ce…

Elle indiqua Cian d'un geste du menton.

— … misérable dégénéré et le guerrier de Laigin, parce qu'il avait accusé Cian de graves délits. Cette démente a jugé qu'il s'agissait là d'une menace pour la tranquillité de Cian. Mes frères, à quel mal épouvantable sommes-nous donc confrontés ?

Cian se leva, l'air outragé.

— Il semblerait que vous me faites porter le poids de ces forfaits alors que cette chienne est la seule responsable !

Gormán tressaillit comme s'il l'avait frappée.

Loin de moi tu t'es découvert, *tu es monté sur ta couche, tu en as profité largement.*

Tu as pactisé à ton profit avec celles dont tu aimes la couche, en proie à la luxure, tu as commis d'innombrables actes de fornication{35}…

Vif comme l'éclair, Gurvan tira Cian à lui en voyant Gormán plonger la main dans son vêtement. Un couteau alla se planter dans une poutre juste derrière l'ancien guerrier.

Poussant un cri de rage, Gormán profita de la confusion pour se précipiter hors de la cabine et grimper l'escalier qui donnait sur le pont.

Fidelma fut la première à reprendre ses esprits et elle s'apprêtait à se lancer à la poursuite de la jeune fille quand Murchad la retint.

— Ne vous inquiétez pas, lady. Où voulez-vous qu'elle aille ? Nous sommes au milieu de l'océan.

— Ce n'est pas la crainte qu'elle s'échappe qui me tourmente, mais qu'elle retourne sa fureur contre elle-même. La fureur ne connaît aucune logique.

Quand ils se retrouvèrent sur le pont, Drogon, qui était à la rame de gouverne, les héla en pointant le doigt en l'air.

À vingt pieds au-dessus d'eux, Gormán se balançait dans le gréement.

— Gormán, descendez, inutile de fuir ! hurla Fidelma.

Mais Gormán continuait de grimper.

— Revenez ! Je vous promets que nous allons vous aider. Personne ne vous fera de mal.

Tout en parlant, Fidelma avait conscience de l'inanité de ses propos. Que signifiaient ses promesses creuses pour une personne qui

avait perdu l'esprit ?

Murchad, qui se tenait près de Fidelma, secoua la tête.

— Avec le vent qui souffle là-haut, elle ne vous entend pas.

Le vent jouait dans les cheveux et les vêtements de la jeune fille agrippée aux cordages. Murchad avait raison. Elle était sourde à ses appels.

— Je vais la suivre pour tenter de la ramener ici, décida Fidelma.

Murchad s'y opposa avec fermeté.

— Laissez-moi faire, vous ne connaissez rien à un pareil exercice.

Fidelma hésita, puis renonça. Murchad disait vrai. Une opération aussi dangereuse nécessitait une certaine expérience.

— Surtout, ne l'effrayez pas et prenez garde à vous, dit-elle au capitaine. Elle est complètement démente et capable du pire.

— Une frêle jeune fille ne me fait pas peur !

— Comme dit le proverbe : Quand un chien en bonne santé se bat contre un chien enragé, c'est le premier qui se fait arracher les oreilles.

— Ne vous inquiétez pas, je ferai attention.

Il commençait à grimper au gréement quand soeur Ainder poussa un cri inarticulé.

Gormán, qui avait glissé et pendait d'une main à un cordage, tentait désespérément de se rattraper.

— Tenez bon ! cria Fidelma, mais ses paroles furent emportées par le vent.

Murchad ne s'était élevé que de quelques pieds quand Gormán lâcha prise et s'écrasa sur le pont avec un bruit sourd.

Fidelma songea qu'il était inutile de lui prendre le pouls, car il était évident qu'elle s'était brisé le cou dans sa chute. Elle se pencha sur la jeune fille pour lui fermer les yeux et soeur Ainder, surmontant la stupeur de l'assemblée, entonna une prière pour les morts.

Murchad les rejoignit.

— Je suis désolé, articula-t-il d'une voix haletante. Est-elle…

— Oui, Gormán n'est plus, et personne n'aurait pu la sauver, dit Fidelma en se redressant.

Cian contemplait le corps par-dessus l'épaule de frère Dathal.

— Eh bien, voilà qui est réglé, dit-il avec un lâche soulagement.

CHAPITRE XXII

Par un bel après-midi d'automne, Fidelma respirait à pleins poumons les senteurs exotiques du charmant petit port ibérique situé au pied d'un ancien phare romain, connu sous le nom de tour d'Hercule. *L'Oie bernache* était amarrée à quai. Les passagers réchappés de la traversée étaient partis au tombeau de saint Jacques. Fidelma avait refusé de les suivre, prétextant qu'elle devait écrire un rapport pour le chef brehon de Cashel. Elle s'apprêtait d'ailleurs à le remettre à Murchad qui allait repartir pour Ardmore.

Le drame final de la traversée s'était joué dès que *l'Oie bernache* était arrivée en vue des côtes nord-ouest de l'Ibérie, dont Golamh et les enfants des Gaëls étaient partis pour Éireann un millier d'années auparavant.

Cian avait disparu du navire, mais cette fois en compagnie de soeur Crella. Fidelma n'en était pas autrement surprise.

— Il est évident qu'au cours de son escapade sur l'île d'Ushant, il avait bénéficié de l'aide d'un complice, dit-elle à Murchad.

Le capitaine ouvrit de grands yeux.

— Mais enfin, comment voulez-vous qu'un homme qui a perdu l'usage de son bras droit parvienne à mettre une barque à l'eau et à ramer jusqu'à l'île ? Sans compter que l'esquif n'a pas réintégré le bateau comme par magie.

Murchad parut contrarié de ne pas y avoir pensé avant.

— Je vous avoue que je n'avais pas remarqué ce détail.

— Il a persuadé Crella de l'aider et il vient de réitérer. Peut-être aurais-je dû la prévenir de ne pas se laisser embobeliner par Cian ? D'un autre côté, elle le connaît, et il n'y a pire sourd que celui qui ne veut entendre. Cet homme exerce une véritable fascination sur les femmes, et il charmerait les oiseaux et les bêtes sauvages s'il entrevoyait quelque avantage à en tirer.

— Mais où iront-ils ? Ils ne retourneront certainement pas en Éireann.

— Qui sait ? Peut-être Cian finira-t-il par trouver ce Mormohec, le fameux médecin supposé pouvoir le guérir de sa paralysie. Je suis désolée pour cette pauvre Crella : le réveil sera dur.

— Quelle idée de renouer avec celui qui l'a déjà rejetée une première fois !

— Celui qui vous a mordu recommence à la première occasion. Il se débarrassera d'elle dès qu'elle ne lui sera plus d'aucune utilité et nous ne le reverrons jamais en Éireann. Non pas qu'il éprouve un quelconque sentiment de culpabilité pour les ravages qu'il a occasionnés : son arrogance le protège. Mais il évitera sa terre natale de crainte d'avoir à répondre des charges qui pèsent sur celui qu'on a qualifié de « boucher de Rath Bíle ».

— Donc il est libre et ne sera pas puni ?

— Dans ce genre d'affaire, c'est souvent le principal responsable qui en réchappe tandis que les subalternes écopent à sa place.

Peu de temps après leur arrivée, les pèlerins survivants s'étaient mis en route pour le tombeau de saint Jacques sous la direction de frère Tola. Frère Tola et soeur Ainder ouvraient la marche, suivis des frères Dathal et Adamrae qui ne manifestaient guère d'enthousiasme. Frère Bairne s'était joint à eux tout en se renfermant dans un silence hostile que personne ne songeait à briser. Le petit groupe avait encore du chemin à faire pour accéder au pardon et à l'indulgence...

Quant à *l'Oie bernache,* après avoir essuyé toutes ces tempêtes, elle était au radoub.

Fidelma avait pris une chambre dans une auberge donnant sur le port et remercié le ciel d'avoir enfin regagné la terre ferme. Maintenant elle se reposait tout en écrivant son rapport. Quand on lui annonça que *l'Oie bernache* s'apprêtait à reprendre la mer, elle se rendit sur le quai et monta à bord pour prendre congé de ses amis.

Elle avait préparé une petite surprise pour Mouse Lord : du poisson acheté au marché. Le chat boitait encore un peu, mais se rétablissait vite. Il se laissa caresser, se frotta contre ses jambes en ronronnant et alla flairer d'un air gourmand le poisson qu'elle lui avait apporté.

Puis Fidelma rejoignit Murchad sur le pont arrière.

— Quand pensez-vous vous rendre au tombeau de saint Jacques, lady ? Depuis notre accostage, plusieurs groupes sont déjà partis, et j'étais persuadé que vous alliez vous associer à l'un d'eux.

— Vous connaissez l'expression « Mieux vaut bien choisir sa compagnie avant de s'asseoir » ? Si j'avais su, j'aurais fui comme la peste les compagnons de voyage que le sort m'avait alloués sur votre navire.

Murchad éclata de rire, puis il redevint sérieux.

— Vous auriez grand tort de vous rendre seule au tombeau. Rappelez-vous le dicton : « Un mouton en bonne santé ne refuse jamais de se mêler à un troupeau galeux. »

Ce fut au tour de Fidelma d'être prise d'un accès de gaieté.

— Je crois que vous l'avez récité à l'envers, Murchad. Ce proverbe dit : « Un mouton galeux ne refuse jamais de se mêler au troupeau. » Je vous remercie de vous inquiéter pour moi, mais je vais prendre mon temps et attendre ici quelques jours. Dans ce port, ce n'est pas le bétail qui manque et je trouverai bien un groupe qui me plaît. À moins que je ne décide d'effectuer seule le voyage.

— Et vous trouvez cela raisonnable ?

— On m'a dit que les bandits de grand chemin étaient rares dans cette région. De toute façon, les dangers encourus seront bien moindres que ceux que j'ai affrontés sur *l'Oie bernache.*

Murchad secoua la tête.

— Je n'ai pas encore compris comment vous aviez découvert que soeur Gormán était la coupable. Ni en quoi ma femme Aoife était concernée.

— Je vous ai déjà expliqué que votre femme n'y était pour rien, mais la légende qui m'est revenue a soudain revêtu une signification particulière. Dans le conte *Les Enfants de Lir,* Aoife était la deuxième des trois filles du roi d'Aran. Elle était très belle, mais Lir, le dieu de l'Océan, avait épousé sa jeune soeur, Albha. Albha mourut et Lir épousa alors sa soeur aînée, Niamh. Niamh mourut à son tour et Lir finit par épouser Aoife.

— Ah oui… maintenant que vous m'en parlez, je me souviens vaguement de cette histoire.

— Aoife détestait tous ceux qui approchaient Lir qu'elle voulait garder pour elle seule. Cela devint chez elle une obsession, elle s'aigrit, se replia sur elle-même et projeta d'anéantir tous ceux que Lir aimait. L'épine de la jalousie s'était enfoncée dans son coeur et il lui fallait détruire à tout prix. « La jalousie cruelle comme la tombe », ainsi que l'avait très bien résumé Muirgel.

— Certes, ce personnage correspond assez à Gormán mais…

— J'ai été étonnée que Gormán s'intéresse tant à ma relation avec Cian. J'avais à peine mis un pied sur ce bateau qu'elle me demandait si je le connaissais depuis longtemps. Puis, le lendemain, Crella m'a raconté que Cian avait couché avec Gormán. J'ai aussitôt « oublié » ce détail, mais un bon *dálaigh* a une excellente mémoire et j'avais tout de même retenu la remarque. Et quand a surgi ce flot de citations de la Bible qui se référaient toutes à la luxure et à la jalousie, j'ai commencé à chercher la solution de ce côté-là. Lorsque vous avez mentionné Aoife, j'ai compris qu'une personne malade de jalousie était en cause.

« Cian n'avait passé qu'une seule nuit avec elle et, dans son arrogance, il ne s'en souvenait même pas... jusqu'à ce que cela lui revienne... mais alors tout était consommé. Comme Aoife, Gormán avait perdu la tête. Sa haine était tellement évidente que je l'avais tout d'abord écartée comme suspect, car elle ne me semblait pas suffisamment rusée.

— Tout de même, je regrette qu'elle ait échappé à la justice, conclut Murchad.

— Vous savez, la folie est tout aussi débilitante qu'une fièvre maligne. Et je crois pouvoir imaginer jusqu'où la jalousie peut vous entraîner quand on a été trahie par un homme.

Fidelma devint toute rose en se rappelant ses propres sentiments.

— Oui, mais elle a tué. Cela ne mérite-t-il pas une punition ?

— Ah, la punition ! Je crains qu'une nouvelle moralité ne nous pervertisse, Murchad. C'est une des seules choses qui me contrarient en ce qui concerne ma religion : les pénitentiels de l'Église prêchent la punition au lieu des compensations et de la réhabilitation définies dans nos lois.

— Mais comment est-il possible qu'une soeur de la foi refuse ces enseignements ? s'étonna Murchad.

— Parce qu'ils recherchent la vengeance, non la justice, contrairement à nos législations qui s'occupent de justice, non de vengeance. Selon Juvénal, la vengeance ne réjouit que les esprits étroits et malades, et le sang ne lave jamais le sang. En calculant des compensations pour les victimes et en réhabilitant le malfaiteur, nous brisons le cycle interminable des représailles. Ceux qui transforment les lois en malédiction souffriront par ces lois.

— Auriez-vous préféré que cette jeune fille s'échappe ?

Fidelma secoua la tête.

— La folie est une prison dont nul ne peut s'évader et son esprit était trop atteint pour qu'elle trouve une issue à son enfer. En l'occurrence, je crois que sa fin fut un acte de miséricorde.

Gurvan les interrompit d'un air d'excuse.

— La marée va tourner, capitaine.

Murchad hocha la tête.

— Je dois partir, lady.

— J'espère que le retour à Ardmore sera plus paisible que l'aller pour l'Ibérie.

— Si je craignais les pirates et les tempêtes, je ne serais pas devenu marin, dit Murchad avec un sourire. Cependant, c'est la première fois que j'ai été confronté au meurtre à bord de mon bateau. Combien de temps comptez-vous séjourner ici, lady ? Quand vous vous déciderez à rentrer en Éireann, peut-être emprunterez-vous mon bateau ? Je fais souvent escale ici.

— Ce serait avec plaisir, mais j'ignore encore ce que le sort me réserve. Peut-être nos chemins se croiseront-ils à nouveau un jour ? Sinon, que le Seigneur vous accompagne, vous et Wenbrit. Je suis sûre qu'un jour votre protégé sera un formidable capitaine sur son propre navire.

Puis elle s'avança jusqu'au pont principal et dit adieu à Gurvan, Wenbrit, Drogon et aux autres membres de l'équipage avant de descendre à quai.

Des marins du port retirèrent la passerelle et les amarres furent détachées. Fidelma agita le bras tandis que les hommes de *l'Oie bernache* la saluaient en retour et, brusquement, elle se sentit submergée par le mal du pays. Elle retourna à pas lents vers l'auberge où elle demeurait. Malgré sa tristesse, elle se sentait aussi soulagée d'un grand poids. Elle s'était embarquée dans ce pèlerinage avec deux soucis majeurs et elle en avait déjà résolu un : celui du conflit entre sa position de religieuse et son rôle de *dálaigh.* C'était décidé, elle ferait passer sa passion de la loi avant la vie contemplative.

Le temps qu'elle rejoigne la taverne, la voile de *l'Oie bernache* était hissée et le bateau s'éloignait du port.

Fidelma s'assit sur un banc à l'ombre d'une vigne et s'absorba dans la contemplation du bateau qui filait sur les eaux bleues de la baie.

L'aubergiste vint lui apporter un gobelet rempli d'eau et de jus de citron, une boisson rafraîchissante que par cette chaleur Fidelma avait appris à apprécier. Puis un homme s'approcha d'elle et lui tendit une feuille de vélin repliée. Elle ne comprit pas un mot à ce qu'il lui racontait tout en désignant du doigt un vaisseau aux lignes harmonieuses qui venait de s'amarrer dans le port.

— *Gratias tibi ego,* lui dit-elle en latin, la seule langue dans laquelle ils pouvaient échanger quelques mots.

Elle tourna à nouveau son attention vers *l'Oie bernache* qui longea l'estuaire appelé ici *ria,* avant de disparaître au détour de la côte. Malgré la beauté du lieu, et le soleil dont elle appréciait la chaleur et la lumière après tant de tempêtes, elle se sentit à nouveau submergée par un pesant sentiment de solitude. Mais la solitude était-il un terme approprié pour décrire son état d'esprit ? Mieux valait être seule que mal accompagnée, et elle remerciait le ciel d'être débarrassée de Cian. D'un autre côté, elle était satisfaite de s'être à nouveau confrontée à lui.

Pendant toutes ces années, il avait été comme une épine dans sa chair, car les émotions et les passions de sa jeunesse n'étaient pas complètement éteintes. Puis le ciel lui avait accordé une seconde expérience avec Cian. Aujourd'hui qu'elle était en pleine possession de ses moyens, elle avait été en mesure d'analyser la folie de l'intensité

douce-amère de son amour juvénile. Maintenant Cian appartenait au passé. Tout compte fait, il lui avait beaucoup appris et le fardeau qu'il n'avait cessé de représenter pour elle avait glissé de ses épaules. Il n'exerçait plus sur elle aucune attirance. Au contraire.

L'image d'Eadulf se présenta alors à son esprit et elle fut si troublée qu'elle faillit renverser le gobelet qu'elle tenait à la main.

Eadulf ! Pendant tout le voyage, il n'avait été qu'une ombre, un fantôme qui hantait sa conscience.

Comme le disait Publilius Syrus, son auteur préféré, *Amare et sapere vix deo conceditur.* Même un dieu trouve difficile d'aimer et d'être sage.

Son regard tomba sur la feuille de vélin qu'elle avait posée à côté d'elle et elle la déplia. C'était un message de Colgú, écrit à Cashel le lendemain du jour où elle avait pris le bateau. Quand elle le lut, elle crut tout d'abord que son coeur allait s'arrêter de battre. Puis au choc succéda un sentiment de panique jamais ressenti auparavant. Le message était bref :

Reviens immédiatement ! Eadulf est accusé de meurtre !

{1} Nom gaélique pour l'Écosse. *(N.d.T.)*

{2} Amos, 3, 3. *(N.d.T.)*

{3} Béni soit le Seigneur en ses dons. (*N.d.T.)*

{4} Jérémie, 9, 18-20. *(N.d.T.)*

{5} Osée, 4, 14. *(N.d.T.)*

{6} Poète latin du 1er siècle, auteur de mimes, et dont on connaît un recueil de *Sentences. (N.d.T.)*

{7} Osée, 4, 12. *(N. d. T.)*

{8} La carvelle est le nom d'un clou destiné au chevillage des coques. Dans ce type d'assemblage, les planches sont ajustées bord à bord, elles ne se chevauchent pas comme dans la construction à clin. La construction à carvelle représente un progrès par rapport à la technique précédente. *(N. d. T.)*

{9} Un des peuples gaulois résidant dans le Morbihan actuel et qui a donné son nom à la ville de Vannes. *(N. d. T.)*

{10} Romains 12, 14. *(N. d. T.)*

{11} Psaume 69 (68), 24-29, modifié. *(N.d.T.)*

{12} Épître de Saint-Jacques, 1, 27. *(N.d.T.)*

{13} Épitre de Saint-Jacques, 1, 25. (*N.d.T.)*

{14} Épître aux Hébreux, 12, 5-6. *(N.d.T.)*

{15} Osée, 4, 7-9. *(N.d.T.)*

{16} Proverbes 7, 6-14. *(N.d.T.)*

{17} Deuxième Épître aux Corinthiens, 11, 2-3. *(N.d.T.)*

{18} Le jour de Jupiter en latin. Jeudi en français. *(N.d.T.)*

{19} Genèse, 4, 9. *(N.d.T.)*

{20} Cantique des cantiques, septième poème, 10-12. (N. *d. T.)*

{21} Épître aux Romains, 1, 27-28. *(N.d.T.)*

{22} Jean, 3, 17. *(N.d.T.)*

{23} Voir *Les Cinq Royaumes,* 10/18, n° 3717.

{24} Nombres, 35, 12. *(N.d.T.)*
{24} Josué, 20, *A.(N.d.T.)*

{25} Jérémie, 9,21. *(N.d.T.)*

{26} Job, 3, 3-8. *(N.d.T.)*

{27} Genèse, 3, 9-11 *.(N.d.T.)*

{28} Jérémie, 3, 1. *(N.d.T.)*

{29} Jeux d'échecs irlandais : *brandub = black raven,* « corbeau noir », *fidchellen = wooden wisdom,* « intelligence du bois ». *(N.d.T.)*

{30} Genèse, 4, 23-24. *(N.d.T.)*

{31} Évangile selon saint Matthieu : 18, 21-22. *(N.d.T.)*

{32} Apocalypse, 17, 3-6. *(N.d.T.)*
{32} Osée, 2, 21-22 *.(N.d.T.)*

{33} Jérémie, 30, 13-14. *(N. d. T.)*

{34} Proverbes, 7, 21-23. *(N.d.T.)*

{35} Isaïe, 57, 8, modifié. *(N.d.T.)*